COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Atlas complet de géographie physique, politique et historique, ancienne, du moyen âge et moderne, à l'usage des établissements d'instruction publique, composé de 58 cartes dessinées par M. Charle, ingénieur-géographe attaché au dépôt général de la guerre, qui a obtenu à l'exposition de 1855 la grande médaille d'or pour la perfection de ses cartes géographiques, et gravées sur acier par M. Langevin. 1 vol. grand in-4°, demi reliure.......................... 10 fr.

Cet atlas se vend aussi par parties séparées, suivant les besoins de chaque classe, en voici le détail :

Atlas de 50 cartes, géographie ancienne, du moyen âge et moderne, contenant toutes les cartes énumérées à l'Atlas complet, sauf les cartes physiques. Grand in-4°, demi-reliure.. 8 fr.

Atlas de 26 cartes, destiné à l'étude de la géographie moderne. In-4°, cartonné...................... 4 fr. 50

Atlas de 13 cartes, comprenant la géographie mathématique et la géographie physique, la mappemonde, les quatre parties du monde, la France en 89 départements, la France par provinces, l'Europe centrale, donnant tous les chemins de fer, l'Algérie et les Colonies françaises, les tableaux de la hauteur comparative des montagnes et la longueur des fleuves. Grand in-8°, cartonné....................... 6 fr. 50

— *Le même,* ATLAS CLASSIQUE ÉLÉMENTAIRE, composé de 10 cartes auxquelles on a ajouté 13 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T... Grand in-8°, cartonné.................................. 3 fr. 50

Atlas de 10 cartes, contenant la géographie mathématique, la géographie physique, le planisphère, les quatre parties du monde, la France et les États Allemands. Grand in-8°, cartonné.. 2 fr.

Atlas de 8 cartes, contenant la mappemonde, les cinq parties du monde et la France en 89 départements. Grand in-4°, cartonné..................................... 2 fr.

— *Le même,* PETIT ATLAS ÉLÉMENTAIRE, nouvelle édition, revue et corrigée, accompagné de 8 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T.... Grand in-8°, cartonné.................................... 3 fr.

COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

A L'USAGE

DE LA JEUNESSE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. M.

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR M. E. CARTIER

L'homme s'agite, et Dieu le mène.
FÉNELON.

C'est dans l'histoire que se trouvent les fondements de notre croyance.
DOM GUÉRANGER.

IIe PARTIE

HISTOIRE DU MOYEN AGE

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS

TOME QUATRIÈME.

DEPUIS LE XIIe SIÈCLE JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE

Ouvrage approuvé par S. E. le Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon, et S. G. Mgr l'Évêque d'Orléans

---

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUC^rs
RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
ET RUE CENTRALE, 34

1863

Lo
v
N
toi
D
l'av
en l
tant
tuti
ranc
men

APPROBATION

DE

SON EMINENCE LE CARDINAL DE BONALD

ARCHEVÊQUE DE LYON

Louis-Jacques-Maurice, Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon, etc.

Nous avons fait examiner l'ouvrage intitulé : *Cours d'histoire universelle,* à l'usage de la jeunesse, par M. M.

D'après le compte qui nous a été rendu de cet écrit, nous l'avons approuvé, persuadé qu'il sera très-utile à la jeunesse, en lui donnant des notions exactes sur plusieurs points importants de la religion, et en redressant, sur l'Église et sa constitution une foule d'idées fausses, de préjugés injustes, que l'ignorance et la mauvaise foi propagent, et qui sont malheureusement trop facilement acceptés par une jeunesse inattentive.

Donné à Lyon, le 16 septembre 1862.

† L. J. Card. de Bonald,

Archevêque de Lyon.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

ORLÉANS, *le 22 septembre 1863.*

M...,

J'ai reçu les trois volumes que vous avez bien voulu m'envoyer, et auxquels son Éminence Monseigneur le Cardinal Archevêque de Lyon a déjà donné une si honorable approbation.

Je m'empresse, M..., de vous adresser mes remercîments pour ce bienveillant envoi, et mes félicitations pour cet important travail. Le talent et l'expérience de l'auteur, et la haute conscience avec laquelle vous vous êtes toujours occupé de l'éducation de la jeunesse, garantissent pour tous le mérite de cet ouvrage. Rien n'est plus essentiel,

et vous l'avez bien compris, que de donner aux jeunes esprits une saine et solide culture historique, aujourd'hui surtout qu'on exploite et qu'on altère si étrangement l'histoire; et, dans la pénurie où l'on est de bon précis réunissant à l'exposition simple et claire des faits une appréciation vraie et élevée, vous avez rendu à la jeunesse, par la publication de ces trois volumes, un service qui sera votre première et plus douce récompense. Je ne doute pas, du reste, que le quatrième volume, qui est sous presse, n'ait le mérite des trois autres.

Veuillez agréer, M..., l'hommage de mon profond et religieux dévouement.

† FÉLIX,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

La g
XIV
les
qu'
plir
se
Pla
de l
roie
cont
Il a
L'Es
malg
s'org
civil
L'Orie
font
din
Un gra
siècle
Fran
Univ
velles
orgue

HISTOIRE

DU

MOYEN AGE

XIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE.

La grande querelle des Investitures arme encore pendant le XIIe siècle les empereurs d'Allemagne contre les papes, mais les droits de l'Église triomphent. Elle profite de sa liberté qu'elle a recouvrée, pour combattre l'erreur et assurer sa discipline dans trois conciles œcuméniques. Les ordres religieux se multiplient pour suffire à tous les besoins. L'élévation des Plantagenets sur le trône d'Angleterre commence la rivalité de l'Angleterre et de la France, tandis que les empereurs guerroient, en Allemagne contre des seigneurs révoltés, et, en Italie, contre les villes du nord que le pape Alexandre III protége. Il assure leur liberté, que la diète de Constance confirme. L'Espagne chrétienne poursuit sa croisade contre les Maures, malgré les rivalités de ses princes. Les autres États de l'Europe s'organisent à travers les guerres extérieures et les guerres civiles.

L'Orient est tout occupé des croisades que les empereurs grecs font échouer par jalousie, préparant ainsi les succès de Saladin et la ruine du royaume de Jérusalem.

Un grand mouvement se fait dans les esprits pendant le XIIe siècle; il se manifeste par l'établissement des communes en France, en Angleterre et en Allemagne; par la création des Universités, l'étude de droit; et surtout par des doctrines nouvelles et dangereuses que soutiennent des maîtres habiles et orgueilleux.

Un simple moine de Cîteaux, saint Bernard, domine tout ce siècle : sa voix est entendue des papes, des rois, des empereurs, aussi bien que des populations, qui se pressent sur ses pas.

Église.

Urbain II était mort avant que la nouvelle de la prise de Jérusalem par les chrétiens fût parvenue en Europe, au milieu des troubles occasionnés par la querelle des investitures. Henri IV, qui vivait encore, fit de vains efforts pour faire élire un antipape; la tiare pontificale fut donnée à Pascal II, aussi actif que saint Grégoire VII, mais moins ferme (1101). Pascal II renouvela l'excommunication contre Henri IV. En 1105, il se réconcilia avec Henri V, qui, après s'être révolté contre son père Henri IV, l'avait forcé d'abdiquer.

En Angleterre, saint Anselme, ayant été rappelé par le roi Henri Ier, successeur de Guillaume le Roux, eut bientôt à soutenir une lutte très-vive contre ce prince au sujet des investitures; les menaces et l'exil ne purent abattre son courage. Le roi céda enfin, et consentit à ne donner l'investiture *civile* aux évêques et aux abbés, qu'après qu'ils auraient été élus par le clergé.

Henri V d'Allemagne, une fois au pouvoir, oublia les promesses qu'il avait faites à Pascal II, et continua à investir par la crosse et l'anneau les évêques de son choix, sans respect pour ses serments et les décrets des conciles. Le pape protesta contre une telle conduite; alors Henri, pour en obtenir la couronne impériale, parut se soumettre et vint à Rome. Mais au moment du couronnement, il refusa de se désister par écrit du droit d'investiture; et comme Pascal II ne voulait pas le couronner sans cet acte, le roi de Germanie le fit arrêter avec violence. Les Romains intervinrent, et une lutte sanglante eut lieu dans l'église (1111). Le pape, vaincu par la souffrance et les

menaces, consentit enfin, en faveur de Henri, à ce que l'investiture précédât la consécration de l'élu, au lieu de la suivre, ainsi que l'avait exigé Grégoire VII.

Henri, après avoir reçu la couronne impériale, retourna en Allemagne. La concorde paraissait rétablie entre le Saint-Siége et l'empire, lorsque de toutes parts des plaintes éclatèrent contre le pape, auquel on reprochait la faiblesse qui lui avait fait céder les investitures à l'empereur. Pascal reconnut sa faute, et dans un concile révoqua le privilége que Henri lui avait extorqué par violence. Un évêque se chargea de signifier à l'empereur le décret qu'à cette occasion le concile porta contre les investitures ecclésiastiques.

Il est à propos de remarquer ici que la question des investitures avait été jusqu'à ce moment une question de discipline et non de Foi. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la cérémonie de l'investiture commença aussitôt que les souverains donnèrent au clergé, aussi bien qu'aux gens de guerre, des terres et des seigneuries de leur dépendance, appelées indistinctement *bénéfices*. Selon les lois alors en vigueur, ni clerc ni laïque ne pouvait entrer en possession de ces domaines, sans avoir prêté foi et hommage au prince, et sans avoir reçu de lui les symboles par lesquels se transférait la propriété. Pour les clercs, l'investiture suivait l'élection et la consécration : tel était l'usage primitif. Nous avons vu que, peu à peu, les souverains, confondant la dignité ecclésiastique et sacrée, l'autorité qui vient de Dieu, avec la possession des terres accordées par les hommes, en étaient venus à s'arroger le droit de choisir eux-mêmes les évêques et les abbés, auxquels ils conféraient les bénéfices attachés à ces titres avant toute élection du clergé. Il en résultait que tel individu était évêque ou abbé, non par le fait d'une vocation personnelle et par le choix de l'Église, mais parce qu'il possédait un évêché ou une abbaye : ce n'était plus au titre ecclésiastique qu'était

jointe la possession temporelle, mais c'était la possession temporelle qui donnait droit au titre, c'est-à-dire à l'autorité spirituelle. Les conséquences de cet abus furent si graves, qu'elles décidèrent les souverains pontifes, pour couper le mal dans sa racine, à condamner toute investiture par la crosse et l'anneau, symboles du pouvoir spirituel qui vient de Dieu et que l'Église seule peut transmettre. On conçoit d'après cela que Pascal II, en vue de ramener la paix et sur les promesses de l'empereur de respecter les droits de l'Église, ait cru pouvoir lui céder les investitures. Quand les représentations des cardinaux et des évêques lui firent reconnaître le danger de cette concession, il put avouer avec humilité qu'il s'était trompé, sans que la doctrine de l'Église ait souffert de cette question, variable selon les circonstances, comme tout ce qui n'est que de discipline.

Plusieurs conciles s'élevèrent avec force contre la convention de 1111, arrachée par Henri V, et renouvelèrent la sentence d'excommunication contre l'empereur. Celui-ci, furieux, reprit les armes et marcha sur Rome pour s'emparer des biens que la comtesse Mathilde, avait légués au Saint-Siége (1117). A la nouvelle de son arrivée, Pascal II se retira à Bénévent. Il mourut l'année suivante, et on lui donna pour successeur Gélase II, d'une grande réputation de piété et de fermeté.

(1118.) Gélase était encore dans l'église où il avait été élu, lorsque les partisans de l'empereur, Cencius Frangipane à leur tête, s'y précipitèrent en armes et l'en arrachèrent de la manière la plus violente. Le pape, chargé de chaînes et couvert de sang, fut emprisonné ; mais, en apprenant ce qui se passait, le peuple entra en fureur et redemanda le pontife ; ses persécuteurs tremblants se hâtèrent de lui rendre la liberté. Cependant Henri V étant revenu à Rome, Gélase s'éloigna. Aussitôt l'empereur fit élire

un antipape du nom de Grégoire VIII. Gélase ne reparut à Rome que lorsque l'empereur l'eut quittée. Une nouvelle attaque de Frangipane occasionna un rude combat à la porte de l'église, pendant lequel Gélase II prit la fuite. Le malheureux pontife se retira en France, où il fut bien accueilli. Il mourut à Cluny en 1119. Les cardinaux présents élurent Guido, évêque de Vienne, qui prit le nom de Calixte II.

Calixte était parent de l'empereur, et l'on espérait que cette élection mettrait fin au schisme. Son premier soin fut d'assembler à Reims un concile auquel fut invité Henri V. Ce prince se rendit à Mousson, où le pape alla conférer avec lui; mais quand il eut reconnu les mauvaises dispositions de l'empereur, Calixte revint à Reims, et il l'excommunia de nouveau, ainsi que l'antipape.

Après avoir réglé toutes les affaires de l'Église, Calixte reprit le chemin de l'Italie (1120). Ne s'y sentant pas en sûreté, il demanda du secours à Guillaume II, duc de Pouille, qui envoya aussitôt une armée contre l'antipape, retiré à Sutri. Dès la première attaque, les habitants de la ville se saisirent de Grégoire VIII. Calixte II eut grand' peine à l'arracher à la populace pour le renfermer dans un couvent, où il finit ses jours.

Rentré à Rome, le pape y rétablit le bon ordre, après quoi il fit démolir les forteresses de tous les petits tyrans qui avaient si longtemps troublé le repos de ses prédécesseurs et de l'Église.

Cependant Henri V n'était pas sans inquiétude; tout était en feu en Allemagne où l'opinion publique, favorable au pape, l'emportait sur la puissance impériale. Il consentit donc à écouter des propositions de paix et à demander un concile : de part et d'autre on envoya des ambassadeurs à la diète impériale de Worms (1122). Après bien des conférences, l'empereur renonça aux investitures, et fut absous

des censures qu'il avait encourues, ainsi que l'armée et tous ceux qui avaient adhéré au schisme. Dans un concile tenu à Latran (1123), le neuvième œcuménique, tous les décrets touchant la simonie, le célibat ecclésiastique, la trêve de Dieu et l'indulgence des croisades, furent renouvelés. La paix semblait assurée.

Calixte II mourut peu de temps après. Quelques troubles accompagnèrent l'élection de son successeur Honorius II (1124). Henri V ne survécut qu'un an à Calixte II : avec lui finit la race franconienne. Lothaire II, duc de Saxe, fut élu par les seigneurs réunis à Mayence; il jura le concordat de Worms, et, en retour, le pape le soutint contre tous les prétendants à la couronne impériale.

A la mort d'Honorius II, la division des cardinaux replongea l'Église dans le schisme et la guerre civile, par la double élection d'Innocent II (1130) et de l'antipape Anaclet II. Anaclet se fit tant de partisans au moyen de l'or et de l'argent qu'il enlevait aux églises, qu'Innocent fut obligé de se retirer en France où vivait alors saint Bernard, destiné à mettre fin au schisme.

Bernard, d'une illustre famille de la Bourgogne, possédait tous les avantages qui pouvaient lui assurer une carrière brillante dans le monde; mais touché de la grâce de bonne heure, il résolut de se retirer dans la solitude. Avec quatre de ses frères et vingt-cinq jeunes seigneurs de ses amis qu'il avait gagnés à Dieu, il alla se présenter à Étienne, abbé de Cîteaux, plongé alors dans la tristesse par le manque de novices pour remplacer les religieux qu'une épidémie venait de lui enlever. Étienne accueillit avec joie cette pieuse colonie, cependant il distingua bientôt Bernard, qui brillait entre tous par sa piété et l'austérité de la vie, quoiqu'il eût à peine vingt-deux ans. Trouvant la puissante abbaye de Cîteaux trop riche, trop splendide (1115), Bernard, avec le titre d'abbé, alla fonder un

monastère en Champagne dans la vallée d'Absinthe, qui fut ensuite appelée *clara vallis* (vallée illustre), d'où est venu le nom de Clairvaux; il put y mener à son gré cette vie de souffrance qu'il lui fallait. Jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine, et pourtant il gouverna l'Europe. Ce simple moine, consulté par les rois et par les papes, était l'âme de tous les conseils et de toutes les grandes entreprises, ainsi que l'atteste sa vaste correspondance. La noblesse exquise de ses manières et la délicatesse de son langage, qu'il devait à sa première éducation, lui donnaient un charme tout particulier qui se joignait aux dons de l'esprit pour captiver les âmes. « Dans ses rapports avec le monde, dit Michelet, Bernard ne faisait que se prêter; il ne se donnait pas. S'il écrivait dix lignes à un roi, il écrivait dix pages à un simple moine. S'il descendait de son désert, après avoir jeté le souffle de la vie sur son siècle, il retournait vite à Clairvaux dans sa pauvre cellule. »

Sept cents religieux vivaient sous la conduite de Bernard dans la plus sévère mortification, cultivant la terre, chantant nuit et jour les louanges de Dieu, et menant une vie angélique dont la réputation s'étendit au loin. Le nombre des pauvres qu'ils nourrissaient habituellement alla jusqu'à trois mille pendant une famine.

Lorsque le schisme éclata par l'élection d'Honorius et d'Anaclet, saint Bernard fit prévaloir le pape légitime en France; son influence lui gagna aussi le roi d'Angleterre et l'empereur Lothaire II. Il ne restait plus à l'antipape Anaclet que le roi d'Écosse, le duc d'Aquitaine Guillaume IX et le roi de Sicile (1131). Honorius alla visiter saint Bernard dans son monastère, puis il retourna avec lui en Italie. Après la mort d'Honorius, Lothaire se rendit deux fois à Rome pour y soutenir la cause d'Innocent II, son successeur, contre Anaclet; en reconnaissance de ses

services, le pape accorda à ce prince, comme fief *viager*, les biens de la comtesse Mathilde.

Saint Bernard, qui accompagnait toujours Innocent, réconcilia les Génois entre eux, et les Milanais avec le pape légitime et Lothaire. En attendant la réunion d'un concile œcuménique projeté, le saint moine fit un voyage en France, convertit Guillaume IX d'Aquitaine, et le gagna au parti d'Innocent. Cependant l'empereur Lothaire, à la tête d'une armée, était entré à Rome, où dominait le parti d'Anaclet, soutenu par Roger, duc de Pouille, auquel l'antipape avait accordé le titre de roi de Sicile ; les victoires de l'empereur affaiblirent les ennemis d'Innocent. Lothaire n'eut pas la consolation de voir la fin du schisme; il mourut en retournant en Allemagne (1137). Conrad III, duc de Franconie, fut élu pour lui succéder.

(1138.) Un mois après, la mort de l'antipape Anaclet termina la guerre. Ses partisans essayèrent de lui donner pour successeur Victor IV ; mais il ne put résister à l'éloquence persuasive de saint Bernard, qui lui fit déposer les insignes de sa dignité et lui obtint le pardon d'Innocent.

(1139.) La paix étant rétablie, le pape tint au palais de Latran le concile pour lequel il avait convoqué les évêques : ce fut le dixième œcuménique. On y confirma tout ce qui avait été fait pour la pacification de l'Église; les erreurs des nouveaux Manichéens et d'Arnaud de Brescia furent condamnées, et Roger de Sicile fut excommunié.

Roger, en apprenant son excommunication, reparut en armes et reprit les villes de la Pouille que l'empereur Lothaire lui avait enlevées. Il consentit cependant à entendre des propositions de paix; mais pendant qu'on négociait, il s'empara traîtreusement du pape et le retint prisonnier. Sentant tout à coup l'indignité de sa conduite et le tort que lui faisait une pareille violation de la trêve, Roger s'humilia devant le pontife, qui lui pardonna et lui

accorda pour lui le titre de roi de Sicile, celui de duc de Pouille pour son fils aîné, et de prince de Calabre pour le second.

L'Église était pacifiée; mais à Rome fermentait toujours l'esprit républicain, excité par les doctrines d'Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard, dont nous aurons occasion de parler. Arnaud de Brescia s'était érigé en réformateur du clergé, et voulait, entre autres choses, que les ecclésiastiques ne vécussent que des dons des fidèles. Condamné au concile de Latran pour ses erreurs religieuses, il fut obligé de s'éloigner; toutefois ses principes restèrent après lui et réveillèrent la faction républicaine. Conrad ne répondit, ni au pape, qui lui demandait du secours, ni aux insurgés, qui lui offraient de le reconnaître pour chef suprême de Rome. Profitant de cette indifférence, la plupart des villes de l'Italie s'érigèrent en républiques, et les troubles s'accrurent.

(1143.) Innocent II mourut sur ces entrefaites, après un pontificat de treize ans, très-orageux, mais glorieux pour l'Église. Son successeur Célestin ne fit que passer sur le trône pontifical; Lucius II, élu après lui, ayant voulu par sa présence apaiser une émeute, fut atteint d'un coup de pierre dont il mourut (1145). Les cardinaux placèrent alors sur la chaire de Saint-Pierre un disciple de saint Bernard, abbé du monastère de Saint-Anastase de Rome; il prit le nom d'Eugène III. Les troubles de Rome obligèrent Eugène de séjourner quelque temps à Viterbe; c'est là qu'il apprit les revers des chrétiens en Orient.

De prompts secours étaient nécessaires pour sauver Jérusalem. Eugène III écrivit aussitôt à plusieurs souverains et chargea saint Bernard de prêcher une nouvelle croisade. Le saint abbé quitta donc son couvent et, à l'assemblée de Vézelay, devant le roi de France Louis VII, il fit entendre le cri de détresse de Jérusalem. Sa parole

1.

et ses miracles produisirent un ébranlement général. Louis VII et Conrad III partirent, chacun à la tête d'une armée, mais trahis par les Grecs, ils échouèrent et revinrent en Europe sans soldats et sans gloire. Ce triste résultat aigrit l'opinion contre saint Bernard qui avait prêché la croisade; il lui fut facile de se justifier, en montrant que les désastres qu'on déplorait devaient être imputés aux fautes des croisés et à leurs divisions.

(1152.) La paix n'était point rétablie en Italie; malheureusement Conrad III mourut comme il se disposait à réprimer de nouveaux désordres survenus à Rome. Le pape Eugène III lui survécut peu; il avait passé plusieurs années en France, tenant des conciles, s'occupant des affaires de l'Église, et il y avait à peine deux ans qu'il avait pu rentrer à Rome. Ce saint pontife montra toujours une si grande confiance envers son illustre maître, saint Bernard, qu'on disait quelquefois que ce n'était pas Eugène qui était pape, mais l'abbé de Clairvaux. Bernard mourut la même année (1153).

Eugène III eut pour successeur Anastase qui ne fit que paraître. Adrien IV, le seul Anglais qui ait occupé le siége de Saint-Pierre, saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Apprenant qu'Arnaud de Brescia avait reparu à Rome, il lança aussitôt l'interdit sur la ville. Les habitants effrayés chassèrent le novateur, qui se réfugia près du comte de Calabre (1153). Plus tard, celui-ci le livra à Frédéric, successeur de Conrad III, et le coupable fut mis à mort.

Adrien couronna empereur Frédéric, surnommé Barberousse; mais la bonne intelligence ne dura pas longtemps entre le prince et le pontife. Frédéric ayant donné l'investiture à un évêque contrairement au concordat de Worms, Adrien lui écrivit pour s'en plaindre, et lui rappela les *bienfaits* qu'il tenait du Saint-Siége. L'empereur

s'irrita de l'expression ; et il s'en suivit une vive querelle avec les légats chargés de lui présenter la lettre du pontife. Malgré la noble justification d'Adrien, on pouvait redouter une nouvelle rupture entre l'Église et l'empire, lorsque le pape mourut (1159).

Tandis que la majorité des cardinaux donnait la tiare pontificale à Alexandre III, deux cardinaux élurent Victor IV. Frédéric, par opposition, se déclara pour l'antipape, et le schisme recommença.

Les événements se compliquèrent alors de la querelle des *Guelfes* et des *Gibelins*, qui divisait l'Allemagne et encore plus l'Italie depuis la mort d'Henri V (1124); cette querelle avait pris naissance dans la rivalité de deux familles puissantes qui prétendaient alors à l'empire : la maison de Hohenstaufen ou Weibling, dont on a fait *Gibelin*, et celle de Welf ou *Guelfe*. A l'époque du schisme de Frédéric, les Guelfes représentaient déjà en Allemagne et en Italie le parti du pape, et les Gibelins, celui de l'empereur.

(1164.) Le pape légitime Alexandre III s'était réfugié en France. A la mort de Victor IV, il revint à Rome, tandis que Frédéric donnait un successeur à l'antipape dans la personne de Pascal III, et voulait contraindre les évêques et les abbés, réunis à Wurtzbourg, de le reconnaître ; mais sa fureur ne faisait qu'augmenter les adhérents d'Alexandre III, qui fit alliance avec les Lombards.

Frédéric conduisit une armée pour chasser de Rome Alexandre. Celui-ci ne l'attendit pas ; après l'avoir excommunié, il se retira à Bénévent ; alors Pascal III couronna Frédéric (1167). Une maladie contagieuse ayant éclaté parmi les troupes de l'empereur, il se hâta de regagner Pavie, restée fidèle aux Gibelins ; de là, il repassa les Alpes.

Les confédérés profitèrent de l'éloignement de l'empereur pour bâtir une ville qu'ils appelèrent Alexandrie,

du nom du pape Alexandre. Bientôt Frédéric reparaît et perd sans résultat une armée devant la nouvelle ville; sa femme lui en amène une autre; elle est mise en déroute dans la plaine de Légnano. Irrité contre Venise, qui soutenait les Lombards, et avait donné asile dans ses murs au pape Alexandre, l'empereur la menaça de sa colère; les Vénitiens, sans s'effrayer, armèrent soixante-quinze galères, défirent sa flotte et firent son fils prisonnier.

(1177.) A la suite de longues négociations, Frédéric consentit par un traité à reconnaître Alexandre III. Le souffle de la grâce toucha enfin le cœur de l'orgueilleux empereur dans l'église de Saint-Marc; maîtrisé par une émotion profonde, il rejette de ses épaules le manteau impérial et se précipite aux pieds du pontife; Alexandre le relève, l'embrasse et, le sacrifice achevé, Frédéric consent enfin à tenir l'étrier du pape et à conduire son cheval, suivant un usage qui remontait à Lothaire II.

Une députation de la Ville éternelle vint solliciter le retour du pontife, et les sénateurs lui prêtèrent serment de fidélité. Alexandre, pour prévenir les désordres produits par les antipapes, convoqua le onzième concile œcuménique (1179); il se tint à Latran, et décréta que désormais celui-là seul serait reconnu pape qui aurait été élu par les deux tiers des cardinaux.

Pendant que l'Italie était bouleversée par le schisme, l'Angleterre comptait un martyr de plus. Henri II, toujours prêt à empiéter sur les droits de l'Église, avait placé sur le siége de Cantorbéry le chancelier d'État, Thomas Béket, espérant qu'il seconderait ses desseins ambitieux; mais Thomas, revêtu du caractère sacré, était devenu un homme nouveau et combattait avec zèle pour les droits de l'Église.

(1164.) A l'assemblée de Clarendon, il eut pourtant un instant de faiblesse et consentit à céder au roi la distribution

des dignités ecclésiastiques; presque aussitôt il reconnut sa faute et se rétracta avec tant de fermeté, que Henri éclata en menaces. Thomas se réfugia en France où la haine du roi le poursuivit. L'intervention du pape Alexandre et du roi de France Louis VII, amena la réconciliation d'Henri avec l'archevêque, dont le retour fut un triomphe. La haine du roi n'était qu'assoupie; la fermeté de Thomas la réveilla bientôt. Dans un accès de colère, Henri s'écria : *Quoi ! pas un des lâches que je nourris n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre?* Aussitôt quatre seigneurs partirent, et allèrent massacrer l'archevêque au pied de l'autel, où il attendait la mort au milieu de ses clercs.

Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts à la nouvelle de ce crime, justement imputé à Henri II. Le pape fulmina contre lui une bulle d'excommunication et il ne lui pardonna que quand il eut fait pénitence.

(1181.) Alexandre III mourut après un pontificat de vingt-deux ans, durant lesquels il gouverna l'Église avec une sagesse admirable. Son successeur Lucius III fut obligé de quitter Rome où la faction républicaine relevait la tête. Il se retira à Vérone et y célébra un grand concile en 1184.

On y prit des mesures sévères contre une foule d'hérétiques répandus en France, en Allemagne, en Italie. Des ambassadeurs de Baudoin IV, roi de Jérusalem, y vinrent solliciter de prompts secours contre le terrible Saladin. On s'occupa donc d'organiser une nouvelle croisade. Lucius III mourut sur ces entrefaites. Après lui, la chaire de Saint-Pierre fut occupée par Urbain III (1185).

Tout à coup retentit en Europe la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin, à la suite de la terrible bataille de Tibériade. Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII, son successeur, régna peu; mais Clément III appela tous les chrétiens à la délivrance du saint tombeau.

L'empereur Frédéric partit le premier et fut rejoint en Palestine par Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. Ils eurent quelques succès, que leurs divisions rendirent inutiles. Frédéric mourut en Asie, Philippe revint épuisé par la maladie. Richard, à son retour, fut fait prisonnier en Autriche par son ennemi Léopold, et livré au nouvel empereur Henri VI, homme cruel et sans principes, dont les vices et la violence annonçaient un règne orageux à Célestin III, successeur de Clément III (1191).

Henri VI venait d'hériter du royaume des Deux-Siciles lorsqu'il mourut, laissant une mémoire abhorrée. La nouvelle de la mort de Saladin étant parvenue aux princes d'Occident, on jugea le moment favorable pour entreprendre une nouvelle croisade; mais les préparatifs de cette expédition furent arrêtés par la mort de Célestin III. Tous les suffrages des cardinaux se réunirent sur Innocent III, l'un des plus grands pontifes qui aient occupé la chaire de Saint-Pierre.

(1197.) Tandis que l'Église continuait à combattre contre la puissance séculière pour conquérir son indépendance dans les élections ecclésiastiques, elle enfantait partout des œuvres immortelles qui témoignaient de sa tendre sollicitude pour tous les besoins de ses enfants. Plus de quarante congrégations religieuses prirent naissance pendant le XIIe siècle.

Nous avons déjà parlé des ordres religieux et militaires qui dataient des croisades; ce ne fut pourtant qu'en 1113 que le pape Pascal II confirma les chevaliers de Saint-Jean; les Templiers furent approuvés en 1128, et les chevaliers Teutoniques, en 1192. En Espagne, les chevaliers d'Avis, ceux de Calatrava et ceux d'Alcantara s'armèrent aussi pour le Christ contre les infidèles, et contribuèrent puissamment à l'expulsion des Maures.

Ne pouvant entrer dans le détail des congrégations religieuses qu'enfanta la Foi du XII° siècle, nous nous bornerons à dire un mot des plus remarquables.

Robert d'Arbrissel, en 1099, fonda l'ordre de Fontevrault, spécialement voué au culte de la Reine du ciel. Il bâtit deux monastères, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes que son éloquence et sa sainteté avaient entraînés à sa suite. A l'exemple du Sauveur mourant, qui recommanda le disciple bien-aimé à sa Mère, il confia ses monastères à la sainte Vierge, en les soumettant à l'abbesse de Notre-Dame de Fontevrault.

A Milan, l'ordre des Humiliés, fondé à la fin du XI° siècle, forma un degré intermédiaire entre le monde et le cloître. Ce furent d'abord quelques familles d'ouvriers qui se réunirent pour prier et travailler en commun. Plus tard, des moines et des prêtres s'unirent à eux; et le pape Innocent II leur donna, après l'avoir modifiée, la règle de saint Benoît.

Les rapports plus fréquents que les croisades établirent entre l'Europe et l'Asie, apportèrent en Occident la lèpre qui n'y était pas connue, maladie contagieuse comme la peste, et dont les effets étaient terribles. Aussitôt l'on vit naître l'ordre de Saint-Lazare, fondé par de jeunes seigneurs, dévoués au service des lépreux; et, pensée sublime que la religion seule peut inspirer, le grand maître de l'ordre devait être lui-même lépreux, afin d'avoir une plus grande compassion pour ses compagnons d'infortune.

Une autre maladie s'était introduite à la suite des croisés, c'était le mal des Ardents, appelé Feu sacré. Cette affreuse contagion emportait le patient après d'atroces douleurs ou le laissait mutilé pour la vie. Un gentilhomme du Dauphiné, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de la guérison de son fils atteint de ce mal, guérison obtenue par l'intercession de saint Antoine, se

voua avec lui au soin de ceux que cette cruelle [illegible] avait frappés. Tous deux consacrèrent leur vie [illegible] tune à la fondation d'un nouvel ordre qui per[illegible] leur charité, et dont on fait généralement remonter l'institution à l'an 1095. Ces religieux prirent le nom d'*Antonistes* ou *Hospitaliers*.

Par suite des longues guerres avec les infidèles et de la piraterie exercée par les Maures sur les côtes de l'Europe, un grand nombre de chrétiens gémissaient dans les chaînes, privés de la liberté, loin de leur patrie, et souvent exposés au danger de perdre la Foi. Un jeune seigneur, nommé Jean, né en Provence, de l'illustre famille de Matha, fonda vers 1198, dans le diocèse de Meaux, l'ordre de la Sainte-Trinité ou de la Rédemption, destiné au rachat des captifs. Les religieux, après avoir parcouru l'Europe, afin de recueillir l'aumône des fidèles, allaient dans les contrées barbares pour racheter leurs frères. De 1198, date de leur fondation, jusqu'en 1787, les Trinitaires seuls ont racheté neuf cent mille esclaves européens.

Nous ne pouvons passer sous silence l'ordre des religieux Pontifes ou faiseurs de ponts, fondé à Avignon par le pâtre saint Bénezet qui, en 1176, à l'âge de douze ans, vint se présenter à l'évêque et au prévôt d'Avignon, se disant envoyé de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône. Quand on eut reconnu la vérité de sa mission, on accepta ses offres et le pont fut commencé : Bénezet en dirigea les travaux. Le pont d'Avignon, aujourd'hui en partie détruit, ainsi que celui du Saint-Esprit, bâti aussi par les religieux pontifes, a toujours été considéré comme une merveille.

L'ordre des religieux Pontifes était institué pour bâtir des ponts, établir des bacs, prêter main-forte aux voyageurs, les réchauffer, les nourrir, les abriter quand ils étaient surpris par les mauvais temps. Il répondait à l'un

des besoins de la société, dans ces temps reculés où les voyages étaient généralement difficiles et peu sûrs.

Pendant le XII[e] siècle, les études et les lettres se relevèrent, et les écrivains ecclésiastiques se multiplièrent au point que nous ne pouvons citer que les plus célèbres. En première ligne se place saint Bernard, la lumière de son siècle, qui écrivit pour son ancien disciple, le pape Eugène III, le livre admirable de la *Considération* et une foule de traités où l'on trouve réunies la tendresse, l'imagination, la clarté, la force, la logique et l'élévation. La pureté de sa doctrine et les services importants qu'il a rendus à la religion, lui ont mérité le titre glorieux de *Père de l'Église*, et ses éminentes vertus l'ont fait canoniser vingt ans après sa mort. Saint Bernard eut la gloire de convertir le célèbre Abailard, dont les doctrines ont été censurées par l'Église.

Après saint Bernard, nous citerons Pierre Lombard, saint Thomas de Cantorbéry, Pierre de Blois, sainte Hildegarde, religieuse d'Allemagne, que le pape Eugène III autorisa à écrire ses révélations.

Pendant que la Foi, la charité et la science se développaient sous la direction de l'Église, l'esprit du mal, ennemi de tout bien et de toute vérité, jetait à pleines mains l'ivraie dans le champ qu'elle fécondait de ses sueurs. On vit paraître alors une foule de sectaires qui, pour la plupart, s'autorisant des désordres contre lesquels les papes s'étaient élevés avec tant de force, se posèrent en réformateurs du clergé; affectant des dehors sévères et des mœurs pures, ils se livraient aux plus grands excès, et séduisaient la foule, toujours prête à s'en rapporter à l'extérieur.

Sous le nom de *Cathares*, on désignait plusieurs sectes rappelant les doctrines des Gnostiques et des Manichéens sur les deux principes coéternels du bien et du mal. Après

avoir essayé inutilement de les ramener par la douceur, les papes firent contre eux des décrets très-sévères.

Les *Vaudois* tiraient leur nom de Pierre Valdo, riche négociant de Lyon. L'Écriture-Sainte était pour eux l'unique source de la doctrine; ils niaient l'existence du purgatoire, l'obligation de la confession, le culte des saints, etc. En Piémont ils se mêlèrent aux Cathares.

Les *Albigeois* poussèrent aux dernières extrémités les erreurs des Manichéens et des Cathares. Alby, en Languedoc, leur donna son nom depuis la croisade qui fut entreprise contre eux. Leur morale se ressentait de leur doctrine; aussi les Albigeois se livraient aux plus abominables excès.

L'Église, sentinelle vigilante, signala l'erreur et la combattit chaque fois qu'elle essaya de se montrer. De nombreux conciles furent tenus en France, en Italie, en Allemagne, pour examiner les doctrines nouvelles, et les condamner lorsqu'elles se trouvaient en opposition avec la vérité, dont la garde lui est confiée. Non-seulement elle s'éleva contre les sectes, mais elle donna la même attention à l'enseignement de quelques hommes remarquables par leur savoir, qui avancèrent publiquement des propositions nouvelles et dangereuses, tels que Roscelin, Abailard et Arnaud de Brescia.

Roscelin, moine de Compiègne, était l'un des hommes les plus artificieux de son temps. Il substitua ses opinions à l'enseignement de l'Église et fut condamné dans un concile de Soissons; il se rétracta, puis revint à ses erreurs. Abailard était de Nantes; il laissa tout pour se livrer à l'étude. La dialectique était la science qu'il préférait. Sophiste redoutable et avide de gloire, il allait de ville en ville cherchant des luttes et des triomphes; il vainquit les plus habiles maîtres, ceux même dont il avait été le disciple, et jouit de leur humiliation. Abailard se plaisait

à leur enlever leurs élèves pour grossir le nombre des disciples qui le suivaient partout; il en compta jusqu'à trois mille. Se proclamant l'apôtre de la raison humaine, il lui subordonna la Foi et émit une foule de propositions fausses et dangereuses. Chargé de donner des leçons à une jeune fille, nommée Héloïse, déjà remarquable par son savoir, Abailard l'enleva, ce qui lui attira un juste châtiment après lequel il se retira dans un couvent, tandis qu'Héloïse prenait le voile à Argenteuil. Bientôt il quitta le cloître pour recommencer à enseigner; mais en 1121, le concile de Soissons condamna ses ouvrages, et saint Bernard entreprit de combattre ses erreurs. Dans un concile tenu à Sens, l'orgueilleux apôtre de la raison, réduit au silence par le saint abbé de Clairvaux, en fut humilié jusqu'à verser des larmes. Dieu toucha son cœur, et il se convertit à la voix de saint Bernard. Alors il se retira à Cluny, où il mourut en 1142, demandant à être enterré au Paraclet, monastère qu'il avait fondé et dont Héloïse était abbesse.

Son disciple Arnaud de Brescia rejeta tout ce qu'il ne comprenait pas, attaqua le sacrifice de la messe, le baptême des enfants, le culte de la Croix, et s'éleva contre la constitution de l'Église. Il alla à Rome, y excita une sédition contre le pape et voulut rétablir la république. Étant revenu à Rome après en avoir été chassé, il fut livré à l'empereur et condamné à mort comme fauteur de la guerre civile.

France.

Pendant le XIIe siècle un grand mouvement se produisit en Europe; il se manifesta par l'affranchissement de l'Église de la puissance séculière, par les croisades, par l'établissement des communes et la création des universités. Toutes

ces choses ne se firent pas en un jour ni à une heure donnés, elles furent le résultat du temps et se produisirent quand les besoins se manifestèrent et que les peuples furent prêts. L'Église eut seule l'initiative des croisades, et seule lutta pour reconquérir sa liberté; on peut dire qu'à elle aussi on dut les communes, car, ainsi que nous l'avons vu, les premières se formèrent en Italie, dans les villes qui dépendaient d'un seigneur ecclésiastique et sous sa protection (1108). C'est du règne de Louis VI, dit le Gros, fils et successeur de Philippe I[er], que date en France l'affranchissement des communes.

Depuis que les ravages des Normands et des Sarrasins avaient cessé, tout avait pris une face nouvelle; la sécurité s'étant rétablie, les villes avaient relevé leurs murailles, derrière lesquelles le commerce était venu s'abriter et avait grandi, favorisé par les croisades. Dans l'origine, ces villes n'étaient que de pauvres bourgades habitées par des artisans et des marchands ambulants, qui s'étaient placés sous la protection d'un seigneur laïque ou ecclésiastique auquel ils payaient une redevance. Peu à peu il s'était établi une multitude de droits seigneuriaux dont la limite, n'ayant jamais été fixée, reculait sans cesse selon les circonstances ou le bon plaisir, et arrivait, en plusieurs lieux, jusqu'à d'insupportables corvées. C'était, il faut le reconnaître, acheter bien cher une protection quelque grande qu'elle fût; car une faveur temporaire était payée d'un droit, d'une redevance, qui faisait loi pour l'avenir et aggravait ainsi les charges déjà bien lourdes des vassaux. Le développement de l'esprit du christianisme, l'accroissement des richesses par le commerce, l'augmentation de puissance des villes, devaient nécessairement amener sur ce point une réforme sociale, sans que d'avance personne pût prévoir quel en serait le caractère.

Depuis quelques années, dans la plupart des villes et

même des villages d'une certaine importance, les bourgeois s'étaient formés en associations ou *communes;* les membres de l'association, *jurés* ou *communiers,* prêtaient serment sur les choses saintes *de se donner les uns aux autres foi, force et aide.* Chaque commune avait son beffroi, sa milice et ses magistrats, appelés *maires* et *échevins* dans le nord, *consuls, jurats* ou *syndics* dans le midi. Quand la cloche du beffroi se faisait entendre, c'était le signal qu'un danger menaçait la commune; aussitôt chacun se rendait en armes sur la place publique, sous les bannières de la paroisse, au cri de *commune! commune!*

Ainsi organisées, les villes, se sentant assez fortes pour se garder et se régir elles-mêmes, trouvèrent insupportable la protection onéreuse de leurs suzerains, et elles réclamèrent un pacte qui déterminât les conditions auxquelles on obéirait à l'avenir. Quelques seigneurs accordèrent sans conditions les priviléges demandés; d'autres, pour une somme plus ou moins considérable; d'autres enfin résistèrent et se firent arracher par la force des libertés qui lésaient leurs intérêts. Le roi et plusieurs évêques furent les premiers à donner l'exemple de ces concessions faites aux villes de leur juridiction. Ces concessions étaient l'objet d'un acte public ou *charte* que garantissait l'autorité royale.

La ville qui avait obtenu une charte prenait rang dans la féodalité comme un duc, un comte, un baron; elle était suzeraine par rapport aux paysans groupés autour de ses murs, et vassale par rapport au seigneur qui l'avait affranchie ou reconnue. Mais elle relevait en dernier ressort du roi qui lui avait octroyé cette charte.

Les rois comprirent bien vite quel appui les communes pouvaient donner à leur pouvoir par le contrepoids qu'elles jetaient en leur faveur dans la balance féodale; car chaque commune était un vassal pouvant armer des milliers de bras; aussi s'en déclarèrent-ils les protecteurs. Jusque-là

on ne comptait dans la société que deux classes, les *clercs* et la *noblesse;* les communes donnèrent naissance à une troisième, la bourgeoisie ou le *tiers-état,* qui plus tard fut appelé à prendre part dans le gouvernement.

La différence qu'on remarque dans l'origine des communes et dans les conditions qui en réglaient l'établissement, tient à l'histoire même des villes avant cette institution. Ainsi, Paris et Reims, les cités les plus considérables du domaine royal, dans lesquelles il était resté des traces de l'antique municipalité romaine, contentes de leurs priviléges, ne cherchèrent pas à obtenir des chartes comme les autres villes. Il en est de même de la plupart des villes du midi, qui avaient conservé leurs consuls d'autrefois.

(1108.) Louis VI était âgé de vingt-huit ans quand il succéda à son père Philippe Ier. Depuis plusieurs années il était chargé du gouvernement; et son activité, sa bravoure dans toutes les guerres qu'il avait eu à soutenir contre les seigneurs, l'avaient fait surnommer le *Batailleur*. Le pouvoir royal ne régissait alors qu'une petite partie de la France actuelle : la Flandre, la Lorraine, une partie de la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné, étaient sous la suzeraineté de l'empire d'Allemagne; le Languedoc, la Guyenne, l'Auvergne, le Limousin et le Poitou étaient des États libres sous des ducs et des comtes; la Bretagne était indépendante; enfin la Normandie obéissait au roi d'Angleterre.

Les premières années du règne de Louis VI furent employées à guerroyer contre des vassaux rebelles, qu'il réduisit à l'obéissance. Il attaqua d'abord son frère Philippe, fils de Bertrade, que sa mère excitait à la révolte, et il le soumit en lui enlevant ses forteresses de Mantes et de Montlhéry; puis il tourna ses armes contre Buchard de Montmorency, Hugues du Puiset, Aymon de Bourbon et Thibaut, comte de Blois (1115).

Vers le même temps la ville de Gisors, en Normandie, devint un sujet de querelle entre le roi de France et celui d'Angleterre, qui prétendaient tous deux y avoir des droits; cependant la véritable cause de rupture entre Louis VI et Henri Ier fut l'asile que Louis donna à Guillaume Cliton, fils de Robert Courte-Heuse, le frère du monarque anglais. Les deux souverains, après s'être assuré des alliés, commencèrent une guerre d'escarmouches et de surprises. Louis payait de sa personne dans toutes les occasions, ne reculant jamais devant les fatigues ou les dangers. Il fit des prodiges de valeur à la bataille de Brenneville qu'il perdit contre Henri (1119). Au milieu du combat, un soldat anglais ayant saisi la bride de son cheval s'écria : *Le roi est pris!* Louis lui fendit la tête en disant : *Au jeu d'échecs on ne prend pas les rois.*

Sur ces entrefaites le pape Calixte II, étant venu en France, interposa sa médiation entre les deux rois, Louis VI et Henri Ier, et la paix fut conclue. Comme Henri retournait en Angleterre, il confia son fils unique Guillaume au patron d'un navire tout neuf, la *Blanche-Nef*, et partit le premier; mais à peine était-il arrivé, qu'il apprit le naufrage de la *Blanche-Nef* et la mort de Guillaume. Il ne restait au roi d'Angleterre qu'une fille, Mathilde, mariée à l'empereur d'Allemagne Henri V.

Louis VI reprit bientôt les armes contre des vassaux turbulents, puis il soutint Guillaume Cliton qui prétendait à l'héritage du dernier duc de Flandre. Guillaume fut reconnu des Flamands; mais ses habitudes despotiques les ayant irrités, ils se révoltèrent et appelèrent Thierry d'Alsace. Le jeune prince anglais mourut de ses blessures au siége d'Alost (1128) : Louis VI consentit alors à reconnaître Thierry, dont il reçut l'hommage.

Un schisme venait d'éclater par la double élection d'Innocent II et d'Anaclet II, et le pape légitime était venu cher-

cher un asile en France. Louis VI, sous l'influence de saint Bernard, abbé de Clairvaux, dont la sainteté était déjà célèbre, et de Suger, abbé de Saint-Denis, se prononça contre l'antipape Anaclet que reconnaissait l'Angleterre.

Cependant le roi, épuisé par ses longues guerres, songea à se donner un successeur. Le 14 avril 1129, il fit couronner à Reims son fils Philippe; mais deux ans après ce jeune prince s'étant tué en tombant de cheval, le pape Innocent II posa lui-même la couronne sur la tête de Louis, second fils du roi.

(1135.) La mort du roi d'Angleterre, Henri Ier, laissa ses vastes États à sa fille Mathilde; veuve, en 1125, de l'empereur Henri V, elle avait épousé, en 1127, Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou; mais Étienne de Blois, neveu de Henri Ier par sa mère Adèle, accourut et s'empara de la couronne. La guerre éclata entre les deux concurrents sans que le roi de France y prît aucune part.

Louis VI venait de marier son fils à Éléonore, seule héritière de l'Aquitaine, lorsqu'il mourut en 1137, à l'âge de cinquante-sept ans. Il laissait à son fils le royaume agrandi, et un pouvoir solide fondé sur la reconnaissance des peuples qu'il avait protégés, et sur le respect des grands vassaux qu'il avait forcés à l'obéissance. L'excessif embonpoint qu'il avait acquis depuis quelques années, lui a fait donner dans l'histoire le surnom de Louis le Gros. C'est sous le règne de ce prince qu'on voit pour la première fois l'*Oriflamme*, drapeau de l'abbaye de Saint-Denis, porté à la tête de l'armée royale.

Louis VII, dit le Jeune, sans doute pour le distinguer de son père avec lequel il partageait les soins du gouvernement, suivit en tout la ligne tracée par Louis VI. Il était âgé de dix-huit ans quand il monta sur le trône (1137); mais il avait pour ministre l'abbé Suger. Il apprit de lui

une politique ferme et prudente, et bientôt il reçut de saint Bernard cette piété fervente qui devait en faire un des héros des croisades.

Les premiers actes du règne de Louis VII furent de petites guerres contre des seigneurs, qui refusaient l'obéissance dans les provinces faisant partie de la dot d'Éléonore (1140). Faute de forces suffisantes, Louis échoua devant Toulouse, sur laquelle il prétendait avoir des droits par sa femme; il en conçut un vif ressentiment contre Thibaut, comte de Champagne, qui avait refusé de le suivre à ce siége avec ses troupes. L'année 1140 fut célèbre par le concile de Sens, où saint Bernard confondit les erreurs d'Abailard, et décida cet homme extraordinaire à renoncer à ses dangereuses études pour ne s'occuper que de Dieu. Abailard, qui avait compté des milliers de disciples avides de l'entendre, docile à la voix de saint Bernard, se retira auprès de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Il mourut deux ans après sous l'habit de bénédictin.

L'archevêché de Bourges étant devenu vacant, le pape Innocent voulut obliger Louis VII d'y placer Pierre de la Châtre, dont ce prince avait eu à se plaindre. Alors parut l'inimitié qui divisait le roi et Thibaut de Champagne. Celui-ci, envenimant le refus de Louis, excita le pape, et le décida à lancer l'excommunication sur le roi et l'interdit sur le domaine de la couronne. Emporté par sa fougue naturelle, Louis VII se jeta sur les terres de Thibaut, et les ravagea pendant les années 1141, 1142 et 1143. Dans une de ces expéditions, le feu détruisit l'église de Vitry, où périrent treize cents personnes qui s'y étaient réfugiées (1143). Ce désastre effroyable porta le désespoir dans l'âme du roi; dès lors il ne songea plus qu'à mettre un terme à cette guerre funeste et à se réconcilier avec l'Église. Innocent était mort, son successeur Célestin II accueillit avec indulgence les députés de Louis, et l'interdit fut levé. On ména-

gea entre le roi et Thibaut une réconciliation; elle fut sincère et durable.

(1145.) Cependant une douloureuse nouvelle vint consterner l'Occident. La ville d'Edesse, retombée sous le joug musulman, avait vu massacrer tous ses habitants chrétiens. Le mot de croisade retentit alors dans toute l'Europe, et Louis, dans son ardent désir d'expier le désastre de Vitry, fit vœu de se mettre à la tête de l'expédition. Une assemblée générale des grands du royaume fut convoquée à Vezelay, sous le nom de *Parlement* ou *Conférence*. Le pape Eugène III, n'ayant pu s'y rendre, fut représenté par saint Bernard. Le saint moine, usé par les jeûnes et les fatigues plus encore que par l'âge, parla à la foule assemblée du haut d'une chaire où il était monté avec le roi Louis VII.

En l'entendant prêcher la pénitence, le pardon des injures, appeler les chrétiens à la défense des saints lieux, cette multitude innombrable qui couvrait la campagne, l'interrompit en criant : La croix ! la croix !

Les croix d'étoffe qu'on avait apportées ne suffisant pas pour tous ceux qui voulaient se croiser, on déchira les vêtements, et le roi même donna son manteau.

La reine Éléonore et une foule de seigneurs se croisèrent, s'engageant à être prêts dans un an. Bernard, chargé par le pape de prêcher la croisade, se mit en voyage pour accomplir sa mission. Partout son éloquence, appuyée par de nombreux miracles, entraîna les populations. Il passa en Allemagne, où il eut le même succès; à la diète de Spire, l'empereur Conrad III prit la croix avec son neveu Frédéric Barberousse.

L'abbé Suger n'approuvait pas la croisade, car sa politique prudente n'y voyait pas le bien présent de la France. Quel génie eût pu prévoir en effet à travers tous les malheurs que les croisades semblaient entraîner, les avantages

qui en résulteraient un jour? Ce n'était donc pas les hommes, mais Dieu qui poussait vers l'Asie les peuples de l'Occident.

Suger fut chargé du gouvernement pendant l'absence du roi, dont le départ était fixé aux fêtes de la Pentecôte. Après avoir été prendre l'oriflamme à Saint-Denis et avoir reçu la bénédiction du pape à Metz, rendez-vous des croisés, Louis VII et Conrad se dirigèrent vers l'Orient par la vallée du Danube.

Le départ de plusieurs grands vassaux pour la croisade assurait la tranquillité de la France. Le midi était cependant agité par des sectaires, ayant à leur tête Pierre de Bruys. Suivi d'un grand nombre de disciples, Pierre excitait les populations par ses prédications violentes; ses doctrines erronées et ses fureurs amenèrent une cruelle réaction; le peuple se saisit de lui pendant qu'il prêchait à Saint-Gilles et le brûla (1146). Ses partisans en firent un martyr, et se donnèrent un nouveau chef, nommé Henri. Plus tard, ils prirent le nom d'Albigeois, de la ville d'Albi, où ils étaient nombreux.

Instruits par les malheurs des premiers croisés, Louis VII et Conrad prirent toutes les précautions qui pouvaient assurer leur pieuse entreprise; mais la perfidie de l'empereur grec Manuel Comnène la fit échouer. Conrad était arrivé le premier; des guides infidèles le trahirent et il erra dans l'Asie-Mineure, où son armée fut presque détruite par les Turcs. Louis VII, sur le faux bruit des succès de ce prince, que Manuel faisait répandre à dessein, se hâta de traverser le Bosphore. Il rencontra l'empereur d'Allemagne à Nicée, partagea avec lui ses provisions, et ensemble ils prirent le chemin de la Palestine. A Éphèse, Conrad renonça à la croisade pour aller passer l'hiver à Constantinople. Le roi de France, au milieu des plus grandes difficultés, continua sa route avec son armée.

Dans une grande assemblée, convoquée à Saint-Jean d'Acre, on décida le siége de Damas; mais ce siége, entrepris au milieu de l'été, fut sans succès (1148). L'ardeur chevaleresque de Louis s'était ralentie, car, aux obstacles et aux revers, se joignaient pour lui des chagrins domestiques causés par la conduite de la reine. L'année suivante il s'embarqua pour la France avec les débris de son armée, et prit terre à Saint-Gilles, au mois d'octobre 1149.

(1149.) L'état prospère du royaume, sous la sage administration de Suger, consola Louis des malheurs de la croisade; mais de grands événements se préparaient, qui allaient absorber l'attention du roi et le forcer de prendre les armes.

La lutte avait continué sur le sol anglais entre Mathilde, toujours appelée l'impératrice, et son cousin Étienne de Blois. Tour à tour reine, puis captive de son rival, Mathilde, que les Anglais n'aimaient pas, consentit à traiter avec Étienne qui, après la mort de son fils Eustache, reconnut pour son successeur Henri, fils de Mathilde et de Geoffroy Plantagenet.

Un déplorable événement vint donner une grande importance à ce qui se passait en Angleterre. Depuis la croisade, la mésintelligence régnait entre Louis VII et Éléonore, sans qu'on en ait jamais su précisément la cause; mais les motifs en parurent assez graves aux évêques, réunis à Beaugency (1151), pour que le concile prononçât le divorce. En renvoyant Éléonore, Louis VII dut lui rendre les belles provinces qui constituaient sa dot. Aussitôt cette princesse vit les plus puissants seigneurs solliciter sa main. Elle l'accorda à Henri Plantagenet, duc d'Anjou, fils de Geoffroy et de l'impératrice Mathilde. Henri avait dix-neuf ans, Éléonore trente-deux. La mort d'Étienne de Blois, arrivée en 1154, les fit monter sur le trône d'Angleterre; avec Henri II commençait la dynastie des Plantagenets.

Louis VII comprit aussitôt qu'un vassal puissant, devenu roi, ne pouvait être qu'un rival redoutable, un ennemi secret. En face de la lutte qu'il prévoyait, il sentit doublement la perte qu'il avait faite deux ans auparavant de son sage ministre, l'abbé Suger. Cependant malgré les malheureux résultats de la seconde croisade et les conséquences de son divorce, ce prince maintint le pouvoir royal, et son règne, qui n'offre rien d'éclatant, prépara les voies à celui de Philippe-Auguste.

Henri II vint à Paris en 1158, affectant d'y paraître en vassal plutôt qu'en roi. Louis le reçut avec de grands honneurs et lui accorda pour son fils Henri, âgé de trois ans, Marguerite, qu'il venait d'avoir de Constance d'Aragon, sa seconde femme. Henri avait espéré l'appui du roi de France pour s'emparer du comté de Toulouse, d'après de prétendus droits d'Éléonore; sur son refus, il en appela à la force et commença aussitôt l'expédition (1159).

Après quelques succès, il se présenta devant Toulouse; mais quel ne fut pas son étonnement, en apprenant que Louis VII venait d'entrer dans cette ville. Il n'osa attaquer son suzerain et se retira.

Sur ces entrefaites, mourut Constance d'Aragon; Louis, qui n'avait que des filles, épousa alors Alix, fille de Thibaut le Grand, comte de Champagne. Elle fut mère de Philippe-Auguste, surnommé *Dieudonné*, à cause des prières qui l'avaient demandé au Ciel.

A ce moment, arriva le pape Alexandre III, forcé de quitter Rome où dominait l'antipape Victor III, que protégeait l'empereur Frédéric Barberousse : le roi le reçut avec tous les honneurs qu'il méritait. Pendant le séjour qu'il fit en France, Alexandre III posa la première pierre de l'église de Notre-Dame-de-Paris, et reçut un illustre exilé qui venait aussi chercher un asile contre la persécution.

C'était Thomas Béket, l'ancien chancelier d'Angleterre, devenu archevêque de Cantorbéry, et dès lors opposé aux projets injustes d'Henri II. Henri, mécontent de l'accueil que Thomas avait trouvé en France, voulait contraindre le roi de le renvoyer de ses États : *Dites à votre maître,* répondit noblement Louis, *que s'il ne veut pas renoncer aux usages de ses aïeux, je ne renoncerai pas davantage à ceux des miens, les rois de France, qui ont toujours donné asile aux exilés.*

Cependant quelque temps après Henri feignit de se réconcilier avec l'archevêque, et Thomas retourna à Cantorbéry. La première occasion fit éclater la haine du roi d'Angleterre (1170); des paroles imprudentes échappées à ce prince dans un moment de colère furent l'arrêt de mort du saint archevêque.

A partir de ce jour, le malheur sembla s'attacher aux pas du coupable Henri II, qui vit ses trois fils; Henri Court-Mantel, duc de Normandie; Richard Cœur-de-Lion, duc d'Aquitaine; et Geoffroy, prétendant au duché de Bretagne par sa femme, se révolter contre lui à l'instigation de leur mère Éléonore et sous la protection de leur suzerain, le roi de France.

La guerre commença en 1173. Henri II la soutint avec succès, grâce aux troupes mercenaires de *Routiers* ou *Brabaçons* qu'il avait prises à sa solde. Quoiqu'il n'y eût eu aucune action décisive entre les deux monarques, la paix fut signée en 1174, à Mont-Louis.

Le long règne de Louis VII touchait à sa fin; au mois de novembre 1179, il fit couronner solennellement son fils Philippe, âgé de quinze ans, mais il ne put assister à cette cérémonie : une paralysie le privait de l'usage du côté droit. L'année suivante, il mourut dans les bras de son fils (1180), laissant la réputation d'un homme de bien, d'un roi sage et habile. A son nom reste associé celui de

saint Bernard, qui servit constamment la cause de la chrétienté; celui de Suger, le ministre fidèle, dévoué à son roi et à son pays; celui du pape Alexandre III, qui favorisa l'établissement des communes. La qualité dominante de Louis VII fut la modération, dans un siècle où la violence des meilleurs sentiments les transformait souvent en passions ardentes.

Philippe reçut, dit-on, le nom d'*Auguste* du mois d'août où il naquit. Il avait commencé à gouverner pendant la maladie de son père, et dès lors il fit preuve de talent et d'une volonté absolue. Sans consulter les grands du royaume ni sa mère, il épousa Isabelle de Hainaut, qui lui apporta en dot la ville d'Amiens et des droits assurés sur l'Artois et le Vermandois. Il en eut un fils qui fut Louis VIII. Un des premiers actes de Philippe fut de sévir contre les Juifs; et l'horreur qu'ils inspiraient était telle qu'il conquit ainsi une grande popularité.

L'exaltation religieuse, inspirée par les croisades, confondit plus d'une fois dans une même haine le Juif, descendant de ceux qui avaient mis à mort le Christ, et le Musulman qui profanait son tombeau; à ce motif, si puissant sur des populations naïves et ardentes, s'en joignait un autre : l'insatiable cupidité des Juifs, qui trafiquaient dans tous les contrées de l'Europe et de l'Asie. La jalousie que leurs richesses immenses excitaient, et l'indignation qu'inspirait leur criante usure leur faisaient partout de nombreux ennemis, toujours disposés à accréditer les accusations que la crédulité ou la haine soulevait. Il ne faut donc pas s'étonner, si plus d'une fois, malgré les réclamations de l'Église, le peuple se rua contre eux avec fureur, et si Philippe-Auguste se rendit populaire en abolissant toutes les dettes que ses sujets avaient pu contracter envers les Juifs, sous la condition toutefois que les débiteurs lui en paieraient un cinquième.

Cet acte déloyal fut acclamé par la nation ; et comme les Juifs s'en vengeaient par des usures nouvelles, Phillippe les chassa du royaume et confisqua leurs propriétés.

Cependant la guerre se poursuivait avec fureur dans toutes les provinces qui appartenaient au roi d'Angleterre. Ses fils, toujours en révolte ouverte contre lui, cherchaient à se rendre indépendants, et Philippe, dont ces divisions servaient la politique, leur prêtait aide et secours.

Vaincu et humilié, Henri II apprit avec douleur la mort de son fils aîné Henri Court-Mantel, puis celle du troisième, Geoffroy, duc de Bretagne, dont la femme était enceinte. Ces événements compliquèrent les relations de la France et de l'Angleterre, car Philippe réclamait le Vexin, dot de Marguerite, sa sœur, veuve d'Henri Court-Mantel ; et, à titre de suzerain, la garde du duché de Bretagne, en attendant la naissance de l'enfant de Geoffroy.

Tandis que l'on réglait toutes ces difficultés, une terrible nouvelle retentit tout à coup en Europe : Jérusalem était tombée au pouvoir des Musulmans, après la sanglante bataille de Tibériade, et le roi de la ville sainte était prisonnier. Aussitôt les querelles particulières furent oubliées et, rois, seigneurs et vassaux ne songèrent qu'à prendre la croix pour voler au secours des chrétiens d'Orient, dont on croyait entendre les plaintes et les prières.

Philippe, Henri II et Frédéric Barberousse se croisérent; mais leurs préparatifs furent entravés par les nouvelles dissensions qui éclatèrent entre le roi d'Angleterre, ses vassaux et ses deux fils : pour en hâter la fin, Philippe prit le parti des rebelles. Cependant Henri, entouré de dangers, demanda la paix. Quelques jours après, il mourut de chagrin, en apprenant que son fils Jean était parmi les révoltés.

Pendant que Richard se faisait couronner roi d'Angleterre, Philippe-Auguste reprenait ses préparatifs de

départ. De concert avec ce prince, il établit, pour fournir aux frais de la croisade, un impôt qui fut appelé la *dîme saladine;* puis il confia le soin du royaume, pendant son absence, à sa mère et à Guillaume, archevêque de Reims (1189).

Frédéric Barberousse s'était mis en route pour l'Orient, sans attendre Philippe-Auguste et le nouveau roi d'Angleterre.

(1190.) Ces deux princes partirent séparément et se rejoignirent en Sicile, où ils résolurent de passer l'hiver. Là ils se brouillèrent; Richard, refusant la main d'Alix, sœur de Philippe, à laquelle il était fiancé, fit venir en Sicile sa vieille mère Éléonore, avec Bérengère de Navarre, qu'il avait demandée en mariage. Le roi de France justement irrité, partit seul le printemps suivant; il attendit cependant Richard devant Saint-Jean-d'Acre, que les chrétiens assiégeaient depuis deux ans (1191). La ville se rendit enfin; mais Richard souilla sa victoire par le massacre de deux mille cinq cents prisonniers.

Philippe mécontent prétexta une maladie et revint en Europe, laissant en Palestine le roi d'Angleterre guerroyer sans résultat.

De retour dans sa capitale, le roi de France réclama d'Éléonore sa sœur Alix, délaissée par Richard : sur son refus la guerre commença. Cependant Richard avait quitté la Terre-Sainte (1192); comme il traversait l'Autriche, il fut traîtreusement arrêté par le duc Léopold, son ennemi, et livré à l'empereur Henri VI. A cette nouvelle, la vieille Éléonore implora le secours du pape et de tous les princes d'Allemagne; elle n'obtint la liberté de son fils que moyennant une forte rançon. Philippe écrivit aussitôt à Jean, frère de Richard, qui lui avait cédé la moitié de la Normandie pour obtenir l'investiture des possessions anglaises en France : *Prenez garde, le diable est déchaîné.*

La guerre continua entre les deux monarques. On s'était attendu à ce que le retour de Richard la rendrait plus active ; mais elle se borna, comme par le passé, à des escarmouches et à des attaques de châteaux, sans grands succès de part et d'autre, sans événements importants ; interrompue de temps en temps par des armistices, violés dès que l'un des partis croyait y trouver son intérêt.

(1198.) Enfin le pape Innocent III, qui venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre, somma les deux rois de se réconcilier. Philippe et Richard, dans une entrevue entre Andelys et Vernon, signèrent une trêve de cinq ans en présence du légat. Richard ayant été tué l'année suivante au siége du château de Chalus (à quelques lieues de Limoges), qu'il voulait enlever à un vassal, son frère Jean sans Terre s'empara de la couronne au détriment du jeune Arthur, fils de Geoffroy, frère aîné de Jean. Philippe rompit aussitôt la trêve (1199), mais une nouvelle intervention du pape arrêta les hostilités. En 1200, un traité de paix fut signé : Philippe reconnut Jean comme roi d'Angleterre et duc de Normandie, et le duché de Bretagne fut assuré à Arthur. On arrêta en même temps le mariage de Louis, fils de Philippe-Auguste, avec Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII et d'une fille d'Éléonore. La vieille reine d'Angleterre alla elle-même chercher la jeune princesse, et en la donnant à la France on eût dit qu'elle voulait expier les maux qu'elle lui avait causés (1200).

Depuis quatre ans Philippe avait encouru les reproches de l'Église. Ayant perdu sa femme Isabelle avant la croisade, au retour il demanda Ingelburge de Danemark, et l'épousa en 1196. Malgré la jeunesse et la beauté de cette princesse, il la prit aussitôt en aversion, et il la répudia pour Agnès de Méranie, fille de Berthold, seigneur allemand. Le pape réclama en faveur de la malheureuse Ingelburge,

mais Philippe refusa. La lutte devint vive; un concile assemblé à Dijon mit le royaume sous l'interdit : le roi s'en vengea en confisquant les biens des évêques.

La colère de Philippe ne put tenir longtemps contre les plaintes de la nation, frappée pour son crime. De sourds murmures se faisaient entendre dans les provinces, et il commença à craindre les malédictions du peuple. Si téméraire et si endurci que fut Philippe, il se trouvait hors d'état de résister à cette force morale qu'on appelle l'opinion, et qui se prononçait hautement alors en faveur du pape et de la jeune reine dont il avait pris la défense. Le roi consentit donc à se séparer d'Agnès et à reprendre Ingelburge; à cette condition l'interdit fut levé. Agnès de Méranie mourut la même année (1201).

La fin du règne de Philippe-Auguste appartient au siècle suivant.

Angleterre.

Guillaume le Conquérant avait laissé trois fils : Guillaume le Roux, qui lui avait succédé et venait de mourir; Robert, qui avait pris part à la première croisade; et Henri Beauclerc ou *l'Avisé*. Comme celui-ci se plaignait à son père qu'il ne lui laissât que cinq mille livres d'or : *Patience, mon fils,* lui répondit-il ; *tôt ou tard, tout te reviendra.*

(1100.) Au premier bruit de la mort de Guillaume le Roux, Henri s'empara de la couronne et mit la main sur le trésor royal, au détriment de Robert, encore en Palestine. Pour s'assurer le trône, il jura de maintenir les lois du bon roi Édouard, et octroya une charte par laquelle il renonçait à une partie des droits que s'étaient arrogés son père et son frère ; le même acte confirmait solennellement les priviléges des seigneurs ecclésiastiques et laïques : une autre charte accorda des franchises communales aux habi-

tants de Londres. Pour achever de se concilier l'affection des Anglais, Henri rappela Anselme de Cantorbéry, chéri du peuple.

Sur ces entrefaites, Robert, revenu de la Terre-Sainte, fit à la tête d'un grand nombre de barons une descente en Angleterre pour réclamer la couronne (1103) : l'intervention d'Anselme empêcha la guerre. Robert, au prix d'une somme considérable, abandonna le trône à son frère et se retira dans son duché de Normandie. Profitant du caractère insouciant de ce prince, Henri Ier, sous prétexte de soutenir les Normands contre leurs ducs, suscita des révoltes en Normandie, puis débarqua sur le continent avec une armée. Robert ne put résister; vaincu et fait prisonnier à Tinchebray (1106), il fut enfermé dans le château-fort de Cardiff, au pays de Galles. Bien nourri, bien logé, il y passa les vingt-huit dernières années de sa vie, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La Normandie fut réunie à l'Angleterre.

L'ambitieux Henri, s'étant arrogé l'investiture ecclésiastique, se mit à vendre les dignités de l'Église ; Anselme, qui s'éleva contre cette odieuse simonie, fut obligé de quitter l'Angleterre. Le pape Pascal II intervint, et une convention fut conclue dans le couvent du Bec : elle renfermait à peu près les mêmes stipulations qu'on retrouva plus tard dans le concordat de Worms.

Robert avait un fils, Guillaume Cliton, qui ne partageait pas sa captivité, et que le roi de France Louis VI avait accueilli à sa cour. Henri en conçut de l'ombrage ; et saisissant le prétexte d'une légère contestation élevée sur la possession de la ville de Gisors, il rompit avec Louis VI. La guerre commença, mais elle fut sans importance (1119) : la médiation du pape Calixte II fit conclure la paix. Plus tard, le roi de France donna à Guillaume Cliton l'investiture de la Flandre.

Henri Ier perdit son fils unique Guillaume, qui se noya presque sous ses yeux en l'accompagnant de France en Angleterre : dès lors on ne vit plus sourire le malheureux père. Il ne lui restait d'autre enfant que Mathilde, mariée à l'empereur Henri V, et il la reconnut pour son héritière. Veuve en 1125, Mathilde revint en Angleterre, et en 1127 elle épousa Geoffroy, duc d'Anjou, surnommé Plantagenet, à cause de son habitude d'orner son chapeau d'une plante de genêt. Elle en eut un fils, qui reçut le nom d'Henri. Henri Ier mourut en 1135.

Aux premiers bruits de sa mort, Étienne de Blois, son neveu par sa mère Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, et qui avait été élevé à la cour d'Angleterre, se fit proclamer roi par les barons, mécontents d'obéir à une femme. Mathilde, avec l'aide des seigneurs normands, soutint ses droits les armes à la main, et s'empara de la Normandie, pendant qu'Étienne multipliait les concessions pour se faire des partisans.

David, roi d'Écosse, se déclara alors pour Mathilde et envahit l'Angleterre à la tête d'une armée ; mais, vaincu par Étienne à la bataille de l'Étendard, il fit la paix (1138). Lorsque le nouveau roi d'Angleterre se crut affermi sur le trône, il voulut restreindre les priviléges qu'il avait accordés aux seigneurs ; ceux-ci se révoltèrent et appelèrent Mathilde. Cette fois les chances de la guerre furent pour elle, et, à la bataille de Lincoln, Étienne fut fait prisonnier (1141).

La mauvaise administration de Mathilde, son arrogance, sa dureté, la firent haïr de ses sujets. Les barons se concertèrent ; Étienne, rendu à la liberté, fut rétabli sur le trône, tandis que la reine fuyait en France. Son fils Henri passa en Angleterre, où la guerre civile recommença. Le pays était en proie à tous les maux qui en sont la conséquence, lorsque les deux partis s'entendirent pour y mettre

fin. Étienne venait de perdre son fils unique Eustache (1153); il reconnut donc pour son successeur le fils de Mathilde, Henri Plantagenet, duc d'Anjou, qui avait épousé Éléonore, répudiée par Louis VII. L'année suivante la dynastie des Plantagenets monta sur le trône d'Angleterre par la mort d'Étienne (1154).

Henri II, roi d'Angleterre et en même temps vassal du roi de France, s'occupa tout d'abord de rétablir l'autorité royale, compromise par la guerre et les concessions qu'Étienne de Blois avait accordées aux seigneurs pour se les attacher. Chaque baron se croyait indépendant et, retranché derrière les murs crénelés de son château, il bravait les ordres du roi. Henri prit les armes contre les plus puissants et les força à l'obéissance.

A la mort de Raymond de Toulouse, Henri, faisant valoir de prétendus droits de sa femme sur ce comté, en entreprit la conquête; mais il n'osa attaquer Toulouse que Louis VII était venu défendre (1159).

Les deux rois arrêtèrent alors le mariage des fils de Henri II, Henri et Richard, avec Marguerite et Alix, filles de Louis VII. Poursuivant ses projets ambitieux, le roi d'Angleterre obtint pour son troisième fils, Geoffroy, la main de Constance, fille unique et seule héritière de Conan IV, duc de Bretagne. A l'aîné, Henri, il destinait la couronne d'Angleterre; et l'Aquitaine, à Richard, le second. Le roi de France, inquiet de l'agrandissement de son rival, voyait avec plaisir les vassaux français de ce prince, mécontents de son gouvernement, se révolter contre sa tyrannie et ses exactions, et plus d'une fois il leur prêta main-forte.

Quelque profonde que fut l'inimitié jalouse qui divisait les deux souverains, des conférences réglèrent leurs prétentions (1169), et dans une entrevue à Montmirail, Louis VII consentit à recevoir l'hommage des trois fils du

roi d'Angleterre; de Henri Court-Mantel comme duc de Normandie et sénéchal de France en sa qualité de comte d'Anjou; de Richard Cœur-de-Lion, comme duc d'Aquitaine; de Geoffroy, le dernier, comme futur duc de Bretagne. Il ne fut pas question de Toulouse.

Une autre affaire entretenait la mésintelligence entre les deux cours. Henri II cherchait depuis longtemps à étendre sa main de fer sur les libertés de l'Église d'Angleterre, et, pour agir plus librement, il songeait à établir un homme dévoué sur le siége de Cantorbéry. Personne ne lui parut mieux convenir à ce poste que son chancelier Thomas Béket, qui, jusqu'alors, s'était montré très-zélé pour ses intérêts. Lorsqu'il lui en fit la proposition : *Prenez garde*, lui répondit Thomas, *je deviendrai votre plus grand ennemi*. Henri ne l'écouta pas. L'homme de cour, dont le luxe ne connaissait point de bornes, comprit les devoirs que lui imposait cette nouvelle dignité et la sainteté qu'elle exigeait. Le chancelier, devenu évêque, s'entoura de prêtres vertueux et de pauvres; renonçant à toute somptuosité, il s'adonna à l'étude, à la mortification, à la prière. Le roi laissa voir son mécontentement, et bientôt se déclara ouvertement contre le saint prélat, qui, après avoir faibli un moment à l'assemblée de Clarendon (1164), avait défendu avec énergie les libertés de l'Église. Pour fuir la persécution royale, Thomas se retira sur le continent auprès de Louis VII. Ce prince et le pape Alexandre III, réfugié alors en France, travaillèrent à réconcilier Henri avec l'archevêque; mais le roi n'entendait à rien; poursuivant de sa haine le courageux défenseur des droits de l'Église, jusque dans le couvent où il avait trouvé un asile, il lui envoyait ses parents et ses amis, proscrits et dépouillés, pour l'attrister du spectacle de leur misère. Enfin le pape, ayant menacé le roi de l'excommunication s'il persistait dans ses violences à l'égard de l'Église et de Thomas, il parut

se rapprocher de l'archevêque, auquel il fut permis de retourner en Angleterre.

Thomas Békct connaissait trop le caractère de Henri pour croire à la sincérité de la réconciliation; il partit néanmoins pour revoir son diocèse, où il fut reçu aux acclamations de la multitude; il ne dit qu'un mot à la foule qui l'entourait et le bénissait : *Je suis venu mourir au milieu de vous* (1170). Il ne se trompait pas. Le roi, exaspéré en retrouvant l'archevêque aussi énergique qu'auparavant dans la défense des droits de l'Église, s'écria dans un moment de fureur : *Quoi! pas un des lâches que je nourris, n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre?* Quatre de ces lâches, pour se faire bien venir du roi, partirent aussitôt. Ils trouvèrent l'archevêque prêt au martyre, et le massacrèrent sur les marches de l'autel, au milieu de ses clercs. Henri, rappelé à lui par l'horreur du crime qu'il avait fait commettre, ressentit une profonde douleur de la mort de Thomas de Cantorbéry.

Accusé auprès du pape par le roi de France, il jura qu'il n'avait pris aucune part à la mort de l'archevêque, sacrifia les constitutions de Clarendon opposées aux libertés de l'Église, et déclara l'Angleterre fief du Saint-Siége. Bientôt les discordes de sa famille vengèrent la mort du saint archevêque. Henri Court-Mantel, prince ambitieux, se révolta contre son père, ainsi que ses frères, Richard et Geoffroy, et ils firent hommage au roi de France (1174). Henri, à force de feinte humiliation et d'hypocrisie, conjura le danger, et, après une courte guerre qu'il soutint à l'aide de troupes mercenaires, il obtint la paix; elle fut signée entre lui et le roi de France à Mont-Louis, dans l'année 1174.

Pour détourner l'attention publique de son crime, Henri II entreprit alors la conquête de l'Irlande.

Les armes romaines n'avaient jamais pénétré dans cette

île, où la nationalité celtique s'était conservée presque sans mélange. Saint Patrice, natif de Boulogne, porta le christianisme dans l'Irlande vers le milieu du ve siècle. La civilisation et les sciences y firent de rapides progrès. On y fonda un grand nombre de monastères et d'écoles qui devinrent célèbres, et l'Irlande mérita d'être appelée l'*Ile des Saints et des Savants.* Les invasions des Danois pendant une partie du IXe et du Xe siècle, en contraignant les Irlandais de fuir dans leurs forêts, les firent retomber dans la barbarie. Lorsque la sécurité fut rétablie, cinq royaumes se formèrent ; ils étaient unis par un lien féodal, et l'un d'eux était suzerain des autres. Les Irlandais étaient divisés en tribus ou clans : chaque clan avait un chef soumis au roi. Dermot, roi de Leinster, étant allé implorer le secours de Henri II contre des rois voisins qui lui faisaient la guerre, lui fournit ainsi l'occasion et le moyen de réaliser son projet de conquête.

Les invasions des Danois et les malheurs qui en avaient été la suite, ayant rompu toute communication avec Rome, l'Église d'Irlande avait négligé quelques-unes des traditions apostoliques, ce qui avait amené de longues conférences avec des légats pontificaux. Henri II, profitant de cette circonstance, se fit autoriser par Adrien IV, pape anglais, à conquérir cette île pour la replacer sous le joug de l'Évangile.

Henri n'ayant pu répondre tout de suite à l'appel du roi de Leinster, le comte Richard de Pembroke partit pour l'Irlande avec une armée d'aventuriers. Les Irlandais, malgré leur courage naturel, ne purent résister et ils furent vaincus. Dermot reconnut bientôt que ses auxiliaires étaient des conquérants ; c'était trop tard, car les compagnons de Richard s'étaient établis et fortifiés dans plusieurs villes.

Le roi Henri, jaloux des succès de Richard, le somma,

ainsi que ceux qui l'avaient suivi, de lui faire hommage de leurs conquêtes; puis il passa en Irlande pour les reconnaître et en prendre possession, se proclamant le protecteur de la religion et l'exécuteur des ordres du souverain pontife. Avant de repasser en Angleterre (1177), Henri donna l'investiture de l'Irlande à son plus jeune fils, Jean, surnommé Sans-Terre, parce qu'il n'avait point d'apanage. Ce prince sans capacité ruina l'influence anglaise dans tout le pays, et des révoltes sanglantes éclatèrent sur plusieurs points.

Sans s'inquiéter de ce qui se passait en Irlande, Henri se livrait à toutes ses passions, et irritait Éléonore par les fêtes scandaleuses qu'il donnait à la belle Rosamonde. La vieille reine pour se venger poussa ses fils à la révolte.

La concorde ne pouvait longtemps durer entre des princes qui se faisaient un titre d'honneur de leur haine. Henri Court-Mantel, que son père avait fait couronner quelques années auparavant, était impatient de régner; Geoffroy et Richard voulaient se rendre indépendants, et le vieux roi cherchait un apanage pour son quatrième fils, qu'il préférait. La guerre était en France, dans toutes les contrées qui dépendaient du roi d'Angleterre.

Ce n'étaient que pillages de villes et de châteaux, vengeances atroces, surtout de la part de Richard, le plus brave chevalier de son temps, mais aussi le plus féroce des guerriers. Philippe-Auguste, qui avait succédé à Louis VII, soutint par politique les princes rebelles, et augmenta ainsi les maux de ces malheureuses contrées, parcourues en tous sens par des bandes de Brabançons au service d'Henri II.

Le jeune Henri Court-Mantel étant tombé malade, fit demander son père; mais le roi, craignant une embuscade, refusa de se rendre auprès de son fils, qui mourut implorant son pardon et celui de Dieu.

Geoffroy, autre fils de Henri II, fut peu de temps après tué dans un tournoi : il laissait sa femme enceinte. Le traité de Colombière avec le roi de France termina enfin la guerre au désavantage du prince anglais : Henri II s'était engagé à pardonner à ses vassaux rebelles; mais il resta frappé de stupeur, en apprenant que parmi ceux qui s'étaient déclarés contre lui était Jean Sans-Terre, son fils de prédilection. Comme l'empereur d'Allemagne Henri V, il subissait dans ses affections les plus vives le juste châtiment de sa longue hostilité contre l'Église.

(1189.) Cette nouvelle frappa le roi mortellement : quelques jours après, son état était désespéré. Il mourut à Chinon, en Touraine, en maudissant ses fils.

Henri II était actif, instruit et vaillant; mais emporté, vindicatif, despote, ne craignant pas de manquer à sa parole quand il y trouvait son avantage. Sous son règne, on voit paraître les premières communes, organisées, non pour se garantir contre les violences des barons ou échapper à l'autorité seigneuriale, mais uniquement dans un but de négoce : elles étaient administrées par un maire et un shérif.

Quelque temps avant sa mort, Henri II, en apprenant que Saladin s'était emparé de Jérusalem, avait pris la croix et fait vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. Son fils Richard le remplaça.

Richard, qui héritait du trône d'Angleterre, commença par rendre la liberté à sa mère Éléonore, enfermée dans un couvent par l'ordre de Henri II, puis il accorda de grandes possessions à son frère Jean. On put s'étonner de cette conduite, car il disait lui-même : *Il est d'usage dans notre famille de se haïr ; nous venons du diable, et au diable nous retournons.*

Comme la croisade le réclamait, il courut aux différents trésors royaux et fit argent de tout pour en hâter les pré-

paratifs; il vendit les terres, les châteaux, son bien et celui d'autrui : *Je vendrais Londres*, disait-il, *si je trouvais un acheteur*. Non content de cela, Richard, pour fournir aux frais de l'expédition d'outre-mer, établit l'impôt qui prit le nom de *dîme saladine*, de Saladin, le terrible sultan contre lequel la croisade était dirigée.

Nous verrons ailleurs le récit de cette croisade, dont Richard Cœur-de-Lion fut le héros.

Avant de partir pour la Palestine, il avait confié le gouvernement à l'archevêque Guillaume Lonchamp, français de naissance. Jean, frère de Richard, profita de son absence pour intriguer au profit de son ambition. A son instigation, les seigneurs anglais forcèrent Lonchamp à résigner ses fonctions, et ils le remplacèrent par Gautier, archevêque de Rouen, tout dévoué au prince. Jean se croyait au moment de s'emparer du trône, lorsqu'il apprit le retour de son frère.

Richard avait en effet quitté la Palestine en 1192; mais, jeté par une tempête sur les côtes de l'Adriatique, il était tombé entre les mains de son ennemi personnel, le duc Léopold d'Autriche, qu'il avait offensé au siége de Ptolémaïs en renversant son drapeau dans un fossé. Après l'avoir retenu prisonnier, Léopold le livra à l'empereur d'Allemagne Henri VI. La reine Éléonore, en apprenant la captivité de son fils, eut recours au pape; son intervention fit rendre la liberté à Richard, moyennant une forte rançon payée à l'empereur; celui-ci, en retour, lui donna l'investiture du royaume de Bourgogne et de celui d'Arles, investiture illusoire et restée sans effet.

(1194.) Richard accourut aussitôt pour déjouer les projets de son frère. L'éclat de sa renommée sembla ajouter à la force de ses armes, et il ressaisit promptement tous ses droits. Jean, pour échapper à sa vengeance, se brouilla avec Philippe-Auguste; il obtint alors le pardon de Ri-

chard qui reprit avec vigueur la guerre contre la France. Cependant cette guerre se borna à des attaques partielles et à des combats sans importance. Le pape Innocent III décida les deux rois à signer une trêve de cinq ans.

Le vicomte de Limoges, vassal de Richard, lui ayant refusé un bas-relief qu'il désirait, fut assiégé par ce prince dans son château de Chalus. Richard Cœur-de-Lion, qui combattait avec intrépidité, fut percé d'un coup d'arbalète par l'archer Bertrand de Gourdon. Blessé à mort, le roi anglais ordonna l'assaut. Le château fut pris, et ceux qui le défendaient furent pendus. Richard mourant voulut voir l'archer : *C'est donc toi,* lui dit-il, *qui as osé me frapper? — Oui, c'est moi, répondit Bertrand, j'ai voulu venger mon père et mes deux frères, que tu as tués de ta main.* Richard lui pardonna ; mais il eut à peine rendu le dernier soupir, que Bertrand fut écorché vif (1199).

Richard fut un étrange mélange de Foi et de fanatisme, de loyauté et de perfidie, de grandeur d'âme et d'atroce cruauté, de noble désintéressement et de féroce égoïsme ; admirable soldat et mauvais roi, bon compagnon et détestable despote ; ses hauts faits d'armes et la réputation qu'il s'était acquise pendant la troisième croisade éblouirent ses contemporains, et ils le surnommèrent Cœur-de-Lion.

La couronne d'Angleterre revenait à Arthur, fils de Geoffroy, frère aîné de Jean Sans-Terre ; mais Jean s'empara du trône.

Écosse.

Les Écossais descendent des Scots qui, avec les Pictes, désolèrent si longtemps la Bretagne. Lorsque les Romains abandonnèrent les Bretons, et que ceux-ci, dans le ve siècle, appelèrent à leur secours les Saxons, les Écossais se

retirèrent dans leurs montagnes. Leur histoire est alors inconnue ou tout au moins fort incertaine. On sait seulement qu'ils se donnèrent des rois.

Vers le milieu du XIe siècle régnait Duncan ou Donald VII; ne pouvant, à cause de son grand âge, se mettre à la tête de son armée pour repousser les Danois, il confia le commandement de ses troupes à Macbeth, son parent. Macbeth et Banquo, son cousin, furent vainqueurs. Au retour, ils rencontrèrent sur la route de Forres, trois vieilles sorcières qui leur prédirent qu'ils seraient rois. Pour hâter la réalisation de cette prophétie, Macbeth tua le vieux roi Duncan, dont les fils prirent la fuite, et il fit périr Banquo qui lui faisait ombrage. Mais les Écossais prirent les armes sous la conduite de Malcolm, un des fils de Duncan, et Macbeth périt dans un combat.

Malcolm régna avec l'amour et l'estime de ses sujets. Ses successeurs furent presque tous de bons et sages rois. L'un d'eux, Guillaume le Lion, en se défendant contre le roi d'Angleterre Henri II qui réclamait l'hommage de l'Écosse, fut fait prisonnier, et il ne recouvra la liberté qu'en se déclarant vassal de l'Angleterre (1174). Quinze ans plus tard, Richard Cœur-de-Lion renonça volontairement au titre de suzerain, arraché à Guillaume.

Allemagne.

(1106.) Henri V, qui s'était révolté contre son père, sous prétexte de l'excommunication que celui-ci avait encourue, et qui avait promis au pape Pascal II de renoncer aux investitures ecclésiastiques, une fois sur le trône, ne tint plus aucun compte de ses serments; aux plaintes du souverain pontife il répondit même qu'il irait régler ce différend à Rome. Après avoir assuré la tranquillité en Allemagne, Henri passa les Alpes (1110). Il put alors reconnaître que

l'autorité des empereurs n'était plus que nominale en Lombardie, où les grandes villes étaient devenues de véritables républiques, se gouvernant elles-mêmes au moyen de constitutions communales.

Pressé d'obtenir la couronne impériale, Henri se rendit à Rome, promettant au pape de se désister des investitures ecclésiastiques; mais au moment de la cérémonie du couronnement, il refusa de signer cette promesse et fit arrêter violemment Pascal II, ce qui donna lieu à une lutte sanglante dans l'église. Quelques jours après, le souverain pontife (1111), vaincu par la faim et la souffrance, céda à Henri la nomination des dignités ecclésiastiques dans l'empire, puis il le couronna empereur.

Aussitôt s'élevèrent de tous côtés des réclamations en faveur des libertés de l'Église; un concile convoqué à Rome annula cet acte, et un autre réuni à Vienne (en Dauphiné), sous la présidence de l'archevêque Guy, excommunia l'empereur. Henri, furieux, prit les armes et marcha sur Rome où Gélase II venait de succéder à Pascal II. Des scènes violentes se renouvelèrent alors. Cencius Frangipane, chef de la faction impériale, se jeta sur le pape et le traîna par les cheveux, de l'église dans son palais; mais le peuple délivra le pontife, qui alla chercher un refuge en France, tandis que Henri faisait élire l'antipape Grégoire VIII (1119).

Gélase étant mort la même année, on lui donna pour successeur Guy, archevêque de Vienne, qui prit le nom de Calixte II. Il fit à Rome une entrée triomphale capable d'imposer à Henri, et il l'excommunia, ainsi que l'antipape.

Cependant l'empereur commençait à trembler sous le poids des censures ecclésiastiques; il se rappelait avec effroi les malheurs qui avaient accablé son père et dont il semblait menacé, car tout faisait présager une révolte

générale en Allemagne. Après des négociations avec les barons confédérés, Henri conclut une paix qui fut bientôt suivie du concordat de Worms, par lequel l'empereur, absous de l'excommunication (1122), renonça à l'investiture par la crosse et l'anneau, et laissa à l'Église la liberté d'élection.

(1124.) Henri V mourut deux ans après le concordat de Worms; la maison de Franconie s'éteignit avec lui.

A la grande assemblée de Mayence, trois princes furent proposés au choix des électeurs : Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe; Lothaire, duc de Saxe; et Léopold, margrave d'Autriche. Lothaire II l'emporta sur ses rivaux. Frédéric, frustré dans ses espérances ambitieuses, et son frère Conrad, duc de Franconie, refusèrent de prêter hommage au nouveau roi et d'en recevoir l'investiture de leurs duchés. Lothaire prit les armes pour les soumettre; dans cette guerre il fut soutenu par son gendre, Henri Welf, duc de Bavière (1126). Ainsi commença la rivalité des *Guelfes* et des *Gibelins*. Les premiers désignaient les partisans de Lothaire et de son gendre Henri Welf, dont on a fait *Guelfe;* le nom de *Gibelins* fut donné à ceux qui soutinrent le parti des princes de Hohenstaufen, possesseurs du château de Waibling, par corruption Gibelin. Plus tard, les Guelfes représentèrent le parti national en Italie, à la tête duquel était le pape; et les Gibelins, celui de l'empereur d'Allemagne.

En 1129, le pape Honorius II intervint entre Lothaire II et les princes de Hohenstaufen; ils se soumirent, et la paix se fit.

(1130.) A la mort d'Honorius II, une faction fit élire presque simultanément, avec Innocent II, l'antipape Anaclet. Le pape légitime fut chassé de Rome; Lothaire, venu en Italie pour le soutenir, fut couronné empereur; mais il ne put chasser Anaclet, quoiqu'il eût affaibli son parti.

L'antipape s'étant de nouveau montré menaçant, l'empereur revint avec des forces plus considérables ; en passant, il reçut à Milan la couronne lombarde, réduisit à l'obéissance quelques villes qui voulaient lui résister, et rétablit Innocent à Rome. Pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il lui avait rendus, le pape accorda à Lothaire la jouissance, sa vie durant, de l'immense héritage de la comtesse Mathilde, comme fief de l'Église : l'empereur devint ainsi le vassal du pontife.

Lothaire II alla combattre Roger, duc de Pouille, qui avait soutenu l'antipape ; il le contraignit de fuir en Sicile. A son retour, il mourut à Trente, ville du Tyrol (1137).

Henri de Bavière, le gendre de Lothaire, aspirait à la couronne impériale ; mais les partisans de Hohenstaufen élurent Conrad III de Franconie, frère de Frédéric, duc de Souabe. Henri de Bavière surnommé le Superbe, lui refusa l'hommage et prit les armes ; alors Conrad lui enleva ses duchés. Il donna celui de Saxe à Albert de Brandebourg, et celui de Bavière, à Léopold d'Autriche, qui fonda Vienne. Les Saxons refusèrent de se soumettre à Albert et soutinrent les armes à la main leur duc Henri le Superbe. La guerre se faisait au cri de *Welf* et *Weibling*. Henri étant mort, les Saxons reconnurent son fils Henri le Lion, âgé de dix ans, et défendirent si énergiquement ses droits, que Conrad rendit à ce jeune prince le duché de Saxe, à la condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur la Bavière (1142). Dans le cours de cette guerre, Conrad, ayant forcé le château de Weinsberg à capituler, retint les hommes prisonniers de guerre, et permit aux femmes de se retirer avec ce qu'elles pourraient emporter. Il vit alors chacune d'elles s'éloigner, pliant sous le faix d'un mari, d'un père ou d'un frère. Les poëtes ont rendu cet événement célèbre.

(1174.) Pendant que ces événements se passaient en

Allemagne, la voix puissante de saint Bernard appelait les chrétiens à une nouvelle croisade. Conrad ne put résister à l'éloquence entraînante du saint moine, et il prit la croix avec soixante-dix mille chevaliers, dont un petit nombre revirent l'Europe, où il revint en 1148.

A son retour, la guerre recommença pour le duché de Bavière que réclamait Henri le Lion. Conrad mourut avant d'avoir pu terminer cette affaire, et sans avoir jamais porté le titre d'empereur, n'en ayant pas reçu la couronne à Rome. Il désigna au choix des électeurs son neveu Frédéric, duc de Souabe, qui fut élu à la diète de Francfort (1152).

Le règne de Frédéric Ier, surnommé Barberousse à cause de la couleur de sa barbe, vit l'empire germanique atteindre à l'apogée de sa puissance. Frédéric se distingua toujours par un caractère énergique, une haute intelligence et des mœurs pures; mais il joignait à ces qualités un orgueil extrême et une grande obstination, une ambition démesurée et une avarice sordide. Exécré des Italiens, les Allemands le comptent parmi les princes les plus illustres.

Après avoir rendu le duché de Bavière à Henri le Lion, ce qui fit de la maison de Welf, l'une des plus puissantes de l'Allemagne, Frédéric prépara une expédition pour mettre fin aux troubles qu'Arnaud de Brescia excitait à Rome. En traversant la Lombardie, il soumit les villes qui refusaient de le reconnaître et ravagea le territoire de Milan; il marcha ensuite sur Rome, où il fit mettre à mort Arnaud de Brescia; il y rétablit l'autorité du pape Adrien IV, sans avoir pu toutefois abolir la république romaine (1155).

Frédéric, ayant reçu le diadème impérial des mains du pape, reprit le chemin de l'Allemagne.

A l'occasion de son mariage avec Béatrix, fille du comte

d'Arles, Frédéric créa le *comté libre* ou Franche-Comté, et distribua les autres fiefs impériaux de ces contrées entre des seigneurs ecclésiastiques et laïques. C'est alors que la ville de Lyon devint un fief ecclésiastique soumis seulement à son évêque.

L'autorité impériale, déjà bien affaiblie dans toutes les provinces faisant partie de l'ancien royaume de Bourgogne, y devint désormais à peu près nulle. L'empereur s'occupa alors des États slaves : il força la Pologne à reconnaître sa suzeraineté, et son adroite politique lui obtint la vassalité du Danemark. Vers le même temps, il accorda le titre de roi au duc Wladislas de Bohême, qui n'en resta pas moins vassal de l'empire.

C'est à la même époque que la bonne intelligence fut rompue entre Frédéric et Adrien IV. L'orgueil de l'empereur s'étant trouvé offensé des reproches que le pape lui avait adressés parce qu'il avait agi contrairement au concordat de Worms, on craignit que la guerre ne recommençât ; mais la noble et généreuse conduite du souverain pontife maintint la paix.

Se croyant assez fort pour faire reconnaître son autorité en Italie, Frédéric passa une seconde fois les Alpes avec une nombreuse armée. Il assiégea Milan, et après lui avoir imposé de dures et humiliantes conditions, il convoqua une diète générale à Roncaglia (1159), pour définir les droits impériaux sur l'Allemagne et l'Italie. Les plus habiles jurisconsultes furent appelés; sous l'influence de l'empereur, ils rédigèrent une *loi fondamentale*, qui attribuait à Frédéric un pouvoir absolu sur toute l'Italie, anéantissait les constitutions communales des villes lombardes, et renversait l'autorité temporelle du Saint-Siége. Aussitôt un cri d'indignation s'élève en Italie contre des prétentions aussi exorbitantes; les villes lombardes prennent les armes, et une guerre terrible commence.

Sur ces entrefaites Adrien IV étant mort, les cardinaux élurent Alexandre III, auquel le parti impérial opposa l'antipape Victor III. Frédéric se déclara pour Victor, et mit tout en œuvre pour le faire reconnaître de la France et de l'Angleterre. Alexandre excommunia d'abord l'antipape, puis bientôt l'empereur qui réunissait des conciliabules contre lui et persécutait les évêques fidèles.

Frédéric conduisit lui-même son armée en Italie. Il prit Crême et la traita avec la dernière barbarie; il alla ensuite assiéger Milan, qui ne se rendit qu'après deux ans d'une héroïque défense (1102).

La ville fut détruite de fond en comble, et la charrue passa sur son emplacement. Une fois délivré de la seule ville qui pût lui résister, l'empereur mit de côté tout ménagement. La loi fondamentale, rédigée à Roncaglia, fut mise en vigueur, et un gouverneur impérial, sous le nom de *podestat,* fut établi dans chaque ville.

Ces actes violents et arbitraires provoquèrent un mécontentement général. Les Romains chassèrent l'antipape, et rappelèrent Alexandre III qui avait été contraint de se réfugier en France. Frédéric reparut aussitôt en Italie (1167), marcha sur Rome que le pape abandonna de nouveau, en renouvelant l'excommunication contre l'empereur. Frédéric occupa la ville de vive force et y établit l'antipape Pascal, successeur de Victor III; mais il fut obligé de reprendre en toute hâte le chemin de l'Allemagne, poursuivi par la contagion qui, en huit jours, avait détruit son armée.

Profitant de l'éloignement de l'empereur, les villes lombardes conclurent une ligue sous le patronage du pape Alexandre III, et jurèrent de se soutenir pour défendre leur liberté. Aussitôt les confédérés élevèrent des forteresses et reconstruisirent Milan, puis ils attaquèrent les villes qui tenaient pour le parti impérial. Pour repousser une invasion du côté de l'Allemagne, ils bâtirent au pied des

Alpes une ville qu'ils nommèrent Alexandrie en l'honneur du pape.

(1174.) Frédéric descendit en personne en Italie avec une nombreuse armée; malgré ses forces imposantes, il fut forcé de lever le siége de la nouvelle ville qu'il s'était flatté d'emporter d'assaut en passant. Son armée était détruite. Sa femme lui en amena une autre avec laquelle il alla au-devant des confédérés (1176). L'empereur les rencontra dans la plaine de Legnano, où il essuya une déroute complète et faillit périr.

La victoire de Legnano augmenta beaucoup la force de la ligue lombarde, qui s'accrut encore de l'adhésion de plusieurs villes. Pavie, Pise et Gênes restèrent seules attachées au parti impérial ou Gibelin.

Profondément humilié du désastre de Legnano, Frédéric s'en prit à Venise, qui soutenait les villes lombardes et avait donné asile au pape Alexandre III, et il la menaça de sa vengeance. La fière attitude de la république maritime et la victoire que sa flotte remporta sur celle de l'empereur, le décidèrent à entamer des négociations avec le pape et les Lombards. Frédéric se rendit donc à Venise. Un traité y fut conclu par lequel l'empereur s'engagea à reconnaître Alexandre III et à observer une trêve de six ans avec les villes lombardes (1077). A ces conditions Frédéric fut absous de l'excommunication. Après avoir communié de la main du pontife, il lui tint l'étrier et le conduisit par la bride jusqu'au palais. La paix fut confirmée dans une diète générale réunie à Constance (1185). Les villes lombardes conservèrent leurs constitutions et leurs libertés municipales, tout en reconnaissant à l'empereur le droit de donner l'investiture aux magistrats élus. Quant aux États du pape, l'empereur se désista de toute souveraineté.

Au milieu des guerres de l'Italie, Frédéric avait eu à s'occuper des affaires de l'Allemagne. Henri le Lion s'étant

agrandi aux dépens de ses voisins; ceux-ci en avaient appelé à l'empereur, qui avait obligé Henri de rendre ses conquêtes. Pour se venger, il avait refusé des troupes à Frédéric au moment de la bataille de Legnano, et ce prince en conservait un vif ressentiment. Lorsque l'Italie fut pacifiée, l'empereur cita Henri devant le tribunal des princes, mais il refusa de s'y rendre; alors la haute cour féodale de l'Allemagne le condamna pour crime de félonie. Pendant trois ans Henri résista les armes à la main; enfin, vaincu sur tous les points, il implora la grâce de l'empereur, qui se montra clément. Après sept années d'exil, Henri le Lion rentra en possession d'une partie de ses biens.

(1184.) Pour célébrer le rétablissement de la paix, Frédéric Barberousse donna à Mayence une fête splendide; elle dura huit jours, et plus de deux cent mille personnes y assistèrent. Peu de temps après, il fit épouser à son fils Henri Constance, héritière du trône de Naples et de Sicile. L'empereur ne songeait qu'à jouir des douceurs de la paix, lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem mit toute l'Europe en émoi. Ce prince, qui quarante ans auparavant avait suivi son oncle l'empereur Conrad à la seconde croisade, se croisa aussitôt et partit sans attendre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Déjà il avait forcé le sultan d'Iconium de lui acheter chèrement la paix, lorsqu'il mourut, en traversant le Cydnus en Cilicie (1190).

Son fils Henri VI lui succéda sans difficulté; c'était un prince perfide et cruel. Il partit aussitôt pour aller recueillir l'héritage du neveu de sa femme Constance, Guillaume III, roi de Naples, mort quelques mois auparavant; mais un parti puissant avait déjà donné la couronne à Tancrède, parent de Guillaume. En passant à Rome, Henri VI reçut la couronne impériale du pape Célestin III. Il rencontra à Naples une vive opposition, et sa femme Constance tomba

au pouvoir des habitants de Salerne, qui la remirent à Tancrède. A la prière du pape, ce prince la rendit sans rançon à l'empereur. Henri, se voyant repoussé par les Napolitains, conclut un traité avec Tancrède et retourna en Allemagne, où il retint prisonnier Richard d'Angleterre arrêté à son passage par Léopold d'Autriche. En 1194 la mort de Tancrède réveilla ses prétentions sur le midi de l'Italie. Dans une expédition, Henri fit la conquête du royaume de Naples et de Sicile, où Guillaume, fils de Tancrède, lui avait succédé sous la tutelle de sa mère Sibylle. Ce jeune prince, vaincu, déposa docilement sa couronne aux pieds de l'empereur, dont il reçut de belles promesses. Bientôt, sous un faux prétexte de conspiration, Henri VI fit périr dans les supplices un grand nombre de seigneurs et d'évêques; la reine et ses filles furent enfermées dans un cloître, et Guillaume, après avoir été privé de la vue, fut jeté dans une forteresse, où il mourut.

Redoutant avec raison les violences de l'empereur, les villes lombardes renouvelèrent leur ligue, et les deux partis Guelfes et Gibelins se partagèrent l'Italie : Milan était à la tête des premiers et Pavie des seconds. Des deux côtés on était prêt à reprendre les armes, lorsque l'empereur, que le mécontentement des Napolitains avait rappelé en Italie, mourut subitement à Messine, âgé seulement de trente-deux ans. Il laissait un fils en bas âge, devenu ensuite célèbre sous le nom de Frédéric II. Cet enfant n'avait, contre les haines qu'avait soulevées son père, d'autre protecteur que le pape Innocent III auquel Henri VI l'avait recommandé en mourant.

Italie.

« Parmi les villes de la Lombardie qui avaient reconquis leur liberté, dit l'historien Cantu, les deux princi-

pales étaient Milan et Pavie, la première penchant pour le pouvoir pontifical, l'autre, pour l'autorité impériale. Durant la querelle des investitures, Lodi, Crémone, Plaisance, se joignant à Milan, avaient juré, à l'instigation de la comtesse Mathilde, de combattre pendant vingt années contre le roi Henri (l'empereur Henri IV), puis de soutenir Conrad quand il se révolta contre son père. Mais les deux partis étant de forces à peu près égales, c'était tantôt l'un qui avait le dessus, et tantôt l'autre; et, de l'été à l'hiver, les villes changeaient de bannière, selon la faction qui triomphait dans leur sein. »

Lorsque, en 1125, Lothaire fut élu pour succéder en Allemagne à l'empereur Henri V, les villes lombardes soutinrent l'un de ses rivaux, Conrad de Hohenstaufen, puis elles l'abandonnèrent à la voix du pape. A peine Lothaire se fut-il éloigné, que les factions se réveillèrent; et le pays était en proie à la plus grande confusion, quand Innocent II y envoya saint Bernard pour pacifier les esprits. Le saint fut reçu à genoux; les populations accouraient pour le voir et l'entendre: on s'écrasait pour toucher son vêtement. Il réussit à rétablir la paix. Partout il fit reconnaître Innocent II et Lothaire (1131); mais dès qu'il eut quitté l'Italie, les haines se rallumèrent.

Rome n'était pas plus tranquille que la Lombardie. La campagne était parsemée de petits seigneurs toujours prêts à la révolte contre le pape, tandis que dans la ville même les factions se provoquaient au combat. Alors parut Arnaud de Brescia, le disciple d'Abailard. Pour se faire mieux écouter, ayant pris l'habit religieux, il attaqua dans ses discours l'autorité ecclésiastique et évoqua les vieux souvenirs de la république romaine. Quand ses partisans se crurent assez forts, ils refusèrent d'obéir au pape; et Arnaud proclama le rétablissement de la république, en instituant un sénat sous la présidence d'un patrice (1141).

Innocent II mourut sans avoir pu dompter cette faction, mais son successeur Calixte II força le novateur de quitter l'Italie. La noblesse s'entendit alors pour renverser le gouvernement républicain; une émeute éclata, et le pape Lucius II, élu après Caliste, ayant voulu apaiser la fureur populaire, fut tué d'un coup de pierre.

Arnaud reparut tout à coup, suivi de deux mille Suisses; à son appel le peuple abattit les palais des nobles, et le pape Eugène III fut obligé de fuir en France. Une sorte de république fut enfin organisée: et cet état de choses dura jusque sous le pontificat d'Adrien IV. Pour mettre fin aux troubles dont Rome continuait à être le théâtre, Adrien lança l'interdit sur la ville; aussitôt le peuple effrayé chassa Arnaud de Brescia, qui se réfugia auprès d'un comte de Calabre. Celui-ci le livra quelque temps après à l'empereur Frédéric Ier Barberousse, venu pour étouffer la faction républicaine, et ce prince le fit mettre à mort. C'est vers le même temps que commença la lutte terrible des villes lombardes avec Frédéric.

En se rendant en Italie, ce prince avait reçu la couronne de fer à Pavie, et ravagé le territoire des Milanais qui refusaient de reconnaître son autorité. Pendant son absence les Milanais reconstruisirent Tortone, qu'il avait détruite, et contraignirent Pavie à subir des conditions humiliantes. Barberousse, ayant réuni des forces considérables, passa les Alpes avec cent mille hommes et attaqua Milan (1158). La famine força la ville à se rendre, et les Milanais durent payer neuf mille marcs d'argent, jurer fidélité à l'empereur et donner cent otages. Profitant de l'humiliation de ses ennemis, Frédéric convoqua la diète de Roncaglia (État de Parme), où les droits impériaux furent formulés dans la *loi fondamentale*, qui annulait le pouvoir temporel du pape et toutes les libertés acquises par les villes lombardes.

Aussitôt les villes du Nord de l'Italie se divisent en deux

partis, les partisans de l'autorité impériale et les défenseurs des libertés communales : ce fut le signal de la guerre civile. Frédéric accourt; il dévaste le pays, prend et détruit la ville de Crême et va assiéger Milan, qui résiste deux ans, quoique réduite aux abois par la famine. A la fin Milan se rendit à discrétion et fut rasée.

Fier de sa cruelle victoire, l'empereur, en vertu de la *loi fondamentale*, établit des podestats ou magistrats impériaux dans toutes les villes; il quitta ensuite l'Italie où il croyait que plus rien ne s'opposerait à sa puissance. Il se trompait. L'abus que les podestats firent de leur autorité aigrit tous les esprits; et les habitants de Vérone, de Vicence, de Padoue, chassant ces magistrats, formèrent avec les Milanais, sous la protection du pape Alexandre III, une ligue pour se défendre contre les Allemands.

Milan est reconstruite en quelques mois, et plusieurs villes qui hésitaient à se déclarer, y sont contraintes par les armes. L'empereur, en apprenant cela, descend rapidement en Italie pour aller châtier Rome, qui avait rappelé le pape légitime Alexandre III. En passant, il dévaste le Bolonais; et quand il a rétabli à Rome l'antipape Pascal, il revient à Pavie, met au ban de l'empire les villes de la ligue lombarde, sans oser toutefois les attaquer; puis il gagne en toute hâte l'Allemagne (1168) avec les débris de son armée, échappés à la contagion qui la décimait.

Pendant les six années que l'empereur passa en Germanie, les confédérés battirent les troupes qu'il envoyait en Italie, et ils construisirent la ville d'Alexandrie pour se défendre contre l'invasion allemande. Lorsque Frédéric reparut en 1174, il assiégea Alexandrie, et perdit inutilement une armée devant cette ville couverte en chaume. Battu près de Legnano et bravé par les Vénitiens, qu'il avait menacés parce qu'ils avaient donné asile au pape, il consentit enfin à demander la paix. Les conditions, arrê-

tées à Venise (1176), furent confirmées plus tard à la diète de Constance, en 1185. Les villes conservèrent leurs constitutions et leurs libertés communales, mais l'empereur se réserva le droit d'investir leurs magistrats. De plus, Frédéric Ier renonçait à toute souveraineté sur les États de l'Église.

Peu à peu la suprématie impériale se réduisit à la perception d'un tribut ; elle finit par disparaître, lorsque les empereurs achetèrent l'alliance de certaines villes dont ils avaient besoin dans leurs guerres.

Dès que la paix fut rétablie avec l'empire, les rivalités, les jalousies recommencèrent ; au milieu de ces conflits, chaque ville se donna une constitution propre. Chacune de ces petites républiques eut ses consuls ; au-dessus d'eux on institua souvent un *podestat*, élu seulement pour six mois, sorte de dictateur jouissant d'une autorité absolue et chargé d'administrer la justice. Pour que son autorité fût plus indépendante de toute influence, le podestat était ordinairement choisi parmi les étrangers.

Mais cela ne suffisait pas pour assurer la tranquillité ; chaque jour, le prétexte le plus frivole faisait éclater la guerre entre deux villes voisines. La cloche appelait aux armes les citoyens : le *carrocio,* que nous avons vu inventer par l'archevêque Herbert, était tiré de son saint asile, et chacun se préparait au combat. La campagne finissait ordinairement à l'époque de la moisson ou aux approches de l'hiver ; alors chacun s'en allait à ses affaires, pour recommencer au printemps.

Outre ces guerres de ville à ville, on eut dit que les Italiens considéraient comme un privilége le droit de guerre privée, à voir les luttes fréquentes et à main armée qui avaient lieu entre les habitants d'une même cité. Aussi chaque hôtel particulier ressemblait à une citadelle, avec ses tours, ses ponts-levis et ses chaînes qu'on tendait

au travers des rues. L'architecture pesante de quelques villes italiennes atteste encore cet état de guerre permanent de voisin à voisin.

La noblesse et la bourgeoisie commencèrent bientôt à entrer en lutte au sujet du gouvernement. Les seigneurs, qui avaient prêté main-forte aux communes contre le pouvoir impérial, tout en restant pour la plupart dans leurs donjons fortifiés, prétendaient maintenant imposer leurs volontés aux villes qu'ils avaient soutenues; il s'en suivait des rixes sanglantes, où ils avaient pour auxiliaires leurs anciens serfs ou vassaux. S'ils avaient l'avantage, ils s'emparaient de toutes les charges et prenaient plaisir à humilier les bourgeois; au contraire, avaient-ils le dessous, ils se retiraient dans leurs châteaux-forts, en attendant une occasion de ressaisir le pouvoir.

Dans les villes, qui devaient au commerce leur prospérité, les marchands écartèrent du gouvernement, de la *Seigneurie,* comme on disait à Florence, quiconque n'était pas agrégé à un corps de métier. Il en fut ainsi à Sienne, à Pistoïa et à Arezzo. Dans cette dernière ville, c'était un châtiment et un déshonneur que d'être inscrit au nombre des nobles. On alla encore plus loin à Pise, à Modène, à Bologne, à Padoue, à Brescia, à Gênes et à Lucques.

Venise.

(1117.) Tandis que les Vénitiens allaient en Orient plutôt en marchands qu'en croisés, leur doge Faliéri était tué dans une guerre avec les Hongrois, qui s'étaient emparés de la Dalmatie et de la Croatie.

Lorsque Roger de Sicile entreprit des expéditions contre l'empire grec, les Vénitiens, redoutant sa puissance, offrirent leurs secours à l'empereur Manuel Comnène; ils en obtinrent en échange les plus larges franchises com-

merciales. Mais à la fin, mécontents de la hauteur avec laquelle l'empereur grec les traitait, les Vénitiens se tournèrent du côté de l'empereur d'Allemagne, et des traités réglèrent leurs rapports mutuels. Ils aidèrent les chrétiens d'Orient à s'emparer de Tyr, à condition qu'on leur céderait un tiers de la ville, ce qui les rendit très-puissants. Ils en profitèrent pour se venger des Grecs, en ravageant les îles de l'Archipel : une partie de la jeunesse du Péloponèse fut emmenée prisonnière.

Sous l'empereur Frédéric Ier Barberousse, la république se déclara pour la ligue lombarde et battit la flotte génoise qu'il avait prise à sa solde (1177). Venise, où Alexandre III s'était réfugié, fut choisie pour le lieu des conférences dans lesquelles on devait traiter de la paix entre le pape, l'empereur et les villes lombardes.

En reconnaissance de la noble hospitalité qu'il avait reçue à Venise, Alexandre III remit au doge un anneau comme symbole de son union avec la mer; de là est venue la cérémonie du mariage du doge avec la mer Adriatique, pour signifier la puissance maritime de la république de Venise.

Royaume des Deux-Siciles.

Roger II, frère de Robert Guiscard, mourut en 1101, et laissa la Pouille et la Calabre à son fils Guillaume Ier. Celui-ci eut pour successeur Roger II, petit-fils du premier Roger, comte de Sicile.

Dans le schisme qui désola l'Église, à la mort d'Honorius II, Roger se déclara pour l'antipape Anaclet (1136). L'empereur Lothaire II, partisan d'Innocent II, envahit les États de Roger et le força de fuir en Sicile; ses succès ne terminèrent rien.

La mort d'Anaclet ne mit pas fin au schisme en Sicile

ce qui décida le pape à excommunier Roger. Ce prince prit alors les armes et s'empara des villes que Lothaire lui avait enlevées. Cependant il consentit à entendre parler de paix; mais pendant qu'on négociait, il s'empara perfidement du pape. Roger, comprenant enfin l'indignité de sa conduite, s'humilia aux pieds du pontife, qui lui pardonna et lui accorda, pour lui le titre de roi de Sicile, celui de duc de Pouille pour son fils aîné, et de prince de Calabre pour le second. Innocent lui confirma aussi l'investiture, à la condition de l'hommage et d'un tribut annuel. La suzeraineté du Saint-Siége sur le royaume des Deux-Siciles se trouva ainsi fermement établie. Naples se soumit volontairement à Roger III.

Le règne de ce prince ne fut qu'une longue lutte entre l'autorité royale et les barons normands. Il organisa le gouvernement et fit rédiger ses constitutions par des évêques et des seigneurs : les lois romaines y étaient mêlées aux coutumes scandinaves. Roger fit transporter en Sicile des agriculteurs et des ouvriers grecs, qui introduisirent en Occident la culture du mûrier ainsi que l'art de filer et de tisser la soie. Ce prince aima et protégea les sciences; sa magnificence est attestée par les palais et les églises qu'il fit construire. Sa fille Constance épousa Henri, fils de l'empereur Frédéric Barberousse.

Il eut pour successeur son fils Guillaume Ier, prince pusillanime et incapable (1153). Profitant de sa nullité, les empereurs grecs songèrent à se venger des Normands qui les avaient expulsés d'Italie, et ils s'emparèrent de Brindes, où ils furent rejoints par des seigneurs mécontents. Guillaume reprit Brindes; il y rétablit l'ordre à force de supplices, ce qui lui a fait donner le surnom de *Mauvais*.

(1166.) A sa mort, son fils Guillaume II le Bon monta sur le trône, sous la tutelle de sa mère Marguerite; cette princesse eut bien de la peine à conserver le pouvoir au

milieu des factions sans cesse excitées par les races diverses dont la nation était composée (1185). Parvenu à sa majorité, Guillaume soutint l'empereur Manuel Comnène, chassé de sa capitale. A sa mort (1189) il fut enseveli dans la magnifique abbaye qu'il avait fait bâtir.

Comme il ne laissait pas d'enfants, son héritage revenait à Constance, épouse de Henri VI, fils de Frédéric Barberousse. Henri donc se préparait à aller ceindre la couronne des Deux-Siciles, lorsqu'il apprit que les Siciliens, divisés en deux factions, s'étaient donné pour roi Tancrède, parent de Guillaume. Il partit aussitôt pour l'Italie méridionale, où il s'empara de plusieurs villes, mais il échoua devant Naples. Sa femme Constance, faite prisonnière par les habitants de Salerne, fut, à la prière du pape, rendue sans rançon par le généreux Tancrède. Henri, voyant son armée décimée par les maladies, conclut enfin la paix avec ce prince. A la mort de Tancrède (1194), Henri reparut en Italie; avec l'aide des Pisans et des Génois, il s'empara de Naples et des principales villes, et bientôt tout le pays se soumit. Le fils de Tancrède, Guillaume, et Sibylle, mère de ce jeune prince, malgré les belles promesses du vainqueur, furent emprisonnés. Sous le faux prétexte d'une conspiration, on livra aux supplices une foule de seigneurs, dont le seul crime était leur attachement à la famille de Tancrède.

En récompense des services qu'ils venaient de rendre à Henri, les Pisans et les Génois se virent, sans motif, privés par ce prince de tous leurs privilèges. Sa femme Constance s'était en son absence concilié l'amour de ses sujets.

Henri revint bientôt à la tête d'une armée pour châtier les Napolitains, dont il se savait détesté; et il exerça envers tous ceux qui lui étaient suspects une tyrannie stupidement féroce. La mort le surprit à Messine. Le bruit courut

que sa femme l'avait empoisonné pour venger sa patrie, dont il faisait le malheur. Il avait à peine trente-deux ans (1197). Henri VI ne laissait qu'un enfant de deux ans, plus tard Frédéric II, qu'il avait, en mourant, recommandé au pape Innocent III.

La reine Constance suivit de près son époux au tombeau; elle mourut à la fin de l'année 1198, en nommant le pape Innocent III tuteur de son fils.

Pologne.

(1102.) Boleslas III mit fin à la guerre civile en triomphant de son frère Sbignew, puis il fit la conquête de la Poméranie et s'occupa de la conversion de ses nouveaux sujets, encore idolâtres. Il passa les dernières années de sa vie à guerroyer contre ses voisins et gagna, dit-on, quarante-sept batailles (1138). Comme son père, à sa mort il partagea son royaume entre ses quatre fils, ce qui replongea la Pologne dans tous les malheurs de la guerre civile.

L'aîné, Wladislas II, qui portait le titre de grand duc de Cracovie, voulut dépouiller ses frères; mais il fut battu et obligé de fuir en Allemagne. Son frère Boleslas IV lui succéda. Wladislas ayant armé en sa faveur l'empereur Frédéric Ier Barberousse, Boleslas IV fut vaincu: pour garder sa couronne, il dut accepter la suzeraineté de l'Allemagne et céder la Silésie aux fils de Wladislas II qui venait de mourir.

Une sanglante défaite, essuyée par les Polonais contre les Prussiens, acheva de rendre odieux le règne de Boleslas IV, auquel on ne pouvait pardonner sa honteuse paix avec Frédéric Ier.

Son frère Micislas III lui succéda en 1175. Ce prince, s'étant fait détester des grands et du clergé par son despotisme, fut contraint d'abdiquer trois ans après en faveur

de Casimir, son plus jeune frère, le dernier fils de Boleslas III.

(1178.) Casimir II, dit le Juste, placé sur le trône par la volonté de la noblesse, se ressentit de cette influence. Il ne pouvait, sans le consentement des seigneurs, promulguer une loi ou décider la guerre; cependant il agrandit ses États aux dépens des Russes et des Prussiens. Casimir mourut en 1194.

Son fils Lesco Ier eut beaucoup de peine à lui succéder, les grands ayant réclamé le droit d'élection. A peine était-il parvenu à poser la couronne sur sa tête, que Micislas III, chassé du trône en 1178, ralluma la guerre civile; moins par force que par ruse, Micislas ressaisit le pouvoir et le garda jusqu'à sa mort, en 1200.

Hongrie.

(1093.) Saint Ladislas Ier avait laissé le trône de Hongrie à son neveu Coloman, qui vit les premières armées de croisés traverser ses États; ce prince eut à soutenir une guerre contre les Vénitiens, à propos de la conquête qu'il avait faite de la Dalmatie et de la Croatie (1105). Cette guerre, interrompue de loin en loin par des armistices, dura jusqu'à la fin du XIIe siècle.

(1114.) Son fils Étienne II, prince cruel et débauché, appela à sa solde les Cumans, tribu barbare, confondue quelquefois avec les Polovtsi, établis au sud de la Russie: il leur donna un district encore appelé la Grande Cumanie. Avec leur secours, il continua la guerre commencée par son père. Les empereurs d'Orient, dans l'espoir de s'emparer de la Hongrie, y prirent une part active, ce qui augmenta encore les désordres.

Étienne II se fit haïr et mépriser de ses sujets par ses mœurs dissolues et sa tyrannie. Il eut pour successeur

Béla II l'Aveugle, qui laissa bientôt le trône à Geysa III, dont la minorité fut désolée par la guerre civile (1141). Sous son règne, une foule d'Allemands, attirés par les grands priviléges qu'on leur avait concédés, vinrent s'établir dans la Transylvanie. En 1143, les Vénitiens, avec le secours des croisés, enlevèrent aux Hongrois la Dalmatie.

(1161.) A la mort de Geysa III, la lutte pour le trône recommença. L'empereur de Constantinople Manuel Comnène y fit monter Béla III ; il se reconnut vassal de l'empire grec et lui céda la Dalmatie, que les Hongrois venaient de reprendre aux Vénitiens. La paix ne fut point rétablie pour cela ; des guerres intestines désolèrent la Hongrie jusqu'au règne du petit-fils de Béla III, André II, qui fut le père de sainte Élisabeth (1205).

Prusse.

Les provinces du nord de l'Allemagne, tant de fois traversées par des peuples barbares, commençaient à s'organiser, à se donner des chefs et des lois. Entre l'Esthonie et la Poméranie on trouve, dès l'an 1000, des tribus slaves, indépendantes les unes des autres, dont l'histoire est très-obscure, jusqu'au moment où les Polonais leur font la guerre.

Les Prussiens, d'origine slave, étaient païens, et firent périr les premiers missionnaires qui leur portèrent l'Évangile. Au commencement du XIII[e] siècle, Christian, moine de Poméranie, essaya la conversion des sauvages Prussiens. Pour triompher de leur barbarie, il fonda un ordre religieux et militaire, sous le nom de *Frères de la milice du Christ* : ces religieux périrent tous, à l'exception de cinq, dans une bataille qui dura deux jours.

Russie.

Le commerce avec l'Allemagne, le Danemark et la Suède donna au nord de la Russie une grande prépondérance sur le midi, qui avait beaucoup à souffrir des attaques des Polovtsi, tribu encore barbare des frontières.

Swiatopolk II, *grand prince* de Kief, réunit un moment toutes les forces de la Russie contre ses ennemis (1097); les princes alliés baisèrent la croix en signe de concorde, jurèrent de rester unis et vainquirent les Polovtsi.

Vladimir II, successeur de Swiatopolk, eut un règne glorieux; Alexis Comnène, empereur de Constantinople (1113), effrayé de ses victoires, lui envoya des présents magnifiques, entre autres le *bonnet d'or,* que l'on conserve encore pour le couronnement du souverain.

Après Vladimir II, les guerres civiles recommencèrent, et dix grands princes se succédèrent dans l'espace de trente-deux ans. En 1157, les habitants de Kief chassèrent George, le dernier fils de Vladimir II. De tous côtés on voit alors les princes se rendre indépendants et des villes s'ériger en républiques (1160). André, prince de Valadimir, ravagea impitoyablement Kief en 1169, prit le titre de grand prince et soumit plusieurs princes indépendants; mais son duché fut bientôt désolé par la guerre civile. L'approche des Mongols mit fin aux hostilités intérieures: les Russes comprenant qu'il était de leur intérêt d'oublier les querelles particulières pour faire face au danger qui les menaçait.

Danemark.

Niels ou Nicolas, le cinquième fils de Sven II, monta sur le trône en 1103. Il eut de longues guerres à soutenir contre son neveu Henri, qui aspirait au trône, puis contre

Canut, cousin de ce prince; Niels céda à ce dernier le duché de Schleswig. A la mort de Niels (1134), Érik II, fils de Canut, duc de Schleswig, se fit élire roi : trois ans après il périt assassiné, et la guerre se ralluma. L'empereur Frédéric Barberousse intervint et força Sven IV, alors roi de Danemark, de recevoir de lui le royaume à titre de fief (1153). La guerre continua jusqu'à l'avénement au trône de Vlademar Ier le Grand, cousin de Sven IV.

(1157.) Vlademar Ier rétablit la tranquillité intérieure; son règne et celui de ses deux fils furent une époque de grandeur et de prospérité pour le Danemark. Vlademar refusa l'hommage à l'empire, en même temps qu'il soutenait Henri le Lion contre Frédéric Barberousse. Il fonda Copenhague et agrandit ses États par la soumission de plusieurs tribus voisines.

(1182.) Son fils Canut IV hâta la civilisation de ses sujets, en favorisant leurs relations avec les autres peuples. Il soumit la Slavonie et reçut l'hommage des villes de Hambourg et de Lubeck. Vlademar II, frère de Canut IV, prit, en montant sur le trône, le titre de roi des Danois, des Slaves et de duc de Jutland (1202).

Norvége.

(1103.) Magnus III, mort dans une expédition contre l'Irlande, avait partagé le royaume entre ses trois fils : Eystein, Sigurd Ier et Olav. Sigurd régna seul après la mort de ses deux frères, au retour d'une expédition en Terre-Sainte, où il avait aidé Baudouin Ier, roi de Jérusalem, à prendre la ville de Sidon (1110). Sigurd Ier acheva l'organisation ecclésiastique de la Norvége et se fixa à Drontheim.

(1130.) A sa mort plusieurs prétendants au trône se firent la guerre et bouleversèrent le pays. Enfin, Ma-

gnus VI, fut élu et couronné en présence du légat du pape. Suerrer, qui se disait fils de Sigurd Ier, se mit bientôt à la tête des mécontents, et vécut avec eux dans les bois où il se rendit redoutable. Quand il se vit entouré d'un assez grand nombre de partisans, il prit le titre de roi, battit et tua Magnus VI et monta sur le trône. Il s'y maintint par la violence, en dépit des prétendants et des excommunications. Suerrer mourut en 1202.

Malgré l'anarchie qui désola la Norvége pendant cette période, la ville de Bergen acquit une grande importance par ses relations commerciales avec les autres États.

Suède.

(1112.) La Suède sentit plus que le Danemark et la Norvége l'influence civilisatrice du christianisme, qu'avait si vaillamment défendu son roi Inge Ier. Comme ce prince n'avait pas d'enfants, il laissa le trône à ses deux neveux, Philippe et Inge II, avec qui s'éteignit la dynastie gothe de Stenkil (1129).

La Suède fut alors divisée en deux royaumes : celui des Goths, au sud, sous Magnus, et, au nord, celui des Suédois, qui appelèrent au trône Ragvald. Ces deux princes se firent la guerre. Ragvald, ayant été tué dans un combat, eut pour successeur Suerker Ier, qui épousa la fille de Magnus, et régna aussi sur les Goths. Les affaires ecclésiastiques furent réglées dans la diète de Linkioping (1152), où le légat du pape Adrien IV divisa le royaume en quatre diocèses, et engagea les Goths et les Suédois à ne plus former qu'un seul peuple.

Saint Éric III fut élu après Suerker Ier ; il est appelé le saint Louis du Nord. Ce prince combattit les Finnois qui inquiétaient ses frontières, et travailla avec zèle à leur conversion. Les lois de la Suède, réformées et rédigées par ses

soins, s'appelèrent, depuis ce temps, *lois de Dieu et de saint Éric*. Il fut tué par un compétiteur (1161), et vengé par Charles Ier, fils de Suerker, qui réunit sous son sceptre les Goths et les Suédois.

Charles seconda les efforts du clergé pour civiliser et instruire le peuple. Les ordres religieux se multiplièrent; ils enseignèrent aux Suédois l'agriculture, l'exploitation des mines et tout ce qui pouvait augmenter la richesse du pays. La prospérité de la nation n'empêcha pas la guerre de recommencer bientôt entre la dynastie de Suerker et celle de saint Éric (1167). Charles fut tué, et Canut, fils de saint Éric, monta sur le trône. Soit l'effet du hasard ou d'un accord, jusqu'au milieu du XIIIe siècle, le trône fut occupé alternativement par des princes de la famille de Suerker et de celle de saint Éric. Après Canut, qui mourut en 1195, Suerker II, fils de Charles Ier, fut rappelé du Danemark où il s'était réfugié.

Espagne chrétienne.

Alphonse VI avait en mourant désigné pour lui succéder sa fille Urraque, qui avait épousé en secondes noces Alphonse Ier le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre (1109). Elle était déjà veuve de Raymond de Bourgogne, dont elle avait un fils, Alphonse Raymondez. Alphonse le Batailleur ayant pris le titre de roi de Castille, sous le nom d'Alphonse VII, l'orgueilleuse Urraque souleva les Castillans : cette querelle dégénéra en guerre civile (1110). Alphonse, dont les Castillans, au concile de Palencia (1114), avaient demandé et obtenu le divorce avec leur reine pour cause de parenté, eut d'abord le dessus; il remporta deux grandes victoires, et faillit s'emparer du jeune Alphonse Raymondez, que les Castillans avaient proclamé roi. Mais la fortune ayant cessé de lui être favorable, il se retira en

Aragon, renonça à ses projets sur la Castille et tourna ses armes contre les infidèles, annonçant qu'il voulait prendre Saragosse. A cette nouvelle, une foule de chevaliers chrétiens accoururent sous les drapeaux du Batailleur. Les Maures se défendirent avec un héroïque courage dont les Espagnols triomphèrent pourtant; les chrétiens restèrent enfin maîtres de cette ville, qui était depuis quatre cents ans un des boulevarts de l'Espagne musulmane.

Urraque mourut en 1126. Son fils Alphonse VIII commença en Castille la maison de Bourgogne, qui a conservé le trône jusqu'au ve siècle. Alphonse VII renouvela alors ses prétentions sur la Castille, et pendant trois ans les deux partis se livrèrent de petits combats. Enfin, grâce à l'intervention du clergé, la paix fut signée, et le Batailleur n'eut plus à combattre que les infidèles. En 1134, surpris avec trois cents cavaliers par de nombreux ennemis à Fraga, Alphonsé VII fut vaincu et blessé; il se retira alors au monastère de Saint Jean de la Péna, où il mourut de douleur huit jours après sa défaite.

Alphonse VII avait institué les Hospitaliers et les Templiers héritiers de son royaume d'Aragon; mais les Aragonais, avec l'autorisation du pape, tirèrent du cloître Ramiro, frère d'Alphonse, et lui donnèrent la couronne. Ramiro, ayant reçu les dispenses nécessaires, se maria; il eut une fille qu'il fiança à Raymond-Béranger, comte de Catalogne, auquel il céda bientôt le trône, réunissant ainsi la Catalogne et l'Aragon. Quant à la Navarre, qui obéissait aussi à Alphonse VII le Batailleur, à sa mort elle se rendit indépendante, et reconnut pour roi l'infant Garcias Ramirez, petit-fils de Sancho IV, mort en 1076.

Le règne réel d'Alphonse VIII Raymondez avait commencé à la mort de sa mère Urraque. Après que la paix eut été faite avec Alphonse le Batailleur, ce prince eut toujours les armes à la main contre les Musulmans. Il

prit le titre d'empereur comme son grand-père Alphonse VI, et marcha sur ses traces. Ayant forcé les rois de Navarre, d'Aragon et de Portugal de s'unir à lui dans la guerre contre les Maures, il fit la conquête de l'Andalousie. Mais le partage que, de son vivant, il avait fait de ses États entre ses deux fils, et surtout l'intervention des Almohades d'Afrique, reculèrent pour longtemps encore l'expulsion des Musulmans d'Espagne.

A la suite de plusieurs combats contre les Almohades, Alphonse VIII mourut de ses blessures (1157). Son fils aîné Sancho III avait déjà reçu la Castille avec la Biscaye et la suzeraineté sur l'Aragon et la Navarre; Ferdinand II, le plus jeune, régnait sur Léon, les Asturies, la Galice, une partie de l'Estramadure : il avait la suzeraineté sur le Portugal. La Navarre obéissait à Sancho VI, fils et successeur de Garcias Ramirez depuis 1150; l'Aragon et la Catalogne, à Raymond Béranger IV; le Portugal, à Alphonse Ier Henriquez.

La Castille, affaiblie par ce partage, ne put conserver sa suprématie sur l'Espagne. Le royaume de Léon la lui disputa, et les deux fils d'Alphonse VIII faillirent en venir aux mains. Pour résister aux Almohades, dont la puissance devenait redoutable, on vit naître en Espagne les ordres religieux et militaires d'Alcantara, de Calatrava, de Saint-Jacques-de-Compostelle et d'Avis, qui s'organisèrent sur le modèle des Hospitaliers et des Templiers.

Cependant, à Sancho III, roi de Castille, avait succédé, dès 1158, Alphonse IX, dont la minorité fut ensanglantée par la guerre civile; à Ferdinand II, roi de Léon, un autre Alphonse IX, en 1188. Sancho VII avait remplacé Sancho VI en Navarre; Alphonse II régnait en Aragon, où il avait succédé à son père Raymond-Béranger IV.

La jalousie, des querelles particulières, avaient armé les

uns contre les autres tous ces princes, lorsque Yakoub, chef des Almohades, publia la guerre sainte. Le danger et la voix du pape firent trêve aux hostilités, et la guerre fut reprise. Le roi de Castille Alphonse IX rencontra le premier l'armée musulmane près d'Alarcos (1195); pour ne pas partager l'honneur de la victoire, il attaqua seul, sans attendre ses alliés. Cette pensée d'orgueil fut punie d'un affreux désastre. Alarcos fut perdue, et les vainqueurs s'approchèrent de Tolède.

La division des princes chrétiens continua à favoriser les succès de Yakoub. Alphonse de Castille envahit le royaume de Léon, puis, en 1199, il entra sur les terres du roi de Portugal et, l'année suivante, il enleva plusieurs provinces au roi de Navarre Sancho VII.

Après la bataille d'Alarcos, le terrible Yakoub avait pénétré au cœur de la Castille et de la Galice, où il n'avait rencontré que peu de résistance. Ayant enfin consenti à signer avec les chrétiens une trêve de douze ans, il était retourné en Afrique.

Portugal.

Nous avons vu, vers la fin du XIe siècle, Alphonse VI, oi de Castille, donner les provinces situées à l'ouest de Espagne à Henri de Bourgogne (1085), arrière-petit-fils e Robert, roi de France, pour le récompenser des services u'il en avait reçus au siége de Tolède. Ce jeune prince étant emparé de la ville de Porto, le nom de Portugal fut onné à tout le pays. Cependant, au milieu des guerres s princes chrétiens et de celle des Musulmans, le Portu-l acquérait de l'importance, quoiqu'il fut toujours sous suzeraineté de la Castille.

Henri de Bourgogne mourut en 1112, laissant un fils ineur, Alphonse Henriquez, sous la tutelle de Dona

Térésia, sa mère, qui gouverna le Portugal pendant seize années (1126). Une fois maître du pouvoir, Alphonse refusa de reconnaître le roi de Castille pour suzerain, et se fit appeler prince des Portugais par la grâce de Dieu. Puis il conquit sur les Maures les belles plaines de l'Alem-Tejo.

(1139.) Cinq princes arabes, voulant arrêter ses progrès, se liguèrent, et, à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes, vinrent lui présenter le combat dans la plaine d'Ourique. Alphonse qui n'avait que treize mille hommes, inquiet de l'issue d'un combat trop inégal, mit sa confiance dans le Seigneur. La nuit qui précéda la bataille il vit en songe un vieillard vénérable. A son réveil, un ermite, dans lequel il crut reconnaître le même vieillard, se présenta à lui et le pressa de le suivre, Alphonse y consentit, et tout à coup aperçut du côté de l'Orient une figure resplendissante de lumière : *Alphonse,* lui dit-elle, *je suis le Seigneur Jésus-Christ; tes armes sont bénies; je t'établis roi sur le peuple que tu gouvernes; je protégerai ta maison pendant seize générations et plus.* Le récit qu'il fit de cette vision fit passer dans l'âme de ses soldats l'enthousiasme dont il était animé. Aussitôt, mettant sur sa tête une couronne de feuillage, ils le proclamèrent roi. La bataille s'engagea furieuse, et les cinq princes ennemis furent tués. Le roi de Castille réclama contre le titre de roi donné à Alphonse; mais le pape Alexandre III soutint le jeune vainqueur, qui fit donation de son royaume à l'Église. Les Cortès de Portugal ratifièrent ce qui avait été fait sur le champ de bataille : Alphonse et ses successeurs y furent reconnus pour souverains du nouveau royaume, et l'on déclara nobles tous ceux qui avaient combattu à Ourique.

Quelques années après Alphonse s'empara de Lisbonne avec l'aide des croisés, qui, se rendant en Asie, avaient relâchéd ans les eaux du Tage, et il en fit sa capitale.

Ferdinand II, roi de Léon, prit les armes pour forcer le roi de Portugal à reconnaître sa suzeraineté. Alphonse et son fils Sancho tombèrent entre ses mains; mais Ferdinand les relâcha à la condition de restituer quelques places de la Galice occupées par les Portugais. Une grande victoire remportée par Henriquez sur les Almohades (1171), jointe à l'intervention du pape Alexandre III, décida l'indépendance du Portugal (1179).

En 1184, Yousouf, chef des Almohades, s'étant avancé avec une nombreuse armée sur les frontières du Portugal, fut vaincu et resta parmi les morts. Sancho Ier succéda à son père Alphonse Ier Henriquez le Conquérant (1185), mais il ne régna qu'un an, et son fils Alphonse II le Gros monta sur le trône (1186). Le Portugal resta étranger aux guerres que se firent, à la fin du XIIe siècle, les princes de Castille, de Léon et de Navarre.

Espagne musulmane.

Le califat de Cordoue n'existait plus, et il ne restait presque aucune trace des royaumes qui s'étaient élevés sur ses ruines. La dynastie des Almoravides dominait sur l'Afrique et l'Espagne musulmane, lorsque parut Abou-Abdallah-al-Mahadi, qui affectait une vie austère, une grande vertu, et se disait descendre de Fatime. Il chargea du commandement de ses troupes son ami Abdel-Moumen. Ses sectateurs prirent le nom de *Mouahedins* (1120), c'est-à-dire unitaires, d'où l'on a fait par corruption celui d'*Almohades*. Il réunit une armée contre les Almoravides et s'empara de Maroc, où près de trois cent mille habitants périrent avec le dernier chef des Almoravides (1146).

De leur côté, les Musulmans d'Espagne cherchaient à s'affranchir de la domination des Almoravides, et Alphonse le Batailleur les soutenait les uns contre les autres pour

les affaiblir. Pendant ce temps, Alphonse de Portugal s'emparait de Lisbonne; et Alméria, Fraga, Lérida, reprises aux Arabes, recouvraient leurs évêques.

Mais ces succès furent arrêtés par l'arrivée de l'Almohade Abdel-Moumen. Maître absolu en Afrique (1149), il débarqua en Espagne, où il fut aussitôt reconnu par toutes les villes musulmanes, depuis Séville jusqu'à Grenade; les chrétiens furent massacrés, et le christianisme fut anéanti dans l'Andalousie. La mésintelligence des princes chrétiens favorisa les conquêtes des Almohades. Yousouf, fils d'Abdel-Moumen, s'était emparé de toute la partie orientale de l'Espagne, quand il périt à la sanglante bataille de Santarem, gagnée par Alphonse Henriquez, roi de Portugal, en 1184. Son fils Yakoub lui succéda et publia la guerre sainte.

Les princes chrétiens se liguèrent pour résister à ces nouveaux et redoutables ennemis; mais le roi de Castille Alphonse IX, ayant rencontré l'armée almohade près d'Alarcos, voulut avoir seul l'honneur de cette journée et il engagea le combat (1195). Une sanglante défaite punit sa témérité : trente mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille. Le vainqueur pénétra dans la Manche, dans l'Estramadure, dans la Castille et jusque dans les Asturies, détruisant les places fortes, ravageant les campagnes, portant partout la désolation. Cependant, à la demande des princes espagnols, il leur accorda une trêve de douze ans. Yakoub retourna alors à Maroc, où il éleva une mosquée en mémoire de son triomphe. Il mourut en 1199, avant que les chrétiens eussent pu se relever du terrible échec d'Alarcos.

Bas-Empire.

La première croisade était à peine terminée, et les Turcs n'étaient pas encore complétement vaincus, qu'Alexis Com-

nène voulut soumettre à son autorité Bohémond, prince d'Antioche. Il en résulta une longue guerre compliquée encore par les attaques de Kilidge Arslan, successeur de Soliman, sultan d'Iconium. Bohémond ayant été surpris et fait prisonnier par les Turcs, Alexis intrigua pour que la liberté ne lui fût pas rendue ; mais, en dépit de l'empereur grec, Bohémond fut délivré ; et, tandis qu'Alexis le croyait abattu par de nouveaux revers, le rusé Normand traversait sa flotte et ses États caché dans un cercueil, allait à Rome (1106), puis en France, où il épousait une fille du roi Philippe Ier. Bientôt il reparut avec une armée et courut assiéger Durazzo sur la côte d'Illyrie. Alexis lassa l'impétueux Bohémond par des ruses et de petits combats. Le fier Normand, vaincu par le manque de vivres et la peste, demanda la paix et l'obtint à d'humiliantes conditions (1108). Il mourut peu de temps après, comme il se disposait à recommencer la guerre : sa mort délivra les Grecs d'un redoutable ennemi.

Alexis passa le reste de son règne à combattre les Cumans établis en Hongrie et les Turcs d'Iconium. Zélé pour la Foi, ce prince mit tous ses soins à la maintenir contre les erreurs des Bogomiles ou Manichéens qu'il essaya vainement de ramener à la vérité, et il entretint des relations fréquentes avec le Saint-Siége.

Alexis mourut en 1118. Son fils Jean Kalos ou le Beau lui succéda malgré les intrigues de sa sœur Anne Comnène, qui voulait mettre son mari sur le trône. Sa clémence envers les conspirateurs lui gagna le cœur de cette princesse ; dès lors, renonçant à ses pensées ambitieuses, elle ne s'occupa plus que d'études et laissa le soin du gouvernement à son frère.

Tranquille au dedans, Jean Comnène déploya une grande activité contre les ennemis du dehors ; il combattit et vainquit les Cumans et les Hongrois qui inquiétaient

ses frontières en Europe, enleva au sultan d'Iconium Laodicée de Phrygie, et, dans de longues guerres, prit, perdit, reprit des villes de l'Asie-Mineure, mais sans obtenir aucun résultat durable. En 1131, à la suite d'une victoire sur les Turcs, il alla attaquer Antioche; le siége traîna en longueur et finit par un accommodement, qui laissa la possession de la ville à Raymond de Poitiers sous la suzeraineté de l'empereur grec. On reproche justement à cet empereur sa perfidie à l'égard des princes chrétiens d'Orient qu'il redoutait. Dieu sembla le punir en abrégeant ses jours. son fils Manuel Ier poursuivit ses projets (1143), et fit la conquête d'une partie de l'Asie-Mineure. Pendant ce temps Nour-Eddin, prince d'Alep, enlevait Edesse aux chrétiens et menaçait à la fois l'empire grec et le royaume de Jérusalem.

La nouvelle des dangers que couraient les chrétiens arma la seconde croisade. Manuel digne petit-fils d'Alexis Comnène, eut recours à la ruse pour rendre inutile le dévouement des princes d'Occident. Après les avoir attirés par de belles paroles, il leur tendit des embûches; on mêlait de la chaux et du poison à la farine qu'on vendait aux croisés, et les Turcs étaient instruits de tous leurs projets. Cependant l'empereur grec, effrayé des succès de Nour-Eddin, fit alliance avec Baudouin III, roi de Jérusalem (1160); mais il affaiblit sa puissance en se brouillant avec les Vénitiens, qui possédaient le monopole du commerce à Constantinople.

Alexis II succéda à son père Manuel en 1180. Sa jeunesse et la régence, confiée à une mère débauchée, remplirent de troubles le palais impérial. Andronic, cousin de Manuel, exilé sous le règne précédent, apprenant ce qui se passait, revint à Constantinople où il intrigua avec la princesse Marie, sœur de l'empereur, contre la régente et son fils Alexis. La révolte éclata : un combat fut livré dans

Constantinople. Andronic et Marie triomphèrent, et Alexis consentit à signer la condamnation à mort de sa mère. Andronic prit les brodequins de pourpre, signe extérieur de la dignité impériale, et se fit associer à l'empire. Au milieu des fêtes qui suivirent ces événements, Alexis fut étranglé.

(1184.) Cependant plusieurs villes refusaient de reconnaître Andronic, entre autres celle de Nicée, défendue par Kantakuzène et Isaac l'Ange, allié par les femmes à la famille impériale. Furieux de l'opiniâtre résistance de la place, l'empereur fit attacher Euphrosine, la mère d'Isaac, au bélier qui battait les murailles; les soldats firent aussitôt une vigoureuse sortie et la délivrèrent. Kantakuzène ayant péri, Isaac se vit contraint de rendre Nicée, dont les habitants furent traités avec la dernière barbarie.

Les parents d'Alexis II excitèrent contre le tyran le roi de Sicile Guillaume. Les Normands accoururent, ravagèrent la Grèce et pillèrent Thessalonique. Pour se venger, Andronic fit périr plusieurs grands; mais il ne put atteindre Isaac l'Ange, que le peuple chérissait. Ce jeune prince tua l'assassin envoyé contre lui, et courut sur une place en criant : *Je viens de tuer le diable.* Le peuple ameuté se souleva aux cris de : *Mort à Andronic; longues années à Isaac!* On se saisit d'Andronic, et il fut livré à la populace qui le tortura pendant plusieurs jours. Le malheureux empereur expira sans avoir proféré une plainte, reconnaissant la justice de la vengeance divine.

(1186.) Le règne d'Isaac l'Ange ne fut qu'une suite de combats sans gloire et d'intrigues sans intérêt. Les Valasques, peuple qui occupait l'ancienne Dacie, sur les rives du Danube, s'unirent alors aux Bulgares et ravagèrent les terres de l'empire : les Grecs perdirent la Bulgarie.

Isaac ne prit aucune part à la troisième croisade, si ce n'est celle d'une basse et jalouse perfidie que les croisés

méprisèrent. La guerre de Valachie s'étant rallumée avec fureur, Isaac se mit à la tête de son armée; il était à peine arrivé au camp qu'une conspiration éclata; il fut jeté dans un cachot, après avoir eu les yeux crevés. Son frère Alexis, l'auteur du crime, monta sur le trône (1195).

Turcs Seldjoucides.

Il serait impossible et d'ailleurs sans intérêt, de suivre l'histoire des différents royaumes formés du démembrement de l'empire turc. Le plus célèbre était celui d'Iconium, qui, par sa situation dans l'Asie-Mineure, se trouvait plus souvent en contact avec les Grecs et les croisés. Fondé par Soliman, il était gouverné, au commencement du XIIe siècle, par son fils Kilidge-Arslan. Barkiarok, qui s'était fait craindre des chrétiens, régnait alors sur la Perse. Des révolutions fréquentes divisaient encore une puissance si divisée.

Barkiarok mourut en 1105. Alors la sultanie de Perse se démembra, et les *atabeks* s'élevèrent. Ce nom, qui veut dire *père du prince*, désignait les lieutenants du sultan. Ils se partagèrent la Perse et les provinces voisines, où quatre dynasties s'établirent. L'un d'eux, Eddin-Zenghi, atabek de l'Irak, puis sultan de Mossoul, se rendit redoutable aux chrétiens en s'emparant d'Édesse, où il fit massacrer les adorateurs du Christ. Édesse fut reprise par les croisés; Nour-Eddin, le fils de Zenghi, s'en rendit maître de nouveau et la rasa.

Ces événements décidèrent la seconde croisade qui jeta de nouvelles armées sur l'Orient. Mais la perfidie grecque, ainsi que la mauvaise conduite des croisés, fit échouer cette entreprise. Les victoires remportées sur les Turcs restèrent sans résultat, et les princes chrétiens furent obligés de songer à la retraite.

Nour-Eddin rêva alors de rendre à l'empire de Mahomet l'unité qui avait fait sa force. Après avoir détruit les sectes séparées de l'islamisme, il releva l'autorité du calife de Bagdad et s'empara de Damas sur le sultan seldjoucide qui gouvernait cette ville.

Les califes fatimites de l'Égypte avaient abandonné toute leur autorité à des vizirs, et, pour arrêter les armes des chrétiens, sans sortir de leur repos, ils s'étaient soumis à leur payer un tribut. En 1162, le vizir Shauour refusa le tribut et demanda du secours à Nour-Eddin; celui-ci lui envoya une armée commandée par Chirkouk et son neveu Saladin. Shauour battit les chrétiens; mais bientôt, redoutant l'ambition de Nour-Eddin, il l'abandonna pour faire alliance avec le roi de Jérusalem.

Cependant Saladin excita l'ambition de Nour-Eddin par le récit des richesses de l'Égypte. Pour justifier ses projets ambitieux contre les Fatimites, l'atabek obtint du calife de Bagdad l'autorisation de prendre les armes, et l'on prêcha la guerre sainte. Dans la pensée d'affaiblir ses ennemis par leurs divisions, le roi de Jérusalem, Amaury, soutint le fatimite du Caire, et Nour-Eddin fut obligé de se retirer. L'admiration que Saladin avait excitée pendant cette guerre, décida les chrétiens à l'armer chevalier (1167).

L'imprudent Amaury conçut alors la pensée de conquérir pour lui-même l'Égypte qu'il venait de conserver à son allié. Le calife fatimite Adhel appela aussitôt Nour-Eddin. A peine son vaillant général Chirkouk eut-il paru, qu'Amaury fut contraint de reculer. Nour-Eddin fut par reconnaissance proclamé prince, et Chirkouk devint son vizir. Saladin succéda bientôt à Chirkouk. Il acheva d'établir la domination de Nour-Eddin, fit disparaître le calife fatimite, et soumit l'Égypte à l'autorité du calife abasside de Bagdad.

Nour-Eddin ne tarda pas à redouter la puissance de son

vizir Saladin; le maître et le lieutenant employèrent à l'égard l'un de l'autre le mensonge et la perfidie, celui-là pour commander, celui-ci pour ne pas obéir. La mort de Nour-Eddin, en 1173, laissa une libre carrière à l'ambition du vizir; s'étant rendu maître de presque tous les États du sultan, Saladin songea alors à reprendre la Palestine aux chrétiens.

Au lieu d'attaquer le nouveau maître de l'Égypte, pendant qu'il était aux prises avec le fils mineur de Nour-Eddin et les émirs qui se disputaient son héritage, les chrétiens attendirent qu'il les eut tous vaincus pour reprendre les armes (1178), Cette imprudence ne les empêcha pas de battre Saladin à Ascalon. Le succès les rendit téméraires. L'un d'eux, Renaud de Châtillon, devenu par son mariage prince d'Antioche, conçut l'audacieux projet de s'emparer de Médine et de la Mecque; surpris par une armée égyptienne, la plupart de ses compagnons furent faits prisonniers et massacrés. Saladin, furieux, jura de punir une pareille témérité. En effet, il attaqua et battit les chrétiens dans la Galilée, s'empara de la ville de Tibériade et, près du lac de ce nom, mit en déroute l'armée commandée par le roi de Jérusalem Gui de Lusignan. La vraie Croix tomba aux mains des infidèles, le roi et les principaux seigneurs furent faits prisonniers. Ce désastre fut le signal de la prise de Ptolémaïs, de Césarée et de Jaffa. Ascalon, après une vive résistance, ouvrit ses portes. et le brave Baléan d'Ibelin, ne put défendre Jérusalem contre le terrible Saladin (1187).

La nouvelle de ces événements jeta la consternation dans l'Europe, et bientôt retentit pour la troisième fois le cri des croisades: Dieu le veut! Cependant Saladin, ayant échoué devant Tyr et Tripoli, était assiégé par les chrétiens à Ptolémaïs lorsque arrivèrent Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, qui s'emparèrent de la ville. Saladin, re-

venu à la tête d'une armée pour laver sa honte, fut battu à Arsur; mais cette victoire ne porta pas ses fruits : le triste état des places du malheureux royaume de Jérusalem et la division des princes chrétiens rendirent inutiles ces premiers succès.

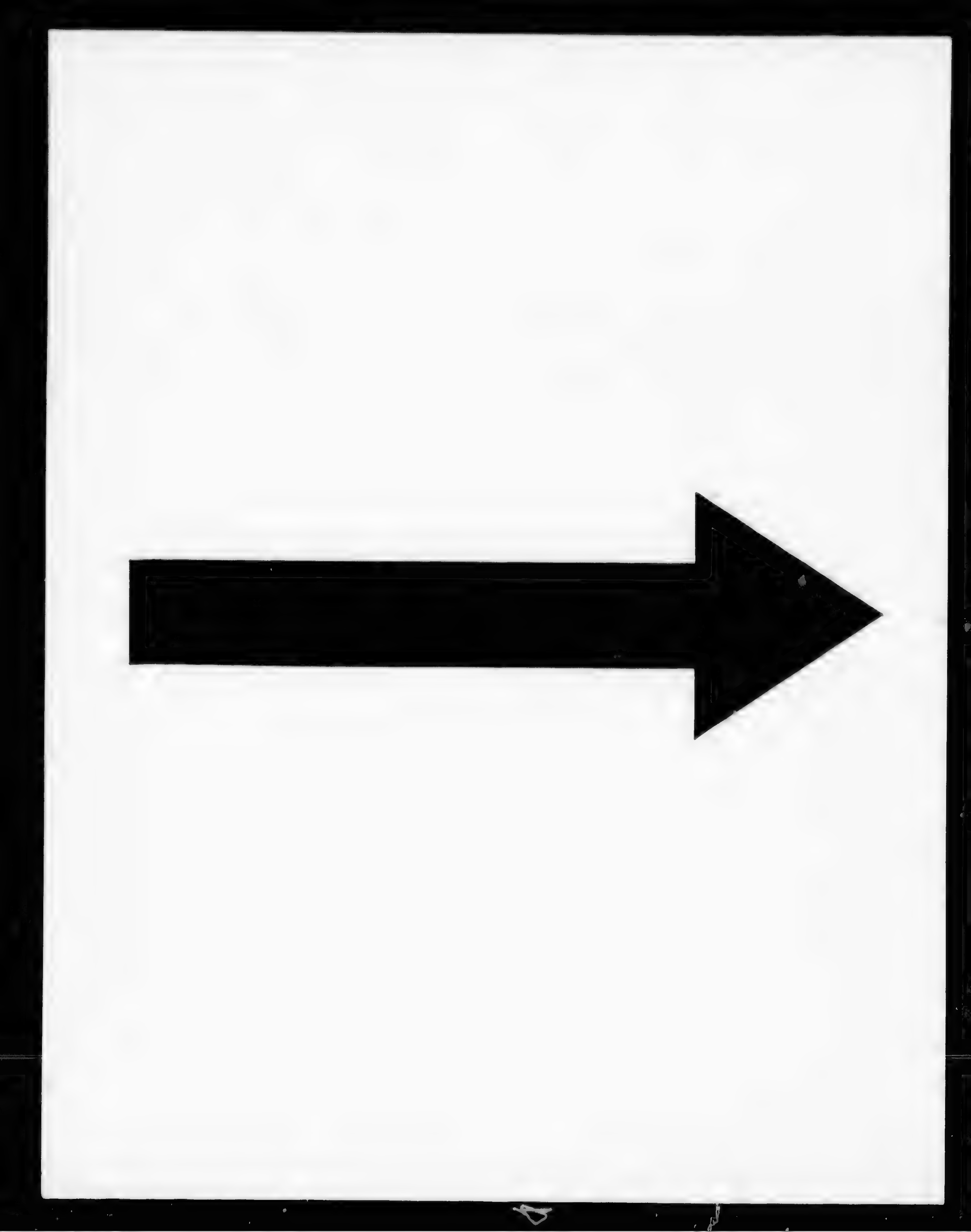
(1193.) Saladin survécut peu à la troisième croisade; il mourut admiré des chrétiens et pleuré des Musulmans. On a beaucoup vanté sa sagesse et sa modération qui ne s'allient guère avec son ambition démesurée. Ses fils, ses frères, ses cousins se partagèrent ses immenses États.

Malek-Adhel-Saphadin, l'un de ses frères, déjà très-puissant, supplanta bientôt tous ses rivaux et s'empara du Caire, de Damas, de Jérusalem, ainsi que de la plus grande partie de la Mésopotamie.

Royaume de Jérusalem et Croisades.

Godefroy de Bouillon mourut en 1101, sans laisser d'enfants. Conformément à la constitution du nouveau royaume, on reconnut pour son successeur son frère Baudoin, comte d'Édesse, qui donna l'investiture de ce comté à son neveu Baudoin du Bourg.

Trois armées, venues successivement pour renforcer les chrétiens d'Orient, furent à peu près exterminées dans l'Asie-Mineure par la perfidie grecque. Tantôt on lâchait contre les croisés des lions et des léopards, tantôt on les confiait à des guides infidèles, tantôt enfin on prévenait secrètement les Turcs qui les exterminaient à leur passage. Les débris de ces armées aidèrent cependant Baudoin Ier, connu pour sa bravoure, à battre, près d'Ascalon, une armée égyptienne qui voulait reprendre Jérusalem. L'alliance qu'il conclut avec les Pisans et les Génois, attirés seulement par les intérêts de leur commerce, facilita l'arrivée de nouveaux croisés, et, avec ce secours, Beau-



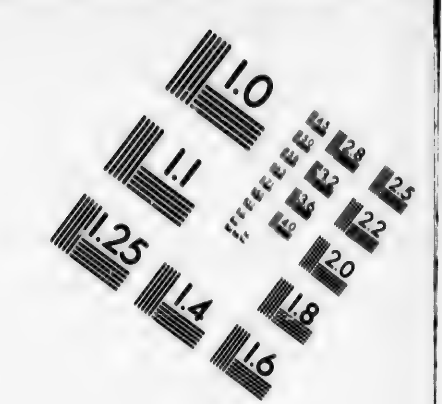
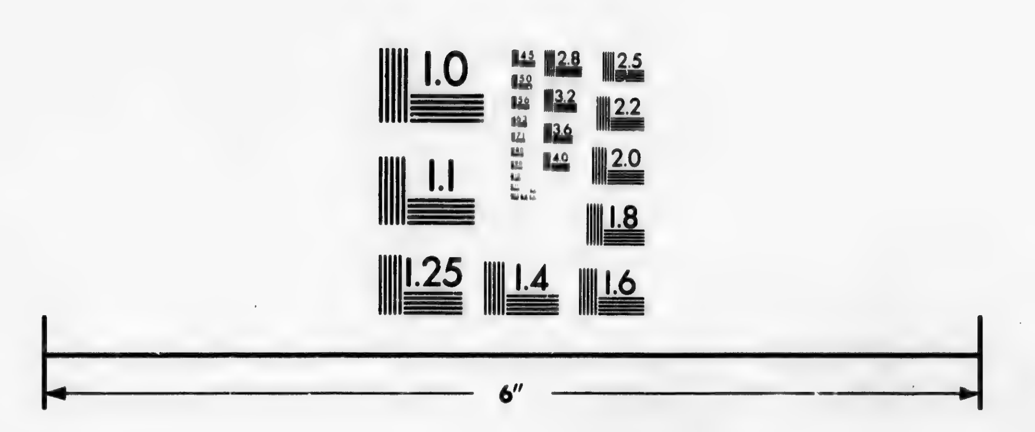


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



doin s'empara d'Arsur, de Césarée, de Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs) et de plusieurs autres villes moins importantes qui devinrent des baronies chrétiennes. Un seigneur, nommé Bertrand de Saint-Gilles, se rendit maître de Tripoli en 1110, tandis que les Norvégiens, venus avec Sigurd, fils de leur roi Magnus III, aidaient Baudoin à prendre la ville de Sidon.

Pendant ce temps, le Normand Bohémond, prince d'Antioche, tenait en échec les Grecs qui voulaient lui arracher l'hommage de sa principauté, et favorisait ainsi les succès des chrétiens. Laissant la défense d'Antioche à son neveu Tancrède, il échappa aux Grecs et traversa leur flotte caché dans un cercueil. Il se rendit auprès du pape, dont il reçut, avec l'étendard de Saint-Pierre, la permission de lever une armée ; en France Bohémond trouva des soldats avec lesquels il revint assiéger Durazzo, en Illyrie. Après un long siége, vaincu par la peste et la famine plus que par les armes des Grecs, il demanda la paix et alla mourir en Italie, au milieu de nouveaux préparatifs de guerre.

Les États chrétiens semblaient alors affermis. Le royaume de Jérusalem renfermait, outre plusieurs villes importantes, le comté d'Édesse, sur les rives de l'Euphrate; la principauté d'Antioche, le long de la mer, depuis le golfe d'Issus jusqu'à Laodicée, de Tarse à Alep, et du Taurus aux ruines de Palmyre; le comté de Tripoli, qui s'étendait du Liban à la mer; au sud, le royaume de Jérusalem était borné par les déserts de l'Arabie. Enfin, la petite Arménie était devenue un royaume chrétien, et en Géorgie était un peuple brave qui arrêtait les Perses et les barbares de la Tartarie.

C'est au moment où le royaume de Jérusalem avait atteint son plus haut point de splendeur, que commença en Perse, la puissance des atabeks ou lieutenants du sultan, destinés à faire trembler les chrétiens.

(1118.) Baudoin Ier mourut au milieu d'une expédition qu'il avait entreprise pour renverser les califes fatimites d'Égypte. Son règne n'avait été qu'une série non interrompue de guerres heureuses pour la plupart. Son neveu Baudoin du Bourg, comte d'Édesse, lui succéda après avoir cédé son comté d'Édesse à Joscelin, qui négligea la défense de ses frontières pour s'occuper de ses plaisirs. Les Turcs vinrent l'attaquer, le surprirent et le firent prisonnier, ainsi que le roi Baudoin II, accouru à sa défense (1122). La captivite du roi n'empêcha pas la conquête de Tyr, grâce au secours des Vénitiens, auxquels le régent Guillaume de Buris avait promis le tiers de la ville et des concessions favorables à leur commerce. Sur ces entrefaites, Baudoin II, ayant racheté sa liberté, remporta une grande victoire près de Damas. Pour résister aux fréquentes attaques des Turcs, les Hospitaliers et les Templiers bâtirent un grand nombre de couvents fortifiés sur les frontières du royaume.

Mais, ni les efforts des croisés, ni la valeur personnelle de Baudoin II, ne purent arrêter la décadence des États chrétiens d'Orient, que les Turcs resserraient de tous côtés. L'atabeck Eddin-Zenghi, déjà maître d'une partie de la Syrie, menaça le sultan de Damas. Foulques d'Anjou, qui avait succédé à Baudoin II, dont il avait épousé la fille Mélisende (1131), n'hésita pas à secourir le sultan de Damas contre l'atabek, et Damas fut sauvée.

Foulques d'Anjou mourut en 1144, laissant la tutelle de son fils Baudoin III à sa veuve. Cette princesse, mal conseillée, déclara la guerre au sultan de Damas : l'armée chrétienne fut taillée en pièces.

Zenghi convoitait Édesse; il alla l'investir, et pressa si vivement le siége que la ville succomba : un grand nombre de chrétiens furent massacrés. Joscelin II la reprit au moment où la mort de Zenghi faisait passer sa puis-

sance aux mains de son fils Nour-Eddin. Nour-Eddin revint cerner Édesse, s'en empara, en bannit tous les chrétiens, et fit alliance avec le sultan de Damas.

Le bruit de la chute d'Édesse retentit douloureusement en Occident. Aussitôt le pape Eugène III, ému des dangers qui menaçaient Jérusalem, chargea saint Bernard de prêcher la croisade. La voix du saint moine de Clairvaux ébranla l'Europe : Louis VII de France et ses barons se croisèrent à l'assemblée de Vezelay, Conrad III d'Allemagne, à Spire. Pour faciliter les préparatifs des croisés, la paix fut proclamée en Occident.

(1147.) Conrad, à la tête d'une nombreuse armée, se mit en marche pour Constantinople, où il trouva une résistance inattendue de la part de l'empereur Manuel. D'abord le perfide Grec promit des vivres et des moyens de transports, puis il refusa les uns et les autres. Obligé de céder et de fournir des vaisseaux, il se vengea en faisant instruire les Turcs des projets des croisés, et en donnant à ceux-ci des guides infidèles. Les Allemands, égarés dans les contrées montagneuses de l'Asie-Mineure, furent attaqués par les Turcs; six mille hommes avec l'empereur Conrad se sauvèrent en se repliant sur l'armée française qui venait d'arriver en Asie.

Louis VII avait suivi la même route que les Allemands. L'empereur grec, tout en le trahissant et en tena... les Turcs au courant de ses projets, affectait cependant une grande déférence pour le prince français. Louis VII, ayant découvert l'infâme conduite de Manuel, hésita un moment s'il ne s'emparerait pas de Constantinople; mais les tristes nouvelles qui lui parvinrent tout à coup de l'armée de Conrad, le décidèrent à passer en Asie. A Nicée, il fut rejoint par les Allemands; et avec eux, les Français longèrent les côtes de l'Asie-Mineure, toujours harcelés par les Turcs. A leur arrivée en Cilicie, la faim, les fatigues, les attaques

des ennemis, les avaient diminués de moitié. De là Louis s'embarqua pour la Palestine où Conrad était déjà arrivé, laissant son armée continuer la route par terre.

Baudoin III convoqua une grande assemblée à Ptolémaïs; Conrad et Louis VII y assistèrent : on y décida que Damas serait assiégée. L'armée chrétienne, devenue trop confiante par un premier succès sous les murs de cette ville, laissa la discorde pénétrer dans ses rangs. En même temps, arrivaient à Damas vingt mille Turcs conduits par Nour-Eddin.

(1148.) Il fallut lever le siége et battre précipitamment en retraite. Les deux souverains quittèrent la Palestine avec les débris de leur armée, abandonnant le royaume de Jérusalem à ses seules forces.

Pour comble de malheur, la mésintelligence éclata entre Baudoin III et sa mère; on en vint aux armes, et Mélisende, vaincue, fut forcée de renoncer au gouvernement. Ces querelles affaiblissaient le royaume au moment où l'atabek Nour-Eddin augmentait sa puissance par la prise de Damas, et rêvait la conquête de la Palestine.

Cependant Baudoin III fit trembler les Fatimites d'Égypte en s'emparant d'Ascalon. Pour arrêter les armes des chrétiens, le calife du Caire leur offrit un tribut. Ce succès ne pouvait compenser la perte des provinces situées sur la sive gauche du Jourdain, dont Nour-Eddin venait de s'emparer.

Baudoin III, étant mort sans enfants (1162), fut remplacé sur le trône de Jérusalem par son frère Amaury, comte de Jaffa. Ce prince commença son règne par une guerre contre les Fatimites d'Égypte qui refusaient le tribut promis à Baudoin III; ils appelèrent Nour-Eddin et en reçurent une armée commandée par Chirkouk et Saladin. Amaury fut vaincu; mais bientôt le vizir Shaouour, redoutant l'ambition de Nour-Eddin, fit alliance avec le

roi de Jérusalem. Saladin, en effet, venait d'être chargé par Nour-Eddin de conquérir l'Égypte. Amaury secourut son allié et lui aida à repousser l'ambitieux atabek.

Enorgueilli par ce succès, l'imprudent roi de Jérusalem conçut le projet de conquérir pour lui-même l'Égypte, qu'il venait de conserver aux Fatimites (1168). Aussitôt le calife Adhel et son vizir Shauour implorèrent Nour-Eddin. Amaury ne put résister; en se retirant, il abandonnait l'Égypte à l'atabek.

Tandis que Nour-Eddin, puis Saladin étendaient leur domination sur l'Égypte, la Syrie, une partie de la Palestine et de la Mésopotamie, Amaury laissait le trône à son fils Baudoin IV, âgé de treize ans. Sa santé le rendant incapable de gouverner, Baudoin confia le pouvoir à son beau-frère Guillaume de Monferrat, et, après la mort de Guillaume, à Gui de Lusignan, auquel les seigneurs refusèrent d'obéir. Le pays tomba dans une complète anarchie. Les chrétiens n'en remportèrent pas moins à Ascalon une grande victoire sur Saladin, qui n'échappa à la mort que par la rapidité d'un chameau.

Le plus brave, mais le plus aventureux de tous les chevaliers chrétiens était Renaud de Châtillon, devenu prince d'Antioche par son mariage avec la veuve de Raymond de Poitiers. Malgré les représentations de Baudoin IV, il entreprit une expédition contre Médine; surpris par les Turcs, presque tous ceux qui l'accompagnaient furent faits prisonniers et massacrés.

Baudoin IV étant mort en 1184, sa sœur Sibylle fit couronner son mari Gui de Lusignan, contrairement à la volonté de Baudoin, qui avait désigné pour son successeur Baudoin V, fils de Sybille et de son premier mari Guillaume de Monferrat. La guerre civile allait éclater entre Conrad de Montferrat, oncle de Baudoin V, et Lusignan, lorsque la guerre avec Saladin devint sérieuse.

Saladin avait juré de se venger de l'échec essuyé à Ascalon. Une fois maître de presque tous les États de Nour-Eddin, il déclara la guerre aux chrétiens et leur livra une première bataille dans la Galilée. Cinq cents chevaliers du Temple supportèrent le choc de toute l'armée ennemie : le grand maître et deux chevaliers échappèrent seuls à la mort. A la nouvelle que la ville de Tibériade venait d'être surprise par les ennemis, Lusignan marcha à leur rencontre.

(1187.) Le combat fut terrible. Malgré les prodiges de valeur des chrétiens, les infidèles restèrent maîtres du champ de bataille et de la vraie Croix que les chevaliers avaient apportée avec eux, et Gui de Lusignan, le grand maître des Templiers, Renaud de Châtillon furent faits prisonniers. Saladin traita le roi avec respect, mais il fit massacrer Renaud de Châtillon, les chevaliers du Temple et de Saint-Jean. Il ordonna de conserver soigneusement la vraie Croix.

Tout céda après ce désastre : Naplouse, Jéricho, Ptolémaïs, Césarée, Jaffa, virent flotter l'étendard jaune du sultan. Ascalon, quoique ses murs fussent renversés, ne se rendit qu'à la condition que Lusignan serait mis en liberté. Saladin courut à Jérusalem; il offrit aux habitants des trésors et des terres s'ils voulaient sortir sans combat : *Nous ne pouvons,* dirent-ils, *céder Jérusalem où Dieu est mort, encore moins la vendre.*

Irrité de cette noble réponse, le sultan commença le siége. Baléan d'Ibelin, échappé à Tibériade, dirigea la défense. Mais que pouvait le courage contre le nombre! Après une résistance héroïque, les chrétiens se virent contraints de capituler. Saladin accorda la vie et la liberté aux habitants moyennant une rançon; mais tous durent quitter la ville, et défiler devant l'orgueilleux vainqueur, qui avait fait dresser son trône à la porte par laquelle sortaient les chrétiens. Il permit cependant aux

Hospitaliers de Saint-Jean de rester à Jérusalem pour soigner les malades.

La nouvelle de la bataille de Tibériade et de la prise de Jérusalem répandit l'effroi dans toute l'Europe. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Chacun s'accusait d'avoir, par ses crimes, attiré la colère de Dieu; on fit pénitence et l'on prodigua les aumônes. Grégoire VIII et son successeur Clément III publièrent la croisade : l'enthousiasme pour la guerre sainte était extrême. En Angleterre, il se manifesta par la fureur du peuple contre les Juifs, toujours accusés de conspirer avec les infidèles, et dans plusieurs villes il y en eut de massacrés. Un impôt général, connu sous le nom de *dîme saladine*, fournit aux frais de la guerre. Frédéric Ier Barberousse, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion prirent la croix : leur exemple fut suivi par une foule de seigneurs et de chevaliers. Mais en attendant le départ de la grande armée des croisés, une foule d'expéditions particulières partirent de divers points de l'Europe; les Vénitiens, les Pisans, les Génois, craignant pour leur commerce, envoyèrent des flottes; presque tous les chevaliers de Saint-Jean et du Temple s'embarquèrent pour la Palestine.

L'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, qui avait accompagné Conrad III dans la seconde croisade, instruit par l'expérience, partit le premier (1189), après s'être assuré toutefois des vivres et des moyens de transport de Constantinople en Asie. Lorsqu'il arriva dans la capitale de l'empire grec, Isaac l'Ange en était empereur; fidèle aux traditions de ses prédécesseurs, il refusa de tenir les promesses qu'il avait faites. Barberousse s'empara aussitôt de la ville d'Andrinople; Isaac effrayé se hâta de fournir les vaisseaux demandés, mais en même temps il fit prévenir les Turcs des projets des croisés. Malgré cette infâme trahison, Frédéric, avec huit mille soldats, tailla en pièces

trente mille infidèles venus pour lui fermer le passage, et il s'empara d'Iconium. Déjà les croisés avaient atteint la Cilicie, et Saladin demandait la paix, lorsque Barberousse mourut pour avoir voulu traverser à la nage le fleuve Calicadnus (l'ancien Cydnus). L'armée se débanda, et Frédéric, duc de Souabe, qui en prit le commandement, ne put conduire que cinq mille hommes en Palestine (1190).

Cependant Saladin, après la prise de Jérusalem, était allé attaquer Tyr; mais, repoussé par Conrad de Monferrat, il s'était jeté sur Tripoli, puis avait vendu une trêve de six mois à Bohémond III à qui cette ville appartenait. Gui de Lusignan, rendu à la liberté, assiégea Ptolémaïs; les dissensions des chrétiens, divisés par la rivalité de Lusignan et de Conrad de Montferrat, firent traîner le siége en longueur; il durait depuis deux ans quand Philippe de Souabe arriva avec ses cinq mille allemands. C'est sous les murs de Ptolémaïs que furent fondés les chevaliers Teutoniques, le troisième des ordres militaires qui prirent naissance pendant les croisades.

Le roi de France Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion d'Angleterre avaient pris la voie de mer avec leur armée. Arrivés à Messine, où régnait Tancrède, ils se brouillèrent, et Philippe partit seul pour l'Orient. Cependant il attendit Richard devant Ptolémaïs, qui tenait toujours contre les chrétiens. La réputation de ces deux princes fit trembler les Musulmans. Philippe et Richard, réconciliés, apaisèrent les différents entre Lusignan et Conrad, et l'on ne songea plus qu'à se battre. Ptolémaïs dut céder enfin à la valeur des croisés et accepter les conditions des vainqueurs (1191). Mais comme le sultan refusait de payer la rançon convenue, Richard fit égorger deux mille sept cents prisonniers sarrasins.

Philippe-Auguste, mécontent du roi anglais, et souffrant d'une maladie qu'il attribuait à un empoisonnement or-

donné par le Vieux de la Montagne, revint en Europe. Richard prit le commandement de l'armée. Malgré sa bravoure héroïque qui remplissait d'épouvante ses ennemis, malgré plusieurs victoires et la prise de Jaffa, il ne put même tenter la conquête de Jérusalem, à cause des trahisons qui éclataient dans son armée et des discordes des chrétiens.

Tout à coup Richard apprit que son frère Jean Sans-Terre profitait de son absence pour le supplanter, et que ses intrigues troublaient le royaume. Le roi anglais voulut cependant, avant de retourner en Europe, rétablir la paix dans la Palestine où Conrad et Lusignan se disputaient le trône. Ayant vendu à Gui de Lusignan l'île de Chypre, qu'il avait enlevée à un prince grec lorsqu'il venait en Orient, Richard fit élire roi de Jérusalem Conrad de Montferrat. Quelques jours après le nouvel élu fut frappé par un émissaire du Vieux de la Montagne. Henri de Champagne fut choisi pour le remplacer.

Richard conclut alors un traité avec Saladin; il fut convenu que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens qui posséderaient toute la côte depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Ce traité était dû, moins aux victoires remportées par Richard, qu'à la terreur qu'il avait inspirée aux Sarrasins. Sa bravoure, sa force et sa témérité leur faisaient croire qu'il était doué de quelque chose de surnaturel, et son nom faisait trembler les plus fiers Musulmans. Longtemps après lui, quand le cheval d'un Sarrasin bronchait, le cavalier lui disait : *As-tu donc vu le roi Richard?* Les femmes sarrazines apaisaient les cris de leurs enfants par ces paroles : *Tais-toi, ou j'irai chercher le roi Richard.*

Plus rien ne retenant en Orient le roi d'Angleterre; il songea au départ (1192). Quelqu'un lui montrant de loin Jérusalem, il versa des larmes et couvrit ses yeux en s'écriant : *Seigneur Dieu, ne permets pas que je voie ta cité sainte, puisque je n'ai pu la délivrer!* Au retour fait prison-

nier par Léopold, duc d'Autriche, son ennemi personnel, il fut livré à l'empereur Henri VI, qui vendit cher sa liberté.

Saladin survécut peu au départ de Richard; il mourut en 1193 : la division qui éclata après sa mort laissa respirer les chrétiens de la Palestine.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

L'essor donné aux lettres pendant le XIe siècle continua pendant le XIIe, et fut favorisé par les nombreuses écoles qui s'établirent à l'ombre des couvents, où la réforme ecclésiastique avait rappelé la stricte observance : on en comptait un grand nombre en France, en Allemagne, en Italie. Ces écoles avaient des professeurs dont la réputation s'étendait au loin.

A côté de ces écoles ecclésiastiques, se développaient les *Universités*. On appelait ainsi la réunion en corporations de professeurs habiles, chargés d'enseigner diverses sciences, particulièrement la théologie, le droit, la médecine et les arts. L'enseignement était libre; ce ne fut qu'à partir du XIIe siècle, que les conciles exigèrent du professeur la *licence* ou permission d'enseigner, mesure devenue nécessaire pour prévenir ou réprimer les abus qui naissaient de la foule toujours croissante des maîtres et des écoliers. Plus tard la licence devint un grade académique, qui supposait des études spéciales et un examen subi. Dans le siècle suivant on ajouta à la licence le *doctorat;* ce n'était autre chose que l'agrégation du licencié au corps des maîtres, pour faire dès lors partie de *l'Université*, et être admis à enseigner par l'autorité du *chancelier*, prêtre chargé de la direction de l'école cathédrale.

Les Universités, auxquelles l'Église donna de sages réglements, attiraient un grand nombre d'étudiants, et l'État leur accorda une foule de privilèges. Il faut observer qu'à

cette époque la disette des livres donnait plus d'importance à l'enseignement oral, en réunissant autour des professeurs célèbres, non plus seulement des enfants, mais des hommes faits. Dès le XIIe siècle, l'Université de Paris surpassa toutes les autres par le mérite de ses professeurs et le nombre de ses écoliers, venus de tous les pays. Comme clercs, ils ne relevaient que de l'autorité ecclésiastique, ce qui était une cause fréquente de différents avec l'autorité royale. L'Allemagne et surtout l'Italie eurent aussi leurs Universités. Celles d'Italie, de Bologne en particulier, se distinguèrent par l'enseignement du droit dont nous parlerons plus tard; celle de Salerne, par l'enseignement de la médecine.

Vers la fin du XIe siècle, la scolastique s'introduisit dans l'enseignement; c'était en général l'application à la théologie des règles de la dialectique données par Aristote, et l'emploi des notions de métaphysique pour aider à l'intelligence des vérités révélées. La méthode scolastique avait été inaugurée en Occident par saint Anselme; et elle fut poussée à sa perfection par saint Thomas au XIIIe siècle. En même temps les écoles se partagèrent dans la grande querelle qui divisa le moyen âge, les *Réalistes* et les *Nominaux*. Nous ne dirons rien des subtilités qui devinrent alors le texte de discussions sérieuses, et soulevèrent plusieurs fois des erreurs contre lesquelles l'Église eut à se prononcer. Il nous suffit de signaler le grand mouvement qui se fit alors dans les esprits; on y remarque une tendance à séparer la raison de la Foi, en voulant soumettre les dogmes à la discussion. A la tête de ce mouvement se fit remarquer le célèbre Abailard, qui voulut introduire le rationalisme dans la théologie, et ouvrit ainsi la voie aux libres penseurs.

Tandis que l'Université de Paris voyait ses professeurs et ses écoliers se passionner pour des questions d'école ou des querelles de mots, celles d'Italie relevaient l'enseignement

du droit romain. A mesure que les peuples et les villes se constituaient et rejetaient l'élément barbare, le besoin d'une législation nouvelle se faisait sentir. L'Italie, pour échapper au joug de l'Allemagne, mit en honneur le droit romain à propos de la découverte faite à Amalfi d'un exemplaire des Pandectes de Justinien. De savants professeurs attirèrent alors à Bologne des jeunes gens de tous les pays, qui reportèrent ensuite dans leur patrie les principes de la législation romaine.

De cette époque date une grande amélioration dans le pouvoir législatif en Europe. Les lois perdirent peu à peu le caractère arbitraire qu'elles tenaient de la force, et le droit de les appliquer passa bientôt du baron, qui ne savait que manier l'épée, au magistrat dont la vie avait été consacrée à l'étude de la jurisprudence : c'est ainsi que commença la magistrature qui aida à l'affermissement du pouvoir royal. En même temps l'Église rédigea le droit canonique, c'est-à-dire que de savants compilateurs réunirent les décrets des conciles et des papes. Le droit canonique fut un bienfait pour les peuples ; car il avait pour base la morale plus que la politique, le bonheur du sujet plus que l'intérêt du chef; et par l'influence dont jouissait alors l'Église, plus d'une fois il pénétra et adoucit les lois civiles.

C'est le cas de faire remarquer combien l'Église devançait les peuples en fait d'humanité et de tolérance; depuis longtemps en effet, les juridictions seigneuriales qui dépendaient des abbés et des évêques, ne connaissaient ni le supplice de la croix, ni la marque sur le visage du coupable, ni la peine de mort. Dès le IXe siècle, le pape Nicolas Ier repoussait l'emploi de la torture pour décider les aveux de celui qu'on soupçonnait d'un crime; le clergé remplaçait partout les épreuves du duel par le serment, et l'enquête par témoins. Les conciles prescrivaient certaines

formes dans les procès, pour sauvegarder les intérêts de l'innocent et adoucir le sort du coupable; enfin il n'y avait pas jusqu'à la femme dont les droits ne fussent protégés par la législation canonique, longtemps avant qu'elle les recouvrât dans la législation civile.

A côté de ces grands centres de lumière qui développaient le goût des lettres et des sciences, et qui, de la France en particulier, rayonnaient sur toute l'Europe, les littératures nationales se formaient, et la poésie, cultivée par les troubadours et les trouvères, s'exerçait dans tous les genres.

En France, la littérature nationale s'essaya d'abord dans les traductions, puis elle écrivit des chroniques, et commença l'histoire en racontant les croisades. Ces histoires ne manquent pas d'un certain mérite : elles sont pour la plupart écrites par des ecclésiastiques.

Tandis que les troubadours, qui cultivaient surtout la poésie lyrique, chantaient les combats, les victoires, les actions héroïques et les galanteries des princes et des dames de leur temps, flagellant aussi les vices des uns et des autres, les trouvères s'exerçaient sur les sciences, mettaient l'histoire en vers, et composaient des poëmes satiriques. Un des plus remarquables est le *roman du Renard*, d'une licence extrême; on l'attribue à *Perrot de Saint-Cloud.*

Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas de nommer tous les poëtes du XIIe siècle dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous. Parmi les troubadours français, nous citerons seulement *Bertrand de Born,* surnommé le *Tyrtée* du moyen âge.

Quoique nous ayons parlé longuement ailleurs des écrivains ecclésiastiques, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ici saint *Bernard*, le prodige de son siècle, le dernier Père de l'Église, dont les nombreux écrits respirent une telle onction, qu'on lui a donné le nom de docteur distillant le miel. On a dit de saint Bernard que son élo-

quence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. A la suite du nom de saint Bernard se place tout naturellement celui d'Abailard, dont nous avons vu ailleurs les fautes et la conversion. Nous rappellerons aussi *Pierre Lombard*, l'auteur du *Livre des Sentences*, enseigné pendant tout le moyen âge; *Pierre de Blois, Thomas de Cantorbéry, Guillaume de Tyr*, célèbre par son histoire des croisades; *Richard de Saint-Victor* et sainte *Hildegarde.*

Nous devons mentionner aussi la princesse grecque *Anne Comnène*, qui, après avoir conspiré pour renverser son frère l'empereur Jean, tourna toute son ambition du côté des lettres et écrivit l'histoire.

Pendant le XII[e] siècle, on continua à construire en France, en Allemagne, en Italie, une foule d'églises dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre.

L'architecture était alors toute consacrée à élever des temples au Seigneur; car les maisons, les palais même, étaient construits sans art, et dans les donjons, les châteaux féodaux, on ne cherchait qu'une chose, la force et la solidité.

RÉCAPITULATION DU XII[e] SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — La querelle des investitures continue entre les papes et les empereurs. La faiblesse passagère de Pascal II, dans une question de discipline, ne sert qu'à donner plus de force à la doctrine de l'Église. Les violences d'Henri V et l'élection d'un antipape ne peuvent rien contre la fermeté des souverains pontifes, qui triomphent à la diète de Worms, où l'empereur renonce aux investi-

tures. Un nouveau schisme éclate à la mort d'Honorius II; saint Bernard, abbé de Clairvaux, fait reconnaître le pape légitime Innocent II, réfugié en France et soutenu par l'empereur Lothaire II contre Roger de Sicile. Eugène III charge saint Bernard de prêcher la seconde croisade, qui est sans résultat.

La querelle des investitures recommence sous Alexandre III et Frédéric Ier Barberousse, et la guerre civile éclate en Italie. A Venise l'empereur vaincu s'humilie aux pieds du pontife. Jérusalem est prise par les Turcs, ce qui décide la troisième croisade à la voix du pape Clément III. La division des chefs rend inutile cette nouvelle expédition.

Le caractère violent de l'empereur Henri VI fait craindre de nouveaux maux à l'Église, que réjouit l'élection d'Innocent III.

Pendant ce siècle, trois conciles œcuméniques règlent la grande question des investitures, condamnent les erreurs prêchées par des novateurs, et s'occupent des intérêts de l'Église au milieu des troubles suscités par les passions des princes et la fureur des factions.

Plus de quarante congrégations religieuses répondent aux besoins des peuples et secourent toutes les misères. De grands saints illustrent l'Église, entre autres Thomas, archevêque de Cantorbéry, le martyr de l'Angleterre; Bernard, la gloire et la lumière du XIIe siècle, et le pâtre Benezet.

Les trois ordres religieux et militaires des *Hospitaliers de Saint-Jean*, des *Templiers* et des chevaliers *Teutoniques*, commencés avec les croisades, jettent un grand éclat. Les *Cathares*, les *Vaudois*, les *Albigeois* troublent l'Italie et la France; ils sont condamnés dans les conciles.

L'Église grecque est réunie à l'Église latine, et les empereurs de Bysance entretiennent des relations avec les papes, mais le schisme n'est qu'assoupi.

France. — Louis VI succède à son père Philippe Ier; ses guerres continuelles contre des seigneurs révoltés le font surnommer le Batailleur. Il favorise l'établissement des communes, dont la puissance contrebalancera bientôt celle des grands vassaux, et leur donne des chartes. Sous son règne commence la rivalité de la France et de l'Angleterre. Louis VII, fils de Louis VI, fait une guerre cruelle à Thibaut, comte de Champagne; pour expier le désastre de Vassy, il prend la croix à Vezelay et confie à Suger, abbé de Saint-Denys, le gouvernement de son royaume pendant la seconde croisade. A son retour, il se sépare de sa femme Éléonore de Guyenne, qui porte sa riche dot à Henri Plantagenet, duc d'Anjou, bientôt roi d'Angleterre.

Dès lors paraît la rivalité des deux royaumes, et tout est prétexte de guerre. Philippe-Auguste succède à Louis VII; il part pour la troisième croisade, d'où il revient bientôt soutenir Jean Sans-Terre contre son frère Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, encore en Palestine. Il encourt les censures de l'Église en répudiant sans raison Ingelburge de Danemark, pour lui préférer Agnès de Méranie.

Angleterre. — Henri Ier Beauclerc règne au détriment de son frère Robert, qui est vaincu et fait prisonnier. Étienne de Blois, neveu d'Henri Ier, et Mathilde, fille de ce prince, se disputent son héritage. Pour mettre fin à la guerre, Étienne reconnaît pour son successeur Henri, fils de Mathilde et de Geoffroy Plantagenet, duc d'Anjou.

Henri II, devenu puissant par la dot d'Éléonore de Guyenne, est un dangereux rival pour la France; il persécute Thomas Béket et fait la conquête de l'Irlande. La fin de son règne est désolée par les révoltes de ses fils. L'un d'eux, Richard Cœur-de-Lion, lui succède; il part aussitôt pour la troisième croisade; à son retour, jeté par la tempête sur les terres du duc Léopold d'Autriche, il y est retenu prisonnier. Richard, rendu à la liberté, recouvre

son royaume sur son frère Jean Sans-Terre, et va mourir au siége de Chaluz. Pendant ce siècle les communes commencent en Angleterre.

Écosse. — Les Écossais, descendants des Scots, vivent retirés dans leurs montagnes, gouvernés par des rois dont l'histoire est inconnue. Vers le milieu du XIe siècle, le vieux roi Duncan est assassiné par son parent Macbeth.

Malcolm, fils de Duncan, repousse Macbeth et se fait aimer de ses sujets. Guillaume, un de ses successeurs, fait la guerre à l'Angleterre, et n'obtient la liberté qu'en se déclarant vassal d'Henri II. Richard Cœur-de-Lion renonce à cette suzeraineté.

Allemagne. — Henri V recommence la lutte avec le Saint-Siége au sujet des investitures ; l'Italie est ravagée; le pape Pascal II emprisonné, et cependant l'Église triomphe. Lothaire II, duc de Saxe, est élu. Alors paraissent les *Guelfes* et les *Gibelins* représentant, les premiers, le parti de Lothaire; les Gibelins, celui de Hohenstaufen, qui aspirent à la couronne impériale. Ces noms désignent plus tard, les Guelfes, le parti du pape; les Gibelins, celui de l'empereur. Lothaire se reconnaît vassal d'Innocent II et va le soutenir en Italie.

Après lui, Conrad III laisse les factions déchirer l'Italie; il fait la guerre à Henri le Lion, duc de Bavière, et prend part à la seconde croisade. Sous son règne quelques villes allemandes obtiennent des libertés communales. Frédéric Ier Barberousse, son neveu, lui succède et se brouille avec le pape; il recommence un schisme en faisant élire un antipape, et fait la guerre aux villes lombardes qui soutiennent Alexandre III. Vainement veut-il, à la diète de Roncaglia, faire prévaloir l'empire sur la papauté et asservir la Lombardie, il est vaincu, et à Venise il se soumet au pape. La diète de Constance assure la

liberté des villes lombardes. Frédéric va mourir en Orient pendant la troisième croisade. Son fils Henri VI meurt avant d'avoir fait à l'Église et à l'empire les maux que son caractère faisait craindre.

Italie. — Villes libres. — Les villes du nord de l'Italie, la plupart érigées en communes, sont toujours armées les unes contre les autres, tantôt au nom des factions, tantôt pour ou contre l'empereur.

Saint Bernard les pacifie un instant; mais la guerre se rallume tout à coup, plus violente que jamais, contre Frédéric Ier Barberousse. Pavie est à la tête des villes qui tiennent pour l'empereur, Milan, de celles qui veulent secouer le joug allemand : le pape Alexandre III soutient ces dernières, et leur indépendance est confirmée à la diète de Constance. La guerre continue par la rivalité des villes.

Venise. — Venise fait la guerre avec les Hongrois, soutient l'empereur grec, puis l'empereur d'Allemagne, et enfin la ligue lombarde. Ses vaisseaux suivent les croisés en marchands et étendent au loin son commerce.

Royaume des Deux-Siciles. — Roger III, petit-fils du premier Roger, comte de Sicile, règne sur la Pouille et la Calabre ; il fait prisonnier le pape Honorius II, puis s'humilie à ses pieds. Il se déclare vassal du Saint-Siége, et en reçoit le titre de roi de Sicile. Son fils Guillaume Ier est surnommé le Mauvais. Il a pour successeur Guillaume II le Bon, qui meurt sans enfants. Tancrède, son parent, s'empare du trône malgré l'empereur Henri VI, l'époux de Constance, fille de Roger III. A la mort de Tancrède, Henri soumet le pays, fait prisonnier le fils de ce prince, et règne par la terreur. Il laisse pour lui succéder un enfant de deux ans.

Pologne. — Boleslas III met fin à la guerre civile; ses fils Wladislas II, puis Boleslas IV, lui succèdent.

Celui-ci est contraint par l'empereur Frédéric Barberousse de reconnaître la suzeraineté allemande. Après lui son frère Micislas III est forcé d'abdiquer en faveur de Casimir II, le plus jeune fils de Boleslas III ; mais sous Lesco, fils de Casimir II, Micislas III ressaisit le pouvoir et le garde jusqu'à sa mort.

Hongrie. — La Hongrie et Venise se disputent la Dalmatie et toute la Croatie. Saint Ladislas a pour successeur Coloman, dont le fils Étienne II se fait mépriser. Le trône est ensuite occupé par Béla II et Geysa III. La guerre civile désole la Hongrie sous le règne de Béla III, et la paix n'est rétablie que sous André II, son petit-fils.

Prusse. — La Prusse commence. Ses habitants, païens et barbares, font la guerre à la Pologne et massacrent les missionnaires qu'on leur envoie, ainsi que les frères de la milice du Christ qui veulent les soumettre à l'Évangile.

Russie. — La Russie, sous des princes peu connus, continue à être désolée par des guerres intérieures. Le nord acquiert par son commerce la prépondérance sur le midi. L'approche des Mongols fait oublier les querelles particulières pour faire face au danger commun.

Danemark. — Après quelques rois qui ne peuvent pacifier le Danemark, Wlademar Ier monte sur le trône, met fin à la guerre civile et refuse de reconnaître la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne. Canut IV et Wlademar II civilisent le Danemark et l'agrandissent.

Norvége. — La Norvége, après quelques années de bonheur sous les trois fils de Magnus III, est déchirée par les guerres des prétendants au trône. Magnus IV a le dessus ; Suerrer le tue et s'empare de la couronne.

Suède. — Sous les successeurs d'Inge, la Suède est un instant partagée en deux royaumes. Suerker les réunit sous son sceptre. Saint Érik III donne de sages lois à ses

sujets; il est assassiné par un compétiteur. Charles Ier le venge et fait beaucoup pour la prospérité de la Suède. La famille de saint Éric et celle de Charles Ier occupent alternativement le trône.

Espagne chrétienne. — Castille. — Alphonse VII le Batailleur est repoussé par les Castillans, malgré son mariage avec Urraque, héritière d'Alphonse VI; il se retire dans son royaume d'Aragon et fait la guerre aux infidèles. Alphonse VIII, fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne, lègue ses États à ses fils : Sancho III a la Castille, Ferdinand II, le royaume de Léon. Sancho III, laisse en mourant, le trône à son fils Alphonse IX, dit le Castillan, pour le distinguer d'Alphonse IX de Léon.

Aragon. — En Aragon, Ramiro est tiré du cloître pour succéder à son frère Alphonse le Batailleur. Sa fille Pétronille épouse Raymond-Béranger IV, comte de Catalogne, et lui porte l'Aragon en dot. Alphonse II règne après son père Raymond-Béranger IV. A la fin du siècle il a pour successeur son fils Pedro II.

Léon. — Dans le royaume de Léon, après Ferdinand II, fils d'Alphonse VIII de Castille, le trône est occupé par Alphonse IX.

Navarre. — La Navarre se rend indépendante à la mort d'Alphonse VII le Batailleur, roi d'Aragon, et elle est gouvernée par Garcias Ramirez, auquel succède Sancho VI, puis Sancho VII.

Pendant la seconde moitié de ce siècle, les princes chrétiens, toujours en guerre les uns contre les autres, laissent grandir la puissance des infidèles sous des chefs venus d'Afrique; ils en sont punis par la sanglante bataille d'Alarcos.

Portugal. — Le Portugal s'érige en royaume à la suite de la célèbre bataille d'Ourique, remportée sur les Maures par Alphonse Ier d'Henriquez; il lègue le titre de

roi à son fils Sancho Ier malgré le roi de Castille et celui de Léon. Alphonse II le Gros succède à son père Sancho Ier.

Espagne musulmane. — Après Youssouf la puissance des Almoravides décline. Une nouvelle secte, celle des Almohades, parait tout à coup en Afrique, passe en Espagne, où elle relève le courage des Sarrasins et fait prêcher la guerre sainte. Les Almohades reprennent plusieurs provinces aux chrétiens divisés entre eux, et les battent à Alarcos; mais leurs succès n'ont pas de résultats durables.

Bas-Empire. — La dynastie des Comnènes semble destinée à déjouer les croisades. Alexis Comnène fait la guerre à Bohémond, prince d'Antioche, puis aux Turcs. son fils Jean Kalos trahit les croisés et rend ses sujets heureux. Manuel, fils de Jean, fait échouer la troisième croisade.

Alexis II, encore mineur, est renversé par son cousin Andronic, qui mérite le surnom de Néron de Byzance. Une révolte lui enlève la couronne pour la donner à Isaac l'Ange, dont le règne est sans gloire. Précipité du trône par son propre frère Alexis, Isaac l'Ange est jeté dans un cachot.

Turcs Seldjoucides. — Les Turcs Seldjoucides ont absorbé le califat de Bagdad, et se sont fractionnés en une foule de dynasties indépendantes: tous ces petits souverains portent le titre de sultans. Le plus puissant est celui d'Iconium. Eddin-Zenghi, atabek du sultan de Perse, est redouté des chrétiens. Son fils Nour-Eddin fait trembler l'Orient, et conquiert l'Égypte sur les derniers Fatimites; à sa mort, son vizir Saladin s'empare de ses États; il se fait craindre et estimer des chrétiens. Après lui l'Orient est déchiré par les querelles de ses successeurs; Malek-Saphadin, l'un de ses frères, l'emporte sur tous ses rivaux.

Royaume de Jérusalem et Croisades.— Après Godefroy de Bouillon, le royaume de Jérusalem atteint

l'apogée de sa puissance sous son frère Baudoin Ier. Baudoin II voit commencer les désastres des chrétiens. Son gendre Foulques d'Anjou lui succède, puis Baudoin III, fils de Foulques, à l'époque où Nour-Eddin se faisait connaître par ses exploits.

La seconde croisade amène en Orient Louis VII de France et l'empereur d'Allemagne Conrad; mais ils échouent devant Damas. Amaury Ier succède à son frère Baudoin III. Baudoin IV, fils d'Amaury, occupe le trône de Jérusalem quand paraît Saladin. Le désastre de Tibériade est suivi de la perte de Jérusalem sous Guy de Lusignan, successeur de Baudoin, et prisonnier de Saladin depuis la bataille de Tibériade.

La troisième croisade, conduite par Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion et Frédéric Ier Barberousse, est sans résultat. Désormais le royaume de Jérusalem n'a plus de capitale. Henri de Champagne remplace Conrad élu après Guy de Lusignan, auquel Richard Cœur-de-Lion a vendu l'île de Chypre.

Belles-Lettres et Beaux-Arts. — Les écoles épiscopales reçoivent une nouvelle vie de la réforme du clergé et des couvents. De tous côtés des Universités ou corps enseignants se fondent sous la protection de l'Église. En France, celle de Paris est appelée *la fille aînée des rois*, à cause des priviléges que ceux-ci lui concèdent. En Italie, celle de Bologne relève l'étude du droit romain, qui se généralise et donne naissance à la magistrature.

Les littératures nationales commencent en France; les prosateurs s'essaient dans des traductions, puis ils écrivent des chroniques, et enfin entreprennent l'histoire avec quelques succès.

La poésie continue à s'exercer dans tous les genres; les trouvères du Nord mettent en vers les sciences, l'histoire, et composent des poëmes satiriques, tandis que les

troubadours du Midi chantent le plaisir. Le nom de saint *Bernard* domine le XIIe siècle au point de vue des lettres comme à celui de la religion et de la politique. Après lui, nous citerons *Pierre Lombard*, *Pierre de Blois*, *Guillaume de Tyr* et *Anne Comnène* à Constantinople.

Bertrand de Born est le seul troubadour qui mérite une mention particulière.

L'architecture élève partout des églises magnifiques; le style ogival prévaut en France, le style byzantin en Italie.

CHRONOLOGIE DU XIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Établissement des Communes. — Saint Bernard.

1113. — Premières communes en France sous Louis VI.

1118. — Fondation des chevaliers du Temple.

1123. — La diète de Worms met fin à la querelle des investitures. L'Eglise triomphe.

1139. — Saint Bernard, abbé de Clairvaux, fait prévaloir le parti du pape légitime Innocent II, contre celui de l'antipape Anaclet.

1142. — Commencement des *Guelfes* et des *Gibelins* en Allemagne et en Italie: les papes soutiennent les Guelfes, les empereurs, les Gibelins.

1143. — En Portugal, bataille d'Ourique. Alphonse Ier prend le titre de roi.

1147. — Saint Bernard prêche la seconde croisade à l'assemblée de Vézelay où Louis VII se croise.

1152. — Commencement des démêlés de Frédéric Ier Barberousse, empereur d'Allemagne, avec le pape Alexandre III, qui défend la liberté des villes lombardes.

1154. — Avénement des Plantagenets en Angleterre.

1170. — Saint Thomas de Cantorbéry est assassiné par l'ordre d'Henri II, roi d'Angleterre.

1172. — Conquête de l'Irlande par Henri II.

1187. — Saladin, sultan d'Égypte, bat les chrétiens à Tibériade. La même année il leur enlève Jérusalem.

1189. — Troisième croisade, conduite par Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion et Frédéric Ier Barberousse.

1190. — Ordre teutonique des chevaliers allemands, fondé par le duc Frédéric de Souabe.

Les croisades donnent naissance aux armoiries.

XIIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le XIIIe siècle est comme l'épanouissement de la sève catholique. Il s'ouvre par le glorieux pontificat d'Innocent III, qui fait sentir à toute l'Europe la bienfaisante influence de la papauté. De nouveaux ordres religieux donnent aux populations, avec l'exemple de leurs vertus, l'enseignement de la vérité. Trois conciles œcuméniques s'occupent des grands intérêts de la chrétienté et de la fin du schisme d'Orient. La France, puissante et respectée sous saint Louis, est à la tête du mouvement de l'Europe, pendant que l'Angleterre est troublée par des factions.

L'Allemagne est définitivement séparée de l'Italie. Les petits États qu'elle renferme profitent de l'anarchie d'un long interrègne pour se rendre indépendants, tout en conservant entre eux des rapports hiérarchiques. Au nord de l'Italie, les Guelfes et les Gibelins sont toujours aux prises, tandis que la maison d'Anjou et celle d'Aragon se disputent le midi. En Espagne, le croissant recule devant les armes victorieuses des chrétiens. Les États du nord de l'Europe sont tout à leurs querelles particulières.

L'apparition des Mongols bouleverse l'Orient, le couvre de ruines et détruit le califat de Bagdad.

Les croisades fondent à Constantinople un empire latin, bientôt renversé par la perfidie grecque. Malgré l'éclat qu'elles répandent sur les armes des chrétiens, les croisades ne peuvent sauver la Palestine, qui, vers la fin de ce siècle, retombe au pouvoir des infidèles.

Les arts et les lettres, inspirés par le catholicisme, léguent aux siècles à venir des chefs-d'œuvre impérissables.

Église.

Le pontificat d'Innocent III était déjà glorieux lorsque s'ouvrit le XIIIe siècle (119[illegible]); il peut être considéré comme l'époque la plus brillante de l'histoire du moyen âge. Ce

grand pontife avait compris dans toute son étendue la haute mission que lui donnait sa dignité de vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il se considérait comme le père de la grande famille chrétienne, sans faire acception des races ou des distances; aussi, tout en veillant avec sollicitude sur les affaires ecclésiastiques, il intervenait partout où les intérêts tant spirituels que temporels de la société réclamaient ses soins ; et il maintenait avec une égale fermeté les droits des peuples et des princes, en rappelant sans cesse aux uns et aux autres leurs devoirs plutôt que leurs droits.

Innocent III, de l'illustre famille des Conti, avait à peine trente-sept ans lorsque la voix des cardinaux l'appela à succéder à Célestin III. Il avait étudié à Paris, à Rome, à Bologne, et joignait à une grande science les qualités naturelles les plus aimables; mais ce qui le distinguait surtout, c'était une dévotion ardente dans la célébration des offices divins, le zèle pour le maintien de la doctrine de l'Église, et une charité si tendre pour les pauvres, qu'il consacrait une partie considérable de ses revenus à leur soulagement.

En montant sur la chaire de Saint-Pierre, Innocent se proposa trois grands desseins : la délivrance de l'Église d'Orient opprimée par les Turcs, la restauration de la discipline ecclésiastique et la destruction des hérésies.

Son premier soin fut de rétablir l'autorité pontificale dans les États de l'Église où dominaient tyranniquement plusieurs seigneurs, puis il fit alliance avec les villes de la Lombardie et de la Toscane. Tuteur du jeune Frédéric, fils d'Henri VI, il lui fit donner une éducation brillante, et administra avec la plus haute sagesse le royaume de Sicile pendant sa minorité. Cependant les électeurs n'ayant pu s'entendre pour donner un successeur à l'empereur Henri IV (1198), deux princes furent élus, Philippe de

Souabe et Othon de Brunswick. Innocent, qui s'était efforcé de mettre fin à la guerre entre les deux rivaux, fit reconnaître pour seul empereur Othon IV lorsque Philippe fut assassiné, et lui donna à Rome la couronne impériale (1209).

Othon, oubliant bientôt ce qu'il devait au pape, porta atteinte à la liberté et aux droits de l'Église sans égard aux réclamations du pontife, qui se vit contraint de l'excommunier (1211), puis de le déposer, à cause des excès auxquels il s'était porté. Les princes allemands, sous l'influence d'Innocent, élurent alors Frédéric II, à la condition qu'il renoncerait à la Sicile dès qu'il recevrait la couronne impériale (1215).

L'Allemagne n'avait pas seule occupé Innocent. Dès les premières années de son pontificat, il avait pris la défense d'Ingelburge, répudiée sans motif par Philippe-Auguste, roi de France: il fallut toute l'énergie du pontife pour triompher de la passion du roi, qui ne céda que lorsque l'interdit eut été mis sur tous les domaines de la couronne.

Vers le même temps le vigilant pontife forçait Alphonse IX, roi de Léon, de rompre un mariage contraire aux lois de l'Église; en Hongrie, il réconciliait les fils du roi, tandis qu'il maintenait la paix dans la Bulgarie et apaisait en Norvége les guerres civiles et les révoltes.

L'Angleterre appelait aussi son attention. Ce royaume gémissait alors sous le gouvernement tyrannique de Jean-Sans-Terre. A tous ses actes arbitraires, Jean venait d'ajouter l'oppression de l'Église, en imposant pour le siége unique de Cantorbéry deux prélats de son choix. Le pape rejeta les deux prétendants et fit élire Étienne Langhton. A cette nouvelle, le roi entra dans un de ces accès de fureur qui lui étaient ordinaires, et commença à persécuter le clergé. Innocent mit d'abord l'interdit sur l'Angleterre; ensuite, à la prière des barons, il délia les Anglais du ser-

ment de fidélité (1212). Jean essaya encore de résister, mais il était vaincu. Il s'humilia et obtint son pardon. C'est alors que, renouvelant l'acte d'Henri II (1173), il se déclara feudataire du Saint-Siége. Peu de temps après, le pontife impartial soutenait Jean contre ses barons qui lui avaient arraché, en violation du serment féodal, la grande charte des libertés anglaises.

Cependant les multitudes s'étaient émues à la voix de Foulques, curé de Neuilly, chargé de prêcher une nouvelle croisade; et une armée était prête à s'embarquer pour l'Orient, lorsque Venise, dont les vaisseaux devaient transporter les croisés, parvint à faire tourner au profit de son ambition ces grands armements de la France. Le doge Dandolo, malgré les réclamations et les menaces d'Innocent, entraîna les chevaliers français, armés pour la défense des saints lieux, à la conquête de la ville de Zara en Dalmatie et à celle de Constantinople. Ainsi fut fondé, dans l'ancienne Bysance, l'empire latin qui ne dura qu'un demi-siècle, et dont les avantages furent plus apparents que réels, même pour les Vénitiens.

Une autre croisade se préparait alors contre de dangereux ennemis de l'Église qui la menaçaient au centre même de l'Europe. Les diverses sectes manichéennes, connues depuis le IIIe siècle de notre ère, semblaient réunies et comme concentrées dans le midi de la France, où elles se confondaient sous le nom d'Albigeois, de la ville d'Alby leur centre principal. Poursuivis par les empereurs d'Orient, les Manichéens qui admettaient l'éternité de deux principes, le bien et le mal, rejetaient l'autorité du pape, niaient les dogmes, repoussaient les sacrements et les prières pour les morts, et s'étaient constitués en sociétés secrètes; ils traversèrent ainsi les siècles en silence, apparaissant à de longs intervalles, à Constantinople, en Bulgarie, à Rome, en Lombardie, « semblables, dit le père

Lacordaire, à ces monstres qui suivent au fond de l'Océan des routes ignorées, et qui parfois seulement élèvent au-dessus des flots leurs têtes séculaires. »

La coupable faiblesse du clergé, la corruption de la noblesse impatiente du joug de l'Église, les chants licencieux des troubadours et la sensualité de la littérature méridionale, favorisèrent le développement de l'erreur dans le Languedoc. Les hérétiques, sous la protection du comte de Toulouse Raymond VI, se portèrent aux plus grands excès contre les catholiques; les principales villes devinrent des centres d'où les doctrines les plus dangereuses se répandaient parmi des populations ignorantes et corrompues, menaçant de bouleverser la société politique et religieuse en altérant les dogmes, principe et base de la morale.

Innocent III, instruit du danger que courait la Foi dans le Languedoc, y envoya des religieux de Cîteaux, auxquels vint se joindre l'évêque d'Osma accompagné de saint Dominique, et il les chargea de travailler à convertir les hérétiques. Malgré leurs pieux efforts, la secte restait debout, toujours favorisée par Raymond VI. Le légat du Saint-Siége Pierre de Castelnau, après avoir essayé de la douceur pour ramener le comte, l'excommunia : celui-ci s'en vengea en faisant assassiner le légat. A cette nouvelle, le pape fit prêcher une croisade contre les Albigeois. Nous en suivrons les détails dans l'histoire de France à laquelle elle appartient; ici nous l'exquisserons rapidement et seulement pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

(1209.) Une armée nombreuse s'assembla à Lyon sous le commandement du comte Simon de Montfort : Raymond effrayé feignit de se réconcilier avec l'Église; cette démarche détourna les croisés de la ville de Toulouse, et ils allèrent s'emparer de Béziers. Raymond se croyant sauvé retourna à l'erreur, leva une armée composée d'hérétiques et appela à son aide Pierre d'Aragon; mais la brillante vic-

toire de Muret dispersa les Albigeois. Toulouse fut donnée à Simon de Montfort, tandis que Raymond allait à Rome abjurer de nouveau ses erreurs. La mort de Simon, arrivée en 1218, ranima les espérances des hérétiques, et Raymond VI reparut à leur tête. Il eut pour successeur son fils Raymond VII, albigeois fanatique. Cependant Amaury, fils de Simon de Montfort, n'ayant pu sauver l'héritage paternel, céda au roi de France Louis VIII ses droits sur le comté de Toulouse. Dès lors la guerre perdit tout caractère religieux et devint uniquement politique, ainsi que nous le verrons ailleurs. Elle se termina en 1229 par le traité de Meaux, qui agrandit la France du bas Languedoc, fit passer le comté de Toulouse dans la famille royale et mit le Saint-Siége en possession du Comtat-Venaissin.

Cette guerre, commencée au nom de la religion, continuée et terminée par la politique et l'ambition, a été poursuivie avec un acharnement dont les ennemis de l'Église se sont plu à rejeter sur elle tout l'odieux, au lieu d'en chercher les causes dans les antipathies nationales qui divisaient les hommes du Nord et ceux du Midi; dans les passions ardentes des méridionaux, excitées encore par les chants des troubadours; et enfin dans le fanatisme que l'on a toujours vu accompagner les guerres religieuses. Pour rendre l'Église responsable des excès commis par les croisés, il faudrait qu'elle les eût commandés, et qu'eux seuls s'en fussent rendus coupables; mais, tout historien impartial doit reconnaître que ces excès furent ordinairement, de part et d'autre, des représailles que les chefs catholiques étaient impuissants à arrêter; que « quant à Innocent III, dit Hurter, il n'avait aucune connaissance claire et précise du détail des événements; et on voit évidemment par une lettre du pape à Philippe-Auguste, que les légats n'avaient informé le pontife que de ce qui pouvait légitimer leurs mesures contre Raymond. Quand, à la fin, la

vérité lui arriva plus entière, Innocent écrivit à ses légats et à Simon de Montfort une lettre, où il condamne sévèrement beaucoup de choses qui s'étaient faites par cupidité. Ni la joie que lui faisait éprouver la fin de l'hérésie, ni les diverses preuves de vénération données par le comte, ne purent arrêter la sévérité de ses justes représentations. »

L'injustice et la mauvaise foi peuvent seules faire peser sur Innocent III le sang versé dans la croisade des Albigeois. A lui l'idée de la croisade, idée essentiellement juste, comme l'ont prouvé ses résultats; en effet, elle a sauvé la France de la barbarie où l'eussent replongée les sectaires, si la force n'eût été employée pour réprimer leurs excès; s'il y a eu des représailles cruelles, des violences, le blâme doit retomber sur ceux auxquels l'exécution de la croisade avait été confiée; et encore est-il juste de dire que ce blâme est atténué, lorsque l'on considère avec impartialité la fourberie, les crimes et les outrages des Albigeois.

Qu'on nous laisse donc le répéter encore une fois : c'est à l'Église que la société moderne doit sa civilisation et sa liberté; si dans l'emploi des moyens qu'elle a pris pour lui conquérir ces biens, l'humanité a apporté ses abus et ses passions, n'y a-t-il pas de l'ingratitude à s'en faire des armes contre elle? Admirons plutôt le bien qu'elle a réalisé, en dépit des obstacles que ces abus et ces passions lui ont suscités.

Le glorieux pontificat d'Innocent III vit naître deux ordres célèbres, les Franciscains et les Frères-Prêcheurs ou Dominicains, destinés à combattre par la prédication, les arts et l'exemple, les hérésies et le relâchement des mœurs. Ces deux nouveaux ordres se faisaient remarquer par leur obéissance et leur dévoûment au Saint-Siége, à l'autorité duquel les Albigeois refusaient de se soumettre. Par leur détachement des biens de la terre, ils montraient à ces pré-

tendus imitateurs des apôtres la pratique de la vraie pauvreté, de la sincère humilité, en un mot la vie véritablement apostolique. En unissant la prière à la prédication, c'est-à-dire la vie active à la vie contemplative, ils étaient des modèles vivants pour le clergé déchu, et relevaient dans l'esprit des peuples le caractère sacerdotal, que le relâchement des mœurs et les satires des poëtes avaient altéré.

Le fondateur des Franciscains fut saint François, né dans la ville d'Assise en Ombrie. Renonçant aux plaisirs de la jeunesse, il se voua à la pratique d'une pauvreté absolue, dans laquelle il eut bientôt des imitateurs qui s'attachèrent à lui. Il composa pour ses premiers disciples une règle que le pape Innocent approuva de vive voix en 1210. Le saint fondateur donna à ses religieux le nom de *Frères Mineurs;* après sa mort on leur donna celui de *Franciscains.* Sous la direction de saint François, sainte Claire fonda l'ordre des *Pauvres Clarisses*, auxquelles il donna une règle austère.

Saint Dominique, né en Espagne, à Calahorra, de la noble famille de Guzman, se fit connaître pendant la guerre des Albigeois par son zèle plein de douceur pour convertir les hérétiques. Quoi qu'en aient dit les ennemis de l'Église, le saint missionnaire n'employa pour ramener les Albigeois que la prière et la prédication. La vue de l'ignorance religieuse des populations qu'il était chargé d'évangéliser, lui inspira la pensée de fonder un ordre spécialement chargé de la prédication. Il lui donna la règle de saint Augustin, et y ajouta quelques constitutions particulières appropriées aux besoins des temps. Ses religieux reçurent le nom de *Frères Prêcheurs* ou de Dominicains. Cet ordre fut approuvé en 1216; il s'est toujours distingué par l'orthodoxie de sa Foi et sa science théologique.

Les admirables exemples de vertu donnés par les reli-

gieux de ces deux ordres, étonnèrent le monde et firent désirer à beaucoup de personnes, retenues par les liens du siècle, de se rapprocher le plus possible de leur vie angélique et mortifiée. Alors saint François d'Assise, puis saint Dominique ajoutèrent, chacun à leur institut, un tiers-ordre en faveur des hommes et des femmes, pour lesquels ils composèrent une règle particulière appropriée aux devoirs de leurs états divers. Sous le nom de frères et de sœurs de la pénitence, les membres de l'un et de l'autre tiers-ordre se multiplièrent rapidement dans toutes les classes, et exercèrent une grande influence sur la régénération morale de la société. Nous parlerons plus tard des saints illustres et des savants qu'ils ont donnés à l'Église. Les Dominicains se distinguèrent dès lors, comme dans la suite, par un zèle incomparable pour les missions : la Bulgarie, la Grèce, l'Arménie, la Perse, la Tartarie, l'Inde, l'Éthiopie, l'Irlande, l'Écosse, le Danemark, la Suède, la Pologne, la Prusse, la Russie, et jusqu'aux glaces du Groënland, furent successivement le théâtre de leurs courses apostoliques.

Saint Louis, roi de France, se plaisait à témoigner son respect et son affection aux Franciscains et aux Dominicains. Il aimait à dire que s'il pouvait se partager, il donnerait la moitié de lui-même à saint Dominique, et l'autre moitié à saint François.

Tandis qu'Innocent III bénissait et encourageait ces nouvelles milices qui se proposaient la défense de Dieu et de son Église, il s'occupait de la réunion d'un grand concile. Ce fut le quatrième de Latran (1215), le douzième œcuménique et le plus nombreux de tous ceux qui avaient été tenus en Occident. On y prit des mesures importantes pour extirper les hérésies, rétablir la discipline ecclésiastique, et donner un plus grand développement aux études théologiques. Un décret rendit obligatoires la confession

annuelle et la communion pascale, un autre approuva l'ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François d'Assise; enfin le même concile proscrivit l'usage des jugements de Dieu qui donnaient lieu à une foule d'abus judiciaires.

(1216.) Innocent III mourut huit mois après le concile de Latran, et un pontificat de dix-huit ans glorieux en tout point. Ce grand pape a été vivement attaqué par les ennemis de l'Église, Voltaire, Hume, Michelet; mais il a été noblement justifié par la plume protestante du savant Hurter, que ses études consciencieuses ont amené au catholicisme.

Le concile de Latran s'était beaucoup occupé des travaux des chrétiens d'Orient, et avait invité tous les princes à se croiser; André de Hongrie seul répondit à cet appel; ses succès partiels restèrent sans résultat. Une autre armée, sous la conduite du légat Pélage, s'empara de Damiette (1219), mais elle fut forcée de la rendre deux ans après.

Honorius III avait remplacé Innocent III. Le nouveau pontife fondait de grandes espérances sur l'empereur Frédéric II, si paternellement protégé par son prédécesseur; il vit bientôt qu'il s'était trompé. Frédéric, malgré ses serments, et oubliant qu'il devait au Saint-Siége tout ce qu'il possédait, refusa de se désister de la couronne de Sicile lorsque, en 1218, il reçut celle de l'empire, et ne s'occupa que de l'affermir dans sa famille.

« Il sacrifia tout à ce projet, dit l'abbé Blanc, sa parole et ses serments, les droits d'autrui, comme les intérêts de l'Église, même son honneur de chrétien. » Pour assurer sa domination dans le royaume de Naples, il essaya d'en changer les lois et l'organisation, sans s'inquiéter de la suzeraineté de l'Église; non content de cela, il s'entoura d'une garde sarrasine, et refusa d'accomplir son vœu d'aller au secours de Jérusalem. Le pape réclama inutile-

ment contre de tels actes; sa patience, ses délais ne firent qu'encourager l'empereur, dont la politique ralluma la guerre en Lombardie.

Les Guelfes et les Gibelins reparurent; ceux-ci tenant pour le parti impérial, ceux-là représentés par l'ancienne ligue lombarde pour la liberté de l'Italie (1227). Honorius venait de conclure un armistice entre Frédéric II et les villes lombardes lorsqu'il mourut. Son successeur Grégoire IX, quoique octogénaire, était le pape qu'il fallait pour résister aux violences de l'empereur, et il déploya une énergie digne de son oncle Innocent III.

L'empereur, sollicité par lui de partir pour la Terre-Sainte, fit semblant de s'embarquer, puis revint brusquement, prétextant une maladie. Le pontife, justement irrité, l'excommunia. Frédéric répondit à cet anathème par un manifeste violent contre l'Église, et partit.

Sa conduite en Palestine fut ce qu'on pouvait attendre d'un prince excommunié; au lieu de combattre, il négocia pour la possession de Jérusalem, ce qui indisposa les chrétiens contre lui. Rentré en Italie, il promit beaucoup pour se faire absoudre; mais son manque de foi à sa parole et ses tentatives pour soumettre toute l'Italie à son autorité, forcèrent Grégoire de l'excommunier de nouveau et de délier ses sujets du serment de fidélité (1139).

Dès lors Frédéric ne garda plus de mesure; il proclama dans un manifeste sa souveraineté absolue dans les choses temporelles et spirituelles, en appela du pape à un concile général, puis il alla assiéger Rome. Dans ces circonstances critiques Grégoire convoqua un concile; un grand nombre de prélats se rendirent à Gênes, d'où ils s'embarquèrent pour se rendre à son appel; mais Enzius, fils naturel de Frédéric, attaqua les vaisseaux qui les portaient, en coula bas une partie, et en captura beaucoup d'autres. Les évêques furent faits prisonniers et conduits à

Pise. Grégoire en mourut de douleur (1241). Son successeur Célestin IV mourut dix-huit jours après son élection.

Frédéric, se croyant assuré du triomphe, empêcha pendant deux ans l'élection d'un nouveau pontife. A la fin, dans la crainte d'irriter l'opinion publique, il permit la réunion du conclave; le cardinal de Fiesque fut élu, et il prit le nom d'Innocent IV. *Fiesque était mon ami,* dit Frédéric en apprenant ce choix, *mais le pape sera mon ennemi.* Innocent promit cependant à l'empereur de lever les censures qu'il avait encourues, et ne mit à l'absolution que quelques conditions indispensables pour s'assurer de la fidélité de ce prince : Frédéric prétendait être absous sans délai et sans condition. Sur le refus d'Innocent, l'empereur voulut s'emparer du pontife; celui-ci chercha un refuge à Lyon, ville libre, où il convoqua le treizième concile œcuménique (1245).

Un grand nombre d'évêques et d'abbés s'y trouvèrent. Après avoir réglé des affaires importantes concernant les rapports des Églises d'Orient et d'Occident, on s'occupa de la querelle avec l'empereur. La discussion dura plusieurs jours. Frédéric, défendu par son chancelier Thadée de Suesse, fut excommunié avec un appareil terrible. Pendant la lecture de la sentence, le pape et les cardinaux tenaient des cierges allumés, et ils les éteignirent en les renversant, au moment où fut prononcé l'anathème.

En apprenant la sentence pontificale, Frédéric entra dans un accès de fureur; se faisant apporter sa couronne, il l'enfonça sur sa tête : *Je la tiens encore,* dit-il d'une voix terrible et menaçante; *avant qu'on me l'arrache, il y aura bien du sang répandu.* Il voulut soulever les princes contre l'autorité qui venait de le frapper, mais la voix du pontife fut plus entendue que celle du coupable empereur. Frédéric passa dans les guerres civiles et les chagrins les cinq années qu'il survécut au concile.

Dans le premier concile de Lyon, le pape ordonna que le chapeau rouge serait à l'avenir la marque distinctive des cardinaux : cette couleur leur rappelle qu'ils doivent être prêts à donner leur sang pour la défense de l'Église.

Dès qu'ils connurent la déposition de Frédéric, les princes allemands lui donnèrent pour successeur le landgrave de Thuringe Henri Raspon, et, à sa mort, arrivée en 1247, Guillaume, comte de Hollande. Conrad, fils de Frédéric, élu roi des Romains depuis 1234, lutta successivement contre ces deux princes, tandis que son père combattait dans la Pouille, s'entourait de Sarrasins, persécutait les moines, et, tourmenté par les soupçons, faisait mourir ses plus fidèles serviteurs.

Après la mort de Frédéric II, Innocent IV revint à Rome et prit possession de la Sicile comme d'un fief vacant appartenant à l'Église; à ce titre il l'offrit à plusieurs princes, mais aucun n'osa accepter une couronne qu'il fallait conquérir sur Conrad, fils de Frédéric, qui s'était fait proclamer empereur à la mort de son père, sous le nom de Conrad IV. Conrad étant mort en 1253, le pape se montra disposé à protéger son fils Conradin, âgé de trois ans; alors Manfred, frère naturel et tuteur du jeune prince, se soumit.

Bientôt l'ambition et les violences de Manfred rompirent ce bon accord; sommé par le pape de venir justifier sa conduite, il alla rejoindre la garde sarrasine établie par son père, et marcha contre Rome. Sur ces entrefaites Innocent IV mourut. Manfred refusa l'hommage à Alexandre IV, son successeur, et se fit couronner à Palerme. De tels actes décidèrent le pape à l'excommunier. pour se venger, Manfred menaça les États du pape : le pontife mourut avant le rétablissement de la paix (1261). La lutte continua sous Urbain IV. Son successeur Clément IV donna enfin la couronne de Sicile à Charles

d'Anjou, frère de Louis IX, roi de France. Manfred fut tué à la bataille de Bénévent qui assura le trône à Charles.

Malgré les sages avertissements de Clément IV, Charles d'Anjou régna avec une telle dureté qu'il se rendit odieux à ses sujets. Les mécontents appelèrent Conradin; le pape l'avertit et finit par l'excommunier, quand il le vit pénétrer en Italie, entraîné par de dangereux conseils (1267). Conradin, vaincu à Tagliacozzo, tomba entre les mains de Charles d'Anjou, et eut la tête tranchée sans égard aux vives réclamations du pape (1269).

Pour ne pas interrompre le récit des querelles du Saint-Siége et de la maison impériale de Hohenstaufen, nous avons négligé de parler de saint Louis, sous le règne duquel la France était heureuse ; de ses vertus qui consolaient l'Église, troublée par l'ambition de Frédéric II ; et de la septième croisade dont les résultats ne furent pas ce qu'on en avait espéré. Il est temps d'y revenir.

Le traité que Frédéric II avait conclu avec les Turcs lorsqu'il avait passé en Palestine, poursuivi par les anathèmes de Grégoire IX, n'avait pas empêché les Musulmans de se rendre de nouveau maîtres de Jérusalem. Mais les malheurs de la Palestine furent portés au comble lorsque parurent les Turcs Kowaresmiens : expulsés de leur patrie par les Mongols, ils se jetèrent sur le pays et le changèrent en un désert. C'est alors que saint Louis prit la croix et s'embarqua pour l'Égypte. Ses premiers succès furent rendus inutiles par les revers qui suivirent et par sa captivité (1249); sa Foi et son courage dans les fers excitèrent l'admiration des infidèles. Rendu à la liberté, il passa quatre ans en Palestine à fortifier les villes, à apaiser les discordes; mais après son départ (1254) les Mamelouks, milice mercenaire des sultans d'Égypte, et devenus maîtres de ce pays, enlevèrent aux chrétiens les principales villes qu'ils possédaient encore.

En 1270 saint Louis entreprit une seconde croisade : ce fut la huitième. Trompé par de faux rapports, il alla en Afrique, croyant avoir un allié dans le sultan de Tunis; mais à son arrivée, il trouva un ennemi qui lui refusa l'entrée de sa capitale. Louis mourut d'une maladie contagieuse sous les murs de cette ville; avec lui s'évanouit le dernier élan de l'amour des peuples pour la Terre-Sainte. Depuis lors la décadence de la domination chrétienne en Orient ne put être arrêtée.

(1268.) Deux ans avant saint Louis, le pape Clément IV était mort. Les cardinaux ne pouvant s'entendre sur le choix de son successeur, le siége apostolique resta vacant pendant près de trois ans. Enfin Grégoire X fut élu (1271). Il porta sur la chaire de Saint-Pierre deux grands désirs : une croisade pour secourir les chrétiens de la Palestine dont il avait vu les souffrances, et la réunion des Grecs à l'Église latine. Dans ce dessein, il convoqua un concile à Lyon, et ce fut le quatorzième œcuménique.

Les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople Michel Paléologue, y reconnurent la procession du Saint-Esprit et la suprématie de l'Église romaine; on y imposa tous les biens ecclésiastiques pour fournir aux frais de la croisade projetée, et l'on fit de sages règlements, dans le but d'assurer à l'avenir la prompte élection du souverain pontife.

(1276.) Grégoire X mourut peu après le concile de Lyon. Huit papes montèrent successivement sur le trône pontifical en moins de vingt ans : quelques-uns ont eu un règne si court que nous ne ferons que les nommer : Innocent V (1276), Adrien VI (1276), Jean XXI (1277).

Nicolas III, qui monta sur la chaire de Saint-Pierre en 1277, déploya une grande activité pour faire face à tous les besoins de l'Église et de l'Italie. Il empêcha l'ambitieux Charles d'Anjou de faire la guerre aux Grecs nouvelle-

ment réconciliés avec l'Église, et obtint une trêve entre le roi de France Philippe le Hardi, et celui de Castille Sancho IV. La prudence et la sagesse de ce pontife surent contenir l'un par l'autre, au profit de l'indépendance du Saint-Siége et de la liberté de l'Italie, l'empereur d'Allemagne Rodolphe de Habsbourg, toujours prêt à faire revivre les anciennes prétentions impériales, et le roi de Naples Charles d'Anjou, qui voulait étendre sa domination sur toute la péninsule. Enfin, par ses légats, Nicolas III pacifia l'Italie, en réconciliant les villes de la Toscane et en apaisant les factions. Tant de choses réalisées pendant un si court pontificat ont attiré à ce grand pape les éloges des ennemis de l'Église. Son successeur Martin VI (1281) soutint contre Pierre d'Aragon les droits de Charles d'Anjou sur la Sicile, après l'affreux massacre des Français à Palerme, et cependant il fit tous ses efforts pour maintenir la paix.

En 1285, le trône pontifical fut occupé par Honorius IV; après lui, Nicolas IV (1288) travailla à la délivrance de Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou.

A la mort de Nicolas IV, les cardinaux se divisèrent et formèrent deux partis représentant chacun une famille puissante. Cette division donna lieu à des émeutes, à des séditions qui ensanglantèrent Rome : ces tristes événements se prolongèrent pendant vingt-sept mois. A la fin, un cardinal ayant parlé d'un saint moine qui lui avait écrit pour le menacer de la colère de Dieu si la vacance du Saint-Siége se prolongeait, tous les cardinaux, comme inspirés, élurent ce même moine Pierre Morone; celui-ci, après quelques hésitations, accepta le pontificat et prit le nom de Célestin V (1294). Le nouveau pontife, étranger aux affaires, sentit bientôt que le fardeau qu'il avait accepté était au-dessus de ses forces; reconnaissant donc humblement son incapacité, il abdiqua quelques mois

après son élection. Les cardinaux lui donnèrent pour successeur le cardinal Cajétan, qui s'était distingué sous les règnes précédents : il prit le nom de Boniface VIII (1294). Tous les papes qui avaient occupé la chaire de Saint-Pierre pendant la dernière partie du XIII[e] siècle, n'avaient pas cessé d'appeler les chrétiens au secours de leurs frères opprimés par les Turcs, mais leur voix était restée sans écho; rien ne pouvait plus réveiller l'enthousiasme des croisades : d'autres intérêts occupaient l'Europe. En 1291, Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs, le dernier boulevard des chrétiens en Orient, tomba au pouvoir des Mamelouks, après une longue et vigoureuse résistance des habitants abandonnés à leur faiblesse, et la domination chrétienne en Orient fut ensevelie sous les ruines de cette malheureuse cité.

Pendant que les papes se succédaient rapidement sur le siége apostolique, et que les chrétiens succombaient en Orient, l'Allemagne respirait sous le gouvernement de l'empereur Rodolphe; mais la Sicile était en feu par l'ambition de Pierre d'Aragon, qui y en avait chassé Charles d'Anjou.

Nous avons, à la date de leur fondation, parlé des deux grands ordres fondés par saint Dominique et saint François d'Assise. Ce ne furent pas les seuls qui vinrent offrir à l'Église le secours de leur zèle et de leurs prières; les Carmes et les Augustins formèrent, avec les Dominicains et les Franciscains, les quatre ordres appelés Mendiants, parce qu'ils vivaient d'aumônes. Les Carmes étaient primitivement des ermites, retirés sur le mont Carmel dans la Palestine; Albert, patriarche latin de Jérusalem, leur donna, en 1209, une règle que le pape Honorius III approuva. Selon une pieuse légende, le sixième général de l'ordre, Simon Stock, reçut de la sainte Vierge le vêtement appelé Scapulaire. Les Augustins furent formés de

cinq congrégations d'ermites sous la règle de saint Augustin. Le XIIIe siècle vit encore naître, pour la rédemption des captifs, l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, fondé par saint Pierre de Nolasque, et celui des Servites ou *Serfs de Marie*, qui eut pour fondateurs sept Florentins.

Ces ordres religieux eurent une grande influence sur la société, non-seulement par leurs pieux exemples, mais aussi par leur science. Dieu les suscita au moment où l'esprit raisonneur, commençant à se développer dans les grands centres des études, menaçait la Foi des peuples, et ils devinrent un des plus fermes appuis de l'Église, par l'enseignement et les écrits d'un grand nombre d'hommes illustres sortis de leur sein.

Dans l'ordre de Saint-Dominique, brille au premier rang saint Thomas d'Aquin, né dans le royaume de Naples d'une famille noble ; à dix-sept ans il embrassa la vie religieuse et se fit bientôt remarquer par sa sainteté et sa haute intelligence. Il enseigna successivement la philosophie, la théologie, l'Écriture-Sainte, à Cologne, à Paris, à Bologne, à Naples. Son humilité lui fit refuser l'évêché de Naples. Saint Louis l'honorait d'une affection toute particulière et l'appelait souvent à sa cour. Thomas mourut en se rendant au second concile de Lyon. Il a laissé une foule d'ouvrages remarquables qui l'ont fait surnommer le *Docteur angélique:* le plus célèbre est sa *Somme Théologique*. Le pape Jean XXII disait que le docteur angélique avait fait autant de miracles qu'il avait écrit d'articles, et un hérésiarque du XVIe siècle s'écria en blasphémant : *Otez Thomas, et je détruirai l'Église.*

A côté de cet illustre docteur se place Albert le Grand, qui n'a été surpassé que par son élève saint Thomas d'Aquin ; il s'est fait remarquer par la prodigieuse variété de ses connaissances et ses nombreux écrits. Appelé à

l'évêché de Ratisbonne, il y renonça au bout de trois ans pour vivre dans sa cellule en simple religieux.

L'ordre de Saint-Dominique fut encore illustré pendant le XIIIe siècle par Vincent de Beauvais, Hugues de Saint-Chef et Raymond de Pennafort.

Parmi les Franciscains, saint Bonaventure doit être cité le premier. Il reçut le jour en Toscane, et à vingt-deux ans, par reconnaissance pour saint François d'Assise, dont les prières l'avaient guéri dans son enfance d'une maladie grave, il entra dans son ordre.

Il eut pour maître le célèbre Franciscain Alexandre de Halès, dont le nom ne peut être séparé de celui de son élève. Bonaventure professa à Paris la philosophie et la théologie avec le plus brillant succès, et devint, malgré lui, général de son ordre, cardinal et évêque d'Albano. Il s'unit de la plus étroite amitié avec saint Thomas d'Aquin. L'onction qui règne dans ses ouvrages lui a mérité le titre de *Docteur séraphique*. Appelé au second concile de Lyon, il n'en vit pas la fin, et mourut avant les dernières sessions.

L'ordre des Franciscains donna encore à l'Église et aux lettres, pendant le XIIIe siècle, Jean Duns-Scot, anglais aussi bien qu'Alexandre de Halès; Roger Bacon, surnommé le Docteur admirable; et saint Antoine de Padoue, dont les sermons étaient tellement goûtés que souvent il fut obligé de prêcher en rase campagne.

En dehors de ces deux ordres célèbres, nous ne citerons, parmi les écrivains ecclésiastiques, que Robert de Sorbon, chapelain du roi saint Louis. Il est moins célèbre par ses écrits que par le fameux collége qu'il fonda en faveur des pauvres étudiants en théologie, et qui est devenu le plus célèbre dans l'Université, où il est encore appelé la *Sorbonne*.

La poésie liturgique s'enrichit alors de la belle hymne

Veni Sancte Spiritus, attribuée à Innocent III, du *Dies iræ* et du *Stabat Mater*. Mais aucune de ces pieuses productions n'égale le livre de l'*Imitation* de Jésus-Christ, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, a dit Fontenelle, puisque l'Évangile vient de Dieu. On ignore quel est l'auteur de ce chef-d'œuvre; l'opinion se partage entre Thomas A-kempis et Jean Gerson, qui vivait plus tard.

Nous verrons, à l'article Belles-Lettres, la querelle qui éclata, vers le milieu du XIII[e] siècle, entre l'Université et les ordres Mendiants.

Un des caractères particuliers de ce siècle a été l'union de la science et de la sainteté; aussi, lorsque nous voulons parler des grands saints qui ont illustré l'Église, nous retrouvons la plupart des écrivains et des savants que nous venons de citer. C'est, dans l'ordre de Saint-Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Raymond de Pennafort, saint Hyacinthe et son frère saint Ceslas, et enfin, saint Pierre de Vérone, massacré par les Manichéens en Lombardie; dans l'ordre de Saint-François, saint Bonaventure, saint Antoine de Padoue, le B. Bernard et le B. Egidius. Une foule de saints parurent dans tous les rangs de la société : sur le trône nous trouvons en France, saint Louis, le modèle des rois; en Espagne, saint Ferdinand; en Allemagne, sainte Élisabeth de Hongrie; puis sainte Isabelle, la sœur de saint Louis et la fondatrice du monastère de Longchamp; saint Edmond, archevêque de Cantorbéry; saint Guillaume, archevêque de Bourges; sainte Gertrude, de l'ordre de Saint-Benoît; sainte Rose de Viterbe, sainte Marguerite de Cortone, et sainte Julienne de Liége, qui obtint du pape Urbain IV, en 1264, l'institution de la fête du Saint-Sacrement, dont saint Thomas d'Aquin composa l'office admirable.

Une autre gloire de ce siècle est l'institution du Rosaire par saint Dominique, dévotion devenue essentiellement

populaire; ce qui prouve combien elle est en rapport avec la nature et les besoins du cœur de l'homme.

Outre l'influence exercée par les ordres religieux qui, vivant dans un contact habituel avec le monde, lui donnaient, avec leurs exemples, l'enseignement de la Religion; outre les institutions pieuses, destinées à raviver la Foi des peuples, plus de trois cents conciles particuliers, réunis pour détruire les vices, condamner les erreurs et réprimer les abus, achevèrent d'imprimer au XIIIe siècle ce mouvement catholique qui le place à la tête de la vraie civilisation et du véritable progrès, le progrès moral.

Nous nous réservons de parler plus tard longuement de l'*Inquisition*, tribunal ecclésiastique, établi au commencement de ce siècle pour examiner les doctrines et arrêter la propagation de l'erreur. Ce terrible tribunal tant calomnié, n'était que la création d'une sorte de magistrature qui avait pour fonction de faire, à l'égard des hérétiques, ce que déjà les évêques faisaient dans leur diocèse depuis la constitution du pape Lucius. D'après cette constitution, les évêques devaient rechercher les hérétiques, faire tous leurs efforts pour obtenir qu'ils abjurent leurs erreurs, imposer une pénitence convenable aux repentants, et livrer au bras séculier ceux qui, étant bien convaincus, demeureraient obstinés.

Là, comme dans toute institution humaine, il se glissa des abus, et des juges ecclésiastiques mirent quelquefois leur puissance au service de leurs passions. Les ennemis de l'Église se sont emparés de ces faits, les ont multipliés, et s'en sont fait contre elle une arme terrible aux yeux de ceux qui étudient légèrement l'histoire. Il est donc nécessaire d'approfondir cette question; mais comme les abus qu'on reproche à l'Inquisition appartiennent surtout au XVe et au XVIe siècle, c'est à cette date que nous étudierons ce point de l'histoire.

France.

Nous avons vu dans le siècle précédent le commencement du règne de Philippe-Auguste, qui occupait le trône depuis 1180.

La triste affaire de son mariage avec Agnès de Méranie était à peine terminée par sa soumission à l'Église, que les nouvelles de l'Orient et la voix du pape Innocent III appelèrent de nouveau les peuples à une croisade.

A l'expiration de la trêve conclue par Richard Cœur-de-Lion avec Saladin, les chrétiens avaient repris les armes. Après une première défaite essuyée devant Joppé, ceux-ci avaient battu les Musulmans à Sidon; mais leurs forces ne pouvant tenir longtemps contre les Turcs, ils avaient signé une trêve et demandé du secours à l'Occident.

Foulques, curé de Neuilly, profita d'un tournois qui réunissait la noblesse dans la Champagne, pour proclamer la croisade. Boniface de Montferrat fut mis à la tête de l'expédition que le doge de Venise, Henri Dandolo, dirigea sur Constantinople malgré les réclamations d'Innocent III. Les croisés s'emparèrent de cette ville qui devint la capitale de *l'empire latin;* et Baudoin Ier, comte de Flandre, en reçut l'investiture.

Les résultats de la quatrième croisade furent au profit des Vénitiens; ils gardèrent les rivages, les îles de l'Archipel et plusieurs quartiers de la ville : la France n'y gagna qu'en influence. La joie que l'Église ressentit de la réunion des Grecs et des Latins, fruit de la conquête, ne fut pas longue, comme nous le verrons ailleurs.

Cependant Philippe-Auguste, tout occupé de sa gloire et du bonheur de la France, travaillait à donner au gouvernement royal de l'unité, en cherchant à ramener sous son autorité l'administration de la justice. Il réunit autour

de lui les grands vassaux de la couronne, et en choisit douze qu'il créa *pairs* de France, pour former une espèce de conseil souverain, chargé de décider les grandes questions du gouvernement. Cette *cour des pairs* se confondit plus tard avec la *cour du roi*, à laquelle était confiée l'administration de la justice. Le roi aimait à assembler les barons du royaume pour les entretenir des intérêts de la nation, et il les constitua ainsi en *parlement*.

(1202.) Sur ces entrefaites la guerre se ralluma avec l'Angleterre, où les violences de Jean-Sans-Terre avaient armé les seigneurs contre lui. Philippe, appelé comme suzerain, cita Jean-Sans-Terre et, sur son refus, se jeta sur ses possessions du continent. Le jeune Arthur de Bretagne, neveu du prince anglais, se joignit au roi de France, qui l'arma chevalier et lui donna en mariage sa fille Marie. Peu de temps après Arthur tomba au pouvoir de Jean-Sans-Terre; et le bruit courut que ce prince, pour s'en débarrasser, l'avait poignardé et jeté dans la Seine. A cette nouvelle un cri de vengeance se fit entendre. Philippe cita de nouveau le coupable devant la cour des pairs (1203): Jean, ayant refusé de comparaître, fut déclaré parricide et félon, et déchu de ses droits sur les provinces qui relevaient de la cour de France.

(1204.) Aussitôt Philippe-Auguste attaqua la Normandie au nord, pendant que les Bretons y pénétraient par le sud; la soumission de Rouen entraîna celle de toute la province, ce qui rendit à la couronne ce grand fief, cédé à Rollon 292 ans auparavant. Philippe confirma les priviléges de Rouen et les coutumes de la Normandie.

Trois corps d'armée chassèrent les Anglais du Poitou, de la Touraine et de l'Anjou. La Guyenne seule resta à Jean-Sans-terre. La Bretagne, sous la suzeraineté de la France, fut laissée à Alix, sœur d'Arthur, qui épousa Pierre de Dreux. Jean-Sans-Terre, dont les désordres et l'incapacité

avaient causé la ruine (1206), retourna en Angleterre, où il se vengea de ses revers sur le clergé qu'il pilla et rançonna (1209). Ses excès soulevèrent la nation, et le pape l'excommunia. Mais en apprenant que le roi de France armait contre lui, Jean se tourna vers le souverain pontife auquel il fit hommage de son royaume (1213). Dès lors Innocent III, ne pouvant refuser de protéger son vassal, ordonna à Philippe-Auguste de ne rien entreprendre contre le roi d'Angleterre.

Pendant que ces événements se passaient dans le nord, une guerre religieuse ensanglantait les belles provinces du midi, où s'étaient multipliées les diverses sectes manichéennes connues dans l'histoire sous le nom d'Albigeois. Mais pour laisser au récit de cette croisade tristement célèbre toute son unité sans anticiper les dates, nous la verrons plus tard.

Philippe-Auguste, docile à la voix du pape, mais ne voulant pas perdre ses armements, alla attaquer par terre et par mer Ferrand, comte de Flandre, pour le punir de son alliance avec le roi d'Angleterre. Le roi éprouva d'abord un échec dont il se vengea en ravageant le pays. Pendant ce temps, Ferrand suscitait contre Philippe-Auguste une coalition terrible, dans laquelle entrèrent l'empereur Othon IV, le roi d'Angleterre, les comtes de Boulogne et de Limbourg, de Hollande et de Brabant, et plusieurs vassaux directs de la couronne. Ces princes réglaient déjà entre eux le partage de la France : les biens ecclésiastiques devaient tous être distribués à des hommes d'épée.

L'important pour Philippe était de prévenir l'attaque de ses ennemis. Pendant que ceux-ci se réunissaient lentement, il pénétra dans la Flandre (1214); et il se dirigeait de Tournai sur Lille, lorsqu'on vint l'avertir que l'ennemi approchait. Aussitôt il rangea son armée en bataille le dos au soleil, près du village de Bouvines, et confia l'ori-

flamme (1) aux milices des communes que l'on voyait pour la première fois combattre avec le roi et la noblesse.

C'était un dimanche; Philippe voulait attendre au lendemain, mais les princes coalisés commencèrent l'attaque. La mêlée fut terrible; le roi paya de sa personne et courut de grands dangers. Tous les efforts des Français étaient dirigés vers le lieu où brillait l'aigle dorée de l'enseigne impériale, tandis que les Allemands réunissaient leurs forces contre le corps d'armée que dominait l'oriflamme. Après trois heures d'un combat meurtrier, Philippe-Auguste resta maître du champ de bataille. Ferrand, comte de Flandre, Renaud, comte de Boulogne, étaient prisonniers; le comte de Salisbury avait été contraint de se rendre, et l'aigle impériale était au pouvoir des Français.

Le retour du roi fut un triomphe. Paris le reçut avec une joie enthousiaste qui multiplia les fêtes pendant sept jours : on eût dit que le peuple pressentait les conséquences de la victoire de Bouvines, la première de nos grandes victoires nationales. Jean-Sans-Terre n'était pas à Bouvines; il était descendu à la Rochelle pour diviser les forces des Français en les attaquant de ce côté. Après quelques succès, il essuya près de Chinon une si sanglante défaite, qu'il acheta une trêve et courut cacher sa honte en Angleterre. Profitant de son humiliation, les barons anglais lui arrachèrent la *grande-charte*, base de leur liberté politique, sans pourtant revenir à son obéissance; ils offrirent même la couronne à Louis, fils aîné du roi de France (1216). Ce jeune prince l'accepta, malgré l'opposition apparente de son père et les représentations du pape.

Suivi d'une foule nombreuse de chevaliers, il débarqua en Angleterre sans éprouver la moindre résistance et entra dans Londres, où il fut bien accueilli par la noblesse et le

(1) Bannière de l'abbaye de Saint-Denys, que le roi allait prendre en grande cérémonie lorsqu'il se mettait en campagne.

peuple. La mort de Jean-Sans-Terre fit évanouir les rêves de Louis de France. A la voix du pape Honorius III, la nation proclama Henri III, fils de Jean, et le prince français, abandonné de ses partisans, fut obligé de repasser le détroit; mais, en loyal chevalier, ce ne fut qu'après avoir relevé de leurs serments ceux qui lui avaient fait hommage, et garanti sans rançon le renvoi de tous les prisonniers.

La croisade contre les Albigeois continuait dans le midi. Philippe-Auguste n'y prit jamais qu'une part indirecte; mais en 1219 son fils Louis de France alla se mettre à la tête des croisés. Après avoir guerroyé quelque temps, il revint auprès de son père dont la santé s'affaiblissait. En effet, Philippe-Auguste survécut peu au retour de son fils. Il mourut en 1223. Son corps fut porté à Saint-Denis avec une pompe extraordinaire.

La France dut beaucoup à ce prince. Ayant trouvé le royaume affaibli par le divorce de Louis VII et l'Angleterre puissante, il conserva habilement la paix avec Henri II; sous Richard, fils de ce prince, il prépara par sa politique la conquête des provinces détachées de la France; aussi, sous Jean-Sans-Terre, il lui fallut peu de temps pour recouvrer la meilleure partie de la dot de la reine Éléonore.

Nous avons vu les efforts de Philippe-Auguste pour fonder l'unité du gouvernement royal en créant un conseil souverain, formé de douze grands vassaux ou *pairs de France*. Il multiplia les communes par des concessions de chartes, encouragea l'Université par des priviléges, institua les archives du royaume, favorisa les associations commerciales, une entre autres, *la hanse parisienne*, qui, par la Seine, pourvoyait aux approvisionnements de Paris, dont elle avait fait en quelque sorte un port. C'est de cette association, antérieure à Philippe-Auguste, que provient

l'emploi du vaisseau comme emblème de la ville de Paris.

Ce prince fit paver une partie des rues de cette ville, construisit des églises, des hôpitaux, des aqueducs, et se préoccupa autant du bien-être de ses sujets que de sa propre gloire.

Louis VIII, âgé de trente-six ans lorsqu'il succéda à son père, fut sacré à Reims avec sa femme Blanche de Castille. Il ne fit que passer sur le trône, et il nous est plus connu par ses actions comme prince que comme roi.

(1224.) La trêve avec l'Angleterre étant expirée, Louis convoqua les grands vassaux en parlement, et déclara la reprise des hostilités : lui-même se mit à la tête de l'expédition. Cette campagne ne fut presque qu'une promenade militaire : en quelques mois Louis VIII enleva à Henri III l'Angoumois, le Limousin, la Saintonge, l'Aunis, et le Périgord.

(1225.) L'année suivante un singulier événement se passa en Flandre. Cette province était gouvernée par Jeanne, épouse du comte Ferrand, prisonnier depuis la bataille de Bouvines. Jeanne, fille de Baudoin Ier, empereur de Constantinople, était haïe des Flamands, qui l'accusaient de n'avoir rien fait pour obtenir la liberté de son mari captif au Louvre.

Tout à coup un homme à cheveux blancs arriva en Flandre, se disant Baudoin Ier, qu'on avait cru tué par les Bulgares. Jeanne refusa de le reconnaître pour son père, tandis que les populations se pressaient autour de lui et faisaient entendre des malédictions contre sa fille. Le vieillard, n'ayant pu répondre à certaines questions que le roi de France lui adressa, passa pour un imposteur, et Jeanne le fit mettre à mort : de là le nom de *Parricide* que le peuple donna à cette princesse.

C'est le moment de raconter la croisade des Albigeois, à laquelle Louis VIII prit une part active.

Depuis Charlemagne, aucune hérésie n'avait pu s'implanter sur le sol de la France, grâce à la vigilance de l'Église et à son zèle; mais au XIIe siècle les hérétiques se montrèrent partout. Nous avons parlé des Cathares, des Vaudois, des Albigeois, qui par leurs erreurs se rattachaient aux Gnostiques et aux Manichéens. Ces différents sectaires se fixèrent dans le midi de la France, où ils passèrent d'abord inaperçus, au milieu des débris des races diverses qui avaient traversé ou occupé ces provinces. L'ignorance du peuple, la faiblesse du clergé, la profonde corruption de la noblesse, la licence de la littérature, favorisèrent le développement de l'erreur, d'autant plus qu'elle était appuyée par Raymond VI, comte de Toulouse. Toulouse, Alby, Carcassonne, Béziers, Comminges, devinrent autant de foyers d'hérésies où les catholiques étaient en butte aux plus atroces persécutions. On incendia un grand nombre d'églises, d'abbayes et de couvents; toutes les lois divines et humaines furent violées par des bandes avides de meurtre et de pillage, mêlées aux hérétiques sous le nom de *routiers*.

Ces actes étaient la conséquence des doctrines manichéennes qui attaquaient à la fois la société domestique, la société politique et la société religieuse.

La vigilance du pape Innocent III comprit ce triple danger; et sa sollicitude lui opposa d'abord le zèle et la prédication des missionnaires, parmi lesquels on remarqua l'évêque d'Osma et saint Dominique. Ils firent de nombreuses conversions dans le peuple, mais les grands s'obstinèrent dans le mal. Raymond VI alla jusqu'à faire assassiner le légat du Saint-Siége Pierre de Castelneau, qui l'avait excommunié (1208). Ce crime décida Innocent III à faire prêcher une croisade contre les Albigeois.

Raymond VI était suzerain de Toulouse, de la haute Provence, du Quercy, du Rouergue, du Vivarais, du Gé-

vaudan, de l'Agenais, de Narbonne, de Nîmes, d'Uzès, de Béziers, de Comminges, et de Foix; il pouvait donc opposer des forces considérables aux armements faits contre lui. Il aima mieux feindre de se réconcilier avec l'Église pour éloigner le péril; et, après s'être soumis à la pénitence et avoir livré sept villes comme gage de son repentir, il promit de se joindre aux croisés pour *expulser* les hérétiques de ses États (1209).

Les croisés, réunis à Lyon, marchèrent alors contre Roger, vicomte de Béziers et albigeois zélé. La ville ne pouvait résister. Pendant que les chefs négociaient le salut des catholiques, des bandes indisciplinées auxquelles s'étaient joints toutes sortes de malfaiteurs, attaquèrent la ville sans en avoir reçu l'ordre et s'en emparèrent. Enivrés par ce succès inattendu, les vainqueurs se précipitèrent sur les habitants et les massacrèrent, sans égard pour l'âge, le sexe et la religion (1). Ces excès furent réprimés et non encouragés par les évêques, ainsi que ne cessent pourtant de le répéter les ennemis de l'Église. Les croisés allèrent ensuite attaquer Carcassonne, qui fut traitée avec une cruauté presque semblable. Jusque là l'expédition obéissait à plusieurs chefs; on résolut alors d'en confier la direction à un seul, et le choix tomba sur Simon de Montfort, dont les vertus égalaient le courage.

Comme aucun engagement ne retenait les croisés sous les drapeaux, un grand nombre partirent, et Montfort se vit exposé à perdre toutes ses conquêtes. Raymond VI en profita pour violer ses promesses; il rassembla une nombreuse armée d'hérétiques, et appela à son secours Pierre d'Aragon. Le roi donna sans plus tarder à Montfort les États de Roger, vicomte de Béziers.

(1) Pierre Césarius, historien obscur, est le seul qui ait prêté à l'abbé de Cîteaux ce mot cruel : *Tuez-les tous ; car Dieu connaît ceux qui sont à lui.* Il n'a jamais été prononcé. (*La Vérité historique*, tome II.)

(1211.) Les croisés s'emparèrent cependant de la ville de Lavaur, mais ils échouèrent devant Toulouse; la victoire de Castelnaudary les dédommagea de cet échec. Pour repondre à l'appel de Raymond VI, Pierre d'Aragon, à la tête de quarante-deux mille hommes, se préparait à écraser l'armée des croisés, lorsque Simon de Montfort, suivi seulement de quinze cents guerriers, alla l'attaquer à Muret et mit ses troupes en déroute. Ce brillant fait d'armes eut un grand retentissement; de tous côtés arrivèrent de nouveaux secours aux héros de Muret. Louis, fils de Philippe-Auguste, leur amena des forces considérables.

La guerre fut alors poussée avec une telle vigueur, que Raymond VI, vaincu sur tous les points, s'enfuit en Catalogne (1215). Philippe-Auguste donna alors l'investiture du comté de Toulouse à Simon, et lui envoya de nouvelles troupes. Pendant ce temps Raymond VI était allé implorer son pardon à Rome. Réconcilié avec l'Église, il n'en reprit pas moins la guerre contre Simon de Montfort. Le héros mourut en assiégeant Toulouse (1218) qui avait rappelé Raymond VI. « La chrétienté perdit en lui un de ses plus illustres défenseurs. Intrépide en face du danger, calme dans le combat, généreux après la victoire, Simon de Montfort a été présenté trop légèrement par les historiens modernes comme un homme masqué d'hypocrisie et dévoré d'ambition. Sa mémoire a été vengée par le célèbre historien d'Innocent III, Hurter, alors encore protestant. » (MURY.)

Les Albigeois reprirent courage après la mort de Simon de Montfort. Son fils Amaury tenta une expédition avec le secours que lui envoya Philippe-Auguste, (1219); mais elle échoua. Raymond VI, rentré à Toulouse, recommença à persécuter les catholiques ; il mourut en 1222. Son fils Raymond VII était encore plus attaché à l'hérésie. Amaury,

se voyant dans l'impuissance de défendre son héritage, céda ses droits sur le comté de Toulouse à Louis VIII, qui venait de succéder à son père Philippe-Auguste.

Raymond VII, aimé des Toulousains, reconquit bientôt le puissant comté que son père avait possédé.

(1225.) Louis VIII résolut de le lui enlever. Des députés d'Avignon vinrent lui offrir le passage par leur ville, mais, lorsque le roi se présenta avec son armée, les Avignonnais fermèrent leurs portes. Le roi irrité entreprit le siége de la place qui opposa une vigoureuse résistance. Après trois mois elle succomba. Le vainqueur traita si sévèrement les habitants, que plusieurs villes du Languedoc firent leur soumission; quant à Toulouse, elle résista, et Louis fut contraint d'en lever le siége. Après avoir confié le gouvernement du pays qu'il avait conquis à Humbert de Beaujeu, le roi revint par l'Auvergne. Forcé par la maladie de s'arrêter à Montpensier, Louis VIII sentit que la vie lui échappait; près de mourir, il fit reconnaître pour son successeur son fils Louis, dont il confia la tutelle à la reine Blanche de Castille.

Louis VIII avait par son testament assuré des apanages à ses trois autres fils : Robert eut l'Artois; Alphonse, le Poitou; et Charles, l'Anjou. Aucune tache n'a souillé le nom de Louis VIII, qui, par sa valeur, la pureté de ses mœurs et ses vertus, a été digne d'être le père de saint Louis (1226).

L'enfant de douze ans qui montait sur le trône sous le nom de Louis IX, était élevé dans les sentiments de la plus pure piété, et de l'obéissance la plus respectueuse pour sa mère, qui surveillait elle-même son éducation. Déjà l'on pouvait découvrir en lui les indices des plus belles qualités qu'on puisse désirer dans un roi, dans un homme, dans un chrétien : une raison supérieure, une volonté droite, calme, mais inébranlable; un sentiment profond

du devoir, joint à la résolution constante de le faire observer aux autres comme de l'observer soi-même; une Foi ferme, mais éclairée; un courage capable de s'élever à l'héroïsme, sans avoir besoin d'être surexcité par l'enthousiasme. Tel fut dès son enfance Louis IX, le héros du moyen âge, l'arbitre de son siècle et le modèle des rois.

Blanche de Castille saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Une ligue terrible se forma pour lui disputer le pouvoir : on y remarquait Pierre Mauclerc, duc de Bretagne; Hugues de Lusignan, comte de la Marche, poussé à la révolte par sa femme Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean Sans-Terre; Raymond VII, comte de Toulouse, qui voulait se venger de la guerre de Louis VIII; enfin le comte de Champagne Thibaut IV.

La régente déconcerta les plans de ses ennemis, et détacha de la ligue Thibaut de Champagne. Le plus obstiné de ses adversaires était le duc de Bretagne; quoique soutenu par Henri III, roi d'Angleterre, il fut vaincu et obligé de se reconnaître vassal de la France, et de consentir à ce que ses domaines revinssent à la couronne après la mort de son fils.

Les intrigues des seigneurs n'avaient point détourné Blanche de Castille des soins du gouvernement. Dès l'année 1226, elle avait fait sacrer son fils à Reims au milieu d'un grand appareil, et, en 1229, elle termina heureusement la guerre des Albigeois. Raymond VII vigoureusement poursuivi par Humbert de Beaujeu, demanda la paix. Il vint trouver le jeune roi à Meaux, où il signa un traité par lequel il cédait à la couronne toutes ses possessions en France. On lui en laissa la jouissance, à la condition que sa fille Jeanne épouserait Alphonse de Poitiers, un des frères du roi de France.

Béranger IV, comte de Provence, avait quatre filles et point de fils; Blanche de Castille, comprenant l'impor-

tance d'appuyer la monarchie sur la Méditerranée, demanda pour le jeune roi la main de Marguerite, la fille aînée de Béranger IV et de Béatrix de Savoie. Le mariage se fit à Sens. Louis avait dix-neuf ans, Marguerite douze (1234). Deux ans après, Louis IX déclaré majeur prit en main les rênes du gouvernement.

Vers cette époque, Baudoin II, empereur de Constantinople, en reconnaissance des secours qu'il avait reçus de la France, fit don au jeune roi de la sainte Couronne d'épines du Sauveur, que sa détresse lui avait fait mettre en gage chez les Vénitiens. Louis la dégagea pour une somme considérable; et quand il apprit l'arrivée de la précieuse relique, le pieux roi alla la recevoir, et la porta, avec son frère Robert d'Artois, de Vincennes à Paris, marchant pieds nus et vêtu d'une simple tunique. Pour la déposer en un lieu digne d'elle, il fit commencer aussitôt la Sainte-Chapelle, auprès de son palais.

Cependant les seigneurs n'avaient pas perdu l'espoir de reconquérir leur indépendance, considérablement diminuée par l'extension que le pouvoir royal avait pris depuis Philippe-Auguste. La guerre féodale allait recommencer. Une nouvelle et puissante ligue se forma sous la direction du comte de la Marche Hugues de Lusignan, toujours poussé à la révolte par sa femme Isabelle, dont l'orgueil se révoltait à la pensée d'être vassale après avoir été reine. Raymond VII de Toulouse s'associa à Hugues de Lusignan, dans l'espérance de voir déchirer un jour le traité de Meaux.

Louis, avec une rapidité qui étonna ses ennemis, fondit sur le Poitou, où les rebelles avaient concentré leurs forces, prit plusieurs places, et fit prisonnier le fils du comte de la Marche avec quarante chevaliers. On pressait le jeune prince de les faire périr. *Pourquoi donc?* répondit-il noblement; *l'un n'a pas failli en obéissant à son père, les autres en servant leur seigneur.*

Le faible Henri III se joignit aux princes coalisés, et vint disputer à Louis le passage de la Charente. Le roi franchit cette rivière au pont de Taillebourg, culbuta les Anglais, et les poursuivit jusque sous les murs de Saintes, où il remporta une seconde victoire (1242). Henri III s'enfuit précipitamment au delà de la Garonne, s'estimant heureux d'obtenir une trêve de cinq ans. Hugues de la Marche se soumit le premier (1243); l'année suivante Raymond VII sollicita et obtint son pardon.

Dans un parlement tenu à Paris en 1234, Louis IX déclara que les seigneurs qui possédaient à la fois des fiefs relevant de la couronne de France, et des fiefs relevant d'une couronne étrangère, seraient obligés d'opter pour l'un ou l'autre suzerain. Cette sage ordonnance resserra les liens qui unissaient les grands vassaux au souverain, et fortifia l'autorité royale.

Des nouvelles douloureuses étaient arrivées d'Orient. Non-seulement l'empire latin, fondé à Constantinople par les croisés au commencement de ce siècle, chancelait sur ses bases, mais un terrible orage était venu fondre sur la Palestine. Les Mongols, descendant du nord de l'Asie, s'étaient rués sur les provinces plus à l'occident, chassant devant eux la grande nation des Kowaresmiens, établie sur les ruines de l'empire des Seldjoucides. Les Kowaresmiens avaient franchi l'Euphrate et l'Oronte pour échapper au cruel vainqueur; et, à l'appel du sultan d'Égypte, ils s'étaient précipités sur la Judée, avaient battu les chrétiens à Gaza, massacré les Templiers et les Hospitaliers, pris Jérusalem et égorgé ses habitants.

(1245.) Sur ces entrefaites, Louis tomba dangereusement malade. Un moment il parut sans vie. Tout à coup, se réveillant comme d'un profond sommeil, il fit vœu de prendre la croix. Malgré les larmes et les instances de sa mère et de sa femme, le saint roi se fit décorer du signe

sacré; et, dès qu'il fut guéri, il s'occupa des préparatifs de l'expédition d'outre-mer. Ils durèrent trois ans. Après avoir assuré la paix à l'intérieur et nommé Blanche de Castille régente, Louis s'embarqua à Aigues-Mortes avec sa femme, ses frères, le duc d'Anjou et le comte d'Artois (1248), suivi d'une armée considérable. Les croisés passèrent l'hiver dans l'île de Chypre. Au printemps ils cinglèrent vers l'Égypte, et, Louis à leur tête, ils débarquèrent l'épée à la main en face de Damiette, malgré les Musulmans qui couvraient la plage. Damiette se rendit presque sans combat. L'inondation du Nil arrêta l'armée; elle ne put se mettre en marche vers le Caire que lorsque les eaux se furent retirées, ce qui permit aux ennemis d'organiser leur défense. Ils n'en furent pas moins mis en déroute, et le comte Robert d'Artois s'élança à leur poursuite.

Emporté par son ardeur, le jeune prince, oubliant les ordres de son royal frère, pénétra dans la ville de Mansourah avec les chevaliers du Temple. Soudain la milice des Mamelouks se rallia, ferma la ville et attaqua les croisés qui vendirent chèrement leur vie. Un gros de l'armée, à la nouvelle du danger que courait le frère du roi, partit au galop pour le dégager; c'était trop tard. *Dieu soit honoré de ce qu'il nous donne!* s'écria Louis en apprenant la mort de son frère, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Une grande victoire vengea les chevaliers tués à Mansourah; mais une maladie pestilentielle éclata dans l'armée. Le roi lui-même en fut atteint en visitant les pestiférés.

Ce malheur mit le comble aux maux des chrétiens. On voulait que Louis s'embarquât avec les malades : *Jamais,* dit-il, *on ne me verra abandonner mon peuple; lui et moi ferons même fin.* Les Musulmans multipliaient leurs attaques, tandis que les croisés, accablés par la maladie, épuisés par le manque de vivres, ne pouvaient plus avancer.

Bientôt ils se virent enveloppés par les ennemis, et il fallut céder au nombre.

Le roi de France fut pris avec ses deux frères, Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers; celui-ci était venu depuis peu le rejoindre. Louis supporta ce désastre avec un courage héroïque, ne paraissant occupé que du sort de ses malheureux compagnons de captivité. Il se hâta de traiter avec le sultan; et comme celui-ci demandait quatre cent mille livres et la ville de Damiette : *Un roi*, dit-il, *ne se rachète pas avec de l'argent; je donnerai Damiette pour ma rançon, et les quatre cent mille livres pour celle de mon armée.*

Il y avait près de six ans que Louis avait quitté son royaume, lorsqu'il apprit la mort de Blanche de Castille; il fit aussitôt voile pour la France, où ses frères l'avaient déjà précédé (1254).

Pendant les premières années de l'absence du roi, le génie de Blanche de Castille avait assuré la paix à l'intérieur du royaume; mais, à la nouvelle de la captivité de Louis, quelques fanatiques, excités par un moine apostat, appelé Job ou Jacob, se mirent à prêcher que les malheurs du roi et de l'armée devaient être imputés au luxe des grands et du clergé. Sous prétexte de le venger, ils appelèrent à eux les habitants des campagnes, les gens sans aveu, les excommuniés. Des bandes nombreuses de prétendus croisés s'organisèrent sous le nom de *Pastoureaux*, et parcoururent la France, pillant les châteaux, massacrant les prêtres. A la fin, les populations laborieuses se levèrent contre ces vagabonds et les exterminèrent.

La France salua de ses acclamations le retour de son roi qu'elle avait cru ne plus revoir. Depuis ce moment Louis ne s'occupa que du bonheur de son peuple, s'entourant de pieux personnages, d'habiles jurisconsultes, pour s'aider de leurs lumières et de leurs conseils.

Des changements importants s'étaient opérés en Europe pendant l'absence de Louis IX. L'empereur Frédéric était mort en 1250, et son fils Conrad IV l'avait suivi de près dans la tombe laissant un enfant au berceau, Conradin, que le pape Innocent IV avait pris sous sa protection. Ces derniers événements avaient amené la soumission de Manfred, le fils illégitime de Frédéric II, qui s'était emparé de Naples. La même année (1254) fut marquée par la mort d'Innocent IV.

Louis, dont la conscience répugnait à toute injustice, conservait des scrupules sur la possession de quelques provinces enlevées à Jean Sans-Terre par Philippe-Auguste. Après une enquête sévère et un examen approfondi de ses droits, il conclut avec le monarque anglais Henri III, le traité d'Abbeville (1259), par lequel il lui abandonnait le Limousin, le Périgord, le Quercy, l'Agénois, et une partie de la Saintonge. Celui-ci, en retour, lui fit hommage pour la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, et la Touraine. Quelques jours après, le saint roi eut la douleur de perdre son fils aîné Louis, auquel il fit faire de magnifiques funérailles à l'abbaye de Royaumont.

(1261.) La guerre s'était rallumée en Italie par la violence de Manfred : Urbain IV occupait alors le trône pontifical. Dans l'espérance de rétablir la paix, il offrit la couronne des Deux-Siciles à Louis IX pour un de ses fils ; mais le pieux monarque refusa. Son ambitieux frère, Charles d'Anjou l'accepta, et se hâta de faire les préparatifs nécessaires pour s'en assurer la possession.

Bientôt une grande cause fut portée au tribunal du roi de France et prouva l'ascendant que ce prince avait acquis dans la chrétienté.

Tout était en feu en Angleterre, où le roi et ses barons s'accusaient mutuellement. Pour mettre fin à la guerre

civile qui durait depuis trois ans, on convint de part et d'autre de s'en rapporter à l'arbitrage du roi de France. Louis IX prononça en faveur du roi, tout en sauvegardant les intérêts du peuple. Les partis étaient trop animés pour accepter cet accommodement, aussi la guerre reprit avec une nouvelle fureur. Sous le gouvernement de son saint roi la France était prospère; chaque jour voyait éclore une institution utile ou disparaître un abus.

Ses soins se portèrent surtout sur l'administration de la justice. La moindre seigneurie ou baronage, ainsi que nous l'avons déjà dit, possédait alors le droit de *juridiction féodale*, c'est-à-dire de prononcer sur les délits et les querelles survenus dans son ressort. A cet effet, une cour composée des pairs de l'accusé jugeait la cause, et le suzerain proclamait le jugement. S'il se croyait lésé, le plaignant pouvait *appeler* de ce jugement à la cour du suzerain supérieur. Tout cela ne se faisait pas sans de grandes lenteurs, et trop souvent il ne restait à l'offensé que la voie de la guerre pour se faire justice. De là ces guerres privées qui, armant sans cesse les seigneurs les uns contre les autres, multipliaient les vengeances.

Louis prévint une partie de ces abus par de sages règlements. Il donna une grande extension aux *cas royaux*, c'est-à-dire à ceux qui étaient réservés aux officiers du roi, et aux *appels* qui plaçaient l'autorité royale au-dessus des juridictions féodales. Pour diminuer les *guerres privées*, en donnant aux passions le temps de se calmer, il statua, qu'après une offense entre deux partis, il y aurait une trêve de quarante jours : c'est ce qu'on appelait la *quarantaine du roi;* et il voulut que celui des deux ennemis qui se sentait le plus faible, pût éviter la guerre en recourant à sa juridiction. Dans ce cas, il était jugé par les *baillis royaux* de sa province.

Quant aux *duels judiciaires* dans lesquels l'accusé

appelait en champ-clos son ennemi, et que l'Église avait si souvent condamnés, c'était un usage trop profondément enraciné dans la société féodale pour que Louis IX osât les prohiber d'un trait de plume; il dut donc se contenter de les interdire complétement dans ses domaines.

De nouvelles formes furent introduites dans les procédures, et, suivant l'exemple donné par les tribunaux ecclésiastiques, les épreuves furent abolies; on y substitua les enquêtes et les dépositions écrites des témoins. Pour obvier à l'ignorance des barons, Louis leur adjoignit des jurisconsultes, des légistes, pris dans la bourgeoisie. Peu à peu les seigneurs s'éloignèrent des cours de justice, et les légistes restèrent seuls. Non content d'entourer la justice de garanties, le sage monarque entoura les juges de respect; il voulut que la magistrature fût indépendante de tous les intérêts de ce monde, afin de rester plus impartiale.

« Ce roi, dit Ozaneaux, qui toute sa vie donna l'exemple des vertus qu'il prescrivait, qui prêchait la Foi en portant pieds nus, de Vincennes à Paris, la couronne d'épines; la bienfaisance, en nourrissant et habillant tous les pauvres de ses domaines; le courage, en marchant le premier au danger dans les batailles; le dévouement, en se précipitant au travers du feu grégeois pour sauver son frère; le désintéressement, en refusant des couronnes; la charité la plus évangélique, en réconciliant les rois entre eux comme avec leurs peuples; l'activité, en maniant lui-même la pioche sous le soleil brûlant de la Palestine pour fortifier Saint-Jean-d'Acre; la loyauté, en restituant aux Sarrasins une somme oubliée par eux dans le calcul de sa rançon; cet homme, le modèle des rois, devait aussi, pour créer la magistrature française, montrer comment il voulait que justice fût rendue. Aussi, *maintes fois avint*, dit Joinville, *que en été il alla seoir au bois de Vincennes, après sa messe, et se accotoyait à un chêne et nous faisait seoir autour de*

lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient parler à lui, sans destourbier de huissier ni d'autre. Et alors il leur demandait de sa bouche: Y a-t-il aucun qui ait partie? Et eux se levaient qui partie avaient, et il leur disait : Taisez-vous tous, et on vous délivrera l'un après l'autre. Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Villettes, et disait à l'un d'eux : Délivrez-moi cette partie. Et quand il voyait aucune chose à amender en la parole de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même l'amendait de sa bouche. »

Louis protégea les communes, soumit les actes de leurs magistrats à une sorte de haute surveillance, détruisit la vénalité des charges, encouragea l'agriculture et le commerce, et fit des lois sévères contre les usuriers; il restreignit, autant que le permettaient les priviléges féodaux, le droit de battre monnaie, droit d'où résultaient une étrange confusion et un désordre insupportable dans les transactions commerciales. L'instruction publique attira toute son attention. A l'exemple de Charlemagne, il multiplia les écoles des monastères et favorisa l'enseignement pour toutes les classes.

Attentif à tous les besoins, Louis IX fonda l'hôpital des Quinze-Vingts, pour trois cents chevaliers qui avaient eu les yeux crevés en Palestine, et un grand nombre de maladreries pour les lépreux. Par ses soins, plusieurs églises et abbayes s'élevèrent à Paris ou dans les environs, entre autres la célèbre abbaye de Royaumont, où ce prince aimait à se reposer des fatigues du gouvernement dans des exercices de piété.

Louis semblait n'avoir qu'une pensée, l'accomplissement de ses devoirs de chrétien et de roi. Le salut de ses sujets lui était aussi cher que le sien, et il paraissait n'occuper le trône, ne posséder la puissance, que pour le bien des autres. La charité était sa première vertu.

Le saint roi tournait sans cesse ses regards vers l'Orient, d'où lui arrivait chaque jour de bien tristes nouvelles. L'émotion profonde qu'il en ressentait, et la croix qui n'avait point quitté son épaule depuis bientôt vingt-cinq ans, disaient la pensée secrète, le vœu de son âme. Le royaume était tranquille, l'ordre était partout; ne pouvait-il pas laisser encore une fois son peuple pour aller secourir les chrétiens opprimés? Les barons de France furent donc convoqués au Louvre, et une nouvelle campagne fut résolue. Quoique sa santé fût délabrée, Louis IX se mit à la tête des croisés après avoir confié la régence à Mathieu, abbé de Saint-Denis.

Malgré ses efforts et les promesses des rois voisins, Louis fut réduit à ses seules forces; il emmena son frère Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, ses trois fils, Philippe, Jean, dit Tristan, et Pierre. Quelques hauts barons l'accompagnèrent. Le sire de Joinville, ce fidèle compagnon du saint roi lors de sa première croisade, s'en excusa : *A mon premier véage oultre mer, vos sergents, sire*, dit-il à son royal ami, *ont ruiné et appauvri mes vassaux; ores, dois-je demeurer pour leur donner aide et défense au besoin*. Le roi quitta Aigues-Mortes le 1er juillet 1270, et le 17 du même mois la flotte qui le portait parut devant les ruines de Carthage, le duc d'Anjou ayant fait prévaloir le projet d'aller attaquer Tunis.

Les Français, sous les ordres et à la suite de leur roi, débarquèrent avec vivacité, attaquèrent avec impétuosité, et repoussèrent l'ennemi de la plage; mis ils ne purent en chasser le soleil d'Afrique, les sables brûlants, les miasmes empestés qui s'exhalaient des eaux croupissantes, le vent du désert et les maladies.

Le retard de Charles d'Anjou, qui avait promis de rejoindre son frère, perdit l'armée. Les chaleurs allaient croissant; le terrible simoun embrasait l'atmosphère et

desséchait les citernes : on ne respirait que du feu. Tout à coup l'épouvantable mot de peste circula dans le camp; Jean Tristan, ce fils du roi né à Damiette, y succomba des premiers. Sa naissance et sa mort marquaient deux époques fatales.

Louis, toujours au milieu des malades pour les consoler et leur parler de Dieu, fut atteint du fléau. Il résista huit jours. La mort de son fils lui porta un coup fatal. Le chrétien se résigna; mais si la Foi avait relevé son âme, l'héroïsme du dévouement et le sacrifice avaient brisé la nature. Le roi se mit au lit pour ne plus se relever.

Louis fut grand et saint jusqu'à sa dernière heure, et il ne cessait de prier que pour s'occuper des souffrances des autres. Philippe, son fils aîné, quoique malade lui-même, ne le quittait pas, recueillant de sa bouche ses derniers conseils. Ayant appris l'arrivée au camp des ambassadeurs de l'empereur grec Michel Paléologue, Louis IX voulut les recevoir.

Après cet entretien, il ne songea plus qu'à Dieu. Le roi mourant reçut avec une grande dévotion les sacrements de l'Église, se fit revêtir d'un cilice et coucher sur la cendre. C'était le 24 août. Le lendemain, il expira doucement en prononçant ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, j'entrerai dans votre maison; je vous adorerai dans votre saint temple.*

Au même moment Charles d'Anjou entrait dans le port. Il traversa le camp au milieu des pleurs et courut à la tente de son frère. Le cadavre royal était couché sur la cendre; mais saint Louis était au ciel.

Louis IX est le plus grand modèle que l'histoire puisse offrir aux monarques; ce fut un grand roi parce que ce fut un grand saint. Ce peu de mots résument toute la force et la beauté de son règne qui, sans guerre, réunit à la France, par des traités et des alliances, vingt provinces

plus ou moins importantes (1). On a publié, sous le titre d'*Établissements de saint Louis,* les lois et les ordonnances de ce prince.

Vers 1297, l'Église rendit à Louis IX l'hommage que méritait sa vertu, en l'inscrivant au rang des saints.

Charles d'Anjou fit proclamer roi, devant les barons de France, Philippe III le Hardi, faible et mourant. On continua la guerre. Cependant les croisés, ayant battu en plusieurs rencontres les Musulmans, obtinrent du roi de Tunis une paix avantageuse, dont un des articles était la liberté de conscience pour les chrétiens établis dans ses États.

Le nouveau roi s'embarqua alors pour revoir la France. Une tempête affreuse assaillit la flotte : dix-huit vaisseaux périrent avec tous leurs équipages. La mortalité n'avait pas cessé parmi les croisés, et chaque jour était marqué par un nouveau deuil. Philippe III rentra en France avec cinq cercueils : ceux de son père, de son frère Tristan, de sa femme Isabelle d'Aragon, de son fils au berceau, et de son beau-frère Thibaut II, roi de Navarre : Isabelle, sœur de Philippe III et veuve du roi de Navarre, mourut en débarquant à Hyères.

(1271.) Le jeune roi, arrivé dans sa capitale, porta lui-même à pied, de Paris à Saint-Denis, la dépouille sacrée de son père.

Louis IX laissait trois fils : Philippe III, dit le Hardi, sans que l'histoire mentionne pourquoi; Pierre d'Alençon, qui mourut sans postérité; et Robert, comte de Clermont en Beauvoisis : celui-ci, par son mariage avec Béatrix,

(1) En 1229, le bas Languedoc, une partie du comté de Toulouse, la moitié du comté d'Alby, la vicomté de Gévaudan, et les comtés de Lodève, et du Velay. En 1234, les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, la vicomté de Châteaudun. En 1245, le comté de Mâcon. En 1257, le comté du Perche. En 1259, l'Anjou, la Normandie, le Maine, la Touraine et le Poitou. En 1262, le comté d'Arles, celui de Forcalquier, de Foix et de Cahors.

héritière des sire de Bourbon, devint la tige de la maison royale de ce nom.

Philippe le Hardi fut sacré à Reims comme les rois ses prédécesseurs. Formé à l'école de saint Louis, il avait de la valeur, de la bonté, de la libéralité; il aimait la religion et la justice; mais, à ces qualités qui font un grand roi, il joignait une candeur facile à surprendre, par conséquent dangereuse chez un souverain.

A peine monté sur le trône, il hérita, par la mort de son oncle Alphonse, qui avait épousé Jeanne, fille de Raymond VII de Toulouse, du Poitou, de l'Auvergne, du Rouergue, de Toulouse, et du comtat Venaissin. Philippe céda cette dernière province au pape Grégoire X : la ville d'Avignon n'en faisait point alors partie. Prise par Louis VIII en 1226, elle revint à Charles d'Anjou, frère de saint Louis : en 1348, le pape Clément VI l'acheta aux héritiers de ce prince. Depuis lors le comtat et la ville restèrent soumis au Saint-Siége, jusqu'en 1791 que les Français s'en emparèrent. Six ans plus tard, le traité de Tolentino en garantit la possession à la France.

(1274.) Une autre mort vint préparer l'agrandissement du royaume. Henri Ier le Gros, frère et successeur de Thibaut II, roi de Navarre, ayant succombé en 1274, Jeanne, sa fille et son héritière, vint chercher à la cour de France un refuge contre les intrigues des rois ses voisins. Philippe, après lui avoir assuré le trône par la force de ses armes, la fiança à son second fils, qui fut Philippe IV le Bel.

La protection de la France fut bientôt appelée sur un autre point de la péninsule. Ferdinand de la Cerda, fils d'Alphonse X, roi de Castille, avait épousé Blanche, fille de saint Louis; ce prince ayant péri en combattant les Maures, son frère Sanche fut désigné par les Cortès comme héritier de la couronne, au détriment des fils de

Ferdinand (1276). Philippe III se déclara le protecteur de ses neveux, réfugiés à la cour de Pierre III, roi d'Aragon, et envoya une armée pour soutenir leurs droits.

Veuf d'Isabelle d'Aragon, le roi de France avait épousé Marie, fille de Henri III, duc de Brabant, et il en avait eu un fils et deux filles. Louis, qu'il avait eu d'Isabelle, étant mort subitement, Pierre la Brosse, médecin du roi, fit planer sur la reine des soupçons d'empoisonnement. L'Europe s'émut de cette accusation. Mais le comte d'Artois, ennemi personnel de la Brosse, l'accusa lui-même, et le fit pendre à la suite d'une procédure si secrète, que cette affaire est restée un mystère (1278). Selon quelques-uns, le seul crime de Pierre la Brosse aurait été sa haute et rapide fortune qui avait excité la jalousie des grands.

Cependant Pierre, roi d'Aragon, retenait prisonniers les fils de Ferdinand de la Cerda malgré les réclamations de Philippe. Le pape Nicolas III cherchait à réconcilier ces deux princes, lorsqu'un événement terrible, accompli en Sicile, fit éclater la guerre.

La tyrannie et l'ambition de Charles d'Anjou, appelé au trône de Sicile par Urbain IV en 1261, avaient soulevé contre lui une haine violente, habilement excitée par Pierre d'Aragon, gendre de Manfred. Un médecin calabrais, Jean de Procida, fut l'âme d'une conspiration qui éclata le lundi de Pâques (1282). Au premier coup des vêpres, les Français furent égorgés à Palerme; et cet exemple fut suivi dans les autres villes. Ce massacre fut appelé les *Vêpres siciliennes;* il coûta la vie à plus de quatre mille personnes.

Le roi d'Aragon, qui faisait d'immenses armements sous prétexte d'aller combattre les infidèles, se tenait prêt à recueillir le fruit de cette affreuse trahison; à cette nouvelle, il accourut avec toutes ses forces, débarqua en Sicile et se fit couronner. Philippe III, justement indigné, embrassa chaudement la cause de son oncle, fit alliance avec

don Jayme, frère de Pierre d'Aragon, et envoya une armée en Espagne. Le pape excommunia Pierre III, et offrit sa couronne au roi de France pour son second fils, Charles de Valois. Philippe l'accepta : un double motif l'attirait dès lors au delà des Pyrénées. Les Français entrèrent à Perpignan, et prirent Elna et Gironne (1285); mais là s'arrêtèrent leurs succès. La vigoureuse résistance des Aragonais, qui gardaient tous les passages, et plus encore les maladies, les forcèrent de repasser les monts. Philippe, atteint lui-même de la fièvre, se traîna jusqu'à Perpignan, où il mourut. Il avait à peine quarante ans.

Philippe IV, âgé de dix-sept ans, était déjà roi de Navarre et comte de Champagne lorsqu'il ceignit la couronne de France. La même année avait vu descendre dans la tombe Charles d'Anjou, le pape Martin IV, Pierre d'Aragon, et Alphonse X de Castille. Philippe, que le peuple avait surnommé le *Bel*, méritait plutôt d'être appelé le faux, le rusé, l'avide, le despote : il allait faire oublier qu'il était petit-fils de saint Louis.

Les hostilités continuèrent entre la France et l'Aragon, la querelle se compliquant de toutes les ambitions, de toutes les vengeances particulières. Enfin, la pacifique intervention du pape Nicolas IV et celle du roi d'Angleterre Édouard Ier, termina la guerre par le traité de Tarascon (Bouches-du-Rhône), que celui d'Agnani confirma quatre ans plus tard (1295). Ce traité assurait la possession de Naples à Charles II le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, et celle de la Sicile à Alphonse III, fils de Pierre III; Charles de Valois renonçait à la couronne d'Aragon, et recevait de Charles II, avec la main de sa fille Marguerite, le comté du Maine et celui d'Anjou.

La noble cause que tant de grands papes avaient soulevée, que tant de grands rois avaient défendue, celle pour laquelle saint Louis était mort, venait de succomber en

Orient : Saint-Jean-d'Acre, le dernier boulevard de la chrétienté, avait été enlevée d'assaut par les Musulmans, le 18 mai 1291, et les chrétiens échappés au massacre s'étaient sauvés dans l'île de Chypre. Le pape demanda à Philippe IV, pour soulager tous ces exilés, l'argent provenant des dîmes levées sur le clergé sous prétexte de la guerre sainte; le roi le refusa. Entouré d'un conseil de banquiers italiens, Philippe le Bel semblait n'avoir qu'une pensée, celle de grossir son trésor. Il dépouillait les juifs, augmentait les impôts, vendait des priviléges à la bourgeoisie, rançonnait le commerce et altérait les monnaies.

Édouard Ier, qui régnait alors en Angleterre, était un prince habile, entreprenant et ambitieux; il n'en avait pas moins fait hommage à Philippe IV pour les terres qu'il tenait de lui sur le continent; mais son orgueil lui faisait supporter avec peine le titre de vassal de la couronne de France. Une querelle obscure, survenue près de Bayonne entre des matelots normands et anglais, fut l'occasion ou le prétexte de la guerre. Édouard prit fait et cause pour ses sujets, et une flotte anglaise vint insulter la Rochelle. Philippe, en qualité de suzerain, cita le monarque anglais devant la cour des pairs; et comme ce prince ne parut point, la Guyenne fut confisquée au profit de la France par un arrêt souverain.

Dès lors les deux rois cherchèrent à s'assurer des alliances. Édouard gagna à sa cause Jean, duc de Bretagne, les comtes de Bar, le duc de Brabant, le comte de Gueldres, et surtout Guy de Dampierre, comte de Flandre; il comptait aussi sur l'appui d'Adolphe de Nassau, successeur de l'empereur Rodolphe. De son côté, Philippe envoyait de l'or en Écosse pour soulever le pays contre Édouard, tandis qu'en Flandre, ses émissaires excitaient la bourgeoisie contre l'autorité despotique de Guy de Dampierre.

Les hostilités commencèrent en Guyenne. Charles de

Valois, frère du roi, et le connétable Raoul de Nesle commandaient l'armée française; Edmond, frère d'Édouard Ier, et le duc de Bretagne, les Anglais. Une petite guerre d'escarmouches sans honneur et sans gloire ravagea le pays. La mort d'Edmond et la défection de Jean de Bretagne, gagné par Philippe, ne purent être compensées par la victoire qu'Édouard remporta sur les Écossais alliés de la France (1296).

Une diversion tentée par le comte de Flandre attira la guerre dans ses États. Philippe se mit lui-même à la tête d'une armée; ayant rappelé d'Aquitaine Robert d'Artois et Raoul de Nesle, tous trois pénétrèrent dans la Flandre. Édouard ne put assez tôt secourir son allié. Robert d'Artois battit les Flamands à Furnes (Belgique), pendant que Raoul remportait un avantage à Commines (Nord), et que Lille ouvrait ses portes au roi de France (1297). Édouard, qui venait de débarquer à Bruges, demanda et obtint un armistice. Le pape Boniface VIII en profita pour travailler à la paix : elle fut signée à Montreuil-sur-Mer, le 19 juin 1299. La Guyenne fut restituée aux Anglais, Édouard épousa Marguerite, sœur de Philippe; et Isabelle, fille de ce prince, fut fiancée au fils du roi d'Angleterre : union fatale qui donna aux deux nations une guerre de cent ans. Enfin Édouard dut retirer sa protection à Guy de Dampierre, et Philippe aux Écossais.

(1300.) Philippe le Bel n'avait pas pardonné au comte de Flandre l'aide donné à son ennemi le roi d'Angleterre. Dès que l'armistice de Bruges fut expiré, Charles de Valois rentra en campagne. Il s'empara avec rapidité de Douai, de Béthune, et soumit la Flandre, à l'exception de Gand, où Guy de Dampierre s'était retiré. Se voyant sans ressources, Guy se livra à Charles de Valois, qui l'engagea à se confier à la générosité du roi, son frère. Philippe, n'écoutant que son ressentiment, le fit jeter en prison, et dé-

clara la Flandre réunie à la couronne. La Flandre était à cette époque l'un des plus riches pays de l'Europe : *Je croyais*, dit Jeanne, qui la visitait avec Philippe le Bel, *qu'il n'y avait qu'une reine en France; j'en vois ici plus de six cents*. Le gouvernement de la Flandre fut confié à Jacques de Châtillon.

Nous devons renvoyer à l'histoire du siècle suivant la fin du règne de Philippe IV et le récit des malheurs de la France.

Angleterre.

La mort de Richard I[er] Cœur-de-Lion laissa la couronne à son frère Jean-Sans-Terre, ainsi nommé de ce que son père ne lui avait pas donné d'apanage. Prince ambitieux, cruel et perfide, il trouvait les esprits disposés à la révolte, les grands mécontents, l'animosité entre les diverses provinces, et le trésor vide. Ces circonstances expliqueraient la violence, les emportements, les revers de ce prince, quand même il eût été meilleur et plus habile.

Geoffroy, frère aîné de Jean, avait laissé un fils, Arthur, auquel revenait le trône. Jean-Sans-Terre se fit couronner sans s'inquiéter des droits de son neveu. Arthur se jeta entre les bras de Philippe-Auguste, roi de France; et lui céda les provinces du continent qui relevaient de la couronne d'Angleterre, pour qu'il lui garantît la possession de la Bretagne, dont il avait épousé l'unique héritière. La vieille reine Éléonore soutenait son fils contre son petit-fils. On prit les armes; mais la guerre ne fut pas sérieuse. Jean s'étant emparé par trahison de son neveu, on n'entendit plus parler de ce jeune prince. Quelques-uns racontent que le roi anglais prit Arthur dans un bateau, le frappa lui-même de deux coups de poignard, et le jeta dans la rivière à peu de distance du château de Rouen (1203);

d'autres disent que le crime s'accomplit près de Cherbourg.

Quoi qu'il en soit, Philippe-Auguste, se portant pour vengeur et juge du meurtre du prince breton, assigna Jean comme son vassal à comparaître devant la cour des pairs. Au jour fixé Jean ne parut point. Il fut donc déclaré parricide et félon, et toutes les terres qu'il tenait comme fiefs du royaume de France furent confisquées. Jean leva une armée; mais les seigneurs refusèrent de s'embarquer. Pendant ce temps Philippe-Auguste prenait possession de la Normandie. La Bretagne ayant été laissée à Alix, sœur d'Arthur, le monarque anglais ne conservait que la Guyenne sur le continent.

Ne pouvant compter sur le secours de ses sujets, Jean-Sans-Terre négocia avec l'empereur Othon IV, alors excommunié, et avec Ferrand, comte de Flandre. Vers le même temps il se brouilla avec le pape. L'archevêque de Cantorbéry venait de mourir (1205), et le cardinal Langton avait été canoniquement élu pour le remplacer. Le roi, foulant aux pieds les droits de l'Église, voulut donner cet archevêché à Jean de Gray, l'un de ses favoris. Innocent III intervint en faveur de Langton; Jean répondit à ses observations par des violences, s'empara des biens du clergé et menaça les envoyés du pape. Le pontife mit l'interdit sur le royaume (1208), puis excommunia le prince. La colère de Jean fut terrible; il persécuta et fit périr ceux qui s'éloignaient de lui, tandis qu'il arrachait de l'argent aux prêtres, aux villes, aux juifs pour suffire à ses profusions.

Alors Innocent, malgré ses répugnances, délia les sujets de Jean-Sans-Terre de leur serment de fidélité, chargeant le roi de France d'exécuter la sentence (1213). De part et d'autre on fit de grands préparatifs de guerre; mais le monarque anglais, qui ne se faisait pas illusion sur sa position, aima mieux se soumettre que de combattre. Il ratifia donc l'élection du cardinal Langton; et pour se mettre à

l'abri des armes de Philippe-Auguste, il fit au pape hommage de son royaume, déclarant l'Angleterre fief du Saint-Siége. Jean-Sans-Terre ne faisait en cela que suivre l'exemple de la plupart des rois de l'Europe qui avaient voulu tenir leur couronne de l'Église; cependant les barons anglais murmurèrent, affectant de croire leur roi dégradé par cette soumission.

Philippe-Auguste tourna alors ses armements contre Ferrand de Flandre. Jean soutint son allié, ce qui n'empêcha pas celui-ci d'être battu à Bouvines (1214), le lendemain du jour où Jean l'avait été dans l'Anjou par Louis, fils du roi de France. Le pape obtint une trêve entre les deux souverains : elle fut signée à Chinon. Vaincu, ruiné, sans ressources, Jean retourna en Angleterre.

Aigri par ses revers, ce prince se livra à toute la violence de son caractère, et se vengea du mépris de ses sujets par la plus odieuse tyrannie. Une insurrection générale éclata enfin (1215). Les barons, ayant à leur tête l'archevêque Langton, rassemblèrent une nombreuse armée, et forcèrent le roi de signer *la grande charte* des libertés anglaises, base de la constitution actuelle de l'Angleterre : Jean signa en frémissant de colère. Il fit parvenir au pape un récit infidèle de ce qui s'était passé; Innocent III trompé, déclara nulles des concessions arrachées par les armes. Aussitôt la guerre éclata entre le roi et ses barons; et ceux-ci offrirent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste.

Le prince français se hâta de passer la mer pour répondre à l'appel de la noblesse anglaise. Ses succès furent courts. Jean, abandonné de tous, seul, exilé dans son propre royaume, chercha sa vie dans le pillage comme un chef de brigands, brûlant le matin la maison où il avait passé la nuit. Il mourut de désespoir en 1216, désignant son fils Henri pour lui succéder. Cette mort mit fin à la guerre. Tous les barons revinrent au jeune prince

anglais; et Louis, abandonné à son tour, fut obligé de quitter l'Angleterre.

Henri III n'avait que dix ans quand il succéda à son père. Il fut couronné à Glocester et dut confirmer la grande charte arrachée à Jean-Sans-Terre. Pendant sa minorité il fut placé sous la garde de Guillaume, comte de Pembroke, puis de Hubert du Bourg: la paix régna sous leur sage administration. Ce jeune roi, facile et crédule, sans vices, mais aussi sans énergie, porta la peine des fautes de son caractère et des malheurs du règne précédent. Par son mariage avec Éléonore de Provence, Henri III devint le beau-frère de saint Louis.

(1225.) Son premier acte quand il fut déclaré majeur, fut de donner toute sa confiance à Pierre de Roches qui en était indigne; bientôt cédant au mécontentement des grands du royaume, il le renvoya. Cette concession les rendit plus exigeants. La veuve de Jean-Sans-Terre avait épousé Hugues de Lusignan, comte de la Marche; fière et vicieuse, cette veuve de roi ne pouvait supporter la vassalité de son époux. Elle intrigua donc dans toute la France pour susciter des ennemis à Louis IX, et parvint à soulever contre lui une terrible coalition dans laquelle elle entraîna son fils, le faible Henri III. La bataille de Taillebourg et la déroute de Saintes décidèrent le monarque anglais à demander la paix et à évacuer la France.

Les revers du roi augmentèrent les murmures des barons anglais; ils se plaignirent hautement de la faveur que Henri accordait aux seigneurs du midi qui avaient suivi la jeune reine, et de plusieurs infractions à la grande charte: une révolution se préparait.

Simon de Montfort, le plus jeune des fils du célèbre Montfort, le conquérant du Languedoc dans la guerre des Albigeois, avait été comblé de faveurs par Henri III, dont il avait épousé la sœur; mais ayant été calomnié auprès

du roi, il quitta son gouvernement de Guyenne pour se retirer dans le comté de Leicester, qu'il tenait de sa mère et dont il prit dès lors le titre (1252). Les circonstances allaient servir sa vengeance. Simon de Leicester, profitant habilement du mécontentement général, entretenu par le désordre qui, d'un bout du royaume à l'autre, détruisait toute sécurité, engagea la noblesse à prendre les armes. Henri convoqua aussitôt le grand conseil à Westminster (1258); les barons s'y rendirent armés de toutes pièces. A l'entrée du roi, ils tirèrent leurs épées : *Suis-je donc votre prisonnier?* s'écria-t-il. On le rassura; mais on exigea qu'il remît le gouvernement à un comité composé de quatre-vingts barons et prélats. Ce comité se réunit à Oxford, sous le nom de *parlement*. C'est la première fois que le grand conseil prenait ce titre, et l'histoire le désigne sous le nom de *parlement enragé* (mad parliament). Leicester fut mis à la tête d'un conseil suprême composé de vingt-quatre membres investis de toute l'autorité. Après avoir réclamé au nom de la liberté les priviléges violés par le roi, ces conseillers exercèrent un affreux despotisme. Les barons se brouillèrent, ce qui permit à Henri III de ressaisir bientôt le pouvoir, et il força Leicester à s'éloigner.

Après six ans de débats et de guerre civile, où l'avantage resta tantôt à la royauté, tantôt à ses ennemis, les deux partis invoquèrent l'arbitrage de saint Louis (1264). Le pieux roi cassa les statuts d'Oxford, tout en maintenant les libertés de la nation. On était trop animé des deux côtés pour entendre des paroles de paix; cette sentence arbitrale fut le signal d'une nouvelle guerre. Leicester avait reparu.

L'armée royale rencontra celle des barons révoltés à Lewes; après une lutte sanglante, le roi et son frère Richard de Cornouailles tombèrent au pouvoir des rebelles. Le comte de Leicester gouverna pendant quelque

temps sans contrôle. Le peuple, qui s'était cru libre, reconnut bientôt qu'il n'avait fait que changer de maître, et il regretta Henri III. Pour apaiser les murmures, Leicester rendit la liberté au roi et à son frère Richard, retenant en ôtage Édouard, fils de Henri, et le fils de Richard, venus pour se constituer prisonniers à la place de leurs pères.

Le comte de Leicester ne jouit pas longtemps de sa haute fortune ; Édouard, ayant appris que la mésintelligence avait éclaté entre les rebelles, trompant la vigilance de ses gardiens, s'échappa de sa prison et leva l'étendard royal (1265). Leicester et son fils Henri périrent dans une bataille que leur livra le prince anglais près d'Evesham. L'édit de Kénilworth amnistia les rebelles et rétablit enfin la paix. Lorsque Édouard crut l'autorité de son père bien affermie, il prit la croix, et partit pour Tunis, où il arriva au moment de la mort de saint Louis. Cet événement ne changeant rien à ses projets, il continua sa route jusqu'en Palestine (1270).

Henri III mourut deux ans après. Tous les seigneurs présents jurèrent sur son corps fidélité à son fils, proclamé roi sous le nom d'Édouard Ier (1272). Ce ne fut que l'année suivante qu'Édouard revint en Europe. En passant, il fit hommage à Philippe le Hardi pour les terres qu'il tenait de la couronne de France, puis il alla apaiser quelques troubles en Guyenne.

Le nouveau roi avait alors trente-six ans : il était de haute taille et redoutable par sa force corporelle. Ambitieux, mais doué d'un coup d'œil sûr, il n'épuisa pas l'Angleterre dans de folles guerres : l'unité de domination sur toute l'île de la Grande-Bretagne fut le but constant de ses armements et de ses efforts.

Il voulut d'abord soumettre les Gallois, qui, par la force et le ruse autant que par la conformation de leur pays, avaient toujours conservé une certaine indépendance. Sur

le prétendu refus d'hommage féodal de Léolyn leur chef, Édouard franchit les hautes montagnes de la Cambrie, et commença une guerre d'extermination. Léolyn fut tué. Son frère David essaya vainement de continuer la lutte; tombé vivant entre les mains du vainqueur, il fut massacré.

(1283.) On raconte qu'après la victoire, le roi assembla les principaux d'entre les vaincus, et leur dit qu'il voulait leur donner un chef né dans leur pays, et n'ayant jamais prononcé un mot d'anglais ni de français. Tous firent éclater leur joie. *Eh bien!* reprit-il, *vous aurez pour chef mon fils Édouard, qui vient de naître à Caërnarvon.* De là vient l'usage de donner le titre de *prince de Galles* au fils aîné du roi d'Angleterre.

Édouard, pour assurer son autorité sur le pays conquis, fit bâtir des châteaux-forts et abattre les forêts; et, pour porter le dernier coup à la nationalité des Gallois, il ordonna de poursuivre les bardes comme des malfaiteurs. Alors, dit l'un de ces poëtes, *les Gallois eurent tout perdu, fors leur nom, leur langage et leur Dieu.*

(1291.) L'ambition d'Édouard lui mit bientôt deux guerres sur les bras, l'une avec l'Écosse, l'autre avec la France, où régnait Philippe IV dit le Bel. Le roi d'Écosse Alexandre III venait de mourir sans laisser d'héritier direct; aussitôt neuf prétendants briguèrent la couronne. Ne pouvant s'accorder entre eux, ils prirent pour arbitre le roi d'Angleterre, sans se douter que c'était aller au-devant de son ambition. Édouard se déclara pour Jean ou John Baliol, l'un d'eux. Il fut couronné; mais le roi d'Angleterre mit alors sa protection à si haut prix, que Baliol, après quelques concessions qui déplaisaient à la nation, refusa l'hommage de vassal (1296).

Vers le même temps une querelle de matelots, l'un anglais, l'autre normand, mit aux prises le roi de France

et le roi d'Angleterre. Pour venger leur compatriote, les Anglais surprirent la Rochelle. Philippe le Bel demanda réparation de cette injure, mais il n'obtint d'Édouard qu'un insolent refus. Sommé de venir justifier sa conduite devant la cour des pairs, le prince anglais ne parut pas; alors le roi de France confisqua la Guyenne : c'était une déclaration de guerre. Philippe eut pour auxiliaire le roi d'Écosse Baliol; Édouard en chercha un dans le duc de Bretagne. Il envoya son frère Edmond guerroyer sur le continent, se réservant de châtier Baliol, qui l'attendait à la tête de son armée.

La médiation du pape Boniface VIII fit cesser la guerre : le traité de Montreuil-sur-Mer (1299) rendit la Guyenne à Édouard, toutefois à titre de fief de la couronne de France.

Tranquille sur le continent, le roi d'Angleterre put concentrer toutes ses forces sur l'Écosse, qui succomba à la bataille de Falkirk. L'oppression terrible qu'il fit alors peser sur les vaincus amena une insurrection générale (1303), suivie d'une longue guerre pendant laquelle Édouard Ier mourut (1307).

Écosse.

(1190.) L'Écosse jouit d'une longue paix sous les successeurs de Guillaume, en faveur duquel Richard Cœur-de-Lion avait renoncé à ses droits de suzerain. A la mort de l'un d'eux Alexandre III, qui ne laissait point de fils, neuf prétendants réclamèrent la couronne. Pour prévenir la guerre, ils résolurent de s'en rapporter à la décision d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Celui-ci décida pour John Baliol. Mais en reconnaissance du trône qu'il lui avait assuré, Édouard exigea de Baliol un hommage de vassalité et la remise d'un château-fort.

Baliol allait y consentir, lorsque les murmures des

Écossais lui firent retirer l'hommage déjà prêté. Édouard lui déclara aussitôt la guerre. Malgré les secours de son allié le roi de France, Baliol fut vaincu, et le roi d'Angleterre établit partout en Écosse des gouverneurs de son choix, qui rendirent la domination étrangère odieuse aux Écossais.

Leurs vexations poussèrent le peuple au désespoir ; il ne fallait qu'un chef à la révolte : ce fut William Wallace, doué des plus heureuses qualités et d'une force athlétique. Son courage et sa bravoure en ont fait un héros populaire dont la mémoire est encore en vénération dans toute l'Écosse. Sir William Douglas s'unit à lui, et de concert ils se rendirent maîtres de plusieurs places fortes. L'arrivée d'Édouard avec une nombreuse armée mit fin à leurs succès. Wallace, abandonné par la haute noblesse, fut battu à la sanglante journée de Falkirk (1298). Vaincu mais non soumis, le héros écossais maintint son indépendance au fond des montagnes, pendant que les nobles faisaient lâchement leur soumission. Édouard ne trouva pas d'autre moyen de le vaincre que de stipendier des traîtres. Ils mirent la tête de Wallace à prix ; et il se trouva un Écossais qui, pour un peu d'or, livra aux Anglais le défenseur de sa patrie. Édouard le fit mettre à mort.

Wallace eut un vengeur ; ce fut Robert Bruce, petit-fils de l'un des compétiteurs au trône en même temps que Baliol. Dans une querelle Bruce ayant tué Comyn le Roux, qui briguait aussi la couronne, le malheur sembla s'attacher à ses pas. Trahi par les siens, poursuivi par les troupes du roi d'Angleterre depuis qu'il avait été couronné roi d'Écosse à l'abbaye de Scone, il se vit réduit à la dernière extrémité. Son courage et sa prudence relevèrent sa fortune qui paraissait désespérée. Ce fut vers cette époque que mourut Édouard Ier, au moment où il se

préparait à pousser la guerre d'Écosse avec une nouvelle vigueur (1307).

Irlande.

Les Anglais étaient maîtres des côtes de l'est et du sud de l'Irlande, ainsi que des principales villes de l'intérieur; mais le Connaught et l'Ulster étaient occupés par les indigènes, que leurs montagnes et l'âpreté de leur pays protégeaient contre l'avidité de leurs voisins. Les chefs anglais se faisant la guerre, le roi d'Angleterre Jean-Sans-Terre, fut obligé, pour rétablir la paix, de passer en Irlande avec une armée (1210).

Allemagne.

(1198.) A la mort de l'empereur Henri VI, qui laissait un enfant de deux ans nommé Frédéric, les seigneurs allemands se divisèrent sur le choix de son successeur; les uns proclamèrent Philippe de Souabe, frère d'Henri VI; les autres reconnurent Othon IV de Brunswick, fils d'Henri le Lion, et chef de la maison de Welf. La guerre éclata entre les deux rivaux et embrasa l'Allemagne. Les amis de la paix, le pape à leur tête, tentèrent un accommodement entre les deux empereurs; mais Philippe, ayant refusé toute conciliation, Innocent III se déclara pour Othon IV (1201).

La guerre continua avec encore plus d'acharnement. Le sort des armes favorisait partout Philippe de Souabe, lorsqu'il fut assassiné par un ennemi personnel (1207).

La mort de Philippe laissa Othon sans rival; il fut reconnu roi d'Allemagne, et, pour réunir les deux familles de Saxe et de Souabe, il épousa Béatrix, fille de Philippe.

Othon était guelfe par sa famille et par son alliance

avec le pape; à ce titre, il passa en Lombardie, où Guelfes et Gibelins étaient toujours aux prises. A son arrivée, les deux partis posèrent les armes et se réconcilièrent à Milan, où Othon fut couronné roi des Lombards. Pour obtenir le diadème impérial qu'il ambitionnait, il promit sous serment de respecter les droits de l'Église, et de ne pas élever de prétentions sur Naples et la Sicile que le pape conservait à son pupille, le jeune Frédéric, fils d'Henri VI; à ces conditions Innocent IV couronna Othon empereur.

En devenant empereur, Othon devint gibelin, oublia ses serments, et s'arrogea le droit d'exercer des actes de souveraineté à Rome, où il nomma un préfet impérial; puis, au mépris de ses promesses, il se rendit à Naples, qui lui fut ouverte par quelques mécontents.

Le pape réclama; à chaque demande, Othon objectait une difficulté et mettait un retard, s'occupant d'affermir son autorité en Lombardie et d'exciter des troubles à Rome. Après deux ans de négociations inutiles, Innocent prononça l'excommunication contre l'empereur parjure, et invita les princes allemands à procéder à l'élection d'un nouveau souverain.

Leur choix tomba sur le fils d'Henri VI, Frédéric II, déjà roi de Naples. A cette nouvelle, Othon se hâta de repasser les Alpes. Tout était en feu en Allemagne : ses partisans avaient pris les armes, en même temps qu'une ligue se formait contre lui sous l'influence de Philippe-Auguste, qui voyait en lui l'allié de son ennemi Jean-Sans-Terre (1211).

Frédéric n'eut qu'à se montrer pour gagner tous les cœurs; les uns le reçurent comme le rejeton de la puissante famille des Hohenstaufen, les autres comme l'enfant du Saint-Siége, le pupille d'Innocent III; il semblait donc réunir dans sa personne les deux partis qui avaient ensanglanté l'Allemagne et l'Italie : les Guelfes et les Gibe-

lins. Othon essaya vainement de lutter contre la fortune de son jeune rival, tous ses alliés l'abandonnèrent; sa défaite à Bouvines acheva de ruiner son autorité (1214). Il se retira dans son duché de Brunswick, où il mourut dans l'oubli quelques années plus tard.

Frédéric II joignait à de grands talents un caractère ambitieux, passionné et fourbe; il n'avait qu'un but, celui de réunir définitivement l'Italie et l'Allemagne, et de fonder une grande monarchie héréditaire; pour l'atteindre, il ne recula devant aucun moyen, et employa sans remords et selon le besoin, la violence, la corruption et la ruse.

A la diète d'Égra (1213), Frédéric reconnut toutes les prérogatives de la cour de Rome; il promit par serment de restituer au Saint-Siége l'héritage de la comtesse Mathilde, de renoncer à la couronne de Sicile, et de se mettre à la tête d'une nouvelle croisade. Innocent III étant mort en 1216, Frédéric se prétendit affranchi de toute promesse envers Honorius III; en conséquence, il fit reconnaître pour son successeur sur le trône impérial son fils aîné Henri, qui avait déjà reçu l'investiture comme futur roi de Naples et de Sicile. Le pape se plaignit; Frédéric l'amusa par des promesses et des délais, jusqu'à ce qu'il en eût reçu la couronne impériale, après avoir toutefois renouvelé les serments faits à Innocent III.

Mais au lieu de se préparer à la croisade, l'empereur parjure ne s'occupait que des moyens d'assurer son pouvoir. Dans ce but, il confirma le titre de roi à Ottocar Ier de Bohême, pour se l'attacher, puis il enleva le palatinat du Rhin au frère d'Othon IV, et le réunit à la Bavière qui lui était dévouée.

Cependant le pape lui ayant rappelé son vœu de partir pour la Palestine; Frédéric obtint encore un délai de deux ans s'engageant, sous peine d'excommunication, à entre-

prendre la croisade à ce terme. Son mariage avec Yolande, fille unique de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, lui en faisait une double obligation. Malgré ces pressants motifs, Frédéric passa dans le royaume de Naples, où il introduisit de nombreux changements dans l'administration; et, pour accroître le pouvoir royal, il y restreignit considérablement les droits et les priviléges des seigneurs et de l'Église. La plupart de ces mesures lui furent suggérées par son chancelier Pierre des Vignes. Né à Capoue, de parents pauvres, Pierre s'était rendu à Bologne en demandant l'aumône; admis à l'Université de cette ville, son mérite l'y fit distinguer et parvenir, de degré en degré, aux premiers honneurs, puis à la faveur impériale.

Pour se faire une armée dévouée, Frédéric, après avoir dompté les Sarrasins qui désolaient la Sicile, en transféra vingt mille dans la Capitanate, et leur céda Lucéra. Cette colonie lui fournissait un corps de troupes dévouées avec lequel il maintint les seigneurs et brava le pape.

La politique de l'empereur mécontentant les cités du nord de l'Italie, quinze villes guelfes renouvelèrent l'ancienne ligue lombarde (1226), selon le droit que leur en donnait la paix de Constance. Aussitôt tout prit un aspect hostile : on fit des approvisionnements, on coupa les communications avec les cités gibelines, on se mit partout sur le pied de guerre. Le pape s'interposa, et obtint la paix, en réunissant les esprits dans une seule pensée, la croisade.

Cependant Frédéric différa encore de partir, malgré les pressantes sollicitations du pape. Honorius mourut sans avoir vu réaliser le vœu cher à son cœur de secourir Jérusalem (1227).

Son successeur Grégoire IX, bien qu'octogénaire, crut qu'il était temps d'abandonner la longanimité de son prédécesseur envers un prince fourbe et sans Foi; il somma donc l'empereur de tenir ses serments.

Frédéric, ne trouvant plus d'excuses à alléguer, s'embarqua à Brindes. Mais presque aussitôt, sous prétexte de maladie, il rentra dans le port, et remit l'entreprise à une autre époque. Grégoire ne se laissa pas abuser; il excommunia l'empereur, qui répondit à l'anathème du pontife par un manifeste violent contre l'Église. Il partit ensuite avec une faible suite, l'armée des croisés s'étant dissoute.

Le pape, doublement irrité, de ses retards d'abord, puis de son départ sous le poids de l'excommunication, le poursuivit des foudres de l'Église. Au lieu de combattre, Frédéric traita avec les musulmans dont il affectait d'adopter les mœurs; cette conduite lui attira le mépris des chrétiens d'Orient. A la nouvelle que des troubles avaient éclaté en Lombardie et à Naples, l'empereur hâta son retour. Tout à coup, à la tête de ses fidèles Sarrasins, il attaque les troupes pontificales, les met en déroute, envahit les États de l'Église et tue les partisans du pape. Pendant ce temps les villes de la Lombardie se faisaient la guerre au nom de Grégoire et de Frédéric. L'intervention du pape fit encore une fois poser les armes; l'empereur promit de réparer le mal qu'il avait fait, et il fut relevé de l'excommunication (1230).

Le contre-coup de ces événements se faisait sentir en Allemagne. Henri, que Frédéric avait laissé à la tête du gouvernement, cherchait à s'élever contre son père en se conciliant le peuple. L'empereur lui fit des reproches; mais au lieu de se soumettre, le fils rebelle en vint à une révolte ouverte dans laquelle il entraîna plusieurs villes lombardes (1234). Frédéric réclama le secours du pape, dont l'impartialité éclata dans cette circonstance; l'excommunication que le pontife lança contre Henri et ses partisans facilita la victoire de l'empereur. Le jeune prince vint implorer le pardon de son père, qui le lui accorda (1235); mais de nouvelles perfidies dont il fut convaincu,

décidèrent Frédéric II à le faire emprisonner. Henri mourut sept ans après.

L'empereur tourna alors ses armes contre les Lombards pour les punir d'avoir soutenu son fils. Les villes guelfes resserrèrent leur alliance, pendant qu'il recherchait l'appui des seigneurs les plus puissants. Au premier rang était son gendre Eccelin de Romano, qui ne s'arrêtait ni devant l'effusion du sang ni devant un crime quand il s'agissait de satisfaire sa vengeance, son ambition ou sa cupidité. L'empereur, ayant réuni ses dix mille Sarrasins aux Gibelins, remporta une grande victoire à Cartenuova (1236). Enorgueilli par ce succès, il reprit ses projets de soumettre toute l'Italie, et foula aux pieds les droits de l'Église, en donnant la Sardaigne à son fils Enzius. La faveur qu'il montrait pour les Sarrasins, ses actes arbitraires et violents, décidèrent enfin le pape à l'excommunier une seconde fois (1239).

L'empereur pour atténuer l'effet de cet acte terrible, chercha à se justifier auprès des autres souverains, puis il marcha sur Rome. Le peuple prit énergiquement la défense du pontife, et Frédéric fut contraint de s'éloigner.

Afin de résoudre une foule de difficultés soulevées au milieu de ces troubles, Grégoire IX convoqua un concile général à Rome; mais Enzius fit prisonniers les prélats anglais et français qui s'y rendaient sur une flotte génoise. Tant de chagrins, de soucis et de fatigues accablèrent l'intrépide vieillard : Grégoire IX, presque centenaire, succomba sans avoir pu rétablir la paix (1241).

Célestin IV ne fit que passer sur le trône pontifical. Les violences et les intrigues de l'empereur retardèrent pendant deux ans l'élection d'un nouveau pape. Les souverains menacèrent alors Frédéric d'appeler ailleurs les cardinaux. Enfin Innocent IV fut élu (1243). En apprenant cette nomination, l'empereur s'écria : *Fiesque était mon*

ami; mais le pape sera mon ennemi. Il demanda à négocier.

Pendant qu'on cherchait à s'entendre, le perfide prince suscitait des ennemis au pontife et travaillait à gagner les nobles romains. Innocent IV, instruit de ce qui se passait, ne se crut plus en sûreté à Rome; il s'enfuit et se rendit à Lyon, où il convoqua un concile général (1245). L'excommunication de l'empereur y fut renouvelée dans un appareil terrible, qui porta la terreur dans les esprits et provoqua la fureur de ce prince. Sur le conseil du pape, les Allemands élurent Henri de Thuringe, puis le comte Guillaume de Hollande, quand Henri eut péri dans une bataille.

La colère de Frédéric était de la rage; se croyant entouré de conspirateurs, il frappait ses amis : personne n'était à l'abri de ses soupçons; Pierre des Vignes lui-même fut mis à mort sur une fausse accusation.

Conrad, fils de l'empereur, soutenait son parti en Allemagne, Eccelin, en Lombardie, où la guerre était mêlée d'atroces vengeances. Quant à Frédéric, livré aux soupçons, le plus affreux supplice que Dieu réserve d'ordinaire aux tyrans, il multipliait les victimes de ses terreurs. Il mourut en 1250, entouré de ses Sarrasins, après avoir été, selon quelques auteurs, relevé des anathèmes de l'Église.

Avec de grands talents, ce prince n'accomplit rien de grand pendant les cinquante années qu'il occupa le trône; mais, ainsi que le disait saint Louis, il fit la guerre à Dieu avec ses dons; et, pour employer les expressions d'un chroniqueur, il aurait été sans égal sur la terre *s'il eût aimé son âme.* Sous lui la splendeur de l'empire s'éclipsa pour ne plus se raviver.

La longue lutte de Frédéric II avec l'Église eut les plus funestes suites pour l'empire germanique, qui perdit l'Italie; et pour les Hohenstaufen, qui y succombèrent tous

jusqu'au dernier. Conrad IV, son fils, qu'il avait fait reconnaître pour son successeur à la place d'Henri, l'aîné, quitta l'Allemagne pour aller, malgré le pape, soumettre le royaume de Naples : il y mourut en 1254. Guillaume de Hollande, élu au moment de l'excommunication de Frédéric II, ne survécut que deux ans à Conrad; il périt dans une guerre particulière sans avoir pu se faire reconnaître empereur (1256). Les princes allemands, n'ayant pu s'entendre, élurent Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre Henri III, et Alphonse X, roi de Castille; mais celui-ci ne vint jamais en Allemagne, et Richard ne put même faire respecter son autorité par ceux qui l'avaient élu.

L'Allemagne se trouvant ainsi sans maître, fut livrée à l'ambition de tous les petits souverains qui se disputaient les débris du pouvoir impérial; il en résulta la plus affreuse anarchie. La décadence de l'empire donna gain de cause à l'Église et à la liberté qu'elle défendait en Italie. Les empereurs ne passaient plus les Alpes; on pouvait même se demander s'il y avait encore des empereurs : Richard et Alphonse ne régnaient ni ne gouvernaient.

Des changements importants eurent lieu dans l'état intérieur de l'Allemagne pendant cette époque, qu'on a désignée sous le nom de *grand interrègne*. Les vassaux de la couronne acquirent l'indépendance à laquelle ils aspiraient; puis chaque petit prince travailla à étendre son autorité à et à l'affermir.

Peu à peu une hiérarchie indispensable s'établit entre tous ces États. Au premier rang était la Bohême, dont le souverain avait, en 1153, obtenu de Frédéric Ier Barberousse le titre de roi : il avait réuni sous son sceptre la Moravie, les duchés d'Autriche, de Carinthie, de Styrie et de Carniole. Un petit nombre de seigneurs s'étaient, on ne sait comment, arrogé le droit d'élire seuls les empereurs;

ils furent désignés par le nom d'*électeurs*. Au-dessous des électeurs se rangèrent *les princes du saint empire*, c'est-à-dire tous les souverains ecclésiastiques ou séculiers, vassaux immédiats de l'empereur, qui n'étaient pas électeurs. Au troisième rang étaient les *villes libres impériales:* on en comptait plus de soixante. L'Allemagne se composait alors de cent États nominalement sous l'autorité des empereurs, mais qui en réalité se gouvernaient avec une pleine indépendance. Si la première pensée de chaque petit souverain avait été de devenir maître chez soi, la seconde fut de s'agrandir aux dépens de ses voisins. Telle fut la source d'une foule de guerres privées où le droit du plus fort fit loi.

La rivalité de la noblesse et des villes donnait souvent lieu à des querelles qui dégénéraient en luttes à mains armées; pour résister, les villes se liguèrent entre elles. D'autres ligues eurent pour but la protection du commerce : les deux plus célèbres furent *la ligue hanséatique* et la *ligue rhénane:* toutes les villes commerçantes situées entre le Rhin et la Baltique entrèrent dans la ligue hanséatique, aussi appelée *hanse teutonique*.

L'anarchie n'avait plus de frein à la mort de Richard de Cornouailles (1272); et l'on ne se pressait pas de lui donner un successeur, lorsque le pape Grégoire X, pour mettre fin au désordre, menaça les électeurs de leur en imposer un. Ils se réunirent et choisirent le comte Rodolphe de Habsbourg, prince du second ordre, connu par sa piété, son courage et sa loyauté. Sans perdre de temps, Rodolphe se fit couronner à Aix-la-Chapelle, où il reçut le serment des vassaux; au moment de la cérémonie, comme le sceptre manquait, l'empereur saisit une croix sur l'autel, en disant : *Cette Croix qui a sauvé le monde vaut bien un sceptre.*

On a conservé de ce prince un trait bien touchant. N'é-

tant encore que comte, il rencontra dans les montagnes de la Suisse un pauvre prêtre qui portait le viatique à un malade, et qu'arrêtait un ruisseau gonflé par la pluie. Aussitôt Rodolphe descendit de cheval, y fit monter le prêtre et le conduisit par la bride jusqu'au village. Le prêtre voulut ensuite rendre le cheval au prince : *Dieu me garde*, dit le comte, *que jamais je me serve d'une monture qui a porté mon Seigneur!* Le cheval demeura au service du pauvre prêtre et de son église. Le caractère de cet empereur est peint dans ce vieux proverbe allemand : *Probe comme Rodolphe.*

Le premier soin de Rodolphe fut de terminer la longue lutte qui avait divisé le sacerdoce et l'empire, et il renouvela à Grégoire X les serments d'Othon IV et de Frédéric II. A la demande du pape, pour décider Charles d'Anjou à renoncer à quelques prétentions sur la Toscane, il lui donna l'investiture du comté de Provence. Il rendit ensuite à l'Église plusieurs villes, et constitua ainsi définitivement l'État ecclésiastique (1279).

Cependant Ottocar II, roi de Bohême, avait protesté contre l'élection de Rodolphe avec une insolence qui l'avait fait mettre au ban de l'empire. Il voulut résister les armes à la main; mais l'empereur conduisit la guerre si vivement, que le prince rebelle demanda bientôt la paix. Ottocar s'étant révolté de nouveau périt dans une bataille. Rodolphe se réconcilia avec le fils de ce prince Venceslas II, lui donna l'investiture de la Bohême, et lui promit la main de l'une de ses filles. Toutefois il garda l'Autriche, dont il investit son fils Albert, fondant ainsi la puissante maison d'Autriche; il retint encore la Styrie et la Carniole, qui devinrent l'apanage de Rodolphe, son second fils.

On ne m'a pas fait empereur pour que je me cache, disait Rodolphe; pour justifier cette fière parole, il entreprit de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, en for-

çant les grands vassaux de renoncer aux droits qu'ils avaient usurpés depuis la mort de Frédéric, et en détruisant les châteaux des seigneurs qui ne vivaient que de brigandages. La Franche-Comté fut soumise malgré Philippe le Bel, roi de France, et la paix publique partout rétablie.

(1291.) Rodolphe mourut en 1291, sans avoir obtenu des électeurs de reconnaître pour son successeur son fils Albert; mais par des alliances et des apanages il avait placé sa famille au premier rang, et il laissait l'Allemagne pacifiée.

Les électeurs réunirent leurs voix sur Adolphe de Nassau, prince sans capacité, qui négligea les intérêts de l'empire et mécontenta tout le monde; alors les princes allemands le déposèrent et élurent Albert, fils de Rodolphe, qu'ils avaient précédemment repoussé. Albert était loin d'avoir hérité des vertus de son père; ambitieux et violent, il ne songeait qu'à enrichir sa famille. Il guerroya contre la Hollande, la Thuringe et la Bohême, cherchant à enlever ces contrées à leurs légitimes possesseurs, pendant qu'il cédait à Philippe le Bel les droits de l'empire sur la Franche-Comté et sur plusieurs parties de l'ancien royaume de Bourgogne. Une conspiration mit fin à sa vie : il fut assassiné par un neveu (1308) au moment où il marchait contre les Suisses révoltés. Sa veuve et une de ses filles vengèrent sa mort en faisant périr dans les supplices plus de mille personnes.

Italie. — Villes libres.

Il est presque impossible, dans une histoire abrégée, de suivre le rôle que chaque ville libre de l'Italie joua, pendant le XIIIe siècle, dans la lutte de l'Église et de l'empire ravivée par Frédéric II. Alors se dessinèrent nettement les

Guelfes et les Gibelins, entre lesquels s'étaient déjà partagées les cités lombardes. Milan resta à la tête des premiers, et Pavie continua de représenter le parti impérial ou gibelin. La position géographique de la Lombardie, située entre l'Allemagne et Rome, entre la Germanie et ce royaume des Deux-Siciles tant convoité, en fit naturellement le principal théâtre de guerre. Soit qu'ils allassent à Rome ou qu'ils en revinssent, soit qu'ils prissent possession des États du midi de l'Italie au nom du pape ou malgré lui, les empereurs devaient traverser ces belles provinces avec leurs armées. Qu'on se rappelle maintenant ce que les papes avaient fait pour la liberté des villes lombardes, la longue lutte d'Alexandre III et de Frédéric Ier Barberousse, terminée par le traité de Constance en faveur des Italiens, on comprendra la haine profonde que ceux-ci nourrissaient contre l'empire et leur reconnaissance envers la papauté; aussi c'était à force d'or et de priviléges, auxquels se mêlaient aussi les jalousies, les rivalités, les haines nées de la guerre même, que les empereurs soulevaient au besoin les villes gibelines contre les Guelfes.

A cette cause générale de guerre, qui mit si souvent la Lombardie en feu, se joignaient les querelles particulières des villes qui faisaient prendre les armes à tous les citoyens. Comment raconter ces luttes, ces guerres d'un jour, aussi courtes que le motif en était quelquefois futile? Nous nous bornerons donc à esquisser à grands traits les phases de la lutte du sacerdoce et de l'empire, nous appliquant surtout à faire reconnaître la constitution, le caractère, l'esprit des villes libres de l'Italie, leur développement malgré ces guerres continuelles, et les résultats qu'elles eurent.

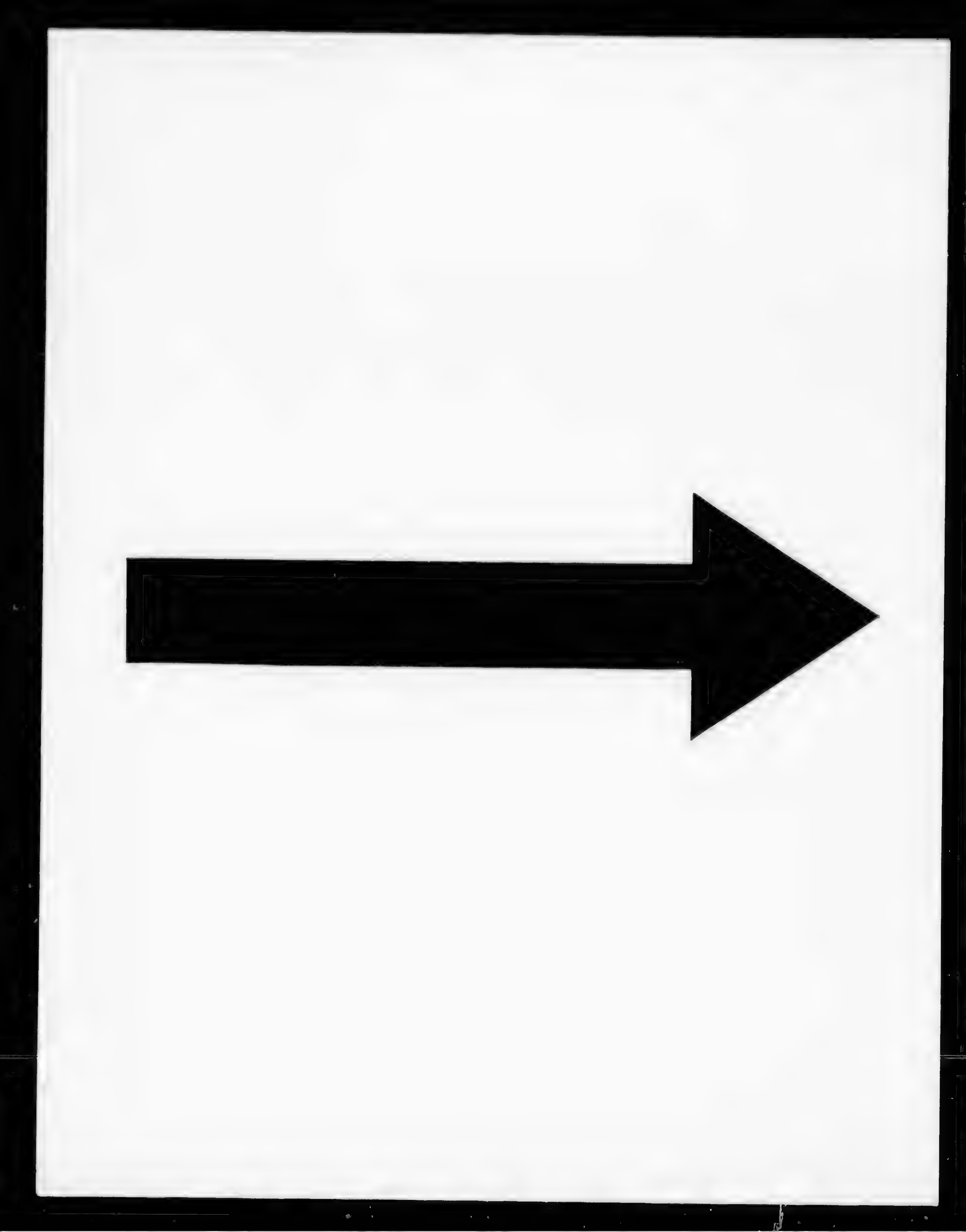
Depuis longtemps les papes réclamaient aux empereurs d'Allemagne la restitution de l'héritage de la comtesse Mathilde, qu'Innocent II avait cédé à Lothaire II vers 1136, comme fief de l'Église, en retour des services qu'il en avait

reçus, mais à la condition qu'à la mort de cet empereur ces biens reviendraient au Saint-Siége. Cette condition n'avait pas été remplie; et il devenait tous les jours plus difficile de faire droit aux réclamations du pape, car les seigneurs préposés au gouvernement de ces provinces, profitant des guerres continuelles, avaient peu à peu secoué toute dépendance, en même temps que les villes, par la force ou à prix d'argent, obtenaient les libertés communales: parmi elles, Florence occupait le premier rang. Nous la voyons dès lors mêlée aux querelles des Guelfes et des Gibelins, ou déchirée par des factions combattant sous des drapeaux opposés.

Au commencement du XIIIe siècle, les menaces impériales n'inquiétant plus les villes lombardes dont la liberté avait été assurée par le traité de Constance, elles se divisèrent et guerroyèrent entre elles. Tout était motif de discorde : un chien, promis également aux ambassadeurs de Pise et de Florence, fait prendre les armes aux habitants des deux cités; la mésintelligence éclate entre Bologne et Modène pour un objet volé; les citoyens de Chiusi combattent ceux de Pérouse pour une relique.

Ce serait sans intérêt de suivre toutes ces guerres sans gloire, toutes ces paix sans repos : au fond se retrouve presque partout la lutte de la noblesse et de la bourgeoisie. Les nobles avaient pour eux le peuple, jaloux de la classe moyenne : de là deux factions toujours prêtes à en venir aux mains. La bourgeoisie l'emporta enfin, et la noblesse fut exclue des principales villes, ou placée dans une position inférieure à la bourgeoisie quant aux droits et aux priviléges.

Lorsque Frédéric II se disposait à partir pour la croisade, il vint en Italie sous prétexte de mettre fin aux troubles des petites républiques. A cette nouvelle, la ligue lombarde se forma (1226), et l'empereur ne rencontra par-



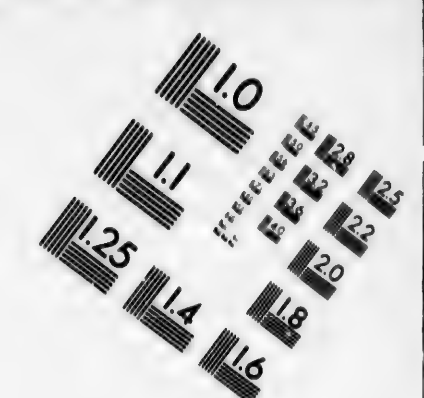
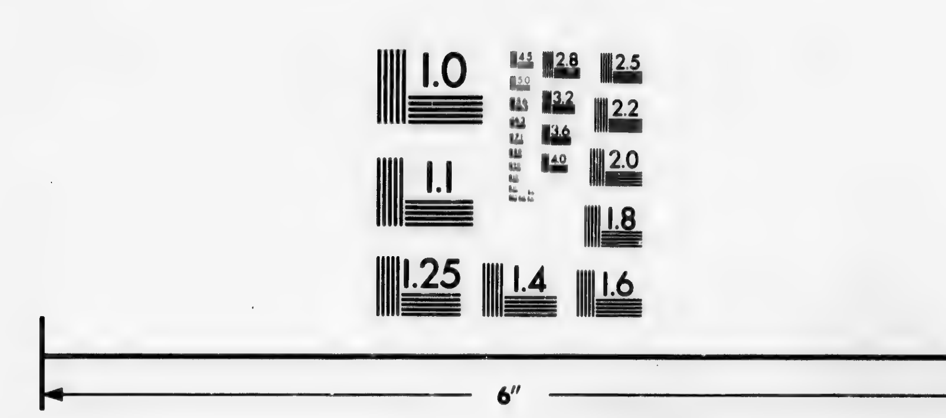


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



tout que des ennemis qui lui fermèrent les chemins ou les portes des villes. N'étant pas assez fort pour vaincre, il pardonna. Les prédications du frère Jean de Vicence furent plus puissantes; il parcourut les villes ennemies, les réconcilia et partout à sa voix on posa les armes, les inimitiés cessèrent.

Mais les villes lombardes ne savaient pas vivre en paix. Eccelin le Féroce, parvenu à la charge de podestat de Vérone (1235), ralluma la guerre en s'emparant de Mantoue, où il disposa à son gré des biens et de la vie des citoyens. Les villes lombardes s'armèrent; Frédéric II, l'allié d'Eccelin, les battit à Cartenuova (1236). Le pape Grégoire IX prit la défense des Milanais vaincus, en excommuniant Frédéric qui continuait de ravager la Lombardie avec ses Sarrasins. Enzius, son fils naturel, était à la tête des Gibelins. Dans une bataille contre les Bolonais, Enzius fut fait prisonnier, ce qui affaiblit beaucoup son parti; quant à Eccelin le Féroce, il tenait toujours; et partout où il était maître, l'atrocité de ses vengeances répandait la terreur.

(1250.) La mort de Frédéric II ranima les espérances des Guelfes. Milan força Lodi à embrasser ce parti et Pavie à capituler. Florence conquit la forte place de Volterra; mais Eccelin dominait au nord. Quand ses captifs étaient morts au milieu des tortures, il renvoyait leurs cadavres dans leurs villes; les gentilshommes, conduits par troupeaux sur la place, périssaient sous le sabre, et leurs corps, coupés en morceaux, étaient consumés par le feu. On prêcha une croisade contre le Féroce. Il se défendit avec rage, multipliant les meurtres, les pillages, les cruautés; ses fureurs tournèrent contre lui ses alliés et grossirent l'armée des croisés. Attaqué près de Cassano, blessé et fait prisonnier, il refusa tout secours, déchira ses plaies, et mourut après onze jours de captivité. Aussitôt les villes sur lesquelles il dominait appelèrent les troupes de l'Église.

Mainfroy ou Manfred, fils de Frédéric II, s'était mis à la tête des Gibelins. Il amena une armée arabe, envahit l'État ecclésiastique, et secourut Sienne contre Florence dont il s'empara. L'arrivée de Charles d'Anjou, appelé au trône de Sicile par Urbain IV, changea la face des affaires : les Guelfes reprirent le dessus, et lui fournirent des troupes contre Manfred (1266). Après la victoire de Charles d'Anjou et la mort de son rival, les Gibelins s'entendirent avec les Napolitains pour appeler le jeune Conradin ; mais ils ne purent ni lui assurer la victoire ni lui sauver la vie.

Le grand interrègne allemand assura la liberté à l'Italie. Grégoire X, généreux envers les Gibelins, s'efforçait d'apaiser les haines et tentait de contenir les Guelfes, lorsque les événements qui se passaient au midi rallumèrent les passions.

Les revers de Charles d'Anjou firent relever la tête aux Gibelins. La guerre éclata d'abord entre Pise et Gênes. A la bataille navale de Méloria les Pisans perdirent vingt-huit galères, cinq mille morts et onze mille prisonniers (1284). Les captifs furent conduits à Gênes, et l'on disait dans toute l'Italie : *Allez à Gênes, si vous voulez voir Pise.* Cette ville ne se releva jamais complétement de ce désastre.

On accusa de cette sanglante défaite le comte Ugolin de la Gherardesca, qui commandait la flotte des Pisans. Ce seigneur ambitieux avait, disait-on, trahi sa patrie pour se rendre nécessaire et assurer son autorité; devenu podestat, il régla le gouvernement à son gré, exila ou fit périr ses ennemis, frappa du poignard son neveu qui l'avertissait du mécontentement du peuple, et tua d'un coup de hache le neveu de l'archevêque. Ces crimes eurent enfin leur châtiment. Ugolin, saisi par les Gibelins dont il avait abandonné le drapeau par ambition, fut enfermé dans une tour avec trois de ses fils et un de ses petits-fils, et on les y laissa mourir de faim.

Peu à peu la lassitude apaisa les factions. A la faveur de ces guerres, des familles puissantes s'étaient emparées du gouvernement dans plusieurs villes : les républiques firent ainsi place à des principautés.

Cet état permanent de guerre, qui fut celui de l'Italie pendant plusieurs siècles, imprima des traces profondes dans les mœurs et la législation. Chaque citoyen était soldat au moment du danger, ce qui développait l'esprit national comme chez les anciens Romains; mais borné au territoire de cité, de tous les côtés en contact avec de jaloux voisins, cet esprit national offrait deux caractères bien opposés : la facilité à s'irriter et la facilité à pardonner. Un rien faisait éclater la guerre; les Italiens paraissaient toujours en hostilités ouvertes, non-seulement avec ceux qui ne suivaient pas la même bannière, mais entre citoyens de la même ville, de la même famille.

Un différent venait-il à éclater, aussitôt on sonnait le tocsin, on barricadait les rues, on attaquait les palais, on se portait aux dernières extrémités comme entre ennemis acharnés; puis, le soir venu, on se séparait, « et le lendemain, dit Villani, ceux qui avaient combattu les uns contre les autres buvaient et mangeaient ensemble, s'entretenant des prouesses par lesquelles chacun d'eux s'était signalé dans ces batailles. »

Quand les inimitiés se prolongeaient, que les haines s'envenimaient, alors intervenait la religion, ce remède universel dans toutes les calamités. Vers le milieu du XIIIe siècle, parurent de nombreuses troupes de pénitents qui, suivant un crucifix, allaient de ville en ville chantant le *Stabat Mater,* et se flagellant jusqu'au sang pour recommander la pénitence et amener les ennemis à faire la paix.

Cette dévotion bruyante, née spontanément des malheurs des temps, ébranla les populations; partout les

voleurs et les usuriers restituèrent le bien mal acquis, les pécheurs firent pénitence, et les ennemis se réconcilièrent. Bientôt les Flagellants dégénérèrent, et l'Église les interdit. Dans d'autres circonstances, des religieux se jetaient entre les partis armés; à leur voix les dagues rentraient dans le fourreau, les larmes coulaient, et l'on faisait la paix. Un cardinal réconcilia Gênes avec Pise en 1217; l'évêque de Reggio rétablit l'harmonie entre Bologne et Modène en 1232. Vers la même époque, un dominicain, frère Jean Schio, envoyé par le pape dans la Marche de Trévise, opéra des réconciliations qui tenaient du prodige.

Il serait trop long de citer tous les faits de ce genre. Il ne se passait presque pas d'année où l'influence pacifique de la religion ne se fît sentir sur ces populations aux passions ardentes.

Ces guerres fréquentes étaient une cause de souffrances, on ne peut le nier; mais elles développèrent l'énergie, le courage, et, chose étonnante, elles n'arrêtèrent pas l'accroissement de la population ni la prospérité de l'Italie, qui ne fut jamais plus grande. Chaque petite république était un centre d'activité d'où rayonnaient la civilisation, l'industrie, le commerce; les richesses y affluaient en échange des productions que des vaisseaux portaient au loin. En même temps le goût s'épurait dans les arts; la peinture, la musique, la poésie renaissaient : la plupart des beaux monuments qu'on voit encore dans les principales villes d'Italie datent de cette époque. Mais ne faut-il pas aussi attribuer à ces petites guerres si longues, si acharnées, cet esprit de ruse, de perfidie, de *vendetta,* qui semble faire partie du caractère national? Ne pouvant pas employer de grands moyens, ces petits peuples recouraient aux expédients. Puis ces luttes de tous les jours, en froissant bien des intérêts, excitaient les vengeances personnelles; et, comme les ennemis, par le voisinage des villes

rivales, restaient en face les uns des autres, il en résultait que, malgré la paix, des animosités particulières, plus vives, plus tenaces quelquefois que celles de nation à nation, armaient secrètement les uns contre les autres les citoyens d'un même pays.

Les campagnes désolées à la chute de Rome, devenues désertes et incultes sous les Barbares, prirent un aspect nouveau entre les mains des moines qui couvrirent le sol de leurs paisibles retraites : la fertilité reparut partout. Rien n'arrêtait les moines cultivateurs ; là ils comblaient un étang, ici ils desséchaient des marais, ailleurs ils établissaient des métairies si florissantes, que plusieurs fois leurs pieuses colonies furent appelées pour remettre en valeur des champs devenus incultes.

Venise.

Venise, gouvernée par ses doges, absorbée par les intérêts de son commerce, ne prit qu'indirectement part aux guerres de l'Italie. Jamais l'honneur ni la religion n'entraînèrent ces marchands : ils ne s'armèrent que pour leur négoce.

Lorsque la quatrième croisade fut décidée, au commencement du XIII[e] siècle, les Vénitiens promirent des vaisseaux et des secours, à condition qu'on leur cèderait la moitié des conquêtes espérées : les villes maritimes de l'Italie n'avaient jamais fait de la guerre sainte qu'une affaire de commerce. On accepta. Au moment du départ, les croisés n'ayant pas les sommes nécessaires pour payer leur passage, le doge Dandolo leur offrit en échange d'aider la république à reconquérir Zara, qui s'était donnée à la Hongrie. A cette première cause de retard s'en joignit bientôt une autre : Alexis l'Ange, ayant détrôné son frère Isaac (1202), empereur de Constantinople, le fils d'Isaac

vint demander aux princes Latins de lui aider à venger son père.

Les Vénitiens, habiles à prévoir ce qui pouvait favoriser leur commerce, parvinrent, malgré les reproches et les anathèmes d'Innocent III, à détourner la croisade de son but pour aller replacer Isaac sur son trône. Les croisés attaquèrent d'abord Zara, la prirent et la pillèrent, puis ils firent voile vers Constantinople. La ville succomba. Une conspiration ayant chassé une seconde fois Isaac que les vainqueurs avaient rétabli, les Latins reprirent Constantinople, élurent empereur Baudoin, comte de Flandre, et se partagèrent l'empire grec. Les Vénitiens se firent un lot qui valait mieux que la couronne; ils prirent la moitié de Constantinople, les Cyclades et les Sporades, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les côtes de la mer de Marmara et de la mer Noire, plusieurs villes et les contrées maritimes de la Thessalie. Dans les richesses enlevées aux Grecs, ils se réservèrent quatre chevaux de bronze apportés, de Corinthe à Rome, par le consul Mummius, et de Rome à Byzance, par Constantin; enfin ils achetèrent l'île de Crète au comte Boniface de Montferrat.

(1255.) Ce ne fut pas sans de grands effort et des guerres fréquentes que les Vénitiens se maintinrent dans toutes ces possessions. L'événement le plus remarquable de leur histoire pendant ce siècle fut la guerre contre Gênes, à l'occasion d'une simple querelle survenue à Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre). Elle dura près de dix ans avec des chances diverses; à la fin les Vénitiens triomphèrent.

Venise ne fut pas en paix pour cela. La nécessité de se procurer des vivres la fit guerroyer contre Ancône, Trieste, Bologne. Gênes n'avait pas été vaincue, mais seulement humiliée; elle recommença donc la lutte dans les mers d'Orient; et pour s'assurer la victoire, les Génois firent alliance avec les empereurs grecs (1296). Après des cruau-

tés et des vengeances de part et d'autre, l'avantage resta à la république de Gênes. La paix fut signée en 1299.

Royaume des Deux-Siciles.

(1198.) A la mort d'Henri VI, les Napolitains se révoltèrent contre son fils Frédéric encore enfant; mais Innocent III, comme suzerain du royaume et tuteur du jeune prince, y maintint son autorité.

Pour recevoir la couronne impériale que les électeurs lui offrirent lorsque Othon IV fut excommunié, Frédéric II avait promis au pape (1226) de céder Naples et la Sicile à son fils Henri; mais il oublia bientôt ses serments de ne pas réunir l'Italie à l'empire, et fit reconnaître ce futur roi de Naples pour son successeur au trône impérial.

Poursuivi comme parjure par les anathèmes de l'Église, Frédéric resta presque toujours en Italie, dont il préférait le séjour à l'Allemagne. Pour anéantir l'opposition de la noblesse contre sa dynastie, il introduisit dans l'administration de nombreuses réformes, tendant à affermir son autorité et à restreindre les droits et les priviléges de l'Église. L'empereur favorisa la population musulmane, s'entoura d'une garde de Sarrasins, et en forma une armée dévouée, toujours prête à combattre sans s'inquiéter des foudres ecclésiastiques. Vers la fin de sa vie, ce prince impie sentit tout le poids des excommunications qu'il avait encourues et dont il avait paru se jouer; déchiré par les soupçons, abandonné de ses amis qu'il méconnaissait et faisait périr, il mourut entouré de sa garde musulmane (1250), après un règne long mais sans gloire, fatal à l'empire et à sa famille.

Il laissait un fils légitime Conrad IV, et un fils naturel Mainfroy ou Manfred. Malgré la volonté expresse d'Innocent IV d'user de son droit de suzerain pour dispo-

ser du royaume des Deux-Siciles, Manfred alla aussitôt à à Naples faire reconnaître Conrad. La mort de Conrad arrêta ses projets en Italie (1254). Le pape essaya vainement de traiter avec Manfred en lui cédant une principauté; ce prince ambitieux convoitait le royaume. Il appela les Sarrasins de Frédéric II et envahit les États pontificaux, ce qui le fit excommunier; mais il ne s'arrêta pas devant les foudres de l'Église. Il chassa de Rome Alexandre IV qui venait de succéder à Innocent IV, et qui alla mourir à Viterbe (1254). Enorgueilli par ses succès, Manfred se déclara le chef du parti gibelin, épousa une fille de Pierre, roi d'Aragon, et s'entoura d'une cour orientale.

Cependant le pape Urbain IV, successeur d'Alexandre IV (1261), pour opposer un rival redoutable à Manfred, offrit la couronne de Naples à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui avait épousé Béatrix, la quatrième fille de Béranger, comte de Provence. Charles accepta. « Sage et prudent au conseil, dit l'historien Villani, hardi dans la guerre, redouté de tous les rois du monde, ennemi des mimes, des troubadours et des courtisans, Charles parlait peu, dormait peu, agissait beaucoup, ne riait presque jamais; réservé comme un religieux, catholique ardent, apre à rendre justice, indomptable à l'adversité, fidèle dans ses promesses, égal par ses hautes pensées aux plus grandes entreprises, avide d'acquérir pour aider à ses projets, il semblait plus qu'aucun autre seigneur fait pour la majesté royale. Il portait la terreur dans son regard dur, sa peau basanée, son corps grand et nerveux. »

Charles d'Anjou, à la tête d'une nombreuse armée, débarqua à l'embouchure du Tibre. Les Guelfes vinrent le rejoindre, et le pape Clément IV, alors sur le trône pontifical, envoya des cardinaux pour le couronner roi des Deux-Siciles. Mais déjà on commençait à se plaindre du caractère de ce prince, qui, à de hautes qualités et à des

talents incontestables, joignait des manières dures et une ambition démesurée, excitée encore par son orgueilleuse femme Béatrix.

Le nouveau roi de Sicile rencontra l'armée de son ennemi près de Bénévent; au moment du combat, l'aigle d'argent qui formait le cimier du casque de Manfred tomba : *voilà le signe de Dieu*, dit-il. Il se jeta dans la mêlée et y périt.

(1266.) Cette victoire livra le royaume à Charles d'Anjou. Son despotisme lui attira bientôt les reproches du pape, auquel parvenaient de tous côtés des plaintes et des murmures. Les amis de la maison de Souabe en profitèrent; ils excitèrent les mécontents, et s'entendirent avec les Gibelins pour rappeler le jeune Conradin, que sa mère élevait à la cour de Bavière. L'offre d'une couronne et la promesse de secours considérables tentèrent cet enfant de quinze ans, et sa mère ne put le retenir. Tout semblait d'ailleurs l'encourager : Rome était soulevée contre le pape réfugié à Viterbe, Charles était occupé en Toscane à soumettre les Gibelins, des révoltes éclataient dans le royaume de Naples.

Clément IV, ne pouvant arrêter Conradin, l'excommunia. Le jeune prince poursuivit sa marche vers le midi de l'Italie, et, en passant devant Viterbe, il s'imagina effrayer le pape en déployant toute son armée. Clément IV, alors en prière, se contenta de dire à quelques prêtres épouvantés : *Ne craignez rien, ce sont des victimes qui vont au sacrifice*. Cependant Charles d'Anjou était revenu en toute hâte. Son armée moins nombreuse, mais mieux disciplinée, rencontra celle de Conradin près de Tagliacozzo (1268), et après un combat acharné la mit en déroute. Conradin et son inséparable ami Frédéric d'Autriche furent livrés à Charles d'Anjou.

L'inflexible prince soumit à un jugement ses deux prisonniers. Malgré les pressantes sollicitations du pape,

ils furent condamnés à mort et exécutés sur la place de Naples. Ainsi s'éteignit la maison de Souabe. Il ne restait de la race des Hohenstaufen que des femmes, une fille de Frédéric II, mariée au landgrave de Misnie, et une fille de Manfred, qui avait épousé Pierre III d'Aragon.

Charles d'Anjou régna par la terreur, envoyant au supplice les barons pris dans leurs châteaux-forts, derrière lesquels ils essayaient de se soustraire à son obéissance. De simple comte d'Anjou et de Provence, devenu roi de Naples et de Sicile, sénateur de Rome, vicaire impérial de Toscane en retour de l'appui qu'il avait donné aux Guelfes de cette province, Charles, dont l'ambition n'était pas encore satisfaite, convoitait l'empire grec. Déjà il avait donné sa fille à Philippe, héritier de Baudoin II, empereur détrôné de Constantinople, et il rêvait des conquêtes, lorsque ses plans furent renversés par un événement affreux.

Les Siciliens de plus en plus mécontents de son administration hautaine et oppressive, tournèrent leurs regards vers l'Aragon, où régnait Pierre III, gendre de Manfred. Pierre accepta avec empressement les ouvertures qui lui furent faites; et aussitôt, sous prétexte de la croisade dont on parlait toujours, il commença d'immenses préparatifs de guerre, tout en faisant prévenir les Siciliens qu'il était prêt. Pendant ce temps une vaste conjuration se tramait contre la maison d'Anjou. Jean de Procida, le médecin de Manfred, dépouillé de ses biens par Charles, s'était retiré à la cour d'Aragon, attendant le moment de se venger. De concert avec l'astronome Brunetti, il jura l'extermination des Français. Le lundi de Pâques (1282), au moment où les cloches de Palerme appelaient les fidèles à vêpres, un cri s'élève : *qu'ils meurent, les Français! qu'ils meurent!* Aussitôt le massacre commence, gagne la campagne et les autres villes : quatre mille hommes ou femmes périrent en un seul jour.

Cet événement appelé les *Vêpres siciliennes*, fit perdre pour toujours la Sicile à la maison d'Anjou, et ruina les préparatifs de la croisade sollicitée par plusieurs pontifes.

Charles d'Anjou, à la nouvelle du massacre des Français, était accouru mettre le siége devant Messine. Se voyant perdus, les habitants offrirent de se soumettre; mais Charles mit à leur pardon des conditions si dures, que les assiégés jurèrent de manger leurs enfants plutôt que de se rendre.

Pierre d'Aragon cinglait alors vers l'Afrique, disant qu'il allait faire la guerre aux infidèles; dans la réalité, il attendait, pour prendre part à la révolte de Sicile, qu'il n'y eût plus qu'à en recueillir le profit. La résistance des Messinois et l'arrivée de leurs ambassadeurs firent cesser ses incertitudes. Il débarqua dans l'île avec une armée, fit son entrée à Palerme, et somma Charles d'Anjou de quitter la Sicile. Celui-ci répondit avec fierté; mais la flotte aragonnaise commandée par Roger de Loria, ayant battu la sienne à la hauteur de Reggio, il fut obligé de lever le siége de Messine.

Charles était furieux; il fit appel aux chevaliers français qui accoururent. Pierre, effrayé de leur approche, assigna Charles d'Anjou dans les landes de Bordeaux, pour y vider leur querelle en champ clos avec cent chevaliers chacun. Charles accepta le défi; mais il fut seul fidèle au rendez-vous.

En même temps que l'Aragonais manquait ainsi à sa parole, son amiral attaquait et faisait prisonnier Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou; et le pape Martin IV, après avoir excommunié Pierre d'Aragon, donnait la couronne des Deux-Siciles à Charles de Valois, fils de Philippe III, roi de France. La même année (1285) vit mourir Charles I[er] d'Anjou, Pierre III d'Aragon, Philippe III le Hardi et le pape Martin IV.

Le comte Robert d'Artois, venu à l'appel de Charles d'Anjou, gouvernait le royaume en l'absence de ce prince; après sa mort, il continua pendant la captivité de son fils. Pierre d'Aragon avait laissé trois fils qui se partagèrent ses États : Alphonse, l'aîné, eut l'Aragon; Jayme, le second, la Sicile séparée de Naples; Frédéric, le troisième, devait hériter de ses frères s'ils mourraient sans enfants.

Les hostilités continuèrent, mais faiblement du côté de la France. Édouard Ier, roi d'Angleterre, obtint la liberté de Charles II le Boiteux, à la condition qu'il renoncerait à la Sicile. Jayme se repentit bientôt de cet accord, et, en 1289, il reprit les armes. L'activité de Robert d'Artois et une nouvelle intervention du roi d'Angleterre l'arrêtèrent. Enfin les ambassadeurs du roi d'Aragon, ceux du pape et ceux d'Édouard, signèrent à Tarascon (Bouches du Rhône) un traité de paix (1291) que la mort d'Alphonse III, roi d'Aragon, faillit rompre, mais qui fut confirmé par celui d'Anagni, en 1295. Charles II gardait le midi de l'Italie, la Sicile restait à Jayme d'Aragon, et Charles de Valois recevait le comté du Maine et celui d'Anjou. A la mort d'Alphonse III, Jayme alla recueillir son héritage. La Sicile, en vertu des précédents traités, devait revenir au roi de Naples; mais les Siciliens appelèrent Frédéric, frère de Jayme d'Aragon. Il épousa plus tard une fille de Charles le Boiteux.

Espagne chrétienne.

(1200.) Le XIIIe siècle s'ouvrit pendant la trêve conclue entre les rois chrétiens d'Espagne et le terrible Yacoub, chef des Almohades. Alphonse IX occupait alors le trône de Castille, et un autre Alphonse IX, celui de Léon. Sancho VII le Sage régnait en Navarre; Pedro II ou Pierre, en Aragon.

La trêve expira en 1208. Les princes chrétiens firent aussitôt des préparatifs pour reprendre d'un commun accord la guerre nationale. Le roi de Castille Alphonse IX le Magnanime commença les hostilités en ravageant les terres arabes. Aussitôt Mohammed-el-Naser, fils et successeur de Yacoub, quitta l'Afrique à la tête de six cent mille hommes. A l'approche d'un si grand péril Innocent III proclama la croisade, et ordonna des jeûnes et des prières pour attirer la protection de Dieu sur les armes des croisés, accourus de France, d'Italie et d'Allemagne.

(1202.) La bataille s'engagea dans la plaine voisine de Tolosa; les rois de Léon, de Castille et de Navarre commandaient en personne contre Mohammed. Le choc fut terrible; de part et d'autre on combattait avec une égale bravoure. Alphonse de Castille, allant de tous côtés pour encourager ses troupes, dit à l'archevêque de Tolède qui portait la croix : *Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir.* — *Non, sire,* répond le prélat, *c'est ici qu'il faut vaincre.* Les Africains, d'une ardeur fougueuse, mais sans discipline, furent taillés en pièces; les coups des chrétiens portaient la terreur dans les rangs des infidèles qui furent précipités dans une effroyable déroute, laissant près de deux cent mille hommes sur le champ de bataille, où les vainqueurs chantèrent un *Te Deum*. L'étendard de Mohammed fut envoyé à Rome comme un trophée de la victoire due aux prières de l'Église.

Les princes chrétiens, au lieu de profiter de la stupeur que la victoire de Tolosa avait répandue parmi les Almohades, retournèrent dans leurs États. Pedro II d'Aragon, oubliant la gloire de cette journée, périt à Muret en combattant pour les Albigeois du Languedoc. Son fils Jayme ou Jacques Ier le Conquérant, lui succéda. L'année suivante, Alphonse IX de Castille mourut, laissant un fils mineur, Henri Ier. Après trois années de troubles, ce

jeune prince étant mort, la Castille reconnut Ferdinand III le Saint, fils du roi de Léon Alphonse IX et de Bérangère, sœur de Henri Ier. Ferdinand, réunit sous son sceptre la Castille et le royaume de Léon à la mort de son père (1230), et obtint les bénédictions de toute l'Espagne, à laquelle il procura l'union, la force et la gloire. C'est à lui que commence en effet la grandeur de ce pays.

Ferdinand de Castille et Jayme d'Aragon se liguèrent contre les Maures, désunis par des rivalités. Jayme, déjà maître des îles Baléares, se jeta dans le royaume de Valence, pendant que Ferdinand assiégeait Cordoue. Les Maures lui opposèrent une vigoureuse résistance, et cependant Cordoue succomba. La Croix fut arborée sur les murs de cette capitale du califat avec la bannière royale (1236.) On trouva dans cette ville les cloches de Saint-Jacques de Compostelle prises autrefois par Almanzor, et que les chrétiens captifs avaient été contraints de porter sur leurs épaules jusqu'à Cordoue; les épaules des musulmans les reportèrent jusqu'à Saint-Jacques.

La prise de Cordoue décida la reddition de Valence, assiégée par le roi d'Aragon. La population musulmane fut chassée et remplacée par des familles chrétiennes (1238). Séville, Grenade, Murcie, les Algarves étaient encore aux infidèles, qui possédaient en outre tous les rivages méridionaux de l'Espagne; mais la prise de Cordoue, la ville sainte, porta un coup mortel à leur puissance dans la péninsule.

Un noble Arabe, nommé Alhamar, profitant des dissensions qui divisaient les musulmans, s'était emparé de toute l'autorité à Grenade, dont il avait fait le centre des forces arabes et l'asile de la religion. La situation de cette place, défendue par plus de mille tours, des remparts inexpugnables et un fleuve, semblait la rendre imprenable. Cette ville, qui avait plus de trois lieues de circuit, était

au centre d'un pays très-fertile et entourée de montagnes riches en or et en pierres précieuses. Elle dominait sur un grand nombre de cités opulentes, de gros bourgs et de villages qui formaient un des plus riches royaumes de l'Espagne.

En 1242 Ferdinand attaqua Grenade, mais il échoua; deux ans après il se vengea de cet échec en forçant Alhamar de lui céder la forteresse de Jaën, de lui payer un tribut et de lui fournir des troupes. Poursuivant le cours de ses triomphes, le roi de Castille alla mettre le siége devant Séville (1257). La résistance fut longue et opiniâtre; ce ne fut qu'au bout d'un an que la ville se rendit. Trois cent mille Musulmans durent l'abandonner pour aller chercher un asile en Afrique ou dans le royaume de Grenade. Séville avait été au pouvoir des Maures pendant cinq cent cinquante-sept ans.

Ferdinand s'établit à Séville pour voir l'ennemi de plus près et le poursuivre avec plus d'activité. Il s'était emparé de la Frontera, de Medina-Sidonia, de Cadix et de San-Lucar, lorsque la mort l'arrêta. Il expira comme un véritable pénitent, comme un saint, dépouillé de son manteau royal, à genoux sur la cendre (1252).

Ferdinand III, tout à la fois législateur et guerrier, fut un des plus grands princes de son siècle. On lui doit l'Université de Salamanque et la fondation du conseil de Castille; ses vertus sont au-dessus de tout éloge, et l'Église leur a donné la plus haute sanction en l'inscrivant au nombre des saints. On a de lui ce mot sublime : *Je crains plus les prières et les gémissements d'une pauvre femme que les armées des Maures.*

Ferdinand III eut pour successeur son fils Alphonse X le Savant. Appelé par les princes électeurs allemands après la mort de Guillaume de Hollande, il prit le titre d'empereur, mais ne parut jamais en Allemagne. Ce

prince débuta sur le trône par la prise de Xérès, puis il alla forcer à l'obéissance Alhamar, qui voulait secouer le joug que lui avait imposé Ferdinand III, et il enleva le royaume de Murcie aux infidèles. Quelques années après, pendant un voyage qu'il faisait en France, Mohammed II, fils et successeur d'Alhamar, soutenu par le roi de Fez Abou-Youssouf-Yacoub II, envahit ses États. Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alphonse X, étant mort en marchant contre les infidèles, son frère Sanche le Brave prit le commandement de l'armée et sauva l'Espagne (1276). Enorgueilli par ce succès, ce jeune prince sollicita de son père et des Cortès et en obtint la promesse de la couronne au détriment de ses neveux, les fils de Ferdinand de la Cerda.

Cette décision brouilla l'Espagne avec la France. Philippe III le Hardi, étant l'oncle, par sa sœur Blanche, des princes dépossédés, prit fait et cause pour eux; la guerre allait éclater, quand le pape Nicolas III parvint à apaiser la querelle. Sanche garda la présomption de la couronne, et les fils de la Cerda reçurent en apanage le royaume de Murcie (1281).

Sanche, peu content de ce qu'il avait obtenu, se révolta contre son père. Dans son désespoir, Alphonse X se réfugia auprès de Youssouf, dont il implora l'appui. Ce prince infidèle, comprenant ce qu'on doit au malheur, reçut au milieu de son armée le prince détrôné, et lui cédant la place d'honneur : *Je vous traite ainsi*, dit-il, *parce que vous êtes malheureux. Je viens venger la cause commune des rois et des pères. Quand vous serez heureux et puissant, je redeviendrai votre ennemi*. Alphonse, craignant l'ambition du prince maure, le quitta pour s'adresser au pape. Sancho, terrassé par l'excommunication, s'humilia aussitôt devant son père, qui mourut en lui pardonnant (1284). Il lui succéda sous le titre de Sancho IV.

Quelques années auparavant était mort Jayme Ier le Conquérant, roi d'Aragon; il avait livré trente-trois batailles, conquis les îles Baléares, ainsi que le royaume de Valence, et bâti mille églises. Son fils Pierre ou Pédro III monta alors sur le trône. Ce prince avait épousé Constance, fille de Manfred, et il prétendait lui succéder en Sicile, où le peuple murmurait contre Charles d'Anjou, auquel le pape avait donné la couronne. Appelé par les Siciliens après le massacre des Français, Pierre débarqua dans l'île avec une armée et prit le titre de roi, malgré les foudres de l'Église. Nous avons vu ailleurs qu'il mourut avant d'avoir réalisé ses projets ambitieux (1285). Son fils aîné Alphonse III lui succéda en Aragon ; Jayme ou Jacques, le second, en Sicile. En vertu du traité de Tarascon, Alphonse étant mort sans enfants, Jayme abandonna la Sicile pour monter sur le trône d'Aragon, sous le nom de Jacques ou Jayme II.

Sanche IV le Brave venait de succéder à son père Alphonse X sur le trône de Castille et de Léon, lorsque son frère don Juan réclama une part de l'héritage paternel; la guerre éclata et fit couler beaucoup de sang. L'héroïque courage d'Alonzo Pérez de Guzman, qui laissa tuer son jeune fils au pied des murs plutôt que de se rendre, conserva la forte place de Tariffa à la Castille.

Don Juan continua d'inquiéter son frère dans la possession du trône. En 1295, Sanche IV mourut de chagrin, laissant à la reine, Marie de Molina, la régence du royaume avec la tutelle de Ferdinand IV, son fils aîné, âgé de neuf ans.

A la fin de ce siècle, le royaume de Castille et celui de Léon sont réunis sous le sceptre de Ferdinand IV, tandis que le royaume d'Aragon et le comté de Barcelone obéissent à Jayme II.

Navarre.

La Navarre ne joue aucun rôle pendant ce siècle. Sancho VII le Sage occupait le trône depuis 1194; comme il ne laissait pas d'enfants, à sa mort (1234), la couronne passa sur la tête de Thibaut, comte de Champagne, son neveu, par Blanche, sa mère.

Son fils Thibaut II, gendre de saint Louis, lui succéda en 1253. Il mourut sans postérité, et fut remplacé par son frère Henri Ier, qui ne laissa qu'une fille, Jeanne, âgée de quatre ans. Le roi de France Philippe III le Hardi la défendit contre les rois de Castille et d'Aragon, et, pour préparer la réunion de la Navarre à la France, il lui fit épouser son second fils, qui fut Philippe le Bel.

Portugal.

Alphonse II le Gros régnait en Portugal depuis 1186. Sous ses fils, Sanche II, qui lui succéda en 1223, et Alphonse III, que les Portugais appelèrent au trône après Sanche II (1245), le Portugal continua de s'agrandir aux dépens des Maures. Alphonse III acheva la soumission des Algarves, commencée sous les règnes précédents, et donna ainsi à ce royaume ses limites actuelles. Son fils Denis Ier (1279) s'attira un moment les censures de l'Église par sa conduite, puis il se soumit et reçut l'absolution. Il épousa Élisabeth, fille de Pierre III d'Aragon, et, par sa mère Constance, arrière-petite-fille de l'empereur Frédéric II. Cette sainte princesse, dont la vertu fut plus d'une fois méconnue, était l'ange de la paix à la cour de Portugal. Son fils Alphonse s'étant révolté contre son père, Élisabeth obtint sa soumission au moment où les deux armées allaient en venir aux mains. Le long règne de Denis fut une époque de prospérité pour le Prtugal; ce prince,

l'idole et la gloire de ses sujets, a été surnommé le *Libéral*, le *Père de la Patrie* (1335). Il institua l'ordre du Christ en 1318, fonda avec une grande magnificence l'Université de Coïmbre, et embellit ses États d'édifices publics. Denis mourut en 1325. La reine ne lui survécut que pour maintenir la paix en Portugal, édifier le monde par ses vertus et soulager les malheureux par d'abondantes aumônes. L'Église lui a donné le titre de sainte.

Musulmans d'Espagne et d'Afrique.

La puissance des Almohades, qui avaient remplacé les Almoravides en Espagne, était alors à l'apogée. Après avoir battu les princes chrétiens à la sanglante journée d'Alarcos (1195), Yakoub était allé mourir en Afrique, où il avait eu pour successeur, comme chef des Almohades, son fils Mohammed-el-Naser.

La trêve conclue avec les chrétiens étant expirée, la guerre recommença; mais la nombreuse armée de Mohammed fut détruite à Tolosa (1212) par les rois de Castille, de Léon et de Navarre, et les Musulmans ne purent se relever de ce désastre. Mohammed s'enfuit à Maroc, où il oublia dans les délices du harem la honte de sa défaite et les soins du gouvernement. Son fils Youssouf II lui succéda en 1213.

La division des Maures d'Espagne favorisa les armes de Jayme Ier d'Aragon, de Ferdinand III de Castille et des rois de Portugal, qui leur enlevèrent le royaume de Valence, celui de Murcie et plusieurs villes importantes, entre autres Cordoue et Séville. Au milieu des guerres intestines qui désolaient les États musulmans, un noble Arabe, Alhamar, avait fondé le royaume de Grenade, dont la capitale était devenue la ville sainte des Maures, depuis la prise de Cordoue. Malgré sa puissance, Ferdinand III l'a-

vait forcé de lui payer tribut et de lui fournir des troupes. Alhamar resta toujours l'allié fidèle du roi de Castille, et, plus tard, il reçut même avec honneur Alphonse X, obligé de fuir devant son fils révolté.

La bataille de Tolosa ayant ruiné les Almohades d'Afrique comme ceux d'Espagne, le gouverneur de Tunis fonda la dynastie des Abouhafiens dans la partie occidentale, et Bucar-Mérin, celle des Mérinides à Fez. Le petit-fils de ce dernier, Aben-Youssouf-Yacoub II s'empara du Maroc en 1279, mit fin à la domination et au nom des Almohades, et prit le titre d'*Emir-al-Moumenin* (miramolin). Alhamar, roi de Grenade, l'appela pour lui aider à soumettre des gouverneurs révoltés, mais il mourut avant d'avoir reçu ce secours, et fut remplacé par son fils Mohammed (1273).

Mohammed implora de nouveau l'appui du Mérinide et lui offrit la conquête de l'Andalousie; Yacoub accourut avec des forces considérables et menaça les chrétiens. Le seigneur de Lara, frère d'Alphonse X, périt dans une première rencontre; et l'infant de Castille, Ferdinand de la Cerda, fut tué dans un second combat. Sanche, second fils d'Alphonse X, soutenu par les grands maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava, sauva l'Espagne en repoussant Yacoub en Afrique (1293).

Bas-Empire et Empire latin.

(1195.) Isaac l'Ange gémissait au fond des cachots de Constantinople, où il avait été précipité par son frère, lorsque son fils Alexis, prisonnier comme lui, parvint à s'échapper pour aller implorer les secours des Latins qui se préparaient à la quatrième croisade. Pendant qu'il travaillait à les gagner à sa cause, l'usurpateur et sa femme Euphrosine se faisaient mépriser à Con-

stantinople, et déshonoraient le trône par leurs infamies.

Les croisés, malgré le pape Innocent III, firent voile pour Constantinople, sous la conduite du vieux Dandolo, doge de Venise, et de Baudoin, comte de Flandre. La ville fut emportée après une vive résistance, et l'usurpateur Alexis III prit la fuite; Isaac l'Ange, l'aveugle, fut replacé sur le trône avec son fils Alexis IV, à la condition de réunir l'Église grecque à l'Église latine. Cette condition fit beaucoup de mécontents; à leur tête était Alexis Murzuphle, de la famille des Ducas. Une révolte éclate : Alexis IV est assassiné; son père, Isaac meurt d'effroi à cette nouvelle, et Murzuphle se fait couronner à Sainte-Sophie (1204).

Aussitôt les croisés reprennent les armes, s'emparent de Constantinople d'où Murzuphle a fui, et la livrent au pillage. Dès lors une haine implacable fut jurée entre les Grecs et les Latins. Ceux-ci, après s'être partagé leur conquête, élurent empereur de Constantinople Baudoin de Flandre tandis que les Grecs, réfugiés à Nicée, donnaient le titre impérial à Théodore Lascaris Ier.

Répondant à l'appel des Grecs de Constantinople, Joannice, roi des Bulgares, parut tout à coup aux portes de Constantinople; Baudoin voulut le repousser, mais il fut vaincu et fait prisonnier; depuis lors on n'en entendit plus parler. (1206.) Les Latins élurent pour lui succéder Henri de Hainaut son frère.

Cependant les Bulgares, n'épargnant pas plus leurs alliés que leurs ennemis, les uns et les autres se réunirent contre ces barbares, ce qui décida Joannice à regagner promptement le Danube. En 1210, Alexis III fit une tentative pour ressaisir le pouvoir, mais il fut cloitré. Henri Ier de Hainaut mourut sans postérité (1216); on lui donna pour successeur Pierre de Courtenay, beau-frère des deux empereurs précédents. Il quitta la France, se fit couronner

à Rome; mais en traversant l'Épire il fut massacré par le despote Théodore Comnène, qui l'avait invité à un festin (1217). Son fils Robert lui succéda sous la tutelle de sa mère Yolande. Théodore Lascaris Ier venait de mourir, laissant l'empire de Nicée à son gendre Jean Ducas Vatace.

Le faible Robert se vit assailli à la fois par Ducas Vatace et par Théodore Comnène, l'assassin de son père : il ne lui resta bientôt plus que Constantinople. Sa mort (1228) laissa la couronne à son fils Baudoin II, âgé de dix ans. On lui donna pour tuteur Jean de Brienne, qui, par son mariage, avait acquis le royaume de Jérusalem.

Une guerre cruelle s'était engagée entre Assan II, roi des Bulgares, et Théodore, despote d'Épire; celui-ci fut vaincu, et Thessalonique seule resta à son frère.

Jean de Brienne en arrivant, provoqua l'empereur de Nicée, Ducas Vatace, qui fit alliance avec Assan II. Tous deux s'approchèrent de Constantinople; mais les Français firent des prodiges de valeur, et deux fois, à un an d'intervalle, les forcèrent de lever le siége de cette ville. Jean de Brienne étant mort, Baudoin II alla en Occident réclamer du secours des Latins (1238). Le moment paraissait favorable, car Assan et Vatace s'étaient brouillés, et ce dernier était occupé contre les Mongols.

La misère était si grande, que l'empereur engagea aux Vénitiens la couronne d'épines du Sauveur pour une somme considérable. L'indolence de ce prince rendit inutile tout ce qu'on fit pour lui, tandis que Vatace, par sa sagesse et sa bonne administration, rendait son empire florissant.

A la mort de Vatace (1255), son fils Théodore Lascaris II monta sur le trône de Nicée, et, malgré les Bulgares, conserva les conquêtes de son père. Après un règne de trois ans, il laissa la couronne à son fils Jean Lascaris III, sous la

tutelle de Michel Paléologue, homme ambitieux et d'une fidélité suspecte (1258).

Michel obtint d'être associé à l'empire, et bientôt il se fit couronner seul. Quand il posséda ce titre, il déclara la guerre aux Latins. Pendant que Constantinople résistait à ses attaques, Alexis Stratégopule, ayant été envoyé par Paléologue contre le despote d'Épire, trouva en passant cette ville tellement affaiblie que, sans en avoir reçu l'ordre, il y entra par un chemin souterrain qu'un captif lui avait indiqué, et ouvrit une porte à son armée qui n'eut que la peine de massacrer. Baudoin s'enfuit en Italie, prêt à vendre ses droits à qui voudrait les acheter. C'est ainsi que les empereurs de Nicée rentrèrent en possession de Constantinople, et renversèrent l'empire latin qui n'avait duré que cinquante-sept ans (1261). L'année suivante, Michel fit aveugler Jean Lascaris III, et commença la dynastie des Paléologues, sous le nom de Michel VIII.

La possession de Constantinople ne comprenait pas celle de toutes les provinces qui constituaient autrefois l'empire grec; l'Égypte et la Syrie appartenaient aux Mameluks; l'empire de Trébizonte était indépendant; la sultanie d'Iconium obéissait aux Mongols; l'empire était réduit à quelques provinces de l'Asie-Mineure, et à une partie de celles qui lui avaient appartenu en Europe.

Michel VIII, pour s'assurer le trône, fit périr son pupille Jean Lascaris, ce qui lui attira l'excommunication du patriarche, dans le même temps que les Vénitiens réclamaient contre des concessions qu'il avait faites aux Génois, et que de grands armements se préparaient en Occident, pour rétablir Baudoin à Constantinople. Espérant conjurer l'orage, Michel Paléologue se jeta entre les bras du pape et lui promit de favoriser la réunion des deux Églises. Il envoya donc des ambassadeurs au concile de Lyon (1274), où cette réunion fut prononcée.

Ce grand événement mécontenta le clergé grec; il faillit même attirer sur Constantinople les armes des Bulgares, qu'avait soulevés Marie, sœur de Michel, et schismatique opiniâtre. La guerre civile, qui éclata alors et désola la Bulgarie pendant plusieurs années, sauva l'empire.

Michel s'efforçait, par une conduite équivoque, de se concilier les Grecs et les Latins, sans pouvoir y réussir, lorsqu'il mourut en 1282. On l'accuse de n'avoir pas été étranger aux *Vêpres Siciliennes*, pour détourner les princes d'Occident de la croisade qui se préparait. Son fils Andronic II lui succéda; le premier acte de ce prince fut de retourner au schisme grec. Des querelles de cour et les guerres des Génois et des Vénitiens remplirent les premières années de son règne, dont la fin appartient au XIVe siècle.

Mongols.

Avant de raconter les dernières croisades et les malheurs des chrétiens de la Palestine, il est indispensable de parler des Mongols, qui se jetèrent sur l'Occident, et firent un instant trembler l'Europe même.

Les hordes des Mongols, peuple scythe ou tartare comme les Huns, vivaient de chasse et de la chair des troupeaux. Vers la fin du XIIe siècle, ayant à leur tête Esoukay-Bahadour, ils commencèrent des conquêtes dont il ne reste que des traditions confuses. Son fils Temoudgin, à peine âgé de treize ans, lui succéda vers 1176. Les chefs de tribus crurent pouvoir se révolter impunément contre cet enfant; mais il les soumit en quelques batailles, et, s'étant emparé des rebelles, il les fit jeter dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante. Alors il rassembla les Mongols sur les bords d'un fleuve, et but une coupe d'eau en leur présence, en jurant de partager avec eux le doux et l'amer de la vie.

(1206.) Un jour, un ermite se présente à lui : *Dieu donne toute la terre à Temoudgin*, dit-il, *et ce maître du monde doit s'appeler Gengiskhan* (grand khan). Il n'y avait pas besoin de ces paroles pour exciter l'ambition du barbare, connu depuis sous le nom de Gengiskhan. Après avoir soumis toute la haute Asie, il pénétra dans la Chine et la rendit tributaire. Le massacre des vaincus et ses froides cruautés répandaient partout une telle terreur qu'on n'osait pas se défendre. Il tourna ensuite ses armes contre les États turcs. Les Turcs Kowaresmiens, chassés de leur pays, refluèrent sur la Palestine et y portèrent la désolation.

Les généraux de Gengiskan firent la conquête de l'ancienne Perse et du midi de la Russie. Le conquérant mongol mourut pendant une seconde expédition qu'il avait entreprise dans la Chine (1227). Son existence, son élévation et ses fureurs coûtèrent à l'espèce humaine cinq à six millions d'individus.

A sa mort l'empire mongol se partagea entre ses fils; Octaï, l'un d'eux, hérita de sa puissance et du titre de *grand khan*. Pendant qu'Octaï continuait la conquête de la Chine, son neveu Batou soumettait la Russie, taillait en pièces une armée allemande à Liegnitz en Silésie, dévastait la Pologne et la Hongrie. Gayouk, fils d'Octaï, lui succéda en 1246. Deux moines franciscains, envoyés par Innocent IV, reçurent du souverain mongol un accueil favorable et la permission de prêcher l'Évangile. Sous le règne de Mangou, cousin et successeur de Gayouk, les Mongols achevèrent la conquête de l'Asie. Karchah, le prince des Assassins, aussi appelé le Vieux de la Montagne, trahi par les siens, fut livré au Mongol qui le fit périr. Le calife de Bagdad Motassem, tombé au pouvoir de Mangou, fut enveloppé dans un tapis et tué à coups de massue (1258). Le titre de calife disparut pour toujours.

Lorsque mourut Mangou l'empire mongol s'étendait de la mer de Chine aux frontières de la Pologne (1259). Il fut alors divisé en quatre grandes monarchies : 1° l'empire de Chine, sur lequel domina la dynastie mongole de Yuen; 2° l'empire de Perse, qui obéit à Houlagou, frère de Mangou; 3° l'empire de Kaptschak, en Russie, où Barkaï, cousin de Mangou, fonda une dynastie indépendante; et 4° l'empire de Tchagataï (Mongolie), qui comprenait la plus grande partie de la haute Asie.

Croisades et Royaume de Jérusalem.

Les guerres qui avaient éclaté dans la Palestine, entre les fils et les frères de Saladin (1193), offrirent aux chrétiens une occasion favorable de reconquérir le royaume de Jérusalem. Le pape Innocent III fit prêcher une croisade : Foulques, curé de Neuilly, parcourut la France, la Belgique, l'Italie, et réunit un grand nombre de seigneurs sous la bannière de la Croix. Il fut décidé que l'on passerait par Venise, et cette république promit des vaisseaux pour le transport des croisés; mais ceux-ci, malgré la vente de tout ce qu'ils avaient de plus précieux, n'ayant pu tenir les engagements contractés avec les Vénitiens, le doge de Venise demanda en échange de la somme convenue, leurs secours contre la ville de Zara, qui s'était livrée à la Hongrie. Après ce premier retard, les princes croisés se laissèrent entrainer par les sollicitations d'Alexis, fils de l'empereur détrôné Isaac II l'Ange, et ils firent voile pour Constantinople. Vainement Innocent III protesta contre cette expédition; à ses reproches et à ses menaces, les croisés se contentèrent de répondre par la promesse de mettre fin au schisme des Grecs.

Constantinople ne put résister à une première attaque; l'usurpateur Alexis III s'enfuit, et Isaac II remonta sur le

trône avec son fils Alexis IV (1203). Mais une révolte éclata bientôt à propos de la réunion d[illegible]lises : Isaac et son fils périrent. Les croisés qu[illegible]nt pu les sauver, les vengèrent en prenant d'assaut Constantinople, où ils nommèrent empereur l'un des chefs de l'expédition, Baudoin IX, comte de Flandre. Ainsi commença l'*empire latin* (1204), dont nous avons vu l'histoire et les malheurs. Plusieurs seigneurs se firent de petites principautés : Boniface de Montferrat devint roi de Macédoine et de Thessalie; Villehardouin, souverain d'Achaïe. Les ecclésiastiques n'aspiraient qu'à posséder quelques-unes des saintes reliques réunies à Constantinople; toutefois les princes et les barons ne dédaignaient pas ces précieuses dépouilles. Baudoin garda pour lui la couronne d'épines du Sauveur.

Il y avait toujours un roi de Jérusalem, quoique cette ville fût au pouvoir des Musulmans. Henri de Champagne, qui en avait reçu le titre au moment du départ de Richard-Cœur-de-Lion, étant mort, sa veuve épousa Amaury de Lusignan, héritier du royaume de Chypre. Ils ne laissèrent qu'une fille, qui fut donnée en mariage à Jean de Brienne, récemment débarqué en Syrie.

(1212.) Un peu auparavant, un étonnant spectacle avait été donné au monde. 50000 enfants, excités par le récit des maux de la Terre-Sainte, s'attroupèrent en France et en Allemagne, et parcoururent les campagnes en chantant : *Seigneur, rendez-nous votre sainte Croix*. Lorsqu'on les interrogeait, ils répondaient qu'ils allaient délivrer le saint Sépulcre. Une grande partie de cette jeune milice s'embarqua dans les ports d'Italie; plusieurs firent naufrage; d'autres, livrés aux Sarrasins, cueillirent la palme du martyre.

Cependant l'Égypte était en proie à des calamités de toute espèce : la peste, la famine, les tremblements de terre. A ce moment de nouveaux croisés débarquèrent sur

ses côtes, sous la conduite du roi Jean de Brienne, du duc d'Autriche et du comte de Hollande. Leurs succès furent rapides. Malek-Adhel mourut pendant qu'ils assiégeaient Damiette, et ses fils se disputèrent son vaste héritage. Son successeur Malek-al-Kamel vit arriver à sa cour François d'Assise : *Dieu m'a envoyé vers toi,* lui dit le saint, *pour te montrer la voie du salut;* le sultan resta sourd à ses exhortations.

La guerre se poursuivait avec tant de vigueur, que Malek demanda la paix; il offrait de livrer Jérusalem, de payer un tribut et de rendre tous les prisonniers chrétiens. Le cardinal Pélage, qui accompagnait l'armée comme légat du Saint-Siége, se montra plus exigeant. La ville de Damiette ayant été emportée d'assaut (1219), le sultan offrit de nouveau la paix; elle fut encore refusée. Tout changea bientôt de face : la division se mit parmi les princes croisés, et les maladies décimèrent l'armée. Ce fut au tour des princes chrétiens de demander inutilement la paix. Malek-al-Kamel accepta enfin Damiette, rendit la vraie Croix, et laissa partir les chrétiens (1222).

Ces nouvelles engagèrent le pape à presser le départ de Frédéric II, qui avait fait vœu de se croiser. Il arriva en Palestine, accompagné d'une faible suite, et sous le poids de l'excommunication lancée par Grégoire X à cause de ses retards (1228). Au lieu de combattre, il conclut un traité avec les Turcs et obtint la cession de Jérusalem et de Bethléem. Les chrétiens virent de mauvais œil un libérateur excommunié qui laissait une mosquée dans la Ville sainte. Frédéric, ayant épousé la fille de Jean de Brienne, voulut se faire couronner roi de Jérusalem : aucun évêque ne voulut lui donner l'onction royale. Il s'en vengea sur le clergé, qu'il insulta et persécuta.

Dix ans après le départ de Frédéric, Jérusalem retomba au pouvoir des Musulmans; ils la rendirent à Richard

de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre Henri III, venu dans la Palestine à la tête d'une nombreuse armée. Tout à coup un affreux désastre vint fondre sur les États chrétiens. Fuyant devant les Mongols, qui changeaient en désert les pays qu'ils traversaient, la nation entière des Turcs Kowaresmiens se précipita comme un torrent sur la Palestine (1244). A son approche, Jérusalem fut abandonnée. Les Kowaresmiens entrèrent sans résistance, rappelèrent les habitants avec perfidie et les massacrèrent. Les Musulmans se joignirent aux chrétiens pour combattre ces nouveaux ennemis, mais ils furent mis en déroute à la sanglante bataille de Gaza. Jamais le royaume de Jérusalem ne s'était vu si près de sa ruine.

Ces événements jetèrent la consternation en Europe et décidèrent Louis IX à prendre la Croix; un grand nombre de seigneurs suivirent son exemple.

Les préparatifs achevés (1248), le roi de France, qui s'était mis à la tête de l'expédition, s'embarqua à Aigues-Mortes avec la reine Marguerite et ses deux frères, le duc d'Anjou et le comte d'Artois. Il passa l'hiver en Chypre, d'où il fit voile vers l'Égypte. Les Français, conduits par leur roi, s'emparèrent de Damiette après des prodiges de valeur; mais la fermeté de Louis IX ne put réprimer les désordres parmi les croisés, ni l'imprudent courage de son frère Robert d'Artois, tué à Mansourah, en poursuivant les ennemis.

Nodgemeddin, fils et successeur de Malek-al-Kamel, venait de mourir, et le nouveau sultan Turan-Shah, étant en Syrie, l'émir Fakr-Eddin prit le commandement de l'armée musulmane. Comme il fut tué presque aussitôt à Mansourah, Bibars-Bondochar, chef de la milice des Mamelouks, le remplaça. Louis IX, profitant de ces circonstances, alla lui présenter la bataille; la victoire qu'il remporta fut rendue inutile par les malheurs qui

accablèrent les croisés. Une maladie contagieuse se mit dans l'armée et fit des progrès effrayants. La Foi était un adoucissement à tous ces maux : Joinville malade, entendant la messe de son lit, se leva pour soutenir son aumônier qui allait tomber, et qui acheva, ainsi soutenu, son dernier Sacrement. — *Je ne mourrai pas,* disait un autre, *que je n'aie vu le roi;* il le vit, et mourut consolé. Mais le roi tomba malade. La famine s'ajouta à la peste, et il fallut songer à traiter. Les dures conditions qu'y mettait Touran-Shah, décidèrent Louis à se replier sur Damiette à travers mille dangers (1250).

Resté à l'arrière-garde pour protéger les siens, le saint roi tomba entre les mains des infidèles qui le chargèrent de chaînes. Sa résignation et sa grandeur d'âme étonnèrent les musulmans : *C'est,* disaient-ils, *le plus fier chrétien que nous ayons vu.* La reine Marguerite, demeurée à Damiette, et sur le point d'accoucher, se montra digne de son époux. *Jurez-moi,* dit-elle au chevalier qui veillait près d'elle, *que si les Sarrasins prennent Damiette, vous me couperez la tête avant qu'ils me puissent prendre.* — *Volontiers,* reprit naïvement le vieux gentilhomme, *et déjà j'en avais eu la pensée.*

Le sultan consentit enfin à parler de paix. Louis donna Damiette pour sa rançon et de l'or pour celle de ses sujets.

Sur ces entrefaites, une révolte ayant renversé le sultan Touran-Shah avec lequel le roi avait traité, et donné l'autorité aux Mamelouks, de nouveaux dangers entourèrent les croisés. Le meurtrier du sultan apporta au royal captif le cœur sanglant de sa victime; la fermeté de Louis le fit reculer. Les Mamelouks élevèrent au pouvoir la belle-mère de Touran-Shah; en son nom, l'atabek Moez-Ibegh ratifia les conditions du traité. Le roi, devenu libre, se rendit en Palestine avec tous ses compagnons de captivité; il y demeura quatre ans, réparant les forteresses et les murs

des villes qui appartenaient encore aux chrétiens. La nouvelle de la mort de sa mère, la reine Blanche, le décida à revenir en France (1254).

Les anciennes dynasties musulmanes avaient disparu sous les coups des Mongols, lorsque les Mamelouks, troupes mercenaires des sultans d'Égypte, après s'être rendus maîtres de ce pays, envahirent la Palestine, chassèrent les Mongols et enlevèrent aux chrétiens leurs principales villes, Jaffa et Antioche. Ces nouvelles trouvèrent l'Europe indifférente; et quand saint Louis fit connaître son projet d'aller encore une fois défendre les lieux saints, la tristesse fut générale dans son royaume.

(1270.) Édouard, fils du roi d'Angleterre Henri III, se croisa, ainsi que le roi d'Aragon et celui de Portugal. Sur de faux avis des bonnes dispositions du roi de Tunis, la croisade se dirigea vers l'Afrique, et débarqua sur les ruines de Carthage, où la soif, la famine et la peste ravagèrent bientôt l'armée des croisés. Le roi de France fut atteint du mal qui déjà avait emporté son fils Tristan; sa mort fut celle d'un saint et d'un héros, et répandit la consternation dans le camp. Le même jour arriva Charles d'Anjou, que Louis IX attendait pour assiéger Tunis; les croisés reprirent courage, battirent les musulmans, et obtinrent de Mohammed, roi de Tunis, une trêve glorieuse de dix ans.

Édouard d'Angleterre poursuivit sa route vers l'Orient, tandis que les Français reprenaient le chemin de leur patrie. Il eut en Palestine quelques succès insignifiants, puis il revint en Europe.

Après son départ, la ruine des États chrétiens d'Orient fut décidée. Chaque jour les Mamelouks arrachaient quelque lambeau au malheureux royaume de Jérusalem. Tripoli avait succombé en 1288; Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) résista jusqu'en 1291 à Kélaoun, qui l'emporta

enfin. Les chrétiens durent alors quitter leurs dernières possessions; les chevaliers de Saint-Jean ou Hospitaliers se retirèrent à Rhodes; les Teutoniques allèrent au nord de l'Europe, soutenir la Foi contre les tribus encore païennes de la Prusse; les Templiers, qui s'étaient d'abord réfugiés dans l'île de Chypre, furent abolis en 1312.

Ainsi finit le royaume de Jérusalem, dont l'existence fut courte; l'éclat de son commencement avait bientôt disparu devant une longue suite de revers.

Nous parlerons ailleurs des résultats des croisades.

Musulmans d'Orient. — Turcs Seldjoucides.

L'empire immense de Saladin s'était divisé à sa mort en petites principautés indépendantes. Malek-Adhel, l'un de ses frères et sultan d'Égypte, était le plus puissant; il s'empara de Damas, de Jérusalem et d'une partie de la Mésopotamie. Il mourut en 1218, pendant la dixième croisade. Son fils Malek-al-Kamel lui succéda, et vendit la paix aux chrétiens à de dures conditions. Plus tard il traita avec l'empereur Frédéric II, auquel il céda Jérusalem et Bethléem. Nodgemeddin, son fils, régnait avec gloire, lorsque les Mongols arrivèrent, chassant devant eux la nation des Kowaresmiens. Pour les détourner de l'Égypte, Nodgemeddin engagea ces fugitifs à se jeter sur la Palestine. Quand il n'en eut plus besoin, il les attaqua et les extermina.

(1248.) Moathan-Touran-Shah venait de succéder à son père Nodgemeddin, quand saint Louis prit Damiette. Les Mamelouks (1) révoltés le renversèrent du trône et conférèrent le pouvoir à sa belle-mère Shehgereddor, à laquelle ils adjoignirent l'atabek Azeddin-Moez-Ibegh. Touran-

(1) Depuis Saladin la garde des sultans était confiée à des esclaves tartares appelés *mamelouks*, c'est-à-dire *achetés*.

Shah fut le dernier sultan ayoubite. Azeddin, d'atabek devenu sultan, commença les Mamelouks Baharites (marins élevés au bord de la mer).

En 1260, Bibars-Bondochar ayant assassiné le sultan d'Égypte, Koutouz prit sa place. Il eut pour successeur Kélaoun, qui acheva de ruiner le royaume de Jérusalem.

Quelques années auparavant, les Mongols avaient mis fin au califat de Bagdad et à la domination du Vieux de la Montagne.

Pologne.

(1200.) L'histoire de la Pologne n'offre rien de remarquable pendant les premières années de ce siècle. Le trône est occupé successivement par Wladislas III, Lesco le Blanc et Boleslas V jusqu'en 1279. Sous ce dernier prince les chevaliers Teutoniques vinrent aider les Polonais contre les tribus païennes de la Prusse, et les Mongols parurent sur les frontières. Malgré leur victoire à Leignitz, les Mongols quittèrent la Pologne pour se jeter sur la Hongrie. A peine s'étaient-ils éloignés, que les Lithuaniens envahirent le pays à leur tour; Boleslas les repoussa. Il mourut en 1279.

Lesco le Noir lui succéda. Son règne fut marqué par la guerre civile et les ravages des Lithuaniens. La mort de ce prince plongea sa patrie dans un abîme de désastres (1289). Prémisla Ier, choisi pour lui succéder, sauva la Pologne en y rétablissant l'ordre. Après lui, on élut Wladislas le Bref; mais les Bohémiens, qui ne cessaient d'exciter des troubles en Pologne, parvinrent à lui substituer leur roi Wenceslas (1300).

Prusse.

Après la terrible bataille où périrent les frères de la Milice du Christ, un duc de Pologne appela l'ordre Teu-

tonique, et lui donna des terres, auxquelles on ajouta tout le pays que les chevaliers pourraient enlever aux Prussiens infidèles.

En 1234, le grand maître éleva la ville de Rheden. Lorsque parurent les Mongols, les Prussiens se soulevèrent, et la guerre recommença. Ottocar II, roi de Bohême, et Rodolphe de Habsbourg prirent part à une croisade prêchée contre eux (1254). Une nouvelle invasion de Mongols décida une nouvelle révolte : partout les chrétiens furent massacrés, les églises et les châteaux renversés. La guerre dura douze ans. La fatigue, plus que les armes, triompha des Prussiens ; ils furent vaincus pour toujours en 1283.

Hongrie.

André II monta sur le trône de Hongrie en 1205 et fut le père de sainte Élisabeth (de Hongrie), qui épousa Louis IV, landgrave de Thuringe : elle mourut en 1231, âgée de vingt-quatre ans. André II prit part à la cinquième croisade ; à son retour, il trouva le royaume bouleversé par l'ambition et la tyrannie des seigneurs. Son fils Béla, enorgueilli du pouvoir qu'il avait exercé pendant l'absence de son père, ne cessa d'entraver son autorité. Pour sortir d'embarras, André donna à la Hongrie la *bulle d'or,* qui confirmait tous les priviléges que les nobles s'étaient arrogés, et leur donnait le droit de résister à force ouverte si le roi violait ces conditions. L'anarchie se trouvait ainsi constituée légalement.

Béla IV succéda à son père qu'il avait déjà privé de toute autorité de son vivant. Prince avide et ambitieux, il mécontenta tout le monde, surtout la noblesse, qui offrit la couronne à Frédéric, duc d'Autriche ; mais ce prince fut vaincu. C'est alors que survinrent les Mongols (1241).

Frédéric reparut sous prétexte d'amener des secours; il ne fit qu'augmenter la confusion. Le duc d'Autriche tourna contre Béla la tribu des Cumans, auxquels il avait concédé des terres, et il les décida à s'unir aux Mongols, qui les prirent pour guides. Béla IV ne put défendre l'entrée de son royaume; cent mille Hongrois, surpris pendant leur sommeil, furent exterminés : Béla, sa femme, ses enfants étaient en fuite. La Hongrie fut ravagée en tous sens et arrosée du sang de ses habitants; les peuples étaient égorgés par les soldats mongols; les enfants mongols cassaient à coups de marteau la tête aux enfants hongrois; et les femmes mongoles tuaient les femmes hongroises qui leur paraissaient belles, pour en faire manger la chair à leurs maris. Mais tout à coup les vainqueurs apprirent la mort du grand khan Octaï; ils quittèrent aussitôt la Hongrie après avoir égorgé leurs prisonniers.

Béla IV revint. Peu à peu les maux de la terrible invasion des Mongols furent réparés, et la Hongrie sortit de ses ruines. Pendant longtemps, le seul ennemi des Hongrois fut l'ambitieux roi de Bohême Ottocar, qui força à une paix onéreuse Étienne V, fils et successeur de Béla IV (1246). Étienne V laissa un fils de dix ans, Ladislas IV.

Plus tard, menacé par ses magnats (seigneurs), il implora le secours des Cumans, et ceux-ci l'assassinèrent. Un petit-fils d'André II, André III le Vénitien, monta alors sur le trône. Il se le vit disputer par André, fils de Rodolphe de Halsbourg, et Charles-Martel, fils du roi de Naples Charles II; mais il les vainquit tous les deux et resta paisible possesseur de la couronne jusqu'à sa mort (1301). Avec lui finit la dynastie des Arpades, commencée en 892 par Arpade, chef des Hongrois.

Danemark.

(1202.) Vlademar II, frère et successeur de Canut VI, agrandit son royaume par ses conquêtes, au sud et sur les îles, ce qui lui mérita le surnom de Victorieux. Sa puissance et ses richesses étaient très-grandes, lorsque, en 1223, surpris par un de ses vassaux qui voulait lui extorquer un riche héritage, il fut emprisonné dans un château. Vlademar n'obtint la liberté qu'au prix d'une forte rançon et de la cession de presque toutes ses conquêtes. N'étant plus assez fort pour faire la guerre, il s'occupa de la législation et publia un code nouveau pour les provinces (1241). Le partage qu'il fit de ses États à ses fils, Éric VI, Abel et Christophe Ier, amena de longues guerres entre ces princes qui régnèrent successivement. Éric VI périt victime de son frère Abel; mais celui-ci ayant été tué dans une bataille, on ne voulut recevoir son corps dans aucune église pour lui donner la sépulture, et il fut jeté dans un marais (1252). Sous Christophe Ier, la confusion ne fit qu'augmenter.

Un évêque de Sund, Erlandson, ayant pris possession de son temporel sans en demander l'investiture, et fait acte de souveraine autorité sur ses terres, Christophe le fit arrêter; aussitôt les évêques interdirent le royaume. Le roi mourut sur ces entrefaites; mais sa veuve Marguerite sut conserver la couronne à son fils Éric VII. La querelle avec le clergé ne fut terminée qu'au concile de Lyon, en 1274.

Les nobles se révoltèrent contre le faible et dissolu Éric VII, qui fut ensuite assassiné. Éric VIII, pour le venger, déclara la guerre à la Norvége, où s'étaient réfugiés les assassins. L'intervention du pape Boniface VIII rétablit la paix (1286).

Les troubles qui agitèrent le Danemark pendant la plus

grande partie du XIIIe siècle, favorisèrent la formation *des états du royaume*, qui comprenaient les seigneurs ecclésiastiques, les seigneurs laïques (ces deux états constituaient la noblesse), les bourgeois et les paysans libres (petits propriétaires) : tous avaient voix dans les assemblées régulières ou *diètes générales*.

Norvége.

Suerrer, usurpateur du trône de Norvége, étant mort en 1202, les dissensions recommencèrent ; elles ne furent apaisées que par Haquin V (1223), qui s'associa son fils Haquin VI, et dont la sage administration fut admirée des princes lointains. Saint Louis lui offrit le commandement de la flotte qui portait les croisés en Égypte. Haquin soumit l'Islande et le Groënland (1263), réforma la législation, et donna une part du pouvoir au clergé. Son second fils, Magnus VII, mérita le surnom de Législateur. Éric II, successeur de Magnus, lutta contre le clergé, attaqua la ligue anséatique et finit par entrer lui-même dans cette ligue.

Haquin VII, frère et successeur d'Éric II (1299), ne laissa que des filles ; Ingerburge, l'aînée, épousa Éric, troisième fils de Magnus Ier, roi de Suède ; ce mariage amena l'union des deux couronnes en 1319.

Suède.

(1195.) La lutte pour le trône entre les deux dynasties de Suéker et de saint Éric ne cessa qu'à la mort de Jean, avec lequel finit la première de ces dynasties.

(1222.) Éric V, dernier descendant de celle de saint Éric, fut alors élevé sur le trône. A sa mort, Waldemar Ier, son neveu, commença la dynastie des Folkungiens (1251), mais non sans lutte entre les différentes familles qui briguaient la couronne laissée sans héritier direct. Ce jeune

roi eut pour tuteur son père Birger. Le régent fonda Stockholm, fit construire de grandes routes et réforma la justice. Magnus Ier renversa son frère Valdemar (1276); il contint les grands et mérita le surnom de Ladulås (serrure de grange) pour la paix publique qu'il entretint. Il mourut en 1290, laissant le trône à son fils Birger, sous la tutelle de Torkel, qui gouverna le royaume avec énergie jusqu'à la majorité de Birger (1302).

Russie.

L'invasion des Mongols plongea la Russie dans une barbarie nouvelle. Batou anéantit les forces réunies des princes russes dans une grande bataille sur la Kalka (1224), ce qui lui facilita la conquête de toute la Russie. Les vainqueurs s'avancèrent jusqu'au Dniéper, ravageant et massacrant. Moscou fut incendiée, Vladimir prise, ainsi que quatorze villes importantes. En 1239 Kief fut envahie : *la mère des villes russes vit tomber ses monastères et disperser sa splendeur*. Toutes les provinces étaient désolées et dévastées.

Alexandre, prince de Novogorod, pour régner avec tranquillité, fit acte de vasselage auprès du khan des Mongols : ses successeurs l'imitèrent. Les princes de Vladimir, qui s'étaient soumis les premiers aux vainqueurs, en reçurent le titre de *grands princes de Russie*. Dans chaque province des États russes, le khan avait des lieutenants, et c'était d'eux que dépendaient les petits souverains de ces provinces.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

Le mouvement imprimé aux études par les Universités pendant le XIIe siècle, fut encore plus vif pendant le XIIIe,

et la France continua à être le centre intellectuel de l'Europe. De cette époque date la fondation de l'Université de Toulouse et de celle de Caen, rivale de celle de Paris, qui était devenue une puissance par les nombreux priviléges qu'elle avait obtenus des rois et des papes. L'Université de Montpellier pour la médecine date aussi du XIIIe siècle. Au-dessous des Universités, où professaient les hommes les plus savants, étaient les colléges, dont le nombre croissait chaque jour. Le plus célèbre fut celui de la Sorbonne, fondé par Robert de Sorbon, le chapelain de saint Louis, pour faciliter l'étude de la théologie à seize étudiants pauvres, appartenant à diverses nations. Les jeunes gens des pays voisins continuaient à affluer à Paris, ce qui prouve la supériorité incontestée des professeurs de son Université. Mais un des faits les plus saillants et des plus caractéristiques dans l'histoire de l'Université en France, est la guerre qu'elle déclara aux ordres mendiants; cette lutte donna lieu aux savants traités que saint Thomas et saint Bonaventure publièrent pour défendre les réguliers contre Guillaume de Saint-Amour : dans ces écrits ils réfutèrent victorieusement les accusations et les prétentions de l'Université.

Nous avons vu que les étudiants, considérés comme clercs, ne relevaient que de l'autorité ecclésiastique. Une querelle ayant éclaté entre des écoliers et un cabaretier d'un faubourg de Paris, plainte fut portée à l'évêque et au prévôt, et les coupables furent punis. L'Université réclama auprès de Blanche de Castille, alors régente, mais elle n'en tint aucun compte. Les professeurs, irrités, quittèrent Paris, déclarant l'Université dissoute. L'évêque les menaça, et le pape Grégoire IX intervint. Pendant les négociations, les Dominicains et les Franciscains ouvrirent des écoles pour recevoir la jeunesse livrée à elle-même : leur succès fut complet, car ces deux Ordres renfermaient

des hommes remarquables. L'Université vit cela d'un œil jaloux et voulut faire supprimer leurs chaires, mais le pape Innocent IV s'y opposa; il exigea au contraire que l'Université partageât ses privilèges avec les ordres mendiants. Elle essaya de résister; à la fin elle fut obligée de céder et de donner le titre de *docteur* à saint Thomas d'Aquin et à saint Bonaventure. L'introduction du clergé régulier dans l'Université fut un grand bien : la pureté et la sûreté de leurs doctrines préservèrent l'enseignement public d'une foule d'erreurs.

L'éducation populaire ne fut pas négligée; dans les villes et les campagnes, des professeurs, payés par les princes et les seigneurs, y étaient chargés d'enseigner la jeunesse.

Les croisades développèrent en France le genre historique, dans lequel nul ne surpassa *Joinville*, le premier narrateur éloquent et naïf en langue vulgaire, l'inimitable historien et l'ami de saint Louis.

La poésie continua à être cultivée avec succès dans le nord de la France par les trouvères, tandis que les troubadours disparaissaient peu à peu dans le midi. L'extinction de cette profession, vers la fin du XIVe siècle, fut amenée par l'affaiblissement de l'esprit et des mœurs chevaleresques, de cette naïveté à la fois galante et libre qui distinguait ces temps et ces peuples. On a reproché à tort la monotonie aux compositions des troubadours : les *sonnets*, les *sirventes*, les *madrigaux*, les *tançons*, les *comédies*, s'exerçant sur des sujets divers, mettaient une grande variété dans leurs chants. Un reproche plus juste, est celui de la légèreté quelquefois cynique de leurs vers. Pour quelques troubadours, il n'y avait rien de sacré; Dieu, la religion et ses ministres étaient traités avec une licence qui nous montre jusqu'où allait la liberté accordée alors aux poëtes, et l'abus qu'ils en faisaient.

Les trouvères s'exerçaient aussi dans tous les genres. Ils avaient l'esprit plus gaulois que les troubadours, c'est-à-dire plus railleur, plus insolent, et ils n'étaient pas plus chastes. Parmi leurs compositions nous trouvons : la *chanson*, puis le *lay*, petit poëme lyrique ordinairement grave et triste ; la *pastourelle*, les *sirventes*, des *fabliaux* ou *nouvelles;* enfin les *romans* ou *épopées,* dont le plus célèbre fut le *Roman de la Rose,* commencé par *Guillaume de Lorris* et terminé par *Jehan de Meung*. Le style en est sec, traînant, déshonoré par la licence des images et des expressions.

Il serait difficile de choisir parmi le grand nombre de trouvères du XIIIe siècle dont on a conservé les poésies, ceux dont les noms méritent d'être cités, aucun n'ayant jeté un éclat particulier. Les trouvères ont eu, sur les troubadours, l'avantage d'écrire dans une langue qui est restée celle de la nation; il faut chercher là, au moins en partie, la cause de la supériorité qu'on leur accorde généralement.

En Allemagne, la poésie était en grand honneur; dès le XIIe siècle on voit paraître les *minnesaenger* ou *chanteurs d'amour*, qui rappellent les troubadours provençaux; puis les *meistersænger* ou *maîtres chanteurs,* qui ont plus de rapport avec les trouvères. Vers la fin du XIIIe siècle, la poésie nationale, délaissée par les nobles, fut cultivée par les corporations d'artisans, et eut ainsi une grande influence sur la civilisation du peuple. Le poëme allemand le plus remarquable du XIIIe siècle est celui des *Niebelungen,* attribué à *Henri d'Ofterdingen :* c'est le premier des poëmes chevaleresques de l'Europe moderne.

Il est difficile de dire avec exactitude l'origine de la poésie chez les Anglais. Par suite des nombreuses invasions qu'ils subirent, leur idiome éprouva des révolutions qui empêchèrent la langue de se former. Leurs premiers essais de poésie sont normands; la satire y occupe une grande

place. Vers la fin du XIIIe siècle parurent les ***ménestrels***, sorte de musiciens poëtes qui semblent remonter aux ***scaldes*** et aux ***bardes*** bretons. Un ménestrel était toujours attaché à la cour des rois d'Angleterre, comme officier de la maison royale.

Une université fut fondée à Cambridge en 1280, et favorisa le développement des lettres en Angleterre.

La multitude des dialectes parlés en Italie, en empêchant la formation d'une langue nationale, nuisit au développement de la poésie dans cette contrée; pour être compris de tous, les poëtes écrivaient en provençal, alors en grande faveur en Italie.

Frédéric II protégea les lettres et fonda une université à Naples.

L'Espagne, partagée en autant d'idiomes que de races, n'eut une littérature nationale que vers la fin du XIIIe siècle. On a quelques poésies en langue castillane qui datent du XIIe; mais ce ne fut qu'au XIIIe qu'Alphonse X, roi de Castille, fonda l'université de Salamanque, et imprima à la littérature espagnole un élan qui s'accéléra encore dans le siècle suivant. Le trait distinctif de la poésie espagnole à sa naissance fut l'amour de la patrie.

Comme à l'ordinaire nous ne dirons que peu de chose de la littérature ecclésiastique, dont nous nous sommes occupé en racontant l'histoire de l'Église. Le XIIIe siècle a légué au monde, outre l'*Imitation de Jésus-Christ*, attribué au moine *Thomas A-Kempis*, l'œuvre immortelle de saint *Thomas d'Aquin*, *la Somme*, foyer de lumière que les siècles ne peuvent épuiser; les ouvrages si pleins d'onction de saint *Bonaventnre;* ceux d'*Albert*, surnommé le Grand, à cause de l'étendue de ses connaissances; de saint *Antoine de Padoue*, d'*Alexandre de Halès*, de *Jean Duns-Scot*.

Les sciences s'enrichirent de plusieurs découvertes rapportées d'Orient par les croisés, entre autres de la boussole.

attribuée aux Chinois. *Roger Bacon,* moine franciscain d'Oxford, se signala par ses connaissances dans les sciences physiques. Ses découvertes en optique allèrent jusqu'à le faire soupçonner de magie. On lui attribue l'invention de la poudre à canon, du télescope, de la pompe à air, etc.

Les arts ne restèrent pas en arrière des lettres pendant le XIIIe siècle. L'architecture religieuse en France atteignit la perfection, et sembla destinée à donner à la pensée chrétienne, si vivante à cette époque, une forme matérielle, une expression sensible, dans ces nombreuses églises qu'on ne se lasse pas d'admirer, et qui attestent encore la puissance du sentiment chrétien pour réaliser de grandes choses.

C'est au XIIIe siècle que l'on doit les plus beaux monuments du style ogival; en Allemagne : la basilique de Cologne; en France : la cathédrale de Chartres, l'église de Reims, celle de Beauvais, la Sainte-Chapelle, Saint-Denis, Saint-Ouen, Notre-Dame; en Belgique : Sainte-Gudule à Bruxelles, l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines; en Angleterre : celle de Salisbury, l'abbaye de Westminster; en Espagne : les basiliques de Burgos et de Tolède; en Italie : les dômes de Sienne, d'Orviete, de Padoue, le couvent d'Assise, le Campo Santo de Pise.

Mais ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est la manière dont s'élevaient de tels ouvrages. La plupart des architectes nous sont restés inconnus : ils travaillaient pour Dieu, que leur importait la postérité? Ils n'ont donc pas pris le soin de graver leurs noms sur la pierre pour les conserver aux siècles futurs. Et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ces magnifiques cathédrales ont été édifiées aux frais et par le concours des peuples, au moyen d'aumônes et de corvées volontaires.

On a voulu chercher l'origine du style ogival chez les Arabes; mais le style moresque s'est plutôt inspiré du style ogival connu en Occident. Les Arabes en ont pris

l'élégance, et, portant dans l'architecture le génie oriental, ils l'ont surchargée d'ornements comme leur poésie.

En même temps que la piété des fidèles élevaient de toutes parts des temples au Seigneur, on construisait avec plus de luxe et de soins les palais, les châteaux; les villes, plus régulières et mieux bâties, commencèrent à être pavées.

Les vitraux, déjà connus, furent perfectionnés pour orner les églises, en y répandant un demi-jour mystérieux; ce ne furent plus seulement des espèces de mosaïques transparentes, mais des représentations de sujets pieux parlant aux yeux et à l'imagination des fidèles.

La peinture s'exerça dans les fresques dont on ornait les édifices. Pour imiter les mosaïques des constructions byzantines, on couvrit les murailles et les pilastres de décorations peintes, où chatoyaient à l'envi l'or et les couleurs les plus vives.

On comprenait alors que l'art a pour mission « de manifester aux hommes grossiers, qui ne savent pas lire, les choses miraculeuses opérées par la vertu et en vertu de la sainte Foi, » comme le disaient les statuts de la corporation des peintres de Sienne, en 1335.

Un autre genre de peinture se continuait dans les enluminures ou miniatures pour l'ornement des manuscrits, surtout des psautiers et des bénédictionnaires.

L'art des mosaïques fit aussi de grands progrès pendant le XIIIe siècle.

La sculpture, aussi bien que l'architecture et la peinture, concourut à l'embellissement des églises, car, tout dans ce siècle de foi, était au service du sentiment religieux pour l'exprimer et le développer. On voit les frontons des portes des cathédrales de cette époque, ornés de statues et de bas-reliefs représentant des scènes de la bible ou du nouveau Testament, véritables poëmes remplis d'enseignement parfaitement compris des populations.

RÉCAPITULATION DU XIII[e] SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. Le glorieux pontificat d'Innocent III donne un grand éclat à la tiare pontificale. Sentinelle vigilante, cet illustre pontife ne laisse aucun besoin sans y pourvoir, aucun crime sans le reprendre, aucun abus sans y porter remède, aucune erreur sans la combattre. Il protége la morale outragée par Philippe-Auguste et Alphonse IX, roi de Léon; la liberté des peuples contre Jean-Sans-Terre; la vérité contre les erreurs des Albigeois; il appelle les chrétiens à la défense de Jérusalem, condamne l'ambition des Vénitiens, qui entraînent les croisés à Constantinople; proscrit l'usage des jugements de Dieu, et parle en maître à l'ingrat Frédéric II, son pupille, auquel il a conservé le royaume des Deux-Siciles. Pour mettre le comble à sa gloire, il réunit le quatrième concile de Latran, douzième œcuménique. Honorius III, puis Grégoire IX et Innocent IV continuent à s'opposer aux excès de l'empereur Frédéric II, excommunié au premier concile de Lyon. Après Alexandre IV et Urbain IV, Clément IV donne le trône de Sicile à Charles d'Anjou. Grégoire X prononce la réunion momentanée de l'Église grecque et de l'Église latine au second concile de Lyon. Après lui, huit papes se succèdent rapidement et appellent inutilement les chrétiens au secours de la Palestine envahie par les Mamelouks.

Ce siècle donne naissance aux ordres célèbres des Frères-Prêcheurs, des Franciscains, des Carmes, des Augustins, de Notre-Dame-de-la-Merci et des Servites, qui édifient l'Église par leurs vertus et l'éclairent par leur science.

Les lettres ecclésiastiques s'enrichissent des œuvres de saint Thomas d'Aquin, *le Docteur Angélique*, et de saint

Bonaventure, *le Docteur Séraphique*. Une foule de saints apparaissent dans ce siècle, comme une magnifique floraison de la sève catholique, alors dans toute sa force. Il suffit de citer saint Dominique, saint François d'Assise et un grand nombre de leurs disciples; sur le trône, saint Louis, saint Ferdinand, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Isabelle, sœur de saint Louis; enfin sainte Julienne, qui fait établir la fête du Saint-Sacrement. Une autre gloire de ce siècle, est l'institution du saint Rosaire par saint Dominique.

Les différentes hérésies, confondues sous le nom d'Albigeois, donnent lieu à l'établissement du tribunal de l'Inquisition.

France. Le règne de Philippe-Auguste, commencé vers la fin du siècle précédent, se continue pendant les premières années du XIIIe. Vainqueur des impériaux à Bouvines et des Anglais dans l'Anjou, il voit son fils Louis appelé au trône d'Angleterre sans cependant pouvoir y monter. Philippe-Auguste travaille à fonder l'unité du pouvoir royal, et il constitue les grands vassaux en parlement. La croisade contre les Albigeois est un instant dirigée par Louis VIII, dont la principale gloire est d'avoir été le père de saint Louis. Blanche de Castille, mère et régente du jeune prince, maintient dans le devoir les grands du royaume ou les force à y rentrer. Ses leçons font de Louis IX un saint et un héros. La septième et la huitième croisade le font admirer des infidèles, tandis que sa sagesse et ses vertus le font chérir de ses sujets. De la terre étrangère où il expire, il lègue la France florissante et agrandie à son fils Philippe III, qui se mêle de la querelle de la Sicile et de l'Aragon. Sous son successeur Philippe IV le Bel, commence la rivalité de la France et de l'Angleterre, qui doit avoir des suites si funestes.

Angleterre. — Jean-Sans-Terre, qui réunit tous les vices et toutes les haines des Plantagenets, étonne l'Angleterre par ses fureurs. Les barons offrent la couronne au fils de Philippe-Auguste, puis le combattent à la mort de Jean, préférant à un étranger le fils de ce prince, le jeune Henri III. Henri sanctionne les libertés anglaises inscrites dans la grande charte arrachée à Jean-Sans-Terre. Des discordes civiles déchirent l'Angleterre pendant le règne de ce prince, remplacé heureusement par Édouard Ier, qui vient de combattre les infidèles en Orient. Édouard Ier conquiert à la couronne d'Angleterre le pays de Galles, intervient comme arbitre, puis les armes à la main, dans les affaires de l'Écosse, tout en soutenant la guerre avec la France.

Écosse. — A la mort d'Alexandre III, plusieurs seigneurs briguent la couronne; l'intervention d'Édouard Ier d'Angleterre en faveur de John Baliol, plonge l'Écosse dans tous les malheurs de la guerre. Édouard est vainqueur; mais les Écossais, sous la conduite de Wallace, puis de Robert Bruce, luttent avec énergie contre la domination étrangère.

Irlande. — L'Irlande, partagée entre les indigènes et les Anglais, conserve un reste de liberté dans ses montagnes, grâce aux guerres que se font les envahisseurs.

Allemagne. — L'élection simultanée de Frédéric de Souabe et d'Othon de Brunswick fait éclater la guerre civile. Frédéric est assassiné. Othon IV, un instant empereur, est excommunié, et la couronne impériale est donnée à Frédéric II, fils d'Henri VI. Pupille d'Innocent III, il devient son ennemi et rallume en Italie la querelle des Guelfes et des Gibelins. Frédéric, sous le poids de l'excommunication prononcée par Grégoire IX, part pour la Terre-Sainte, où il mécontente les chrétiens; il revient bientôt mourir en Italie au milieu de sa garde sarrasine. L'Alle-

magne est alors déchirée par des factions qui nomment chacune un empereur : c'est Conrad IV, fils de Frédéric II, et Guillaume de Hollande, puis Richard de Cornouailles et Alphonse X de Castille. A ces discordes succèdent un interrègne de treize ans et tous les maux de l'anarchie. Les petits États dont se compose l'Allemagne en profitent pour acquérir une certaine indépendance, tout en établissant entre eux une hiérarchie : au premier rang sont les *électeurs*, après eux, les *princes du saint empire*, enfin les *villes libres impériales*. Rodolphe IV de Habsbourg, élu empereur, rétablit la paix. Son successeur Adolphe de Nassau est déposé, et la couronne impériale est donnée à Albert, fils de Rodolphe.

Italie. — Villes libres. — La guerre recommence entre les Guelfes et les Gibelins. Milan et Florence sont à la tête des Guelfes, Pavie est le centre des forces gibelines. Les deux partis sont tour à tour vainqueurs et vaincus. A cette querelle générale se mêlent des querelles particulières, qui arment dans chaque ville les citoyens les uns contre les autres.

Ces guerres continuelles ne nuisent en rien à la prospérité de l'Italie, où fleurissent le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Venise. — Venise sacrifie tout à la prospérité de son commerce, et détourne à son profit la quatrième croisade. Pendant tout ce siècle elle guerroie, tantôt avec ses voisins pour se procurer des vivres, tantôt avec Gênes, jalouse de ses riches possessions. Gênes triomphe.

Royaume des Deux-Siciles. — Frédéric II hérite du royaume des Deux-Siciles par sa mère Constance, et il le conserve par la protection d'Innocent III. A sa mort, son fils Conrad IV s'y établit malgré le pape, qui appelle Charles d'Anjou, en vertu de son droit de suzerain. Conrad IV meurt; son frère Manfred est tué à Bénévent.

Conradin, fils de Conrad, vaincu par Charles d'Anjou, périt sur l'échafaud. En lui finit la maison de Souabe. Les *Vêpres siciliennes* témoignent de la haine du peuple contre les Français. Pierre III d'Aragon, gendre de Manfred, est couronné à Palerme. Après plusieurs années de guerre, le traité de Tarascon, confirmé par celui d'Anagni, assure Naples à Charles II le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, et la Sicile à Frédéric, troisième fils de Pierre d'Aragon.

Espagne chrétienne. — Le XIIIe siècle commence glorieusement par la victoire de Tolosa, qui ruine la puissance musulmane en Espagne.

Après Alphonse IX de Castille et son fils Henri Ier, Ferdinand III le Saint, fils d'Alphonse IX de Léon, réunit les deux couronnes. Son règne n'est qu'une longue et heureuse croisade contre les infidèles, auxquels il enlève Cordoue et Séville. Alphonse X le Savant fuit devant son fils révolté, Sancho IV; à la voix du pape, ce jeune prince se soumet et obtient son pardon. Il succède à son père et mérite le surnom de Brave. Une guerre contre son frère don Juan le conduit au tombeau.

En Aragon, Jayme II le Conquérant succède à son père Pierre ou Pedro II, mort en défendant les Albigeois. Il s'empare des îles Baléares et du royaume de Valence sur les Maures. Son fils Pierre III va soutenir en Sicile les prétendus droits de sa femme Constance, fille de Manfred. Alphonse III, fils de Pierre III, règne peu de temps; Jayme II lui succède.

Navarre. — La Navarre passe aux comtes de Champagne Thibaut Ier, Thibaut II, Henri Ier; Jeanne, fille de Henri Ier, la porte en dot à Philippe le Bel, roi de France.

Portugal. — Sous Alphonse II et ses fils Sancho II et Alphonse III, le Portugal s'agrandit aux dépens des Maures. Denis Ier a un règne long et glorieux; il mérite

d'être surnommé le *Père de la patrie*. Les *communes* commencent en Portugal.

Musulmans d'Espagne et d'Afrique. — Les Almohades, qui se sont élevés sur les ruines des Almoravides, sont anéantis par la victoire des chrétiens à Tolosa. La guerre civile désole les États musulmans, et Grenade devient un royaume indépendant sous l'autorité d'Alhamar. Menacé par les révoltes intérieures et les chrétiens, Alhamar appelle les Mérinides, nouvelle secte qui a remplacé les Almohades en Afrique. Youssouf, leur chef, bat les Castillans dans deux rencontres, mais il est bientôt refoulé en Afrique. La puissance des Musulmans décline chaque jour.

Bas-Empire et Empire Latin. — La quatrième croisade rétablit sur le trône de Constantinople Isaac l'Ange et son fils Alexis IV. Une révolte les renverse et donne le pouvoir à Murzuphle. Les croisés s'emparent de la ville et fondent l'*empire latin* : Baudoin, comte de Flandre, en est élu empereur. Attaqué par Joannice, roi des Bulgares, Baudoin est fait prisonnier. Son frère Henri de Hainaut lui succède. Après lui, Pierre de Courtenay, appelé par les Latins, est assassiné en Épire. Son fils Robert monte sur le trône de Constantinople; il le laisse bientôt à Baudoin II, sous la tutelle de Jean de Brienne; la vie de Baudoin II n'est qu'une longue suite d'infortunes. La trahison rend Constantinople aux Grecs.

Les Grecs réfugiés à Nicée élisent pour empereur Théodore Lascaris Ier ; ce prince a pour successeur son gendre Jean Ducas Vatace, l'allié des Bulgares contre les Latins. Théodore Lascaris II, puis Jean Lascaris III montent successivement sur le trône. Michel Paléologue, tuteur du jeune Lascaris III, se fait associer à l'empire, s'empare de Constantinople, en chasse les Latins et fait périr son pupille. Pour s'assurer des secours de l'Occident, il réta-

blit l'union de l'Église latine et de l'Église grecque; son fils Andronic II revient au schisme en ceignant la couronne impériale.

Mongols. — Dans le XIIIe siècle, les Mongols de la haute Asie se déversent comme un torrent sur l'Occident. Esoukay-Bahadour commence des conquêtes que continue son fils, le célèbre Gengiskhan. Celui-ci détruit le califat de Bagdad, la domination du Vieux de la Montagne, et règne bientôt sur presque toute l'Asie qu'il couvre de sang et de ruines. Ses successeurs Otaï, Gayouk et Mangou ravagent la Russie, la Pologne et la Hongrie. A la mort de Mangou, le vaste empire mongol est divisé en quatre grandes monarchies.

Croisades et royaume de Jérusalem. — La quatrième croisade fonde l'empire éphémère des Latins à Constantinople, malgré le pape Innocent III. La cinquième, conduite par Jean de Brienne, est rendue inutile par les prétentions exagérées des princes chrétiens. L'empereur Frédéric II, pressé par le pape, entreprend la sixième croisade, où il négocie au lieu de combattre. La septième fait admirer dans tout l'Orient la valeur des Français et la vertu de saint Louis, aussi grand dans les fers que sur le trône. Quelque malheureuse qu'elle soit, cette croisade augmente l'influence des chrétiens en Orient. La France, qui a eu la gloire de l'initiative des croisades, a aussi celle de paraître la dernière à la tête des croisés sur la terre d'Afrique, où la mort de saint Louis termine la huitième et dernière croisade.

Pendant que les armées chrétiennes se succèdent pour sauver la Palestine, le titre de roi de Jérusalem est successivement porté par Henri de Champagne, Amaury de Lusignan, Jean de Brienne, l'empereur Frédéric II.

Musulmans d'Orient.— Turcs Seldjoucides.— Malek-Adhel, frère de Saladin, succède à sa puissance en

Égypte, et la lègue en mourant à son fils Malek-Al-Kamel. Nodgemeddin, fils de Malek-al-Kamel, jette les Kowaresmiens sur la Palestine, puis les extermine. Moathan-Touran-Shah, sultan après son père Nodgemeddin, est renversé par les Mamelouks pendant la septième croisade. Ceux-ci placent sur le trône la sultane Shehgereddor et lui adjoignent l'atabek Azeddin-Moez-Ibegh. Bibars-Bondochar, chef des Mamelouks, assassine Koutouz, successeur d'Azeddin et prend sa place. Apres Bondochar Kélaoun s'empare de Ptolémaïs et chasse les chrétiens de la Palestine.

Pologne. — Wladislas III, Lesco le Blanc, Boleslas V règnent successivement. Sous Boleslas V, les Mongols, puis les Lithuaniens, ravagent la Pologne. Lesco le Noir meurt de chagrin à la vue des maux qui accablent sa patrie. Prémislas Ier rétablit l'ordre. Wladislas le Bref est déposé, et la couronne est donnée à Wenceslas de Bohéme.

Prusse. — Les chevaliers Teutoniques, appelés pour combattre les païens du Nord, ne peuvent les soumettre qu'après de longues et cruelles guerres.

Hongrie. — André II prend part à la cinquième croisade. Son fils Béla IV trouble son règne et lui succède; haï de la noblesse, il fuit devant les Mongols qui mettent tout à feu et à sang, puis reparaît quand ils se sont éloignés. Son fils Étienne V n'occupe le trône que peu de temps. Ladislas IV est assassiné. André III le Vénitien termine la dynastie des Arpades.

Danemark. — Vlademar II mérite le titre de Victorieux, puis celui de Législateur. Sous ses trois fils, Éric VI, Abel et Christophe Ier, la guerre civile désole le Danemark. Éric VII, fils de Christophe Ier, est assassiné; son fils Éric VIII fait la guerre à la Norvége, qui a donné asile aux assassins de son père.

Norvége. — Haquin V met fin à la guerre civile, s'associe son fils aîné Haquin VI et donne de sages lois à

la Norvége qu'il agrandit par ses conquêtes. Son fils Magnus VII a un règne moins brillant. Éric II lui succède et laisse le trône à son frère Haquin VII, dont la fille Ingerburge épouse Éric de Suède. Ce mariage prépare la réunion de la Norvége et de la Suède.

Suède. — Avec le prince Jean finit la dynastie de Suéker; Éric V, descendant de saint Éric, le remplace. Son neveu Wlademar Ier règne sous la tutelle de son père Birger, qui fonde Stockholm. Magnus Ier renverse son frère Wlademar Ier et donne la paix à la Suède. Torkel, tuteur de Birger, fils de Magnus, gouverne avec énergie.

Russie. — Les Mongols envahissent la Russie et s'y établissent. Alexandre, prince de Novogorod, et ses successeurs, en faisant hommage au grand khan, obtiennent la permission de régner.

Belles-Lettres et Beaux-Arts. — Le XIIIe siècle voit naître les Universités de Toulouse, de Caen, de Montpellier en France ; de Salamanque en Espagne; de Naples en Italie, de Cambridge en Angleterre. L'élan donné aux lettres ne se ralentit plus. L'introduction des Dominicains et des Franciscains dans l'Université sauvegarde les doctrines, au moment où l'instruction se généralise de plus en plus.

En France, les trouvères cultivent avec succès tous les genres de poésie, tandis que les troubadours disparaissent.

L'Allemagne voit naître les *Minnesaenger*, puis les *Meistersænger* ou maîtres chanteurs, et sa langue atteint une grande perfection dans le poëme des *Niebelungen.*

Des *ménestrels*, musiciens-poëtes, ont une place à la cour des rois d'Angleterre.

En Espagne, les premières poésies s'inspirent de l'amour de la patrie.

Le genre historique se développe en racontant les croisades et rend immortel le nom de *Joinville*.

La littérature ecclésiastique s'enrichit des œuvres de l'illustre dominicain saint *Thomas d'Aquin*, de son ami, le séraphique franciscain saint *Bonaventure*, des écrits d'*Albert le Grand*, de saint *Antoine de Padoue*, d'*Alexandre de Halès*, de *Thomas A-Kempis*, etc.

Les sciences doivent au moine *Roger Bacon* le télescope, la pompe à air; on lui attribue l'invention de la poudre à canon. La boussole, qu'on croit inventée par les Chinois, est apportée en Europe.

En architecture, le genre *ogival* atteint à la perfection, et élève ces magnifiques églises qui couvrent l'Europe, et que décorent des verrières admirables. La peinture et la sculpture ne semblent destinées qu'à embellir les temples du Seigneur.

CHRONOLOGIE DU XIIIᵉ SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Triomphe du principe catholique en Europe. Saint Louis.

1200. — Fondation de l'Empire Latin à Constantinople par la quatrième croisade.

1206. — Gengiskhan fonde en Asie l'empire des Mongols.

1210. — Fondation de l'ordre des Franciscains par saint François d'Assise.

1212. — Bataille de Tolosa, gagnée par les chrétiens d'Espagne sur les Maures.

1213. — Sous le pontificat d'Innocent III, croisade contre les Albigeois.

1214. — Bataille de Bouvines, remportée par Philippe II Auguste sur l'empereur Othon IV.

1215. — Jean-Sans-Terre signe la grande charte des libertés anglaises.

1216. — Fondation de l'ordre des Frères-Prêcheurs par saint Dominique.

1235. — Jean de Vicence prêche la paix en Italie, troublée par Frédéric II.

1245. — Premier concile de Lyon, treizième œcuménique. Innocent IV excommunie Frédéric II.

1249. — Septième croisade conduite par saint Louis. Il prend Damiette, puis il est obligé de la rendre pour sa rançon.

1250. — Commencement du grand interrègne allemand après la mort de Frédéric II.

Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure.

1261. — Fin de l'Empire Latin de Constantinople.

1264. — Institution de la fête du Saint-Sacrement.

1266. — La maison d'Anjou appelée au trône de Naples. Mort de Conradin.

1270. — Huitième et dernière croisade. Mort de saint Louis, à qui l'on doit l'hôpital des Quinze-Vingts, l'Hôtel-Dieu de Paris et la Sainte-Chapelle.

1274. — Deuxième concile de Lyon, quatorzième œcuménique : réunion momentanée des Grecs à l'unité catholique.

1282. — Vêpres Siciliennes ou massacre des Français à Palerme et dans plusieurs villes de la Sicile.

1291. — Fin du royaume de Jérusalem. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple se retirent en Chypre.

Vers la fin du XIIIe siècle, découverte de la poudre à canon.

XIVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le XIVe siècle commence une époque de transition, caractérisée par l'apparition des États-Généraux, la prépondérance de la bourgeoisie et l'esprit d'opposition à l'autorité de l'Église. Le séjour des papes à Avignon et le grand schisme d'Occident, contribuent à diminuer le respect envers la papauté, malgré les vertus de ses pontifes.

La France, à l'exception de quelques années, est plongée dans tous les malheurs de la guerre.

En Angleterre, les discordes de la famille royale troublent le royaume, et ne sont interrompues que par la guerre de cent ans avec la France.

L'Allemagne perd sa suprématie sur l'Europe. Elle renouvelle un moment la lutte de l'empire avec le Saint-Siége, et veut inutilement reconquérir ses droits sur l'Italie, divisée entre autant de petits souverains que de villes. Naples se sépare définitivement de la Sicile.

La Suisse et la Savoie prennent rang parmi les nations de l'Europe, pendant que les rois d'Espagne et de Portugal resserrent les limites des Musulmans.

Les royaumes du Nord, après de longues guerres civiles, se réunissent sous le sceptre de Marguerite de Danemark. Ceux de l'Est s'organisent difficilement au milieu des convulsions politiques qui résultent des guerres civiles et extérieures.

Constantinople, obstinée dans le schisme, mendie bassement quelques années d'existence aux Turcs ottomans. Ceux-ci tremblent à leur tour devant les Mongols, qui changent l'Asie en un désert et menacent une seconde fois l'Europe.

Au milieu du XIVe siècle, une peste terrible décime toutes les nations connues.

Église.

L'éclat dont la papauté avait été entourée pendant le XIIIe siècle est comme éclipsé pendant le XIVe. Toutes les passions mauvaises se déchaînèrent alors contre elle, et

réagirent avec d'autant plus de violence, qu'elles avaient été plus comprimées par l'autorité des grands papes et des saints rois qui avaient dominé leur temps. Il est triste à dire que c'est de la France, cette fille aînée de l'Église, que partirent les premiers coups portés à la papauté. Ne pourrait-on pas trouver là l'explication des maux que le XIVe siècle a amassés sur notre pays? Son roi Philippe IV ose, par l'un de ses envoyés, lever la main sur le vicaire de Jésus-Christ; il est puni dans sa postérité qui s'éteint prématurément; la France, associée à son crime, est livrée à l'étranger, et connaît un siècle de malheurs.

L'étude du droit romain, dont on était alors engoué, et qui précisa d'une manière claire et nette les rapports des particuliers entre eux, servit souvent les ennemis du Saint-Siége; en portant dans le domaine des choses spirituelles les arguties du droit humain, les juristes confondirent tout. Dès lors la même mesure servit pour apprécier les faits et les droits dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, et les rois s'en firent une arme pour résister aux papes quand leur intérêt le demandait. Plus tard, ils la tournèrent contre leurs sujets pour sanctionner des mesures arbitraires et leur enlever leurs libertés en concentrant entre leurs mains tout le pouvoir (1).

Ce n'est pas tout : depuis deux siècles les croisades, en associant dans une même pensée généreuse et chrétienne

(1) Nous venions d'écrire ces lignes, lorsque nous avons trouvé celles qui suivent dans la correspondance d'un homme aussi distingué dans la politique que dans les lettres. « Le droit romain a joué un rôle très-important dans l'histoire de presque toutes les nations modernes. Il leur a fait beaucoup de bien, et, à mon avis, encore plus de mal. Il a perfectionné leur droit civil, et perverti leur droit politique; car le droit romain a deux faces. D'un côté il regarde les rapports des particuliers entre eux, et par là il est un des plus admirables produits de la civilisation; de l'autre, il regarde les rapports de sujet à souverain, et alors il respire l'esprit des temps dans lequel il a achevé de se former, c'est-à-dire un esprit de servitude. C'est à l'aide du droit romain et de ses interprètes qu'au XIVe et au XVe siècle les rois sont parvenus à fonder le pouvoir absolu sur les ruines des institutions libres du moyen âge. » (De Tocqueville, *Correspondance inédite*, tome I, page 468.)

les papes, les rois, les peuples, les individus, avaient uni le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel dans la concordance des mêmes intérêts; à la voix du pontife romain, l'Occident s'ébranlait, les princes oubliaient leurs querelles, les seigneurs leurs violences, les peuples leurs affaires, pour aller au secours de leurs frères d'Orient. Mais les croisades avaient cessé : chacun s'était retiré chez soi; la royauté dans ses prérogatives, la féodalité dans ses traditions arrogantes, la bourgeoisie dans ses progrès, les Universités dans leurs prétentions, le clergé dans ses priviléges. Le dévouement, l'élan, la générosité, la Foi, qui avaient enfanté les croisades, disparurent devant l'égoïsme national, d'où nous verrons sortir des luttes politiques et des guerres désastreuses.

Soumise à la terrible épreuve du schisme, l'Église voit s'ouvrir pour elle une ère de lutte où la scission se fait entre les deux pouvoirs. La religion cesse de tenir le premier rang dans l'amour et le respect des peuples; ils détournent leurs regards de Dieu pour le reporter vers la terre : le progrès matériel devient le but suprême de tous leurs efforts.

La voix du vicaire de Jésus-Christ n'a plus que de faibles échos : ses appels, ses foudres, ses menaces ne sont plus entendues. L'Église avait conduit les nations depuis plusieurs siècles; dorénavant elles marcheront seules dans des voies nouvelles et dangereuses.

Boniface VIII avait été élu après l'abdication du pape Célestin V, dont la sainteté n'a jamais été contestée, mais qui n'avait pas la capacité nécessaire pour gouverner l'Église. Boniface, craignant qu'on n'abusât de la faiblesse de Célestin pour le faire revenir sur son abdication, ce qui eût amené un schisme, le fit retenir dans un château de la Campanie, où il fut traité avec respect et mourut quelques mois après (1296).

Au moment où Boniface VIII monta sur le trône pontifical, les affaires de l'Europe étaient fort compliquées : rien n'était encore réglé en Sicile, l'Allemagne murmurait du mauvais gouvernement d'Adolphe de Nassau, la France et l'Angleterre étaient en guerre, ainsi que les principales villes du nord de l'Italie.

Le nouveau pontife, poursuivant le projet d'une croisade, réclama contre les taxes énormes et arbitraires que le roi de France, Philippe le Bel, et celui d'Angleterre, Édouard I[er], mettaient sur le clergé pour suffire aux frais de leurs guerres privées, aux dépens de celle qu'il méditait contre les infidèles. Ces réclamations n'ayant pas été écoutées, Boniface VIII, par la fameuse bulle *Clericis laicos* (1), défendit sous des peines spirituelles à tout ecclésiastique, de payer aux laïques des contributions sans l'autorisation du Saint-Siége. Philippe IV, prince avide et despote, s'en montra extrêmement irrité. Cependant ce premier différent fut apaisé par la modération de Boniface et la canonisation de saint Louis.

Bientôt le roi de France recommença ses exactions sous prétexte des régales (2). Le pape envoya alors comme légat à la cour de France l'évêque de Pamiers, Bernard de Saisset, contre lequel Philippe était personnellement aigri. On prétend, mais sans preuves, que le légat parla avec hauteur au roi, le menaçant de le déposer. Le roi fit arrêter le prélat pour le faire juger. Boniface envoya un autre légat avec de nouvelles dépêches pour se plaindre des violences de Philippe, mander les évêques à un concile convoqué à Rome, et réclamer son nonce l'évêque de Pamiers, qui venait d'être jugé et condamné par un tri-

(1) *Bulle*, acte émané du pape, ainsi appelé du mot latin *bulla*, de la boule qu'on attachait à cet acte pour servir de sceau. On désigne ordinairement les bulles des pontifes par le premier mot.

(2) Droit du roi de jouir des revenus de certains bénéfices ecclésiastiques vacants.

bunal laïque après un procès inique. Au lieu de se rendre aux vœux du pape, le roi ordonna au légat de sortir du royaume, fit brûler publiquement les lettres de Boniface, et défendit aux prélats de se rendre au concile. En apprenant la conduite de Philippe, le pape lui écrivit une exhortation ferme et paternelle où il le pressait de réparer ses torts. Mais le chancelier Pierre Flotte y substitua une lettre en termes blessants, dans laquelle il faisait entendre que la France n'était qu'un fief du Saint-Siége.

En même temps, un autre conseiller de Philippe, Guillaume de Nogaret, poussé pas Sciarra Colonna, ennemi personnel du pape depuis que celui-ci s'était opposé à son injustice dans un procès de famille, formula un réquisitoire contre Boniface VIII, l'accusant de crimes absurdes.

Sous prétexte d'examiner cette affaire, Philippe convoqua la noblesse, le clergé et la bourgeoisie ou tiers-état, pressant les évêques et les barons de déclarer de qui ils tenaient leurs fiefs; et il se prononça d'avance hautement contre tous ceux qui se montreraient favorables au pape. Boniface expliqua dans leur vrai sens ses lettres si indignement falsifiées, prouvant ainsi qu'elles n'avaient rien de contraire à l'indépendance du roi et du royaume de France. Une partie des évêques s'étant rendus à Rome malgré la défense de Philippe, le pape publia dans le concile la célèbre bulle *Unam sanctam*, qui indique nettement la distinction des deux puissances spirituelle et temporelle. Plusieurs négociations suivirent, mais elles ne firent qu'envenimer le débat; et le roi, se portant aux dernières extrémités, fit arrêter un légat chargé de tenter une réconciliation. Nogaret alla en Italie rejoindre Colonna; puis, à la tête de trois cents cavaliers, ils se rendirent à Anagni, où résidait le pape, envahirent la ville aux cris de : *Vive le roi de France, meure Boniface* ! et cernèrent son palais. Tandis que Nogaret menaçait le pontife de l'enchainer,

Colonna lui donna un soufflet avec son gantelet de fer. Le vicaire de Jésus-Christ fut retenu trois jours dans un cachot; mais délivré par le peuple d'Anagni, il se rendit à Rome où il mourut un mois après (1303), âgé de quatre-vingt-six ans.

« Il est peu de faits, dit l'abbé Blanc dans son Histoire ecclésiastique, qui soit racontés avec autant de partialité que ce trop fameux démêlé où Philippe le Bel joua un si triste rôle. Dans ces récits passionnés, la doctrine, la conduite et le caractère de Boniface VIII sont bassement calomniés, tandis qu'on relève avec éloge dans le roi Philippe un despotisme odieux. Les ministres de ce prince furent plus coupables encore, et parmi les évêques, il n'y en eut que trop qui, dans ces circonstances pénibles, sacrifièrent à la peur. Les ennemis de Boniface l'ont insulté jusqu'à ses derniers moments, en disant qu'il était mort en se rongeant les bras et les mains; mais son corps fut trouvé, trois siècles plus tard, parfaitement conservé, même les bras et les mains. »

Le pontificat de Boniface VIII est célèbre par l'établissement du *Jubilé*, grande indulgence accordée à tous ceux qui, dans le cours de la première année de chaque siècle, visitent la ville de Rome (1303). Le concours des pèlerins fut prodigieux la première année du XIVe siècle.

Le successeur de Boniface VIII, Benoît XI, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, ne s'occupa que de concilier les esprits, mais il déclara excommuniés Nogaret et Colonna. Ce saint pape ne porta la tiare que neuf mois (1304). Ce ne fut qu'après un an de débats, que les cardinaux s'entendirent pour l'élection de Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux; il prit le nom de Clément V et se fit couronner à Lyon (1305). Les Italiens, furieux contre ce pape, le premier qui ait quitté Rome pour Avignon, se sont acharnés à déchirer sa mémoire, répandant sur son compte les fables les plus

ridicules. Clément V, dans le but de pacifier les esprits, fit plusieurs concessions à Philippe le Bel; ce n'était pas assez: le roi voulait se venger sur les cendres de Boniface, et faire condamner sa mémoire. Clément, très-embarrassé, chercha à gagner du temps, puis il remit la décision de cette affaire à un concile général indiqué à Vienne en Dauphiné.

Vers le même temps, les Vénitiens ayant tenté de s'emparer de la ville de Ferrare qui s'était rendue indépendante, et qui faisait autrefois partie des biens de la comtesse Mathilde, légués au Saint-Siége, Clément V, rappelant d'anciens droits, envoya prendre possession de Ferrare et lança l'interdit sur Venise.

Une affaire tout autrement grave occupa alors l'univers catholique, ce fut le fameux procès des *Templiers*. Fondé en 1118, cet ordre militaire avait été l'objet de tant de libéralités de la part des peuples et des princes, que les chevaliers égalaient les rois par leurs richesses: l'ordre possédait plus de neuf mille manoirs dans la chrétienté, un grand nombre de places fortes, et des revenus considérables. Soit jalousie, soit justice, des murmures circulaient contre eux depuis quelques années; Philippe le Bel, disent quelques auteurs, les accueillit avec empressement, heureux de cette occasion de se venger des chevaliers qui s'étaient déclarés pour Boniface VIII, et il avertit le pape des accusations recueillies contre les Templiers. Le grand maître Jacques Molay, qui arrivait de Chypre tout couvert de gloire, ayant appris ce qui se passait, demanda à Clément V, au nom de l'ordre, de rendre justice à tout le corps, en faisant dresser des procédures dans les formes. Le pape avait laissé tomber l'affaire, lorsque tout à coup on apprit que le même jour, à la même heure, tous les Templiers de France avaient été arrêtés par les ordres de Philippe, et leurs biens mis en séquestre. Le pontife, non moins surpris qu'affligé des

violences de Philippe, voulut au moins que le procès, qu'on ne pouvait plus éviter, fût confié à l'Inquisition et instruit d'après les règles canoniques. Le roi, éludant la volonté du pape, fit examiner les accusés par des juges royaux. La plupart des chevaliers avouèrent les crimes qu'on leur imputait; et les aveux ne laissèrent plus de doute sur la culpabilité de l'ordre.

Le pape, ayant lui-même interrogé à Poitiers soixante-douze chevaliers qui se reconnurent coupables, écrivit à tous les princes de la chrétienté, afin qu'on procédât partout comme en France à l'égard des Templiers. L'enquête dura quatre ans. Le résultat des procédures ne fut pas unanime; en Provence, en Lombardie, en Toscane, en Angleterre, les chevaliers furent convaincus de la justice des accusations intentées contre eux; à Ravenne, ils nièrent tous les crimes dont on les chargeait; en Espagne, en Allemagne, ils furent absous. Pendant que l'Europe semblait transformée en un vaste tribunal d'instruction, Philippe fit déclarer relaps et condamner à être brûlés cinquante-quatre Templiers qui avaient rétracté leurs aveux. Peu de jours après quelques autres encore subirent le même supplice. Enfin toute l'affaire fut portée au concile de Vienne (1311).

Après un long examen, l'ordre des Templiers fut dissous et ses grands biens adjugés aux Hospitaliers. Cette dissolution n'implique pas la reconnaissance de la corruption de tous les chevaliers; la culpabilité de l'ordre fut au contraire couverte d'un voile. Quant aux personnes des Templiers, le pape se réserva de prononcer sur le sort du grand maître et de quelques dignitaires de l'ordre, recommandant l'indulgence pour tous les autres qui devaient être jugés dans leurs provinces. Un grand nombre furent absous, et beaucoup entrèrent dans l'ordre de Saint-Jean.

Clément V avait nommé une commission ecclésiastique

pour juger Jacques de Molay et quelques autres ; en entendant lire leur condamnation à une prison perpétuelle, le grand-maître et un autre retractèrent leurs premiers aveux. A cette nouvelle, le roi Philippe tint un conseil où ne se trouvait aucun ecclésiastique, et, le soir du même jour, il fit brûler les deux réfractaires dans une petite île de la Seine. Ceux-ci persistèrent jusqu'à la fin dans le désaveu de leurs confessions précédentes.

La critique historique n'a pu encore porter le jour complet dans ce célèbre procès, quoiqu'il reste maintenant peu de doute sur la culpabilité des Templiers; mais il faut penser que les crimes odieux qui furent imputés à l'ordre n'étaient pas le fait de tous les membres; dans tous les cas, le pape agit avec prudence, en supprimant un ordre qui ne pouvait plus exister avec honneur, ni servir l'Église utilement après un pareil scandale.

Philippe le Bel avait attendu deux choses du concile de Vienne : la condamnation des Templiers et celle de la mémoire du pape Boniface. Nous avons vu que Célestin V ne songeait qu'à gagner du temps pour laisser les passions se calmer; mais quand le moment fut venu, il déclara, d'accord avec le concile, que Boniface VIII avait été pape légitime quant à son élection, catholique quant à sa doctrine, innocent quant à tous les autres chefs d'accusation. Toutefois, pour la satisfaction de Philippe, Clément V prononça qu'on ne pourrait jamais rechercher ce prince à l'égard de ce qu'il avait fait contre Boniface ou contre l'Église.

Le concile de Vienne s'occupa aussi d'autres affaires qui intéressaient directement la Foi. Il examina et condamna les doctrines de plusieurs sectes qui, sous une fausse apparence de mysticisme, renouvelaient les infamies gnostiques.

Clément V mourut en 1314. Tout en conservant le titre

de pontife romain, il s'était fixé à Avignon, quoique cette ville n'appartînt pas encore au Saint-Siége. Clément VI l'acheta plus tard (1248) de Jeanne de Naples, héritière des comtes de Provence. Sans accepter les accusations exagérées des ennemis de Clément V, on doit lui reprocher son népotisme (1), son amour du faste et sa prédilection pour la France, qui lui fit abandonner le séjour de Rome, exemple suivi par ses successeurs. Certainement la résidence des souverains pontifes hors de la capitale du monde chrétien eut des suites funestes; mais pouvait-on alors les prévoir? Rome étant sans cesse agitée par les factions, il pouvait paraître téméraire d'exposer la personne du chef de l'Église au milieu des périls. Les troubles et les dangers de l'Italie n'en eussent peut-être point éloigné un saint Léon, un saint Grégoire, pontifes d'une héroïque vertu; mais il ne faut pas l'oublier, tous les papes ne sont pas supérieurs aux faiblesses ordinaires de l'humanité. Infaillibles dans l'enseignement, ils ne s'ensuit pas qu'ils soient impeccables dans la conduite.

Pour ne pas revenir sur les causes et les conséquences également graves du long séjour des papes à Avignon, que les Italiens ont appelé *la nouvelle captivité de Babylone*, nous ajouterons encore quelques réflexions puisées dans la savante histoire de l'Église du baron Henrion : « En ne tenant compte ni de l'inconstance des Romains, tantôt dociles et tantôt rebelles, ni des tyrans qui ravageaient l'Italie et dont les papes devenaient trop souvent les jouets et les victimes, tandis que leur séjour en France mettait ces pontifes à l'abri des vexations et des révoltes, ne doit-on pas au moins tenir compte des vues particulières qu'avait peut-être la Providence? Dieu, en éloignant le pape de Rome, ne voulait-il pas punir les

(1) Nom donné à la faveur avec laquelle quelques papes ont traité leurs neveux.

Italiens des persécutions infligées à tant de pontifes, qui les avaient successivement délivrés du joug des Hérules, des Goths, des Lombards, des Grecs, des Normands, des Allemands? Ne voulait-il pas assurer contre ce dernier peuple, qui, depuis les Othon, n'avait toujours eu que des tyrans pour chefs, l'indépendance absolue du Saint-Siége?... Ces considérations dissipent bien des préjugés; mais en justifiant, comme nous venons de le faire, la transmigration des papes, nous ne prétendons pas nier qu'elle n'ait été l'occasion de plusieurs abus. »

Les cardinaux furent deux ans avant de s'entendre pour donner un successeur à Clément V, les Français et les Italiens voulant chacun un pape de leur nation.

(1316.) Les premiers l'emportèrent dans l'élection de Jean XXII, né à Cahors, et qui continua de résider à Avignon. Après avoir nommé Robert II, roi de Naples, son vicaire impérial en Italie, Jean XXII s'occupa de l'Allemagne, où deux rivaux, Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière, se disputaient le diadème impérial. Frédéric ayant péri dans un combat, Louis prit le titre de roi des Romains, sans demander l'autorisation du pape qu'il accusait d'hérésie. Ses violences le firent excommunier. Dans sa colère, Louis entra en Italie avec une armée (1327); il se fit couronner à Milan, puis à Rome par des évêques excommuniés, après quoi il fit condamner et déposer Jean XXII, auquel il opposa Pierre de Corbière, sous le nom de Nicolas V. Tout ce grand appareil de révolte s'écroula vite. Le pape Jean anathématisa Nicolas et ses adhérents, qui prirent bientôt la fuite devant l'armée de Robert de Naples. L'antipape, reconnaissant son crime, vint se jeter aux pieds de Jean XXII et reçut son pardon. Quant à Louis de Bavière, après avoir feint la plus humble soumission, il se révolta de nouveau; il venait de reprendre les hostilités lorsque le pape mourut (1334).

Le concile de Vienne avait engagé vivement les princes à se croiser; leurs délais, malgré l'activité que les papes mirent à hâter les préparatifs d'une croisade, occasionnèrent une nouvelle levée de *pastoureaux*, se disant chargés d'aller délivrer les saints lieux. Au nombre de près de quarante mille, hommes, femmes et enfants, ils parcoururent la France et l'Aquitaine, massacrant les Juifs, pillant et se livrant à toutes sortes d'excès; ces bandes indisciplinées se dissipèrent devant la force publique.

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'horreur que les Juifs inspiraient aux populations pendant le moyen âge. On leur reprochait leur union avec les païens et les Sarrasins, les profits usuraires qu'ils tiraient de la misère du peuple, et des pratiques abominables, comme de tuer un enfant le vendredi saint. Il serait difficile de prouver ce dernier fait; mais ces accusations, reproduites en tant d'endroits et même de nos jours, expliquent ces massacres dont l'histoire parle souvent. Il faut faire observer que les papes protégèrent toujours les Juifs contre la haine publique.

Benoît XII succéda à Jean XXII. Il essaya vainement de ramener à l'obéissance Louis de Bavière; ce prince, égaré par les sophismes des légistes, s'en remit à la décision des électeurs; ceux-ci, confondant l'empereur, en sa qualité de protecteur de l'Église, avec le roi des Romains, prétendirent qu'il tenait sa dignité et sa puissance uniquement de leur élection. Cette affaire n'était pas terminée à la mort de Benoît XII (1342). Son successeur Clément VI put agir plus librement contre ce prince, que ses actes arbitraires et violent avaient déconsidéré aux yeux du peuple; il le déposa donc de nouveau. Charles IV de Luxembourg fut élu pour le remplacer; et la guerre allait recommencer quand Louis de Bavière tomba au milieu d'une chasse, frappé d'une apoplexie foudroyante (1347).

Aussitôt après son élection, Clément VI reçut une députation des Romains pour le prier de venir résider à Rome, et d'accorder l'indulgence plénière du jubilé au milieu du siècle. Le pape consentit volontiers au dernier point : le jubilé fut ouvert l'année 1350, et attira à Rome plus d'un million de pèlerins. Sur l'article de la résidence, Clément VI aimait trop la France pour se rendre aux vœux des Romains ; il resta même sourd à une nouvelle députation, dans laquelle on vit figurer Pétrarque, le plus grand poëte de son temps, et Rienzi, qui, des derniers rangs de la société, s'éleva bientôt aux premières dignités.

Rienzi, nourri des souvenirs de l'ancienne Rome, dont il faisait un singulier mélange avec ses idées chrétiennes, se crut appelé à rétablir l'ordre troublé par les grandes familles, qui profitaient de l'absence du pape pour exercer une autorité arbitraire. Le vicaire de Clément VI le laissa faire. Rienzi, en parlant aux Romains de leur ancienne liberté, exalta tous les esprits, et se fit mettre à la tête du gouvernement avec le titre de *tribun*. Tout-puissant sur le peuple, le nouveau tribun gouverna avec une grande vigueur : bientôt l'ordre et la sécurité régnèrent dans tous les États du pape, et chacun le bénissait. Sa prospérité le perdit. Enivré par le succès, Rienzi, en vertu de l'autorité qu'il prétendait exercer sur le monde, cita à son tribunal les rois, le pape même ; l'opinion, qui d'abord avait été pour lui, l'abandonna. Il voulut alors régner par la terreur ; mais les nobles, qu'il avait abaissés, prirent les armes, et le tribun, vaincu et fait prisonnier, fut livré à Clément VI, qui le retint prisonnier à Avignon (1348).

C'est la même année qu'on vit éclater en Europe cette affreuse maladie désignée sous le nom de *peste noire*, qui emporta, selon quelques auteurs, le tiers des habitants.

(1352.) Après Clément VI, dont la médiation rétablit la paix entre la France et l'Angleterre, la Hongrie et Naples,

Venise et Gênes, on élut Innocent VI, austère dans sa vie et d'une grande piété. Il s'appliqua aussitôt à restreindre les dépenses de la cour pontificale, à donner aux cardinaux l'exemple de la simplicité, et à éloigner les solliciteurs qui affluaient à Avignon. La mort de Louis de Bavière avait aplani de grandes difficultés. Charles IV régnait paisiblement en Allemagne; couronné à Milan, puis à Rome par un légat, cet empereur se montra toujours fidèle aux promesses qu'il avait faites aux papes avant d'en recevoir la couronne impériale, exemple rare dans l'histoire des princes allemands. Innocent VI excommunia Pierre le Cruel, roi de Castille et de Léon, et, pour le réduire, jeta l'interdit sur son royaume. Mais les armes spirituelles de l'Église s'étaient émoussées dans les mains de quelques pontifes plus princes que papes, et maintenant elles frappaient presque sans effet les rois et les nations chez lesquels la Foi était diminuée.

Cependant le désordre était à son comble dans les États de l'Église, et Rome, devenue inhabitable pour les gens paisibles, se transformait en un désert. Les luttes des factions rivales avaient multiplié les ruines; les autels étaient dépouillés, les basiliques abandonnées; partout des brigandages, des assassinats, des vols. Innocent VI, qui nourrissait la pensée de retourner en Italie, confia au cardinal Albornoz, avec le titre de légat, le soin de rétablir à Rome l'autorité pontificale. En quelques années Albornoz accomplit cette mission de manière à se faire admirer de tous ses contemporains. Comme le nom de Rienzi redevenait populaire à Rome, il conseilla à Innocent de l'y renvoyer. C'était une mesure habile. Le tribun, reçu en triomphe par le peuple romain, fut massacré deux mois après par ce même peuple, qui se lasse bien vite de ses idoles (1354). Désormais Rome était libre : l'énergique légat ayant obtenu la soumission de tous les petits princes qui s'étaient rendus indépendants

dans les États de l'Église, les papes pouvaient y retourner. Innocent VI n'en eut pas le temps; il mourut quelques mois après (1362). On raconte que ce pape ayant demandé compte à son légat de l'argent dépensé pendant son administration, Albornoz lui envoya un chariot chargé uniquement des clefs des villes soumises.

Son successeur, Urbain V, travailla avec zèle à rétablir partout la discipline et les mœurs, en pressant la convocation des conciles provinciaux. Quoique français, ce pontife résolut de se rendre à l'appel des Romains. Malgré les instances du roi de France et des cardinaux français pour le retenir, il s'embarqua pour l'Italie, et rentra en triomphe dans la ville éternelle. En 1360 il vit venir à Rome l'empereur de Constantinople Jean Paléologue, plus que jamais menacé par les Turcs. Afin d'engager à la défense de sa cause le pape et tout l'Occident, Paléologue et sa suite promirent tout ce qu'on voulut pour l'union des deux Églises; mais ce fut encore sans résultat.

En 1370, Urbain pensa à retourner à Avignon pour travailler à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Sainte Brigitte de Suède, alors à Rome, chercha à le détourner de son dessein, en lui prédisant que s'il quittait Rome pour Avignon, il mourrait bientôt; Urbain ne tint pas compte de cette menace. Il mourut en effet en arrivant à Avignon. Les vertus de ce pontife, qui lui ont mérité la réputation d'un saint, semblaient destinées à briller dans des temps meilleurs.

Le neveu de Clément VI succéda à Urbain V, sous le nom de Grégoire XI. Il donna ses premiers soins à la répression des hérétiques qui, sous des noms nouveaux, professaient les erreurs des Albigeois. Il songea ensuite à retourner à Rome, où le pressait de revenir sainte Catherine de Sienne, de l'ordre de Saint-Dominique, à laquelle ses vertus et le don de prophétie donnaient une grande

autorité. Grégoire XI fut reçu dans la capitale du monde chrétien aux acclamations du peuple (1377). Ainsi fut rétablie à Rome la résidence des papes, après soixante-dix ans d'interruption. Il est à remarquer que la plupart des papes qui siégèrent à Avignon furent des hommes de talent et de vertu.

Depuis quelques années l'Angleterre était troublée par l'hérésie. Wiclef, professeur à Oxford et chapelain d'Édouard III, ayant été privé d'un bénéfice, se déchaîna contre l'autorité pontificale, le clergé et les moines, et attaqua divers points de la doctrine de l'Église. Il trouva de fervents disciples dans les Lollards, sectaires qui renouvelaient le vieux système de Manès. Wiclef s'était fait un parti si puissant à la cour d'Angleterre, que le concile de Londres n'osa rien statuer contre lui (1376). Grégoire XI, averti de ce qui se passait, venait d'écrire au primat d'Angleterre pour faire condamner le novateur, lorsqu'il mourut (1378).

Les Romains, craignant un nouvel exil de la papauté, vinrent en tumulte près du conclave où les cardinaux étaient assemblés, demandant un pape italien; ceux-ci, effrayés, élurent l'archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. La joie fut universelle, et les cardinaux absents ratifièrent cette élection. Fort de l'amour du peuple et de ses bonnes intentions, Urbain attaqua avec vigueur les mœurs relâchées des cardinaux; malheureusement il ne le fit pas avec les ménagements nécessaires : son ton hautain et impérieux les irrita, et ils se retirèrent à Anagni. De là ils protestèrent contre l'élection d'Urbain VI, nulle, disaient-ils, parce qu'elle n'avait pas été libre. Pour être plus en sûreté, ils se retirèrent dans le royaume de Naples, où ils procédèrent à une nouvelle élection. Leur choix tomba sur le cardinal de Genève, connu sous le nom de Clément VII, qui alla résider à Avignon. C'était

un schisme. Ainsi commença l'une des plus grandes épreuves auxquelles Dieu ait soumis son Église.

Dès lors la chrétienté se trouva partagée entre deux obédiences : la France, la Castille, l'Aragon, le Portugal, la Navarre, l'Écosse, la Lorraine et le royaume de Naples reconnurent Clément VII; les autres États se prononcèrent pour Urbain, qui continuait de s'aliéner les esprits par son caractère dur, opiniâtre et sa sévérité excessive.

Les deux pontifes écrivirent à tous les princes pour les gagner chacun à son parti, et travaillèrent à se fortifier par des promotions de cardinaux. Alors eurent lieu des scènes déplorables; Urbain VI et Clément VII s'excommunièrent réciproquement eux et leurs adhérents, exerçant l'un contre l'autre tous les actes d'hostilité qui étaient en leur pouvoir.

Malgré le schisme, l'Église conserva inviolable le principe d'unité sur lequel elle repose, principe reconnu par les deux partis; c'était même pour le faire triompher chacun en sa faveur, que les deux papes s'accablaient réciproquement des foudres de l'Église. Ces luttes, trop souvent violentes, altérèrent profondément dans l'esprit des peuples le respect de l'Église, si fortement ébranlé déjà dans les cours des princes par les efforts des courtisans légistes. Ses anathèmes, restés sans effet sur ceux qui autrefois en frappaient les grands coupables, cessèrent d'être redoutés, et son influence dans les conseils des rois diminua avec le respect et la confiance des populations. Tout contribuait en effet à établir de plus en plus une division profonde entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, non-seulement dans la politique, mais dans la législation; et depuis lors l'esprit public s'est presque toujours montré hostile à l'Église et défiant envers la papauté.

(1389.) A la mort d'Urbain VI, les cardinaux romains lui donnèrent pour successeur Boniface IX; et cinq ans

après, Benoit XIII remplaça Clément VII à Avignon. Ainsi se perpétua le schisme, à la grande douleur des saints, dont les larmes et les prières montaient tous les jours vers le ciel pour obtenir la fin des maux de l'Église.

C'est ici le lieu de faire observer que ce schisme, tout déplorable qu'il était, ne mettait pas directement en péril les âmes des fidèles. Le dogme de l'unité de l'Église n'ayant pas été attaqué un instant, restait à savoir, il est vrai, quel était le pape légitime, celui de Rome ou celui d'Avignon? mais le peuple n'avait pas à se prononcer sur cette question. Il est certain que si aujourd'hui la réponse en faveur de celui de Rome nous paraît évidente, il n'en était pas ainsi alors, car des deux côtés on faisait valoir à la primauté des droits qui paraissaient plausibles. On pouvait donc de bonne foi adhérer à l'une ou à l'autre obédience; et, en effet, on vit des saints à miracles dans les deux partis. Une circonstance console au milieu de ces douleurs et de ces déchirements, c'est le zèle que les princes, surtout le roi de France, l'Université de Paris et les saints, mirent partout à l'extinction du schisme.

Benoit XIII avait été élu après avoir signé la promesse de ne rien épargner pour contribuer à la paix de l'Église, mais il n'eut pas plus tôt ceint la tiare, qu'il cessa de dissimuler son ambition. Bientôt il s'aliéna l'Université de Paris, et vit la France, la Navarre, la Castille, la Sicile se soustraire à son obédience. Abandonné de ses anciens partisans et d'une partie des cardinaux, Benoit résolut d'opposer la force à la force. A l'arrivée des troupes envoyées contre lui par le roi de France, il s'enferma dans son palais d'Avignon, où il soutint un siége en règle. Enfin on négocia, mais sans se relâcher sur l'article de l'abandon de la papauté par Benoit XIII; cependant il fut décidé que jusqu'à ce que tout fût réglé, il pourrait sortir de son palais sans l'aveu des cardinaux (1399).

Outre l'épreuve du schisme, l'Église, pendant ce siècle, eut à supporter les assauts de l'hérésie; on eut dit que Dieu prenait plaisir à montrer que son œuvre est indépendante de tout ce qui semble extérieurement faire sa force : la divinité de l'Église devient en effet d'autant plus évidente que l'humanité parait davantage dans ceux qui sont chargés de la gouverner. Nous avons déjà parlé de Wiclef, qui infecta l'Angleterre de ses erreurs. Ses écrits, portés en Allemagne, y furent répandus par un prêtre, Jean Huss, et par son disciple Jérôme de Prague, ainsi nommé du lieu de sa naissance. Leur histoire appartient plutôt au xve siècle.

Au milieu de tant de tristesses, l'Église ne resta pas sans consolation. Les fils de saint Dominique et de saint François portèrent la Foi catholique aux contrées les plus reculées; ils évangélisèrent toute la haute Asie, les Indes, et pénétrèrent jusqu'à Pékin, où ils bâtirent une église. D'autres missionnaires allèrent dans la Perse et dans les régions voisines.

Les saints ne manquèrent pas tout à fait à l'Église pendant ce siècle de troubles et de scandales, mais ils furent plus rares. Nous ne citerons que les plus célèbres : sainte Élisabeth, reine de Portugal; saint Pierre de Luxembourg; sainte Brigitte, de la famille royale de Suède, et sainte Catherine de Sienne: ces deux saintes ont été favorisées de visions et de révélations extraordinaires. Nous avons vu que Catherine travailla puissamment au retour des papes à Rome et soutint de toute son influence le parti d'Urbain VI. Un autre saint illustre de ce siècle est Jean Népomucène, confesseur de l'épouse de l'empereur Wenceslas; Jean, n'ayant pas voulu révéler à ce prince la confession de l'impératrice, fut précipité dans les eaux de la Moldau.

Différentes congrégations religieuses prirent naissance

pendant le XIVe siècle, et un grand nombre de conciles provinciaux veillèrent au maintien de la Foi et de la discipline.

Parmi les écrivains ecclésiastiques, nous nous contenterons de nommer les dominicains Albert de Mantoue et Taulère, et Raymond Lulle, religieux cordelier.

Ce siècle a légué au monde chrétien plusieurs pratiques pieuses : nous avons parlé de l'institution du jubilé, d'abord fixé au renouvellement de chaque siècle par Boniface VIII, puis, à tous les cinquante ans, par Clément VI; une bulle encouragea et généralisa l'usage de réciter l'*Angelus,* en y attachant des indulgences. Enfin Urbain VI étendit à toute l'Église la fête de la Visitation de la sainte Vierge.

France.

(1298.) En France, le XIVe siècle commença par un grand scandale, la lutte de Philippe le Bel, roi depuis 1285, avec le pape Boniface VIII; comme nous l'avons racontée très-longuement dans l'histoire de l'Église, nous n'en dirons ici que quelques mots.

Le différent éclata à propos des impôts excessifs, qualifiés par la voix publique du nom *de maltôtes,* que Philippe avait mis sur le peuple et sur le clergé.

Le pape réclama contre ces exactions, lança sa bulle *Clericis laicos,* condamna l'abus que le roi de France faisait du droit de *régale,* et envoya pour légat auprès de ce prince l'évêque de Pamiers, Bernard de Saisset. Ce choix était malheureux. Philippe, qui haïssait personnellement ce prélat, saisit ce prétexte pour le faire arrêter. Boniface, méconnaissant peut-être trop la disposition des esprits, préparés à l'indépendance de l'Église par l'influence des juristes, soutint dans sa bulle *Ausculta fili* les anciens

droits du Saint-Siége avec une vigueur qu'à tort on a taxée de violence.

Philippe le Bel la fit brûler publiquement; et, pour s'assurer l'appui de la nation, il convoqua un parlement auquel il adjoignit les députés de la bourgeoisie ou du *tiers-état*, troisième état ou ordre qui formait, avec la noblesse et le clergé, les *États-Généraux*. Cette assemblée, la première de ce genre, se tint dans la nef de Notre-Dame, qu'on avait séparée du chœur (1302).

Prévenus par le roi, les trois ordres se déclarèrent pour lui contre le souverain pontife; cependant, malgré sa défense, un grand nombre d'évêques se rendirent à Rome pour le concile qu'il avait convoqué.

Boniface écrivit de nouveau à Philippe IV; ses lettres, falsifiées, sinon entièrement fabriquées par ses ennemis, les créatures du roi de France, excitèrent la fureur de ce prince, et il convoqua une seconde fois les États (1303). Appelés à se prononcer contre les fausses lettres du pontife, dans lesquelles on lui faisait dire que la couronne de France n'était qu'un fief du Saint-Siége, les députés se déclarèrent formellement pour l'indépendance du royaume, ce que Boniface protesta n'avoir jamais contesté.

Pendant que ces choses se passaient à Paris, Philippe envoyait secrètement en Italie son chancelier Guillaume de Nogaret. Nogaret et l'italien Colonna, tous deux ennemis jurés du pape, entrèrent dans Anagni avec une bande de forcenés qui criaient : *Meure Boniface, vive le roi de France!* Le pontife, sans se laisser intimider malgré ses quatre-vingt-six ans, se montra héroïque en face du péril. Colonna eut l'indignité de le frapper de son gantelet; il l'aurait tué, si Nogaret ne l'en eût empêché. Délivré par le peuple d'Anagni, Boniface alla mourir à Rome d'une fièvre ardente causée par cette douloureuse épreuve (1303).

De grands événements s'étaient passés en Flandre pen-

dant ces tristes années. Jacques de Châtillon, que Philippe avait laissé pour gouverneur aux Flamands, les poussa bientôt à la révolte par sa tyrannie, et la garnison de Bruges fut massacrée (1302). Guy, un des fils du comte captif, commandait les rebelles; Robert d'Artois, envoyé contre eux, les ayant imprudemment attaqués près de Courtrai, derrière un canal où ils s'étaient retranchés, périt dans le combat avec six mille hommes et deux cents seigneurs de haut lignage, parmi lesquels était Pierre de Flotte, celui qui avait falsifié les lettres de Boniface VIII. Les Flamands incendièrent Térouanne, Lens, et allèrent assiéger Tournai. Pour sauver cette ville, Philippe demanda une trêve et rendit la liberté au vieux comte Guy de Dampierre.

Cependant Philippe le Bel brûlait de se venger de cet échec; aussi, dès l'année suivante, une nouvelle armée, conduite par le roi lui-même, rencontra les Flamands près de Mons-en-Puelle (département du Nord). Le combat fut terrible, et la mêlée se prolongea à la lueur des flambeaux (1304). Les Français restèrent maîtres du champ de bataille; mais cette victoire avait coûté trop cher pour que le roi n'entendît pas des propositions de paix. Il rendit aux Flamands leurs anciens priviléges, reconnut pour comte de Flandre Robert de Béthune, fils aîné du comte Guy; quant aux Flamands, ils payèrent les frais de la guerre, et la France acquit toute la partie du pays qu'on a depuis appelée la Flandre française (à peu près le département du Nord).

Les impôts augmentaient chaque jour; le peuple murmurait, et dans plusieurs villes il y eut des révoltes; des supplices réprimèrent la rébellion. A Carcassonne, les huit consuls furent pendus. On chassa du royaume tous les juifs, dont on confisqua les biens. Le peuple de Paris, exaspéré par une nouvelle altération des monnaies, se

souleva et assiégea un moment le roi dans le château du Temple; les mutins furent pendus aux arbres des boulevards.

Ce n'était pas encore assez de despotisme et de scandale. Deux grands procès, celui des Templiers et celui de Boniface VIII, vinrent consterner le monde chrétien.

Nous les avons racontés l'un et l'autre, et nous n'y reviendrons que pour rappeler le triste rôle que joua Philippe le Bel.

Voyant que le pape Clément V hésitait à poursuivre les Templiers, le roi prit le parti d'agir seul; en conséquence, il fit arrêter et livrer à la torture les chevaliers, dont plusieurs furent brûlés; puis, lorsque le concile de Vienne eut réhabilité la mémoire de Boniface et prononcé l'abolition de l'ordre, en réglant toutefois que les biens en seraient donnés aux Hospitaliers, l'avide monarque s'en appropria une large part, et condamna au feu (1313), de sa propre autorité, le grand maître Jacques de Molay, quoique le pape s'en fût réservé le jugement. On a prétendu qu'en mourant il avait cité le pape et le roi au tribunal de Dieu dans l'année; mais ce n'est nullement prouvé. Philippe IV survécut peu à ses victimes. Après une conduite privée scandaleuse, il mourut d'une chute de cheval en 1314, à l'âge de quarante-six ans.

C'est pendant le procès des Templiers que Philippe le Bel acquit à la monarchie l'importante ville de Lyon, qui en avait été détachée depuis près de quatre siècles. Le domaine royal comprenait alors les deux tiers de la France; il était administré par des *baillis*, des *sénéchaux*, des *prévôts*, des *conseillers*.

Toujours pressé par le besoin d'argent, Philippe le Bel, pour s'en procurer, eut si souvent recours à l'odieux expédient de l'altération des monnaies, qu'on l'a surnommé le Faux monnayeur. Ce prince trouva un appui dans la

bourgeoisie, qu'il avait appelée aux États-Généraux, et dans les légistes qui effaçaient de plus en plus les barons au parlement. Il agrandit la France de plusieurs provinces et affermit l'autorité royale. Quelque fâcheux que ce soit pour l'honneur de la couronne, il est nécessaire de dire que ces avantages ont toujours été le résultat de combinaisons peu loyales ou de calculs financiers. Philippe le Bel accrut la puissance de la monarchie aux dépens du respect qu'on doit au souverain, et aux dépens de l'honneur français.

Philippe IV le Bel laissait deux frères, Charles de Valois et Louis d'Évreux ; et trois fils : Louis X, déjà roi de Navarre, Philippe et Charles, qui plus tard occupèrent successivement le trône sans avoir presque le temps de s'y asseoir. Sa fille Isabelle était mariée au roi d'Angleterre Édouard II.

Le règne de Louis X, le Hutin ou Lutin, c'est-à-dire querelleur, ne fut qu'une brusque et courte réaction contre l'administration de son père. On chercha dans les anciens ministres de Philippe une victime de la vindicte publique : ce fut Enguerrand de Marigny, surintendant des finances sous le règne précédent. Accusé de dilapidation et de magie, il fut condamné à mort, sans avoir été entendu, et pendu aux fourches de Montfaucon. Comment ne pas se rappeler, à la vue de ce supplice en apparence injuste, qu'Enguerrand avait empêché les Templiers de présenter leur défense !

Charles de Valois, le principal auteur de la mort d'Enguerrand, et qui s'était montré passionné contre Boniface VIII, fut tout à coup frappé d'une maladie terrible ; il reconnut ses fautes et fit distribuer d'abondantes aumônes pour le repos de son âme et de celle de sa victime.

La France était dans un état déplorable. Les réclamations qui arrivaient au roi de toutes les provinces, donnèrent lieu à quelques sages ordonnances : la plus célèbre

est celle par laquelle le roi s'engageait à ne plus altérer les monnaies. Pour remplir le trésor qui était vide, Louis X accorda à tous les serfs de ses domaines le droit de se *racheter*, puis il leur en fit une obligation. Faisant argent de tout, il permit aux Juifs de rentrer en France moyennant des sommes considérables.

Les Flamands ayant fait quelques incursions sur le territoire français, Louis X entreprit contre eux une campagne qui n'eut aucun résultat. Il mourut peu après (1316). Ce prince avait épousé en premières noces Marguerite de Bourgogne; cette princesse fut, à cause de sa conduite, renfermée au Château-Gaillard, où elle fut mise à mort l'année suivante. Louis épousa alors Clémence de Hongrie, petite-fille de Charles II, roi de Naples.

Louis X laissait une fille, Jeanne, âgée de six ans; mais les États-Généraux déclarèrent que la loi salique était une loi fondamentale, une loi de la nation, applicable à l'hérédité du trône. La couronne revenait donc à Philippe, frère de Louis; cependant, comme la reine Clémence allait être mère, ce prince prit provisoirement la régence. Clémence eut un fils que l'on appela Jean Ier, et que l'on compte au nombre des rois, quoiqu'il n'ait vécu que cinq jours.

Philippe V, dit le Long, comte de Poitiers, se fit alors sacrer à Reims (1316). Jeanne, ainsi exclue du trône, épousa plus tard Philippe d'Évreux, à qui elle porta en dot la Navarre, où la loi salique n'était pas en vigueur: elle fut mère de Charles le Mauvais.

Sous le règne de Philippe V, les pastoureaux reparurent et renouvelèrent tous les excès qui avaient troublé la régence de Blanche de Castille; ils furent exterminés aux environs de Carcassonne (1320). Vers le même temps la fureur populaire éclata contre les Juifs et les lépreux, accusés d'empoisonner les fontaines; beaucoup périrent par le fer ou par le feu, malgré les efforts du pape pour

les sauver. Les Juifs furent de nouveau chassés de France.

Les croisades avaient introduit en Europe l'affreuse maladie de la lèpre, et ceux qui en étaient atteints étaient relégués dans des hospices appelés *maladreries* ou léproseries : à cette époque on en comptait, dit-on, plus de deux mille en France, plus de trente mille en Europe.

Philippe rendit le domaine de la couronne inaliénable; il confia l'administration de la justice au Parlement, tandis que le grand conseil, *Conseil d'État*, dut s'occuper des lois. Ce prince étant mort sans enfant mâle, son frère Charles IV le Bel lui succéda. Aussitôt après son sacre, Charles IV, dont le pape avait autorisé le divorce avec Blanche de Bourgogne, épousa Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, et sœur de Jean, roi de Bohême. L'année suivante, le roi visita les provinces du midi. Ce fut à l'occasion de son passage à Toulouse (1324), qu'on institua dans cette ville le concours des *Jeux floraux*. La reine Marie mourut au retour de ce voyage, et Charles épousa Jeanne d'Évreux, sa cousine.

L'Angleterre était alors le théâtre d'affreux scandales. Isabelle, sœur de Charles le Bel et épouse d'Édouard II, après avoir déshonoré le trône par sa conduite, était parvenue à soulever la nation contre son mari, grâce aux secours qu'elle avait reçus de son frère. Profitant de ces discordes, Charles IV envoya en Guyenne son oncle Charles de Valois, qui fit la conquête de l'Agénois. Ce fut le dernier exploit de ce prince, fils, frère, oncle et père de roi; il mourut en 1325. Son neveu Charles IV le suivit de près dans la tombe; il venait de conclure la paix avec Édouard III, fils d'Édouard II (1328).

Ainsi s'éteignit rapidement, et comme frappée par la foudre, la brillante famille de Philippe le Bel : ne doit-on pas penser que les fils furent rejetés à cause des crimes de leur père?

Charles IV ne laissait point de fils. Le plus proche héritier du trône était donc Philippe de Valois, fils de Charles de Valois et petit-fils de saint Louis, mort en 1325. Il fut reconnu sans contestation et couronné sous le nom de Philippe VI. Ce prince inaugura la branche collatérale des Valois, qui occupa le trône après l'extinction des Capétiens directs; elle se divise en trois familles : les *Valois directs*, les *Valois-Orléans* et les *Valois-Angoulême*.

Aussitôt après son sacre, Philippe marcha contre les Flamands révoltés. Ceux-ci vinrent à sa rencontre jusqu'au mont de Cassel, où les Français avaient pris position; ils avaient peint sur leur étendard un coq avec cette légende : *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquêtera.* Cette insolente bravade fut punie comme elle le méritait : les Français, surpris par les Flamands, revinrent à la charge après le premier moment d'effroi, et les taillèrent en pièces. De retour à Paris, Philippe entra à cheval et tout armé dans l'église de Notre-Dame, où il offrit à la sainte Vierge son armure et son coursier.

Le vainqueur crut que l'occasion était favorable pour parler en souverain; il somma donc le jeune roi d'Angleterre de venir lui rendre hommage pour la Guyenne. Édouard III n'osa refuser. La cérémonie se fit à Amiens avec un éclat inaccoutumé qui humilia profondément le prince anglais et mit dans son cœur le désir de la vengeance : les événements répondirent à ses vœux.

L'héritage de Robert d'Artois, le frère de saint Louis, en vertu d'une coutume de l'Artois confirmée par le Parlement de Paris, venait de passer à Mahaut, fille de Robert II, et non au petit-fils de ce prince, dont le père était mort précédemment.

Le jeune Robert, se prétendant injustement dépouillé, intenta un procès à sa tante Mahaut. Pour appuyer ses droits, il fabriqua de faux titres; mais ils furent reconnus,

et un nouvel arrêt le condamna. Dans sa fureur, il s'emporta jusqu'à menacer le roi, qui le bannit du royaume. Robert d'Artois alla en Angleterre chercher des ennemis à la France.

Tandis qu'il ne cessait d'exciter l'ambition d'Édouard III, en le représentant comme héritier de la couronne de France par sa mère Isabelle, sœur de Philippe IV, une nouvelle révolte éclatait en Flandre, sous la conduite du brasseur Jacques Arteveld. Édouard, saisissant avec joie l'occasion de se venger des secours que Philippe avait donnés aux Écossais, fit alliance avec le chef des rebelles. Pour lever les scrupules des Flamands, qui hésitaient à combattre leur suzerain, le roi d'Angleterre prit le titre de roi de France et en adopta les armoiries (1340).

Cependant Philippe de Valois, en entendant gronder l'orage, n'était point resté inactif; il s'était assuré l'appui de l'empereur Louis VI, du Brabant, de la Normandie, et il comptait aussi sur le pape Jean XXII, qui résidait à Avignon. Quand il se crut assez fort, il fit sommer le roi d'Angleterre de lui livrer Robert d'Artois. Édouard refusa; et, le 21 août 1337, déclara cette guerre fatale qui devait durer cent ans. Les Français et les Anglais s'y portèrent avec enthousiasme : toutefois les hostilités furent d'abord languissantes et souvent interrompues, grâce à l'intervention pacifique du Saint-Siége.

Ce fut au début de cette campagne, au siège de Quesnoy, qu'on vit pour la première fois employer l'artillerie. La poudre était déjà connue; mais on n'en avait pas encore essayé l'application à l'envoi des projectiles.

Après quelques rencontres peu importantes, Édouard attaqua la flotte française en vue du port de l'Écluse. On combattit avec acharnement. La victoire resta aux Anglais. Cette défaite fut désastreuse pour la France. Cependant Édouard fut repoussé devant Tournai, et Robert

d'Artois battu devant Saint-Omer. Jeanne de Hainaut, sœur de Philippe VI et belle-mère du roi d'Angleterre, sortant de l'abbaye où elle s'était retirée, obtint une trêve de six mois entre les deux souverains (1340). Les sollicitations du pape Benoît XII la firent prolonger jusqu'en 1342.

(1341.) La mort de Jean III, duc de Bretagne, ralluma la guerre. Il laissait un frère de mère, Jean de Montfort, et une nièce, Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, neveu du roi de France. Jeanne, fille d'un frère aîné de Jean III, avait été déclarée héritière du duché. Malgré cette décision de Philippe VI, appuyée par la cour des pairs, Montfort s'empara d'une partie de la Bretagne, et en fit hommage à Édouard III, qui promit de le soutenir. Mais peu de temps après, assiégé dans Nantes, Jean de Montfort fut fait prisonnier et enfermé dans la tour du Louvre. Sa femme Jeanne de Flandre, *qui avait un courage d'homme et un cœur de lion*, se mit à la tête de l'armée, et courut s'enfermer dans Hennebon pour être plus à portée des secours de l'Angleterre. Ces secours, amenés par Robert d'Artois, obligèrent Charles de Blois de s'éloigner. Blessé au siége de Vannes, le traître Robert d'Artois alla mourir à Londres chargé des malédictions de sa patrie.

Édouard passa alors sur le continent avec des forces considérables. Philippe, de son côté, envoya une armée sous le commandement de son fils; on s'observa longtemps sans se combattre. Enfin les deux rois signèrent à Malestroit une trêve de trois ans (1343). Cette trêve devait être bientôt rompue.

Un événement resté couvert d'un voile, jeta tout à coup la consternation dans Paris. Olivier de Clisson et quatorze autres gentilshommes bretons ou normands, arrêtés dans un tournoi, eurent la tête tranchée par ordre de Philippe VI;

et aux plaintes d'Édouard, le roi de France répondit qu'il avait des preuves de leur trahison. Geoffroy d'Harcourt, seigneur normand, échappé à ce supplice, s'enfuit en Angleterre. Sur ces entrefaites, Jean de Montfort, étant parvenu à sortir du Louvre, reparut en Bretagne, où il ne tarda pas à mourir.

Sans attendre l'expiration de la trève, Édouard recommença les hostilités (1345). Comptant sur les Flamands, il débarqua au port de l'Écluse; mais cet appui lui manqua, car la Flandre était insurgée contre Arteveld, accusé avec raison de vendre son pays aux Anglais. Quelques jours après le célèbre brasseur, leur allié, fut massacré par ceux mêmes qu'il avait poussés à la révolte.

(1346.) En même temps que les Anglais envahissaient le nord de la France sous la conduite d'Édouard III, son cousin Henri de Lancastre y avait pénétré par la Guyenne, et s'était avancé jusqu'à Angoulême. D'après le conseil de Geoffroy d'Harcourt, Édouard, avec son fils le prince de Galles, dit le *Prince noir* à cause de la couleur de ses armes, et une armée de trente-deux mille hommes, vint brusquement débarquer à la Hogues; il s'empara de plusieurs villes avant qu'on eût eu le temps de les secourir, et se rendit maître de Caen, qu'il livra au pillage (1346). De Caen, Édouard gagna la vallée de la Seine, qu'il remonta jusqu'aux environs de Paris, le fer et la flamme à la main.

Cependant Philippe assemblait une armée, et voyait accourir sous les drapeaux de la France Charles de Luxembourg, élu empereur; son père, le vieux roi de Bohême Jean l'Aveugle, et toute la noblesse du royaume, à laquelle s'étaient réunies les milices des communes. Édouard, profitant des indications d'un traître, passa la Somme à gué, et prit ses campements sur les hauteurs de Crécy, près d'Abbeville. C'est là que Philippe vint l'attaquer, sans

donner à ses troupes fatiguées le temps de prendre haleine.

Les archers génois qui servaient dans les rangs français s'étant débandés, mirent le désordre dans l'armée. A cette vue, le roi de France et ses chevaliers se précipitèrent pêle-mêle dans les rangs ennemis, cherchant la victoire ou la mort.

Le vieux roi de Bohême avait fait attacher la bride de son cheval à celle de deux braves de sa suite : *Menez-moi assez avant*, leur avait-il dit, *pour que je puisse férir un grand coup d'épée.*

Édouard, immobile sur une éminence d'où il suivait des yeux toutes les chances du combat, dirigeait les mouvements de ses troupes. Comme on lui demandait d'envoyer secourir le prince de Galles, serré de près par les Français : *Il faut*, dit-il, *qu'il gagne ses éperons.*

L'armée française était détruite : elle avait perdu onze princes, douze cents chevaliers, trente mille soldats. Jean l'Aveugle était parmi les morts. Il avait fallu arracher de force Philippe du champ de bataille : il voulait y mourir. Le soir, il alla frapper à la porte du château de Broye : *Ouvrez, ouvrez*, dit au châtelain le roi vaincu, *c'est la fortune de la France!*

Édouard, pour assurer sa victoire, alla assiéger Calais, qu'il appelait une clef de la France. La ville, bien fortifiée, était défendue par le brave chevalier Jean de Vienne. Le roi d'Angleterre, comprenant qu'il ne pourrait ni emporter la place d'assaut ni vaincre l'intrépide gouverneur, attendit tout de la famine. Il fit donc cerner la ville. Ce ne fut qu'après un an de souffrances que Jean de Vienne se rendit.

Édouard promit aux habitants de leur laisser la vie, pourvu que six des principaux bourgeois lui fussent livrés la corde au cou. Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire,

Jacques et Pierre de Wissant et deux autres, dont les noms sont perdus, se dévouèrent pour sauver leurs concitoyens. Ils se rendirent donc au camp d'Édouard, qui donna aussitôt l'ordre de les faire périr, malgré les supplications de ses chevaliers et de son fils. Mais la reine, la bonne Philippa de Hainaut, vint se jeter aux pieds du roi; par ses larmes et ses prières, elle obtint leur grâce et sauva ainsi l'honneur de son époux.

Calais fut livrée à Édouard (1347); il en renvoya tous les habitants et la repeupla d'Anglais. L'intervention du pape Clément VI amena Philippe et Édouard à signer une trêve d'un an. La peste noire, qui fondit alors sur l'Europe, prolongea cette suspension d'armes.

Ce terrible fléau, venu du nord de la Chine, avait traversé rapidement les déserts de l'Asie et de l'Afrique, faisant périr des milliers de victimes. La France fut changée en un vaste cimetière qui se referma au bout de deux ans, sur le tiers au moins de la population. Des villes restèrent sans habitants; à Paris, on renouvela dix fois les sœurs dévouées au service des pauvres. Dans cette consternation générale, les uns se livraient avec excès à la débauche et dansaient au milieu des morts; d'autres, espérant fléchir le courroux du Ciel par des démonstrations d'un repentir extravagant, se déchiraient publiquement le corps avec des fouets; ils formèrent la secte des flagellants, qu'on fut bientôt obligé de poursuivre comme des malfaiteurs scandaleux.

Vers la fin du règne de Philippe de Valois, la couronne acquit le Dauphiné de Humbert, dauphin du Viennois. Depuis lors cette province devint l'apanage du fils aîné du roi de France, qui, jusqu'en 1830, porta le titre de *Dauphin*. En 1349, Jayme II, roi de Majorque, vendit à Philippe les seigneuries de Montpellier et de Lattes.

Philippe VI de Valois venait d'épouser en secondes noces

Blanche, fille de Philippe d'Évreux et de Jeanne de Navarre, lorsqu'il mourut, âgé de cinquante-neuf ans (1350). Il laissait un fils qui fut Jean II, surnommé le Bon.

Jean était âgé de trente-et-un ans; il s'était fait remarquer par sa bravoure en face de l'ennemi et par ses vertus chevaleresques, mais il fallait plus que cela pour sauver la France.

Les fêtes brillantes de son couronnement furent suivies d'actes d'une terrible justice. Le comte d'Eu, fait prisonnier par les Anglais en 1346, venait de recouvrer sa liberté; Jean le fit brusquement arrêter et décapiter, sans plus ample information, l'accusant d'avoir promis de livrer aux Anglais le château de Guines pour sa rançon, et il donna la charge de connétable à Charles de la Cerda, qu'on nommait aussi Charles d'Espagne.

Ami du faste et de la magnificence, le nouveau roi n'épargna pas le trésor royal; en moins d'un an il eut tout épuisé dans des tournois et des fêtes. Jean est le premier roi qui ait créé un ordre de chevalerie; il l'appela l'ordre de l'*Étoile*, et en prodigua tellement les insignes, que bientôt on n'y attacha aucun prix.

Un ennemi redoutable s'élevait contre Jean le Bon dans le sein même du royaume. C'était Charles le Mauvais, roi de Navarre, petit-fils par sa mère de Louis X. Ce prince, auquel le roi avait donné sa fille en mariage, réunissait dans sa personne tout ce qui pouvait séduire la foule; mais il ne se servait de ses talents et de ses qualités naturelles que pour faire le mal. Le roi l'avait profondément irrité en donnant à Charles de la Cerda la charge de connétable et surtout le comté d'Angoulême, auquel il avait des droits par sa mère. Ses réclamations n'ayant pas été écoutées, Charles de Navarre s'en prit au connétable et le fit assassiner.

Le roi jura d'en tirer une éclatante vengeance. Cepen-

dant les princesses se portèrent pour médiatrices, et par leur entremise un traité fut signé à Mantes : quelques villes de Normandie furent cédées au roi de Navarre pour le dédommager du comté d'Angoulême. A ces conditions, il consentit à faire une sorte d'amende honorable devant le Parlement et le roi, qui siégeait sur son trône. Des deux côtés la réconciliation était feinte (1354).

La trêve avec l'Angleterre venait d'expirer. Malgré les efforts du pape Innocent VI pour maintenir la paix, Édouard entra en France par Calais et promena son armée dans l'Artois, pendant que le Prince Noir parcourait le Languedoc, pillant et brûlant les villes et les villages.

Il était urgent de faire en toute hâte des préparatifs de guerre imposants, car le roi anglais se disposait à des attaques vigoureuses. Les États-Généraux de la langue d'oïl, c'est-à-dire du nord de la France, furent donc convoqués (1355) pour assurer de nouveaux subsides; après une assez vive résistance, les députés accordèrent un impôt extraordinaire dont personne ne devait être exempt : déjà la gabelle (1), établie par Philippe VI, avait été étendue à quelques provinces. On voit poindre dans l'assemblée de 1356, l'esprit des temps modernes, esprit de défiance, de lutte, de résistance envers le souverain, à qui sont enlevés la perception et l'emploi des impôts, ainsi que le droit de conclure la paix sans l'avis des trois ordres. Cette assemblée a été notée par les historiens comme la première à laquelle doive être donné le nom d'*États-Généraux*.

Cependant Charles le Mauvais nourrissait des projets de vengeance. En même temps qu'il excitait les murmures des campagnes contre le nouvel impôt, il cherchait à soulever le dauphin Charles contre son père. Le roi l'ap-

(1) Impôt sur le sel.

prend, arrive à grandes journées à Rouen, entre sans être attendu dans la salle où ces deux princes étaient réunis pour un festin, arrête le roi de Navarre, et le jour même fait décapiter sans procès quatre des principaux convives, entre autres le comte d'Harcourt, neveu du traître Geoffroy d'Harcourt, à qui Philippe VI avait pardonné après la bataille de Crécy.

Jean II était encore en Normandie lorsqu'il apprit les progrès de l'ennemi dans les provinces du centre : le prince de Galles, après avoir ravagé le Limousin et l'Auvergne, s'avançait vers la Loire. Il était temps de l'arrêter dans sa marche. Mais avant que Jean eût ramené son armée à Paris, le prince de Galles avait pris Vierzon et Romorantin. Par une habile disposition, le roi se préparait à couper la retraite aux Anglais, quand le prince de Galles, reconnaissant son imprudence, revint brusquement sur ses pas. Les deux armées, sans s'y attendre, se trouvèrent en présence le 17 septembre 1356, en un lieu nommé le Champ-de-Maupertuis, près de Poitiers. Deux cardinaux qui se trouvaient dans cette ville, s'interposèrent pour empêcher l'effusion du sang; le prince anglais, se croyant perdu, s'y prêta volontiers, mais le roi de France se montra intraitable.

Après vingt-quatre heures de pourparlers, les Français commencèrent l'attaque avec plus de vigueur que de prudence, et bientôt le désordre fut dans leurs rangs. Aucune vue d'ensemble, aucune pensée directrice ne présida aux mouvements nécessaires pour rallier les fuyards : ce fut une déroute plutôt qu'une bataille. Le roi combattit à pied jusqu'au dernier moment, protégé par sa généreuse noblesse qui se fit massacrer en le défendant. Son quatrième fils, Philippe, âgé de quatorze ans, ne le quitta pas, lui faisant un rempart de son corps. Il fallut enfin se rendre; et le roi remit son épée à un gentilhomme de Morbecque, nommé Denis.

Le prince de Galles se conduisit en loyal chevalier. Il mit le genou en terre pour recevoir le roi vaincu et prisonnier, lui parla le langage du respect et de l'admiration, et au souper qu'il lui donna, refusa de s'asseoir à la table de *si haut prince et si vaillant homme*. Le roi Jean fut ensuite conduit à Bordeaux avec le jeune Philippe. On dit que les prisonniers étaient plus nombreux que les vainqueurs. Au printemps suivant le royal captif fut transporté en Angleterre, où Édouard le reçut avec de grands honneurs.

La France se trouvait sans roi, sans armée, sans trésor; pour comble de malheur, les paysans étaient irrités par la gabelle, les communes, par l'altération des monnaies. Le dauphin Charles, à peine âgé de vingt ans, prit le titre de lieutenant-général du royaume et convoqua les États-Généraux. Ceux de la langue d'oc ou du midi décrétèrent une levée d'hommes en masse pour la délivrance du roi; mais l'assemblée du nord ou de la langue d'oïl se montra menaçante. Sous l'influence de Robert Lecoq, évêque de Laon, et d'Étienne Marcel, prévôt de Paris, elle exigeait le procès des ministres et la liberté du roi de Navarre. Charles repoussa de pareilles propositions, et chercha à gagner du temps. L'année suivante, les députés, auxquels étaient parvenues les plaintes des États particuliers de chaque province, se montrèrent encore plus exigeants. Il fallut céder. Le dauphin accorda toutes les demandes; et les États-Généraux nommèrent un conseil, présidé par l'évêque Robert Lecoq, pour assister le dauphin dans le gouvernement. La juridiction des prévôts fut étendue; on décida l'armement des communes et la réunion obligée des États deux fois par an. C'était une révolution.

Poussé à bout par son nouveau conseil, Charles le cassa, déclarant qu'il gouvernerait seul. Sur ces entrefaites on favorisa l'évasion du roi de Navarre, qui se hâta d'aller

à Paris, où il harangua le peuple dans le Pré-aux-Clercs (1).

Alors les révolutionnaires, coiffés de chaperons rouges et bleus, après avoir parcouru la capitale en demandant à grands cris des réformes, massacrèrent Baillet, trésorier de France. Le dauphin, nommé régent du royaume par les États de 1358, fit arrêter et mettre à mort l'assassin du trésorier. A cette nouvelle, une émeute éclate; le peuple se porte au palais, y entre tumultueusement, et tue aux pieds du régent ses deux plus fidèles ministres, dont le sang rejaillit sur lui. En même temps Étienne Marcel pose son chaperon rouge et bleu sur la tête du dauphin, et le force de se montrer à la populace qui rugit sous les fenêtres.

Charles quitta Paris, où Marcel était tout-puissant, pour aller convoquer les États-Généraux à Compiègne.

Tandis que les émeutes ensanglantaient Paris, les paysans, soulevés contre la noblesse qu'ils accusaient des maux du royaume, pillaient et brûlaient les châteaux. Il fallut des armées pour les réduire. Cette guerre, qu'on a nommée la *Jacquerie*, parce que les seigneurs appelaient le peuple *Jacques Bonhomme*, ne se termina que par l'extermination de ces forcenés.

Cependant une vive opposition commençait à se manifester dans Paris contre Étienne Marcel. Pour se fortifier, le prévôt s'unit étroitement au roi de Navarre, auquel il promit de livrer une porte de la ville; mais à l'heure convenue, l'échevin Maillard, qui était averti du complot, se trouva sur les lieux et lui fendit la tête d'un coup de hache. Le dauphin rentra à Paris; et, après avoir fait punir les principaux complices du prévôt, il accorda une amnistie générale.

(1) C'était un vaste enclos entre l'abbaye de Saint-Germain et la Seine On y célébrait les tournois et les fêtes publiques. C'était aussi le rendez-vous des écoliers de l'Université et le théâtre de leurs divertissements ou de leurs rixes.

Alors Charles le Mauvais, à la tête des aventuriers de toute nation qu'il avait appelés sous ses drapeaux, se mit à ravager cruellement les provinces du nord. Ce ne fut qu'au bout d'un an que le dauphin put l'arrêter et le forcer à la paix de Pontoise (1359).

Tant de calamités faisaient désirer ardemment le retour du roi Jean. Cependant ce prince ayant cédé à Édouard plusieurs provinces en échange de sa liberté, le dauphin et les États-Généraux rejetèrent cet humiliant traité, et la guerre fut reprise. Quelques mois après, une armée formidable, conduite par le roi d'Angleterre, débarqua à Calais, d'où elle se répandit comme un torrent sur la Champagne, la Brie, la Bourgogne et le Nivernais, mettant tout à feu et à sang. Le dauphin se contenta de l'affamer.

Bientôt, en effet, Édouard, se voyant sans vivres ni fourrages pour son armée, écouta les propositions de paix apportées par deux légats d'Innocent VI (1360). Après de longues conférences, ouvertes à Brétigny (département d'Eure-et-Loir), le roi d'Angleterre renonça à ses prétentions sur la couronne de France; il reçut en retour le duché d'Aquitaine, érigé en souveraineté indépendante, le Poitou, la Saintonge, l'Aunis, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Querçy. La rançon du roi fut fixée à trois millions d'écus d'or (166,000,000 de francs de notre monnaie), et son fils Louis, duc d'Anjou, dut rester en otage jusqu'à l'acquittement de cette somme.

Les souffrances de la nation et la misère publique, déjà bien grandes, furent encore augmentées par la peste qui, pendant deux ans, enleva des milliers de personnes, et par les ravages des *grandes compagnies*, bandes d'aventuriers et de pillards, formées des débris des armées et de tous ceux que la guerre avait ruinés. Leurs effroyables succès, que nulle force publique ne pouvait arrêter, décidèrent le pape à prêcher contre eux une croisade. Le marquis de

Monferrat les prit à sa solde et les mena en Italie, ce qui en délivra momentanément la France.

Le duché de Bourgogne étant revenu à la couronne par la mort de Philippe de Rouvres (1361), Jean le donna à son quatrième fils, Philippe, surnommé le Hardi, à cause de sa belle conduite à la bataille de Poitiers.

Le second fils du roi, Louis, duc d'Anjou, s'échappa d'Angleterre où il s'ennuyait et revint en France. Aussitôt Jean retourna lui-même à Londres reprendre sa captivité, fidèle à sa maxime : *Que si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois.* Il y mourut l'année suivante (1364).

La vaillance et la probité sont les deux qualités qui distinguèrent ce prince, du reste mauvais politique et mauvais général. On ne sait ce qui lui a fait donner le surnom de *Bon*, car il se montra toujours dur, inexorable et cruel.

Il laissait quatre fils et trois filles : Charles, qui lui succéda sous le nom de Charles V; Louis, duc d'Anjou; Jean, duc de Berry; Philippe, duc de Bourgogne; Jeanne, mariée à Charles le Mauvais; Marie, qui épousa Robert, duc de Bar; et Isabelle, donnée à Jean Galéas Visconti, duc de Milan.

Le jeune roi commençait son règne sous de fâcheux auspices : la France était démembrée, ses places fortes aux mains des étrangers, les coffres de l'État vides, l'autorité royale affaiblie, celle des États-Généraux mal définie, les campagnes dépeuplées et dévastées; mais les malheurs de la régence avaient donné à Charles V une expérience prématurée. D'une constitution faible et valétudinaire, il n'était pas, comme son père, batailleur, prodigue, ami des tournois et des fêtes, mais sérieux et réfléchi. Il connaissait les maux de la France, et il comprit les remèdes à y appliquer. « Dieu lui envoya, dit Ozaneaux, un de ces hommes que la Providence tient en réserve pour arrêter

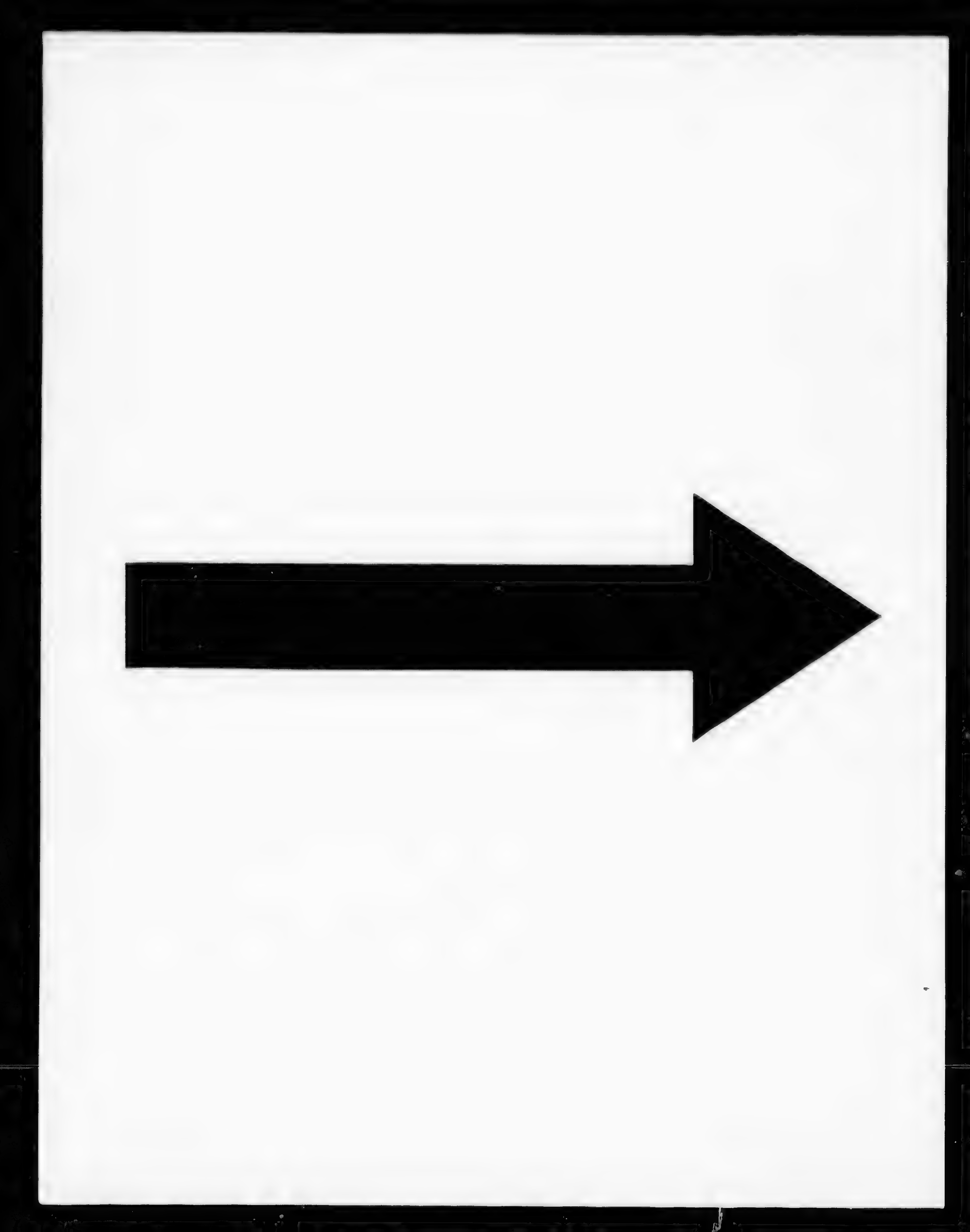
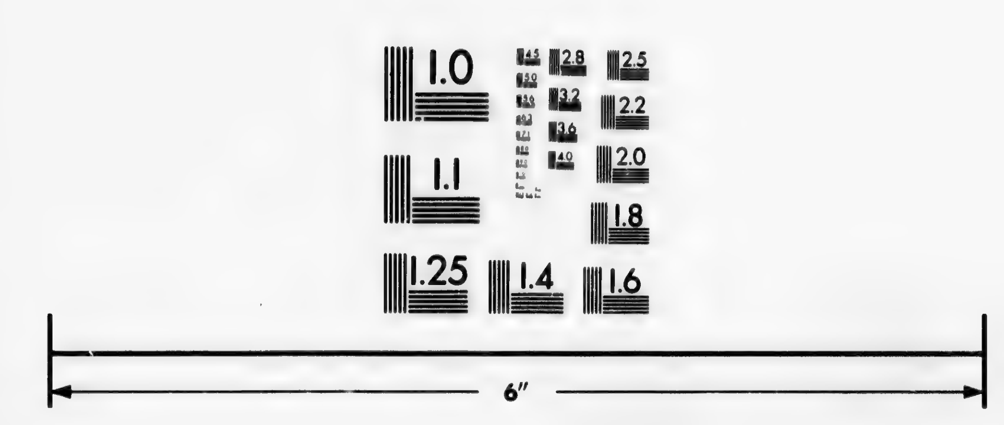


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



les nations sur le bord de l'abîme : c'était Bertrand Duguesclin, qui s'était acquis en Bretagne la réputation d'un homme de guerre, aussi redoutable par son habileté que par son audace. »

Dès son enfance, il s'était rendu célèbre par sa bravoure et son humeur guerroyante : *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère, *il est toujours battant ou battu; son père et moi, nous le voudrions voir sous terre.*

Pendant le règne malheureux du roi Jean, la guerre pour la succession de la Bretagne avait continué entre les partisans de Charles de Blois et ceux de Montfort, mais sans résultats importants. A la tête du parti de Charles de Blois, surpris et fait prisonnier par les Anglais, était sa femme, Jeanne la Boiteuse, soutenue par Duguesclin, qui avait voué son épée à la maison de Penthièvre. La lutte se prolongea encore plusieurs années entre Jeanne de Flandre et Jeanne de Penthièvre, qui commandaient en personne leurs armées, lutte héroïque et chevaleresque où la noblesse de France et d'Angleterre se signala en quinze cents combats.

(1364.) Charles V venait d'attacher à son service Duguesclin lorsqu'il monta sur le trône, et il lui avait confié le soin d'enlever au roi de Navarre les villes de la vallée de la Seine. Charles le Mauvais envoya contre lui un capitaine gascon fort renommé, connu sous le nom de Captal de Buch.

Les armées se rencontrèrent à Cocherel. Au moment du combat : *En avant!* s'écria Duguesclin, *souvienne vous que nous avons un nouveau roi en France, qu'aujourd'hui sa couronne soit honorée de par nous!* La victoire fut complète, et le Captal resta aux mains des Français. La nouvelle en arriva à Charles V le jour même de son sacre. C'était d'un heureux augure.

A ce moment la guerre de Bretagne prit un caractère sérieux. Charles de Blois, ayant acheté sa liberté, s'était hâté de quitter l'Angleterre pour aller secourir la ville d'Auray, assiégée par le jeune Jean de Montfort, qui soutenait avec vigueur les prétentions de son père. L'armée de ce prince était commandée par l'Anglais Jean Chandos et par Olivier de Clisson, dont le père avait été mis à mort à Paris par ordre de Philippe VI, comme coupable de trahison. Duguesclin alla rejoindre Charles de Blois.

On en vint aux mains près d'Auray. Après une mêlée sanglante, le parti anglais triompha; Charles de Blois était tué, Duguesclin prisonnier. La bataille d'Auray amena le traité de Guérande (1365), qui mit fin à une guerre civile de vingt-trois ans. La Bretagne fut laissée à Jean IV de Montfort, mais il dut faire hommage au roi de France. Bertrand Duguesclin fut remis en liberté.

La même année, le traité de Paris termina la guerre avec Charles le Mauvais : le roi lui céda la ville de Montpellier en échange des villes qu'il avait perdues sur la Seine.

(1366.) La France se vit menacée de nouveau par les grandes compagnies, que le licenciement des armées avait jetées dans les campagnes. Duguesclin les enrôla pour aller aider Henri de Transtamare à détrôner son frère Pierre III le Cruel, roi de Castille, dont la tyrannie avait excité une révolte. Grâce à ce secours, Henri fut bientôt couronné à Burgos.

Pierre le Cruel alla chercher un refuge à Bordeaux auprès du prince de Galles, qui résolut de le replacer sur le trône. Conduisant des forces considérables, le Prince Noir passa donc en Espagne (1367). A la bataille de Navarette, l'armée castillane fut mise en déroute, et Duguesclin fait prisonnier.

Pierre III, redevenu roi, s'aliéna bientôt ses amis et ses

sujets, et ils rappelèrent Henri de Transtamare. Duguesclin, dont la rançon était payée, gagna pour lui la bataille de Monteil. Pierre le Cruel, tombé au pouvoir du vainqueur, fut tué par son propre frère dans la tente même de Duguesclin (1368). Sa mort mit fin à la guerre. Duguesclin revint en France avec le titre de connétable de Castille.

La France commençait à se relever de ses précédents désastres : les champs étaient cultivés, les villes reprenaient leur commerce, les finances s'amélioraient. Dans les provinces cédées aux Anglais, les impôts au contraire devenaient de plus en plus lourds, et le mécontentement était général. Charles V, dont ces dispositions favorisaient les projets, n'attendait qu'une occasion pour déchirer le honteux traité de Brétigny.

Elle ne tarda pas à se présenter. Les seigneurs de Gascogne, irrités des vexations d'Édouard, prince de Galles et gouverneur d'Aquitaine, en appelèrent à Charles V comme s'il eût été encore leur suzerain. Le roi cita le prince devant la cour des pairs : celui-ci refusa avec des menaces. Charles lui déclara la guerre, et fit immédiatement saisir les places fortes du Poitou (1369). Après avoir fait approuver sa conduite par les États-Généraux, et s'être assuré des alliances qui protégeaient ses frontières, l'habile monarque, sans augmenter les impots ni altérer les monnaies, organisa sur tous les points du royaume un vaste système d'attaque et de défense.

Le roi d'Angleterre envoya sur le continent, avec des forces considérables, le comte de Cambridge, son second fils, le duc de Pembrocke, son gendre, et un hardi aventurier, nommé Robert Knolles. Mais que pouvaient-ils contre l'élan de la nation pour repousser la domination anglaise, élan que le clergé secondait partout ? Le Quercy venait en effet de secouer le joug anglais, l'Auvergne faisait hommage

au duc de Berry, tandis que le duc d'Anjou et Duguesclin reprenaient le Limousin et le Rouergue. Au nord, le duc de Lancastre harcelait vainement le duc de Bourgogne pour l'amener à un combat; le jeune prince, malgré son ardeur, respectait la défense du roi.

Ces succès et la mort du vaillant capitaine Jean Chandos, tué près de Poitiers, donnèrent au Prince Noir, à défaut de force et d'énergie, un accès de rage. Quoique mourant, il se fit transporter sous les murs de Limoges, assiégea la ville, la prit, et y ordonna un effroyable massacre. Quelques mois après il mourait à Londres.

Pendant que le prince de Galles faisait maudire sa mémoire par cette cruelle vengeance, Charles V, au milieu de tout l'appareil de la royauté, créait Duguesclin connétable. Le brave chevalier breton, après s'en être défendu quelques instants, reçut à genoux l'épée du roi, et s'écria en la tirant du fourreau : *elle n'y rentrera qu'après avoir chassé les ennemis de la France.*

Pour encourager ce grand mouvement national qui facilitait le triomphe de ses armées, Charles V accordait des priviléges aux villes qui se soumettaient, et partout faisait bénir son gouvernement. Tout lui réussissait : le comte de Pembrocke était pris devant la Rochelle, qui ouvrait ses portes à Duguesclin, et le captal de Buch, à la même époque, était fait prisonnier. Duguesclin, suspectant la fidélité du duc Jean IV, passa en Bretagne. Aussitôt toute la noblesse bretonne accourut sous ses drapeaux; Jean IV, épouvanté, s'embarqua pour l'Angleterre.

Le duc de Lancastre, à la tête d'une nouvelle expédition, débarqua à Calais (1373); mais encore une fois, harcelé sans être attaqué et sans pouvoir combattre, il ne conduisit à Bordeaux que les débris de son armée.

La voix pacifique de Grégoire XI put enfin se faire entendre; il obtint une trêve d'un an, qui fut signée à

Bruges. Elle se prolongea jusqu'à la mort d'Édouard III (1377).

Deux ans après, une décision du parlement, juste mais impolitique, déclara Jean IV, retiré en Angleterre, traître à son roi et à son pays, et confisqua le duché de Bretagne. Les Bretons prirent aussitôt le parti de leur duc, revenu pour soutenir ses droits. Duguesclin, plutôt que de porter la guerre dans son pays, renvoya au roi son épée de connétable; celui-ci la lui rendit, en le chargeant de chasser les débris des armées anglaises qui occupaient encore quelques places-fortes dans le midi. Après plusieurs succès en Auvergne, Duguesclin assiégea le château neuf de Randan (1380). Les assiégés avaient promis de se rendre au jour indiqué s'il ne leur arrivait du secours. La veille de ce jour, le connétable, déjà malade, succomba aux fatigues et à la fièvre, en recommandant à ses compagnons d'armes de toujours respecter *les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple qui n'étaient point leurs ennemis.* Le secours attendu n'ayant point paru, le commandant de la place, fidèle à sa parole, vint apporter les clefs du château, et ce fut sur le cercueil de Duguesclin qu'il les déposa. Charles V pleura le connétable dont l'épée avait sauvé la France; il voulut que son corps reposât à côté de celui des rois dans les caveaux de Saint-Denis (1380).

Le roi lui survécut peu. La même année il fut attaqué d'une maladie douloureuse, et mourut après avoir béni ses enfants, sa famille et son peuple, auquel il avait fait ouvrir toutes les portes. Charles V, si justement surnommé le Sage, expira doucement en écoutant la lecture de la Passion du Seigneur.

Ses mœurs avaient toujours été pures, sa piété sincère, sa charité ardente. Quoiqu'il eût vu avec plaisir le sejour des papes à Avignon, il éprouva une grande douleur du schisme d'Occident et fit tous ses efforts pour y mettre

fin. Protecteur éclairé des arts et des lettres, il attirait à sa cour les savants; on doit le regarder comme le fondateur de la bibliothèque impériale. C'est Charles V qui fit construire la Bastille, renversée en 1789.

Il ne réunit les États-Généraux qu'une seule fois pendant son règne, et les remplaça par des *lits de justice*, sortes d'assemblées de notables où le roi, entouré de son parlement, de la noblesse, des évêques et d'un petit nombre de bourgeois, rendait des ordonnances et délibérait sur les affaires du royaume.

La mort de Charles V fut le terme de la prospérité de la France, et le signal des calamités qui devaient l'accabler pendant un demi-siècle.

Charles VI était à peine âgé de douze ans à la mort de son père, ce qui plongea le pays dans tous les malheurs d'une régence. Charles V avait désiré que le pouvoir fût confié au duc de Bourbon, frère de la reine; mais les trois frères du feu roi, Louis, duc d'Anjou; Jean, duc de Berry; et Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, également égoïstes, ambitieux et rapaces, se disputèrent l'autorité. Louis l'emporta, s'empara du trésor royal, destitua les ministres et organisa le gouvernement.

Sous prétexte d'assurer l'autorité du roi, on le fit émanciper et sacrer à Reims, mais ce n'était qu'une vaine cérémonie. Pendant deux ans une administration déplorable pesa sur la France, que les princes s'étaient partagée. Des révoltes éclatèrent de toutes parts; à Paris, le peuple écrasé d'impôts se précipita dans l'arsenal, s'arma de maillets de plomb et massacra les percepteurs des taxes. Les chefs des rebelles, appelés *maillotins,* du nom de leurs armes, furent arrêtés et mis à mort dans l'ombre, ce qui excita de sourds murmures.

L'ambition du duc d'Anjou en débarrassa alors la France. Il partit pour aller recueillir l'héritage de Jeanne,

reine de Naples, et il mourut à Barri, ne laissant qu'une coupe d'argent et une cotte d'armes en toile peinte.

Profitant de son éloignement, le duc de Bourgogne s'occupa de réprimer les troubles de la Flandre. Les insurgés, qui avaient pris pour chef Philippe Arteveld, fils du célèbre Jacques Arteveld, après avoir battu leur comte Louis II de Mâle, s'étaient avancés jusque sur le territoire français. C'était plus qu'il ne fallait pour leur déclarer la guerre. Le jeune roi partit avec une brillante armée que commandaient le duc de Bourgogne et le connétable Olivier de Clisson, rentré au service de la France sous le règne précédent. Les Flamands furent taillés en pièces à Rosbecque (Belgique), et Arteveld resta sur le champ de bataille. En se retirant, les vainqueurs brûlèrent Courtrai, où ils trouvèrent les cinq cents éperons d'or des chevaliers français tués en 1302. La Flandre se soumit. Bientôt cependant le comte Louis II de Mâle appela de nouveau les Français; cette fois c'était contre les Anglais, qui ravageaient les côtes. La guerre recommença, mais elle ne fut pas longue : les Anglais signèrent une capitulation, et les hostilités cessèrent. La mort de Louis de Mâle assura la Flandre à son gendre, le duc de Bourgogne, ce qui augmenta beaucoup sa puissance.

En 1385 le jeune roi épousa Isabeau de Bavière, âgée de quatorze ans.

Alors dans toute la fougue de la jeunesse, Charles VI accueillait avec enthousiasme toutes les idées de gloire, aussi adopta-t-il avec transport un projet de descente en Angleterre; mais le mauvais vouloir du duc de Berry et la trahison du duc de Bretagne, qui retint prisonnier Clisson, le plus ardent ennemi des Anglais, rendirent inutiles tous les armements faits en vue de cette expédition.

Dans une assemblée des évêques et des seigneurs, Charles, ayant atteint vingt-et-un ans, remercia ses oncles

des services qu'ils lui avaient rendus, et déclara vouloir dorénavant gouverner seul. Cette nouvelle causa partout une grande joie, qui éclata dans des fêtes brillantes à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, frère du roi, avec Valentine, fille de Jean Galéas Visconti de Milan. Le voyage du roi dans les provinces du midi donna lieu à de grandes réjouissances; c'est alors qu'on vit pour la première fois de pieuses légendes mises en scène et appelées *mystères*, auxquelles le peuple prenait un si vif plaisir; ces représentations religieuses furent le début de l'art théâtral en France.

(1392.) Charles relevait à peine d'une grave maladie, lorsqu'un seigneur breton, Pierre de Craon, et l'ennemi personnel de Clisson, tenta de l'assassiner au moment où il sortait de chez le roi. Celui-ci l'apprend, accourt et jure de venger son connétable. Le duc de Bretagne, auprès de qui l'assassin s'était réfugié, ayant refusé de le livrer, la guerre fut résolue.

Charles, vêtu de velours noir et la tête couverte d'un chaperon de vermeil, marchait contre son vassal à la tête de son armée, et traversait par un soleil brûlant la forêt du Mans, quand un homme, les cheveux épars, l'œil égaré, sort du taillis, s'élance au-devant de lui, saisit la bride de son cheval et s'écrie : *Roi, ne chevauche plus avant, tu es trahi!* Charles, resté pâle et muet, s'éveille comme d'un songe, au bruit d'une lance qui heurte un casque, tire son épée et tue quatre personnes de son escorte avant qu'on ait pu le saisir. Il était fou à l'âge de vingt-quatre ans, et il en avait encore trente à régner.

Aussitôt les oncles du roi s'emparèrent du pouvoir, et mirent en jugement ses ministres qu'ils appelaient les *marmousets*. Le connétable de Clisson, enveloppé dans leur disgrâce, fut obligé de quitter la cour, et l'on donna sa charge à Philippe d'Artois, comte d'Eu. Le duc de Bour-

gogne et le duc de Berry se déclarèrent contre Clisson, tandis que le duc d'Orléans se prononça en sa faveur.

La folie du roi n'était pas permanente; presque jusqu'à la fin, il conserva assez d'intelligence pour s'occuper des affaires à des intervalles plus ou moins éloignés; ce fut un malheur, car cela ne permit pas de constituer une régence.

C'est dans un de ces intervalles de lucidité qu'arriva un événement funeste qui aggrava son mal. A une fête, le roi parut avec cinq jeunes seigneurs déguisés en satyres. Le feu prit à leurs vêtements d'étoupes; quatre périrent dans d'affreuses tortures; un seul se sauva en se jetant dans une cuve, et la duchesse de Berry préserva le roi en l'enveloppant d'un manteau (1393).

La guerre avec l'Angleterre n'était que suspendue par une trêve qui se prolongeait d'année en année, lorsque, en 1396, un traité stipula une paix de vingt-huit ans et le mariage d'Isabelle, fille de Charles VI, avec Richard II. La même année la république de Gênes se donna à la France; et le roi, profitant d'un moment de raison, termina la querelle entre Clisson et le duc de Bretagne.

Malgré ses malheurs, la France était toujours à la tête de l'Europe; et quand le pape Boniface IX prêcha une croisade contre Bajazet, c'est la France qui entendit son appel. Le fils du duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, comte de Nevers, fut déclaré chef de la guerre sainte : sous sa bannière se réunirent les plus grands seigneurs du royaume. On descendit la vallée du Danube pour aller rejoindre le roi de Hongrie Sigismond, et les croisés assiégèrent Nicopolis. Bajazet, accouru avec une armée innombrable pour secourir cette ville, engagea la bataille sous ses murs (1396). Les prodiges de valeur des chevaliers français ne les empêchèrent pas d'être vaincus. L'amiral Jean de Vienne, le sire de la Trémouille et Philippe de Bar furent tués; tous les autres furent faits prisonniers.

Le farouche vainqueur leur fit trancher la tête, ne se réservant que ceux dont il espérait une forte rançon. La nouvelle du désastre de Nicopolis produisit en France une consternation générale.

La bonne intelligence des princes qui gouvernaient pour Charles VI commençait à s'altérer; les ambitions particulières se faisaient jour, les rivalités éclataient, les divisions se manifestaient. Dans ce conflit d'autorité, la nation marchait à sa ruine.

Cependant le schisme continuait. Le clergé de France fit de nouvelles tentatives pour mettre fin au scandale. Benoît XIII, qui résidait à Avignon, ayant rejeté tous les moyens de conciliation, le gouvernement envoya le maréchal de Boucicaut pour le forcer de se démettre. Le maréchal tint inutilement le pontife assiégé pendant tout l'hiver. On reprit alors les négociations (1399).

Nous devons interrompre le règne de Charles VI, car c'est à l'histoire du XVe siècle qu'appartient le douloureux récit des désastres de la France.

Angleterre.

Édouard II succéda à son père Édouard Ier en 1307. Pierre de Gaveston, avec lequel il avait été élevé, devint son favori; il le créa comte de Cornouailles, lui fit épouser sa nièce, et pendant un voyage il le nomma même régent du royaume. Les barons haïssaient le favori qui prenait plaisir à les humilier; ils demandèrent et obtinrent son exil; mais ce fut une nouvelle faveur : Gaveston partit avec le titre de gouverneur d'Irlande. Cependant Édouard, appauvri par les prodigalités de son favori, et pressé par les seigneurs qui se présentèrent au parlement, suivis de leurs vassaux armés, se sépara de Gaveston (1311). Quelques mois après, ils étaient de nouveau réunis. Con-

duits par le comte de Lancastre, cousin du roi, les barons prirent alors les armes sous les apparences d'un tournoi; Gaveston, assiégé dans le château de Scarborough (1312), fut pris et décapité. Le faible Édouard n'osa pas punir.

Dans le même temps il perdait la couronne d'Écosse que son père avait essayé de conquérir. Les progrès de Robert Bruce étaient lents, mais conduits avec prudence. Édouard mit sur pied une armée considérable et alla chercher les Écossais près de Bannock-Burn. Comme ceux-ci s'agenouillaient au moment du combat : *Ils sont à genoux,* s'écria un Anglais, *ils demandent miséricorde.— Oui, sans doute,* reprit un autre, *mais c'est à Dieu seul qu'ils s'adressent.* Le choc fut terrible, la résistance opiniâtre; à la fin les Écossais l'emportèrent (1314). L'Écosse, délivrée, donna le nom de sauveur à Robert Bruce.

Édouard Bruce, frère de Robert, étant allé en Irlande pour aider aux indigènes à recouvrer leur indépendance, fut bientôt couronné roi; mais deux mois après, il périt dans une bataille contre les Anglais, et ceux-ci reconquirent leur domination en Irlande. La même année (1318), la prise de Berwick par les Écossais détermina Édouard à signer avec Robert Bruce une trêve de deux ans.

Un nouveau favori, Hugues Spencer, dominait l'esprit du monarque anglais. Les barons, poussés par Lancastre, ravagèrent les terres de Spencer et marchèrent sur Londres, où ils obtinrent le bannissement du favori et de son père. Le prompt rappel de Spencer amena une révolte. Le comte de Lancastre, pris les armes à la main, fut accusé et convaincu de trahison, et sa tête tomba sur l'échafaud avec celles de quinze complices.

A l'expiration de la trêve avec l'Écosse, on reprit les hostilités; mais un revers décida bientôt Édouard à conclure une trêve de treize ans (1323).

Sous prétexte d'une infraction à l'hommage féodal,

Charles IV le Bel, roi de France, avait fait envahir l'Agénois par son oncle Charles de Valois. La guerre allait se rallumer avec l'Angleterre, lorsque Isabelle, femme d'Édouard, se rendit auprès de son frère Charles IV pour obtenir la continuation de la paix. Elle conclut avec lui un traité déshonorant qu'Édouard approuva. La reine décida ensuite ce faible monarque à transférer la Guyenne à son fils Édouard de Windsor, âgé de douze ans; puis elle attira le jeune prince en France. Alors Isabelle ne dissimula plus; entourée d'une cour brillante où se faisait remarquer Mortimer, sur lequel planait une double accusation de trahison, elle crut justifier ses projets en paraissant craindre l'influence des Spencer, le père et le fils.

Après avoir fait épouser à son fils Philippa de Hainaut, Isabelle fit voile pour l'Angleterre, où elle avait levé des troupes. Édouard, effrayé, partit de Londres avec ses favoris, et traversa en fugitif les Marches de Galles. Le vieux Spencer, arrêté à Bristol, fut traîné sur la claie, sans aucune pitié de ses quatre-vingt-dix ans, puis décapité. Édouard et Hugues Spencer tombèrent aussi entre les mains de leurs ennemis. Édouard fut enfermé, et son favori condamné au supplice des traîtres.

Le malheureux roi, abreuvé d'outrages, fut conduit de forteresse en forteresse et enfin dépouillé de la couronne, qui fut donnée au prince de Galles Édouard de Windsor, sous la régence de la coupable reine Isabelle, tandis que Mortimer avait toute l'autorité. Édouard II, dont l'existence lui faisait ombrage, fut tué dans sa prison : la voix publique en accusa la reine et son favori (1326).

Sous le règne de ce prince, les Templiers, poursuivis en France, le furent aussi en Angleterre.

Mortimer, devenu comte de Marche, dirigeait en réalité les affaires du royaume, quoique ne faisant pas partie du conseil de régence.

Robert Bruce ayant rompu la trêve avec l'Angleterre, le jeune roi prit les armes pour repousser l'agresseur; mais après bien des marches et des contre-marches inutiles, il reconnut par un traité formel l'indépendance de l'Écosse (1328).

Lorsque Édouard III eut atteint sa dix-huitième année, il résolut de secouer l'odieuse tutelle de Mortimer et d'Isabelle. Le favori, arrêté au milieu de la nuit, ne put être sauvé par les basses sollicitations de la reine-mère : il fut jugé et décapité. Isabelle aurait elle-même subi un procès public sans le pape Jean XXII, qui pria le fils d'épargner l'honneur de sa mère. Elle fut confinée dans un manoir éloigné où elle vécut vingt-sept ans, objet de mépris et d'horreur.

(1331.) Robert Bruce étant mort, Édouard III voulut profiter de la minorité de son successeur David Bruce II, pour effacer la honte du dernier traité. A ce moment, Édouard Baliol, fils de John Baliol, ancien compétiteur au trône d'Écosse, réclamait les armes à la main des terres sur lesquelles il prétendait avoir des droits; grâce aux secours qu'il reçut du roi d'Angleterre, il se rendit maître en quelques semaines, non-seulement de ces terres, mais du sceptre, et il se fit couronner à Scone, se reconnaissant le vassal d'Édouard. Des revers lui firent bientôt perdre cette couronne si rapidement conquise.

Le roi d'Angleterre résolut de soutenir Baliol. L'année suivante (1333), au début de la campagne, les Anglais mirent en pleine déroute les Écossais près d'Halidon-Hill. Le régent fut tué; le jeune roi et sa femme Jeanne, sœur d'Édouard, furent envoyés en France pour plus de sûreté.

Baliol remonta sur le trône, mais il ne put s'y maintenir seul, et le roi d'Angleterre était alors trop occupé de ses projets sur la France pour le protéger.

Charles IV le Bel venait de mourir sans laisser d'enfant mâle, et la couronne de France avait été placée sur la tête de Philippe VI de Valois, petit-fils de Philippe III le Hardi. Édouard III, par sa mère Isabelle, était petit-fils de Philippe IV le Bel, donc d'un degré plus rapproché du trône; mais la loi salique l'en excluait. Excité par Robert d'Artois, que Philippe VI avait banni du royaume, le roi d'Angleterre n'en revendiqua pas moins la couronne de France, et commença une guerre féconde en désastres.

(1340.) Philippe fut d'abord heureux; mais ses faibles succès ne compensèrent pas la défaite navale de l'Écluse, où les Français perdirent cent-vingt vaisseaux. Les hostilités ne cessèrent un moment que par l'intervention de Jeanne de Hainaut, belle-mère d'Édouard. La querelle pour la succession de Bretagne, qui éclata à la mort du duc Jean III, quoique étrangère à la lutte des deux souverains, les mit une seconde fois aux prises.

Édouard prit parti pour Jean de Montfort; son adversaire le roi de France, pour Charles de Blois. Montfort fut fait prisonnier à Nantes; et Robert d'Artois, arrivé trop tard pour le défendre, fut blessé mortellement à Vannes (1343). Après une trêve de deux ans, la guerre ayant recommencé, Charles de Blois tomba au pouvoir de ses ennemis. La lutte se prolongea jusqu'en 1365, soutenue par deux femmes intrépides, Jeanne de Flandre, veuve de Jean de Montfort depuis 1345, et Jeanne de Penthièvre, l'épouse de Charles de Blois.

En 1345, le roi d'Angleterre rompit la trêve qui avait interrompu un moment les hostilités. Il en avait profité pour faire de grands préparatifs, et pour accroître ses ressources en mettant un impôt sur la laine, tandis que le roi de France Philippe VI se faisait appeler l'*auteur de la loi salique*, par l'établissement de la *gabelle* ou le monopole sur le sel. Édouard envoya une armée en Guyenne, se réser-

vant d'attaquer la France par le nord. A l'instigation de Geoffroy d'Harcourt, réfugié français, il débarqua à la Hogue. La surprise générale lui donna le temps de s'emparer de plusieurs villes importantes : Cherbourg, Saint-Lô, Caen ; il remonta ensuite la Seine, traversa la Somme, grâce à un gué qu'un traître lui indiqua, et alla se porter sur les hauteurs de Crécy.

Philippe, sans donner à ses troupes le temps de se reposer, alla lui offrir le combat ; aussi, malgré toute leur valeur, les Français furent taillés en pièces et perdirent l'élite de leur noblesse. Édouard courut assiéger Calais, qui tomba au pouvoir des Anglais, après avoir supporté pendant onze mois toutes les horreurs de la famine.

Pour compenser ses pertes, Philippe fit alliance avec le roi d'Écosse David Bruce II, et l'engagea à faire une invasion sur les terres de son rival ; aussitôt Bruce se jeta sur le Cumberland ; mais à Névils-Cross, il fut battu et fait prisonnier par les Anglais.

Clément VI, qui n'avait pas cessé d'interposer sa médiation pour arrêter l'effusion du sang, obtint une trêve après la prise de Calais : elle se prolongea jusqu'en 1355. La guerre recommença par l'Aquitaine, que le Prince Noir dévasta, pendant que son père ravageait la Picardie. Jean II, qui avait succédé à son père Philippe VI, eut d'abord quelques succès ; mais appelé dans le Midi par les armes du prince de Galles, il fut battu et pris à la sanglante journée de Poitiers (1356).

Édouard se trouvait ainsi maître du roi de France et du roi d'Écosse. Bruce obtint sa liberté moyennant une énorme rançon, payable en dix ans ; mais ni le dauphin, régent du royaume de France pendant la captivité du roi, ni les États-Généraux, ne voulurent ratifier le traité que Jean II avait conclu avec Édouard pour recouvrer la sienne. A cette nouvelle, le roi d'Angleterre envahit la

France avec cent mille hommes. Le dauphin, instruit par Crécy et Poitiers, refusa le combat, laissant les Anglais épuiser leurs vivres et leurs fourrages. Édouard continuait à mettre à la paix des conditions inacceptables, lorsque, au milieu d'un violent orage qui lui tua un grand nombre de soldats, il fit vœu de la signer.

Le traité de Brétigny enlevait à la France plusieurs belles provinces et la ruinait pour la rançon du roi; cependant il fut accueilli avec joie, car il mettait fin à la guerre.

Au milieu des calamités causées par l'ambition de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et par les ravages des *grandes compagnies*, Jean II apprit que son fils Louis d'Anjou s'était enfui de Londres, où il avait été laissé en otage. Il retourna aussitôt se constituer prisonnier d'Édouard, et deux mois après il mourut à Londres. Charles V lui succéda.

Cependant le prince de Galles, nommé duc souverain d'Aquitaine, avait reçu à sa cour Pierre III, roi de Castille, qui fuyait devant le brave chevalier breton Duguesclin. Heureux de cette occasion de se mesurer encore avec des Français, il prit la défense du Castillan, battit et fit prisonnier Duguesclin à Navarette, chassa Henri de Transtamare et replaça Pierre le Cruel sur le trône (1367). Mais Duguesclin étant sorti de prison, rejoignit Henri de Transtamare, et lui aida à reconquérir la couronne.

Pour soutenir Pierre le Cruel, le Prince Noir avait accablé d'impôts les provinces que le traité de Brétigny avait données à l'Angleterre; de tous côtés des plaintes étaient portées à Charles V, qui n'attendait qu'une occasion de recommencer la guerre. Comme suzerain il cita donc le prince de Galles devant la cour des pairs. Celui-ci répondit fièrement qu'il s'y rendrait à la tête de soixante mille hommes : c'était rompre la paix. Le roi de France

était prêt à soutenir la guerre, et la France la demandait. Edouard envoya sur le continent de nouvelles troupes commandées par Robert Knolles, le comte de Cambridge et le comte de Pembrock. Duguesclin, récemment créé connétable, battit les Anglais sur tous les points. En 1373, Édouard III avait perdu toutes ses conquêtes; il ne lui restait que Calais, Brest, Bayonne et Bordeaux. Une trêve sollicitée par Grégoire XI suspendit un moment les hostilités.

Le prince de Galles venait de ternir par sa froide cruauté devant Limoges sa réputation de noble et loyal chevalier, lorsqu'il mourut à Londres en 1376.

Édouard III, parvenu à la cinquantième année de son règne, après avoir perdu ses espérances, sa domination sur le continent, et son fils le prince de Galles, voyait sa vieillesse méprisée de la nation. Sentant le pouvoir et la vie lui échapper en même temps, il alla cacher son humiliation dans sa solitude d'Eltham. C'est là qu'une femme qui le dominait, Alice Perrer, s'apercevant qu'il allait mourir, lui ôta du doigt son anneau et partit; les serviteurs n'attendirent pas qu'il eût expiré pour piller le palais. La religion seule veilla près du roi; un prêtre, qui se trouvait là par hasard, eut pitié de lui et lui présenta un crucifix en l'exhortant à mourir. Édouard le remercia, baisa le crucifix et mourut (1377).

Édouard III laissa le parlement constitué; et l'usage de le convoquer tous les ans, devint une loi du royaume. A cette époque, il se divisa en deux chambres, celle *des lords,* parmi lesquels siégeaient quelques prélats; et celle *des communes*, dans laquelle se réunissaient les députés des villes et ceux de la noblesse des comtés. On attribue à Édouard III l'institution de l'ordre de la Jarretière, avec cette devise : *Honni soit qui mal y pense.*

C'est sous son règne que parut Wiclef; d'abord chape-

lain d'Édouard III, il voulut se faire réformateur du clergé. Ses sectateurs, sous le nom de *pauvres prêtres*, parcouraient les campagnes, prêchant la spoliation des biens de l'Église (1377).

Édouard III avait eu quatre fils : Édouard, prince de Galles, surnommé le Prince Noir, mort en 1376; Lionel, duc de Clarence; Jean, duc de Lancastre; Edmond, duc d'Yorck ; et Thomas, duc de Glocester.

Richard II, fils du prince de Galles, monta sur le trône de son aïeul Édouard III; comme il avait à peine onze ans, il fut mis sous la tutelle d'un conseil de régence.

La France se relevait de ses précédentes défaites, et chaque jour on apprenait quelques nouveaux succès de Charles V. Les Anglais, attaqués par cinq armées françaises, allaient être chassés du continent, quand le duc de Bretagne leur livra Brest, et le roi de Navarre Cherbourg. Ces revers et les impôts nécessités par la guerre irritèrent le peuple, déjà excité par les prédications de Wiclef, qui prêchait l'injustice de l'inégalité des fortunes. Les communes s'insurgèrent sous la conduite du couvreur Tyler et de Jacques Straw. On pilla les manoirs des seigneurs, on démolit les maisons, on massacra les gens de loi et les collecteurs d'impôts. Ces scènes de dévastation se renouvelèrent du nord au midi de l'Angleterre.

Les concessions faites aux rebelles ne les satisfirent pas, et l'insurrection grandissait chaque jour. Le jeune roi, chevauchant avec soixante cavaliers, rencontra Tyler à la tête d'une bande d'insurgés. Le couvreur s'avança seul vers le prince pour s'entendre sur les chartes concédées; dans la conversation, il mit la main à la bride du cheval de Richard; mais au même instant le lord-maire, soupçonnant son projet, le frappa de son épée et le tua. A cette vue, les insurgés poussent des cris et saisissent leurs armes. Le roi, galopant vers eux : *Mes amis*,

leur crie-t-il, *que faites-vous? Vous avez perdu votre chef; venez avec moi: je le serai désormais.* Ce ton fier, cette parole sûre dans un jeune homme de seize ans, déconcertent les rebelles qui s'agenouillent devant Richard, et reçoivent sans murmurer l'ordre de retourner à leurs demeures (1382).

Cet acte de vigueur faisait présager un avenir heureux ; mais le temps ne justifia pas ces espérances : les trois oncles du jeune roi, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester, remplirent son règne de malheurs.

La guerre de France continua, quoique mollement, tandis que celle d'Écosse, entreprise contre Robert II, le fidèle allié de Charles VI, fut abandonnée.

Bientôt on put reconnaître la faiblesse du roi ; car ses oncles ayant accusé ses favoris, il n'eut pas assez d'autorité pour les arracher au supplice. Cependant Richard (1389), résolut d'enlever au duc de Glocester par un coup hardi l'autorité dont il s'était emparé; en effet, dans un grand conseil, il déclara qu'il était en âge de gouverner seul et remercia ses oncles. Il donna alors sa confiance au duc d'York et au jeune comte de Derby, et l'Angleterre jouit de quelques années de tranquillité.

Le roi en profita pour visiter l'Irlande, où l'influence anglaise diminuait rapidement, car Édouard III, au lieu de rétablir son autorité par le sanglant édit de Kilkenny, n'avait fait qu'augmenter les haines nationales.

(1394.) Le jeune roi, à la tête de trente mille hommes, força les chefs indigènes de lui rendre hommage et de lui payer un tribut.

A son retour, Richard, veuf d'un premier mariage, obtint la main d'Isabelle, fille de Charles VI. A cette occasion, la trêve avec la France fut prolongée de vingt-huit ans.

Se croyant assez fort, le roi résolut de venger la mort de ses favoris. Le duc de Glocester fut accusé de trahison,

arrêté et conduit au château de Calais, où il mourut avant qu'on eût instruit son procès (1397). Ses complices, Arundel, Warwick et Mortimer, furent condamnés, le premier à la mort, les deux autres à l'exil. Le comte Henri de Hereford, fils du duc de Lancastre, enveloppé dans la même accusation, fut exilé pour dix ans. L'année suivante le duc de Lancastre étant mort, son fils fut déclaré incapable d'hériter, et les biens de la maison lancastrienne furent confisqués. Le peuple, irrité de cette mesure, se déclara hautement pour Henri, qui, depuis son exil, se faisait appeler Henri de Bolingbroke, et qui prit alors le titre de duc de Lancastre. Le jeune duc, averti de la disposition des esprits, débarqua en Angleterre au moment où Richard était en Irlande, occupé à soumettre quelques chefs révoltés.

Tout le monde se prononça pour lui; Richard, qui était accouru, se voyant abandonné de ceux sur lesquels il croyait pouvoir le plus compter, se retira à Conway, pendant que ses deux frères, qu'il avait envoyés à Henri pour sonder ses dispositions, étaient retenus dans un château. Le duc de Northumberland s'empara bientôt de Richard par trahison et le fit conduire à la Tour.

Le malheureux roi, accablé de sa disgrâce, consentit à abdiquer la couronne dont il se reconnaissait indigne. Le parlement prononça sa déposition (1399), et proclama le duc de Lancastre sous le nom de Henri IV. Cette usurpation fut l'origine des querelles sanglantes qui, sous le nom de *guerre des Deux-Roses*, divisèrent pendant un siècle, la maison d'York et celle de Lancastre.

Écosse.

(1307.) La faiblesse du roi d'Angleterre, Édouard II, permit à Robert Bruce de s'affermir sur le trône d'Écosse. Ses

troupes, commandées par Douglas le Noir et Randolphe, battirent partout les Anglais; mais le combat le plus remarquable fut celui de Bannoch-Burn. En 1328, la paix fut conclue à Northampton. Robert mourut peu de temps après.

Les Écossais étaient alors divisés en deux peuples distincts : les *Lowlanders* ou habitants des basses terres, et les *Highlanders* ou habitants des hautes terres. On distinguait encore les *Borderers,* qui habitaient les frontières. Leurs mœurs et leurs usages différaient comme leurs pays. Le costume national était le *plaid,* manteau d'étoffe rayée appelé *tartan*. Un bout en était noué autour de la taille, le reste se drapait sur les épaules.

(1332.) David Bruce II, âgé de quatre ans, succéda à son père Robert. La régence fut confiée à Randolphe, puis au comte de Mar. Édouard Baliol, fils de celui qui, quarante ans auparavant, avait été élevé sur le trône d'Écosse par Édouard Ier, réclama des terres dont la guerre l'avait dépouillé; comme on refusa de faire droit à sa demande, il prit les armes. Ses succès inouïs et rapides, favorisés par les Anglais, lui rendirent un instant la couronne qu'avait portée son père; mais les Français, accourus pour soutenir les Écossais, le chassèrent, et le jeune David Bruce II fut rappelé de France, où il s'était réfugié (1341). Par reconnaissance, quelques années après, il prit les armes contre les Anglais pour faire diversion à la guerre qu'Édouard III faisait aux Français; malheureusement, à la bataille de Nevil's-Cross, il tomba aux mains du roi d'Angleterre qui ravagea l'Écosse. Ce ne fut qu'après onze ans de captivité que David Bruce recouvra la liberté au prix d'une énorme rançon. Il mourut sans enfants en 1370.

Les Écossais, par attachement à la mémoire de Robert Bruce, donnèrent la couronne à Robert II Stuart, son petit-fils du côté maternel. Les comtes de Douglas lui disputèrent le titre de roi; mais le mariage de la fille de

Robert II avec le fils de William Douglas, chef de cette puissante famille, rétablit la paix. Le règne de Robert Stuart n'offre rien de remarquable jusqu'en 1385, que les Français, pressés par les Anglais, envoyèrent une armée en Écosse pour recommencer la guerre, afin de les éloigner du continent. Les combats qui eurent lieu furent fatals aux deux partis. Robert mourut en 1390.

(1390.) En montant sur le trône, son fils John prit le nom de Robert, cher aux Écossais. Son règne fut désolé par les troubles qui éclatèrent dans les *Highlands* (hautes terres) et qui coûtèrent la vie à un grand nombre de seigneurs. Robert III, dominé par son frère le duc d'Albany, prince ambitieux, rusé et cruel, laissait tous ces petits souverains des montagnes se faire la guerre, sans chercher à rétablir la paix. Albany parvint à brouiller Robert et son fils le duc de Rothsay, et il obtint même du roi l'ordre d'arrêter le jeune prince qu'il avait calomnié (1402). Rothsay, enfermé dans une sombre forteresse, y mourut, dit-on, de faim. Le malheureux père, pour soustraire son second fils au duc d'Albany, l'envoya en France. Le vaisseau qu'il montait ayant été capturé par les Anglais, ils retinrent prisonnier le jeune prince Jacques. Robert en mourut de chagrin (1406).

Irlande.

Les Irlandais subissaient en frémissant le joug des Anglais, lorsque la nouvelle des succès de Robert Bruce en Écosse ranima leurs espérances. Ils implorèrent son secours contre leurs oppresseurs, et en reçurent une armée, commandée par son frère, Édouard Bruce. La famille des O'Nial, dont le chef prenait le titre de monarque héréditaire de l'Irlande, lui ayant cédé tous ses droits, Édouard, vainqueur des Anglais dans plusieurs combats, se fit cou-

ronner. Des revers troublèrent bientôt sa fortune : les Anglais, d'abord étonnés, reprirent le dessus, et des tribus entières d'Irlandais furent exterminées. Robert Bruce accourut; mais les secours qu'il amenait furent insuffisants. Le pape intervint; il réclama vainement contre les lois cruelles que les Anglais avaient imposées aux Irlandais : elles furent maintenues. La mort d'Édouard Bruce, tué dans un combat, anéantit son parti.

Cependant les indigènes profitèrent des guerres du continent, qui absorbaient l'attention et les troupes du roi d'Angleterre, pour reconquérir une partie de leur indépendance. Mais en 1342, le duc de Clarence, fils d'Édouard III et gouverneur d'Irlande, par le statut de Kilkenny appesantit sur ce malheureux pays le joug anglais. Tout Anglais, y était-il dit entre autres choses, qui épouserait une Irlandaise ou prendrait le moindre usage irlandais, encourrait les peines du crime de haute trahison.

L'Irlande, ainsi écrasée, ne pouvait pas même se plaindre, lorsque des querelles, survenues entre des seigneurs anglais résidant dans cette île, et quelques chefs de ce pays, attirèrent les armes de Richard II, successeur d'Édouard III (1494). Il venait de soumettre quatre petits souverains encore indépendants, lorsqu'il apprit la révolte qui avait éclaté en Angleterre; il se hâta donc de quitter l'Irlande pour retourner à Londres.

Allemagne.

(1308.) A la mort de l'empereur Albert Ier, les princes de l'empire, après de longues hésitations, élurent Henri VII de Luxembourg. A l'exemple de ses prédécesseurs, Henri s'efforça d'enrichir sa famille aux dépens des autres maisons de l'Allemagne.

A Ottocar II, roi de Bohême, avait succédé Wenceslas II, puis Wenceslas III qui ne laissa que des filles. Albert Ier, alors empereur, investit son fils Rodolphe de ce royaume. A la mort de Rodolphe, la nation proclama Henri de Carinthie, gendre de Wenceslas II; mais ses sujets, irrités de sa dureté, le détrônèrent et offrirent la couronne de Bohême à Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VI (1311). Ce prince l'accepta, et épousa la seconde fille de Wenceslas II.

L'anarchie désolait l'Italie depuis que les papes résidaient à Avignon : Henri VII, croyant le moment favorable pour y rétablir l'autorité impériale, se rendit à Milan, où il reçut la couronne lombarde; puis, ranimant sur son passage le parti gibelin, il alla à Rome se faire couronner empereur par un légat. Henri VII songeait à réunir toute l'Italie sous son sceptre, lorsqu'il fut surpris par la mort près de Sienne (1313).

Les électeurs partagèrent leurs voix entre Louis V de Bavière et Frédéric III d'Autriche, fils d'Albert Ier. Cette double élection alluma une guerre civile qui s'étendit à l'Italie et dura huit ans. Elle se termina par la bataille de Muhldorf (1322), dans laquelle Frédéric tomba au pouvoir de son adversaire. Trois ans après, Louis V lui rendit la liberté et le proclama son collègue dans l'empire. Frédéric mourut en 1330.

Avant la bataille de Muhldorf, le pape Jean XXII avait fait de vains efforts pour terminer la guerre; Louis de Bavière, instruit que le pontife penchait pour son rival, s'était hautement déclaré contre lui, et, fort de l'appui de quelques docteurs, il soutenait la primauté de l'empire sur le Saint-Siége.

Le pape, après avoir condamné cette doctrine, excommunia l'empereur. Celui-ci répondit par un manifeste injurieux, puis il franchit les Alpes, prit en passant

la couronne lombarde et se rendit à Rome, où un évêque excommunié le couronna. Louis prononça alors la déposition de Jean XXII et donna la tiare à l'antipape Nicolas V; mais à la nouvelle que le roi de Naples s'avançait à la tête d'une armée, il prit la fuite avec l'antipape. Nicolas V fit plus tard pénitence de son crime.

Un des principaux partisans de Louis V de Bavière était le fils d'Henri VII, Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Véritable roi chevalier, il avait laissé l'administration de son royaume à sa femme pour courir les aventures. *Sans le roi de Bohême*, disait un proverbe, *on ne peut rien faire;* aussi tout prince ou seigneur ayant une guerre à soutenir invoquait son aide. *Le roi de la paix*, comme on l'appelait, combattit en Allemagne pour l'empereur; en Italie, pour rendre la liberté à toutes les villes; en Lithuanie, pour convertir les païens. Plus tard, devenu aveugle, il alla se faire tuer à Crécy, en 1346.

Ayant pris en Europe le rôle de pacificateur, Jean de Bohême voulut réconcilier le pape et Louis V : l'influence de la France empêcha le résultat des négociations. La violence de l'empereur lui attira bientôt une nouvelle excommunication et lui fit perdre l'amitié du roi de Bohême. Dans la diète de Francfort, il rompit alors avec le pape, interdisant tout rapport entre l'Église d'Allemagne et le Saint-Siége. Ces excès le perdirent. Les électeurs le déposèrent et donnèrent la couronne à Charles de Moravie, fils de Jean, roi de Bohême (1346). L'année suivante, Louis V mourut subitement.

Charles IV, petit-fils de l'empereur Henri VII, n'était pas capable de relever l'autorité impériale de l'abaissement dans lequel l'avaient jetée les violences de Louis de Bavière. Pour couper dans leurs racines des éléments continuels de guerre, il confirma la cession du comtat Venaissin faite au pape Clément VI par Jeanne de Naples, et

vendit à Charles V tous les droits de la suzeraineté de l'empire sur le Dauphiné et la Provence ou royaume d'Arles : ces belles provinces devinrent dès lors la possession incontestée de la France.

En 1356, Charles IV, par une charte qui, du sceau dont elle était revêtue, fut appelée *Bulle d'or*, confirma l'indépendance et les priviléges des électeurs dont le nombre fut fixé à sept. C'étaient les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg, le comte palatin du Rhin, et le roi de Bohême. Les électeurs étaient comme autant de petits souverains. L'empereur, dont la bulle d'or restreignait les priviléges, se réservait cependant les droits de la suzeraineté féodale, celui de promulguer les lois, de faire la guerre et la paix; toutefois il ne pouvait lever des armées qu'avec le consentement des *diètes* où se réunissaient les envoyés des différents souverains de l'Allemagne. La bulle d'or a régi l'empire jusqu'en 1806.

Fidèle à sa parole, Charles IV tint toutes les promesses qu'il avait faites au pape lorsqu'il briguait la couronne. Il fit deux fois le voyage de Rome : la première, pour y être couronné empereur par les cardinaux, la seconde, pour soutenir le parti du pape Urbain V contre les Visconti de Milan et de Pavie. L'empereur fut moins heureux dans ses efforts pour pacifier l'Italie, que dans ses tentatives pour l'agrandissement des possessions de sa famille. Sous son règne, la Bohême, son royaume particulier, parvint à un haut degré de prospérité, et Prague, où il résidait, devint le siége d'une université et l'une des plus belles villes de l'Europe.

On rapporte à cette époque l'établissement des tribunaux secrets de la *Sainte-Vehme:* voici à quelle occasion : Charles IV, dans le but de restreindre les guerres privées qui faisaient de l'Allemagne un vaste champ de bataille,

avait proclamé une paix publique, e[illegible]vi par ses successeurs. Il se forma pour la soute[illegible], une association qui eut des tribunaux chargés de punir quiconque l'enfreindrait : ces tribunaux adoptèrent une procédure secrète. Cette étrange juridiction, à laquelle personne ne pouvait échapper, acquit une puissance presque illimitée, d'autant plus redoutable qu'elle était mystérieuse, et ouvrait ainsi une libre carrière à de déplorables abus. Le clergé, puis les princes réclamèrent contre la Sainte-Vehme, ce qui ne l'empêcha pas de durer jusqu'au XVIIIe siècle.

(1378.) Avant de mourir, Charles IV partagea ses États entre ses trois fils : il laissa à Wenceslas, l'aîné, déjà reconnu pour roi d'Allemagne, la Bohême et la Moravie ; au second, Sigismond, le Brandebourg; et au troisième, Jean, la Lusace.

Wenceslas avait dix-sept ans lorsqu'il succéda à son père ; il était avare, lâche et débauché. Les princes allemands profitèrent de son apathie, qui l'a fait surnommer le Fainéant, pour étendre leur pouvoir. Des guerres éclatèrent entre les villes impériales et les seigneurs, des ligues se formèrent, celles qui existaient prirent plus d'extension. Wenceslas, retiré en Bohême où il se faisait haïr et mépriser, crut arrêter les désordres en ordonnant une paix générale ; la guerre des ducs d'Autriche contre les Suisses, qui amena l'affranchissement définitif des cantons confédérés n'en continua pas moins (1389).

La préférence que Wenceslas témoignait aux Allemands, ses mœurs dépravées et ses atroces cruautés, provoquèrent une révolte dans laquelle il fut fait prisonnier. Il s'échappa et ressaisit le pouvoir ; mais l'abus qu'il en fit et l'abandon à Jean Galéas de ses droits de suzeraineté impériale sur le Milanais mirent le comble au mécontentement de toute l'Allemagne. Quatre électeurs, l'accusant d'une oisiveté *incurable*, le déposèrent comme *inutile*, et

le remplacèrent par Robert III, électeur palatin (1400).

L'indolence de Wenceslas empêcha la guerre civile. On racontait de ce prince mille traits horribles de férocité. Il fit jeter dans la Moldau Jean Népomucène, qui avait refusé de lui révéler le secret de la confession de la reine. C'est sous son règne, et encouragés par sa faiblesse, que les Hussites, partisans du sectaire Jean Huss, commencèrent à se multiplier en Bohême.

Suisse.

Au milieu de toutes les guerres, de tous les bouleversements du moyen âge, la Suisse, autrefois Helvétie, défrichée et civilisée par les moines qui étaient venus chercher la solitude de ses montagnes sauvages, subit diverses dominations.

Dans les partages qui suivirent les guerres des fils de Charlemagne, elle fut comprise dans le royaume de Bourgogne, puis dans celui d'Arles, et, comme telle, resta sous la suzeraineté de l'empire. Les cantons qui la composaient obéissaient à des seigneurs vassaux des empereurs; mais leur éloignement, la difficulté des communications, leur permirent d'acquérir quelquefois une certaine indépendance.

Vers la fin du XIII[e] siècle, parmi les familles puissantes qui dominaient en Suisse, on distinguait celle des comtes de Habsbourg. Rodolphe, l'un d'eux, avant d'être empereur résidait à Argovie, où il était aimé et respecté. Son fils Albert, devenu duc d'Autriche, excita au contraire le mécontentement de quelques cantons en voulant leur enlever certains priviléges. C'est ici que se placent les récits des auteurs suisses concernant la conspiration du Rutli, récits plus poétiques que vrais, mais admis dans la plupart des histoires, et que nous indiquerons rapidement.

Lorsque le fils de Rodolphe, Albert Ier, eut été élu empereur, il voulut forcer les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, de reconnaître la souveraineté de sa maison; mais ces cantons, qui jouissaient d'une heureuse liberté sous la protection de l'empire, refusèrent. Alors il leur envoya des magistrats impériaux chargés d'ordres sévères. Leurs vexations provoquèrent la résistance. A la suite de quelques actes arbitraires ordonnés par l'un d'eux, Gessler, bailli du canton d'Uri, trois Suisses, accompagnés chacun de dix amis, se rendirent secrètement au Rutli, où ils jurèrent de rester unis pour défendre leurs droits.

Gessler, pour éprouver la fidélité du peuple dont on lui rapportait les murmures, fit élever sur la place publique d'Altorf un chapeau au haut d'une pique, et ordonna à tous les passants de s'incliner devant ce symbole de l'autorité autrichienne. Un des conjurés de Rutli refusa : c'était Guillaume Tell; Gessler le condamna à être pendu, s'il n'abattait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Tell vise, le trait part, la pomme tombe aux cris de joie du peuple. Mais Gessler dit à Tell : *Pourquoi portes-tu une seconde flèche? — Si l'une avait manqué la pomme*, répond le fier paysan, *l'autre n'aurait pas manqué ton cœur*. Le tyran, effrayé, ordonna de le charger de fers et de le conduire sous ses yeux à Kussnacht pour le faire juger. Pendant qu'ils traversaient le lac un ouragan s'élève et, pour aider à sauver la barque, le prisonnier est délié; plus fort que la tempête, Tell dirige la barque vers les rochers qui bordent le lac, s'élance sur les pointes, et repousse la frêle embarcation dans les flots soulevés. Aussitôt il court où Gessler devait aborder, et là, dans un étroit passage, il lui perce le cœur d'une flèche (1308). Le lendemain, les députés des trois cantons, réunis à Brunnen, conclurent une alliance pour dix ans, et le peuple prit les armes pour soutenir son indépendance. Cette

insurrection mit fin au règne d'Albert, qui fut assassiné comme il marchait contre les Suisses.

L'empereur Henri VII, dans le but d'affaiblir la puissante famille d'Habsbourg, exempta les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden de toute juridiction seigneuriale. Après sa mort, lorsque Frédéric d'Autriche fut appelé au trône impérial par une partie des électeurs, son frère Léopold marcha contre les trois cantons, les attaqua près de Morgaten où il éprouva une défaite totale (1315). Les vainqueurs déclarèrent leur union perpétuelle. Le nom de Suisse commença alors à être donné au pays des confédérés, à cause du canton de Schwitz où la victoire avait été remportée. La confédération helvétique s'étendit par l'adjonction successive des principales villes libres de la Suisse.

Profitant de l'anarchie qui désolait l'Allemagne sous le règne de Wenceslas le Fainéant, Léopold d'Autriche envahit la Suisse avec une nombreuse armée et attaqua les confédérés à Sempach (canton d'Argovie). Les Suisses essayaient en vain d'enfoncer les bataillons serrés et hérissés de lances des Allemands, lorsqu'un chevalier d'Unterwald, Arnold Winckelreid, embrassant autant de piques ennemies qu'il pouvait en saisir dans ses bras, les ramena brusquement contre sa poitrine et tomba mort, tandis que ses compagnons se précipitaient par cette brèche, et jetaient le désordre dans la phalange ennemie. Léopold resta sur le champ de bataille (1336). Après une courte trêve, les Autrichiens tentèrent de réparer le terrible échec de Sempach; mais ils furent battus de nouveau à Nafels (1388). Ces deux victoires amenèrent un traité de paix entre les ducs d'Autriche et la confédération helvétique (1389) qui, vers la fin de ce siècle, comprenait, outre les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, ceux de Lucerne, de Zurich, de Glaris et de Berne.

Italie.

Les Guelfes et les Gibelins, nés de la lutte du Saint-Siége et de l'empire, lui survécurent. Ces noms ne désignèrent plus les mêmes idées, mais ils représentèrent les vieilles haines qui continuaient de diviser les villes italiennes. Nous avons dit, en finissant l'histoire de l'Italie du XIIIe siècle, que les républiques y firent place à des principautés. « Au moment où Boniface VIII fut élevé sur le Saint-Siége (1294), dit Gaillardin, Florence était le centre de la liberté guelfe, et le roi de Naples, le chef du parti. Pise était à la tête des Gibelins de la Toscane; un gibelin, l'archevêque Visconti, gouvernait Milan ; deux autres gibelins, Cane et Alboin della Scala, régnaient sur Vérone; et le marquis de Montferrat était toujours l'ami des empereurs. Deux villes seulement restaient en dehors de la querelle générale : c'étaient Gênes et Pise. »

L'histoire de cette époque n'est plus que le récit de l'élévation ou de la chute d'une faction ou d'un chef populaire; ce ne sont que des faits partiels, des vicissitudes de famille, des rivalités égoïstes. Chaque ville de l'Italie a un maître ne songeant qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins, qu'à fortifier son autorité aux dépens de la liberté. Il faut renoncer à suivre tous les faits et gestes de cette multitude de petits souverains, et nous borner à parler des villes principales.

Toscane.

Florence, protégée par le roi de Naples Robert Ier, auquel les Florentins avaient donné la seigneurie de leur ville, était devenue la cité la plus puissante de la Toscane, lorsqu'une querelle particulière y ralluma la discorde. La famille guelfe des Cancellieri s'était divisée en deux

branches ennemies; et comme le chef de cette famille avait eu deux femmes dont l'une s'appelait Blanche, les partisans d'une des branches prirent le nom de *Blancs*; par opposition les autres furent appelés *Noirs*. La rivalité amena la haine; on prit les armes, et la cruauté appela de chaque côté la vengeance. Les Guelfes soutinrent les *noirs*, les Gibelins prirent le parti des *blancs*. Cette querelle gagna toutes les villes de la Toscane. Les plus forts chassaient les plus faibles qui, à leur tour, dès qu'ils avaient la puissance, exilaient leurs ennemis. Charles de Valois, frère de Philippe IV le Bel, appelé par les *blancs*, soutint les *noirs* (1302) et exila six cents *blancs*, parmi lesquels se trouvaient Dante et le père de Pétrarque. Au lieu de la paix qu'on avait espérée, la guerre devint plus violente.

En 1308, Corso, le chef des *noirs*, accusé par les *blancs* d'aspirer à la tyrannie, fut condamné à mort à Florence. Le désordre y était au comble: en quelques années on changea quatre fois la forme du gouvernement. Les Florentins appelèrent alors Gautier de Brienne, duc d'Athènes, descendant des rois de Jérusalem. Gautier s'empara de tout le pouvoir et se fit détester; le peuple, fatigué de ses exactions, le chassa du territoire de la république (1343). La guerre civile recommença. Après la guerre, la peste vint décimer la population de Florence, comme elle avait décimé celle de tous les pays qu'elle avait parcourus. Un autre fléau lui succéda: ce fut le passage de ces terribles bandes armées qui, sous le nom de grandes compagnies, furent pendant ce siècle la terreur de l'Europe. On n'essaya pas de les repousser par la force; on acheta leur retraite à prix d'or. Florence jouit alors de quelque repos, tandis que Pise et Sienne ne cessaient d'être déchirées par des factions que dirigeaient les familles influentes. L'empereur Charles IV visita la Toscane où il fut assez bien accueilli; mais à peine s'était-il éloigné, que des troubles éclatèrent par la

rivalité des nobles et du peuple. La jalousie divisa ensuite les Florentins et les Pisans, et ils en vinrent aux mains. La démocratie triompha : partout les nobles furent exclus des emplois (1345).

Au milieu de ces discordes civiles et des guerres que se faisaient les villes du nord de l'Italie, Florence s'était brouillée avec le pape et avait été excommuniée. Les Florentins eurent recours à Catherine de Sienne, qui vivait alors en grande réputation de sainteté; elle alla trouver Urbain VI, l'apaisa et leur obtint l'absolution. Plusieurs fois la sainte fut appelée pour calmer les séditions, réconcilier les villes les unes avec les autres et arrêter l'effusion du sang; mais l'humeur turbulente des Italiens empêchait la paix d'être durable. Chaque jour on découvrait de nouveaux complots tramés contre l'autorité publique; les coupables étaient punis, ce qui ne faisait qu'accroître les haines.

En 1368, Charles IV revint visiter la Toscane. Les Florentins lui fermèrent leurs portes; on se battit, et l'empereur fut obligé de s'éloigner. A la faveur de ces guerres continuelles, quelques familles acquirent une grande influence; celle des Médicis commençait à se faire remarquer.

Milan.

Dans les luttes entre les nobles et les bourgeois, les Milanais s'étaient habitués à la domination d'un seul, le chef du parti vainqueur; cependant vers la fin du XIII[e] siècle, les Visconti étaient en possession de la dignité de podestat. En 1312, l'archevêque Matthieu Visconti reçut du peuple le titre de capitaine, et de l'empereur Henri VII celui de vicaire impérial.

Henri VII était venu prendre à Milan la couronne

d'Italie. Mais la bonne intelligence ne dura pas entre l'empereur et les Milanais; un complot se forma pour chasser les Allemands, on se battit, et Henri VII, quoique soutenu par Gênes et Pise, fut contraint de s'éloigner: la puissance des empereurs allemands était anéantie en Italie.

Une autre famille, celle des Toriani, disputait l'autorité aux Visconti; ceux-ci l'emportèrent, et rendirent la seigneurie de Milan héréditaire dans leur famille (1339). L'un d'eux, Luchino Visconti, fut le protecteur des arts et des lettres; il mérita d'être chanté par le célèbre poëte Pétrarque.

Quoique Luchino eût rendu Milan florissante et maîtresse de la plupart des villes lombardes, son autorité parut bientôt oppressive aux Milanais avides de liberté. Des ligues, encouragées et commandées par les chefs d'autres maisons rivales et jalouses, se formèrent contre les Visconti. Les choses en étaient là lorsque l'empereur d'Allemagne Charles IV vint en Italie; il chercha vainement à se faire médiateur pour la paix, il n'obtint qu'un armistice. Ce prince, ayant reçu la couronne lombarde, se rendit à Rome. A son retour, il ne put entrer à Milan, et, ne se sentant pas assez fort pour vaincre, il se hâta de regagner l'Allemagne.

Après son départ les ligues se montrèrent plus animées que jamais; la plus grande confusion régnait à Milan. C'en était fait des Visconti si la désunion ne s'était pas mise parmi les ligueurs. A ce moment l'autorité était entre les mains de Galéas et de Bernabo Visconti, qui en usaient si tyranniquement, qu'ils furent excommuniés (1362). Les deux princes, ayant triomphé des ligues, se vengèrent de leurs ennemis avec cruauté.

A la mort de Galéas (1378), son fils Jean Galéas lui succéda. Bernabo, oncle de Jean, cherchait à le perdre; mais, trompé par son neveu, il fut fait prisonnier, et Galéas

régna seul. Sa grande puissance arma contre lui les villes de Bologne, de Ferrare et de Padoue.

A cette époque les villes d'Italie se faisaient la guerre au moyen des *condottieri*, soldats mercenaires commandés par les Carmagnole, les Hawkwood, les Sforce, autant redoutés pendant la paix que pendant la guerre. Souvent ces chefs de bandes étaient de maison noble, et pourtant ils ne rougissaient pas de se mettre à la solde de quiconque les stipendiait. La guerre finie, ils ravageaient le pays, rançonnaient les villes, faisant payer également leurs services ou leur retraite. Jean, roi de Bohême, vint lui-même prendre part aux guerres de l'Italie. Plusieurs villes se donnèrent à lui; mais il les perdit toutes pendant son absence.

Galéas, presque toujours vainqueur, traita avec l'empereur Wenceslas, qui érigea en duché Milan avec son territoire, et fit de Pavie un comté pour le fils aîné du duc: presque toutes les villes de la ligue lombarde furent comprises dans cette donation. Voulant encore agrandir ses possessions, Galéas attaqua les Gonzague, seigneurs de Mantoue, et les Florentins; mais il fut battu.

En 1399, il fut déclaré seigneur de Pise. Il laissa à Gérard, qui lui vendait cette seigneurie, le château de Piombino et l'île d'Elbe: telle fut l'origine de la principauté de Piombino. Galéas acquit également la seigneurie de Pérouse.

Cependant l'empereur Robert, qui avait promis aux électeurs allemands de reconquérir le duché de Milan abandonné par Wenceslas, passa en Italie; le poison et les armes de Galéas lui firent bientôt reprendre le chemin de l'Allemagne.

Le duc de Milan continua ses usurpations. Bologne se soumit malgré les Florentins. Galéas mourut en 1402, laissant deux fils en bas âge, et une veuve cruelle chargée de la régence.

Savoie.

Au milieu des agitations continuelles de l'Italie, chaque petit État tendait à se développer, à acquérir de l'indépendance et comme une existence personnelle.

C'est ainsi que nous voyons la Savoie prendre rang en Europe. Ses seigneurs, simples *comtes de Maurienne* au commencement du XIe siècle, obtinrent d'abord le titre de vice-rois d'Arles, puis la cession du Chablais, de la vallée d'Aoste et d'une partie de la Savoie; par des alliances ils acquirent le marquisat de Suse. Vers le milieu du XIIIe siècle, l'empereur Frédéric II, suzerain des comtes de Maurienne, donna le titre de *duc de Chablais* à Amédée IV ; plus tard il le nomma vicaire-général du saint-empire, ce qui donna à ce prince le droit de prendre part à toutes les négociations entre le Saint-Siége et l'empereur. Son fils Boniface fut fait prisonnier par ses sujets révoltés et mourut de chagrin (1263).

Comme il ne laissait pas d'héritier, son oncle Pierre prit le titre de comte de Savoie. Il reconquit Turin enlevée par Charles d'Anjou, fortifia le pays, prit des troupes à sa solde, et régla les finances et la justice. Son frère Philippe, archevêque de Lyon, lui succèda en 1268; à sa mort, arrivée en 1285, il fut remplacé par son neveu Amédée V. Ce prince, l'une des gloires de la maison de Savoie, guerroya sur tous champs de bataille; il contribua puissamment à la conquête de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui s'y établirent (1310) et prirent le nom de chevaliers de Rhodes. Amédée V mourut au moment où il méditait une croisade contre les infidèles (1323). Son fils Édouard, prince pacifique, fut obligé cependant d'être presque toujours les armes à la main pour les intérêts de son duché. Il régna six ans, et son frère Aymon lui succéda.

Aymon fit la guerre au dauphin Hugues; ensuite il conduisit ses troupes au roi de France Philippe de Valois, et le soutint contre Édouard III d'Angleterre.

Amédée VI n'avait que dix ans à la mort de son père Aymon (1343).

Aucun événement remarquable ne signala sa minorité. Quand il fut en âge de régner, il eut de longs démêlés avec les Dauphins, démêlés qui continuèrent après la cession de cette riche province à la France.

Amédée VI prêta le secours de son bras au roi Jean le Bon contre le roi d'Angleterre. On le voit partout où il y a une guerre à soutenir : il prend le parti du marquis de Montferrat contre les Visconti de Milan, vole au secours de Jean Paléologue vivement pressé par les Turcs, revient défendre l'héritage des enfants de Jean de Montferrat, envoie des troupes au pape, et, en 1373, secourt les Pisans qui l'avaient appelé. Amédée VI, surnommé le Comte vert, de la couleur de son armure, mourut en 1383, laissant à son fils Amédée VII la Savoie agrandie du Piémont.

Amédée VII resta l'allié fidèle du roi de France Charles V. Barcelonnette, Nice et Vintimille se donnèrent volontairement à lui. Une chute de cheval mit fin à sa vie, alors que tout semblait lui sourire (1391). Son fils Amédée VIII n'ayant que huit ans, son aïeule Bonne de Bourbon fut nommée régente.

Venise.

L'histoire de Venise, pendant le XIVe siècle, est, comme celle de Florence et de Milan, un long récit de guerres civiles et de guerres extérieures.

Vers 1309, les Vénitiens s'étant emparés de Ferrare sur laquelle les papes avaient des droits, furent excommuniés par Clément V. Ils restèrent sous le poids de cet ana-

thème jusqu'en 1312. Pendant ces quatre années, plusieurs révoltes éclatèrent en faveur de la démocratie et furent sévèrement réprimées. C'est alors que fut institué le *conseil des dix*, pour soutenir le doge et l'aristocratie.

Sous le doge Francesco Dandolo, la jalousie arma Venise contre Vérone où les Della Scala étaient tout-puissants; ils furent vaincus après une lutte de quatre ans, et tout le territoire de Vérone passa sous la domination de Venise. Quelques années après se réveilla, plus ardente que jamais, la rivalité de Venise et de Gênes, qui voulaient toutes deux dominer dans les mers d'Orient. Gênes succomba à la fin.

En 1354, la puissance de la noblesse était devenue tellement oppressive, que le doge Marino Faliéro conspira avec le peuple. Au moment où le complot allait éclater, il fut découvert; le doge, dénoncé au conseil des Dix, fut condamné à mort, et exécuté sur le grand escalier du palais ducal. Cette terrible justice affermit l'autorité de l'aristocratie.

Venise eut à soutenir contre la Hongrie une guerre qui tourna au désavantage de la république : elle perdit plusieurs villes et fut obligée de renoncer à la Dalmatie. Les Vénitiens s'en vengèrent sur Padoue, alliée de la Hongrie, et sur les Génois, avec lesquels ils recommencèrent les hostilités partout où leurs flottes se rencontrèrent (1378). Ceux-ci pénétrèrent dans les lagunes de Venise sur de légers vaisseaux, et s'emparèrent de la ville de Chiozza située à l'intérieur. Les Vénitiens, se croyant perdus, demandèrent la paix : on la leur refusa. Le désespoir leur rendit le courage. L'amiral Pisani cerna les Génois, qui, ne pouvant plus avancer, se rendirent honteusement. Venise, échappée à ce danger, ne tarda pas à recouvrer la Dalmatie, que les Hongrois lui avaient enlevée.

Gênes, Pise et Sienne.

L'histoire des autres villes du nord de l'Italie offre le spectacle des mêmes luttes, des mêmes querelles, jusqu'à ce que le plus fort l'emporte sur le plus faible. Tour à tour dominées et indépendantes, la plupart des cités italiennes finirent par subir le joug de Florence, de Milan ou de Venise.

Gênes et Pise, dotées de constitutions communales à la même époque que les autres grandes villes lombardes, devinrent riches et puissantes par leur commerce; presque toujours les alliées fidèles des empereurs, elles se mêlèrent à toutes les guerres des Guelfes et des Gibelins. Après la chute de la maison impériale de Hohenstauffen, Gênes et Pise s'érigèrent en républiques indépendantes. Dès lors la rivalité les arma l'une contre l'autre; et nous avons vu que la décadence de Pise commenca vers le milieu du XIII[e] siècle : un siècle plus tard Pise tomba sous la domination de Milan.

Quant à Gênes, elle s'épuisa dans ses guerres avec Venise qu'elle rencontrait dans toutes les mers. Après avoir confié le soin du gouvernement à un doge, sans pouvoir calmer les factions qui la déchiraient à l'intérieur, elle subit aussi, mais plus tard, le joug de Milan.

Sienne, où les nobles et le peuple s'étaient fait une longue guerre, se donna à l'empereur, espérant trouver un peu de tranquillité sous sa protection.

Royaume de Naples.

Charles II le Boiteux, fils de Charles I[er] d'Anjou, étant mort en 1309, son fils Robert monta sur le trône de Naples. Un autre fils de Charles II, nommé Charles-Mar-

tel, avait laissé un fils, Carobert, qui avait été appelé par les Hongrois; ce prince, non content de la couronne de Hongrie, réclamait celle de Naples. Pour prévenir les suites funestes d'une querelle de succession, Robert maria sa petite-fille Jeanne, qui devait être son héritière, à André, l'un des fils de Carobert.

Robert a été surnommé le Bon et le Sage, et son gouvernement a été chanté par Pétrarque. Il mourut en 1343. Jeanne avait alors seize ans; elle détestait son mari, qui était à peu près du même âge, et bientôt la cour se divisa en deux partis, celui du roi et celui de la reine. André en fut la victime; il périt à Aversa, étranglé par des conjurés. Mille bruits sinistres circulèrent sur Jeanne, dont la conduite légère éveillait les soupçons. Le roi de Hongrie Louis, frère aîné d'André, réclama son héritage, Jeanne ayant, disait-il, perdu la couronne par son crime. Le pape Clément VI ordonna une enquête; tous les coupables furent livrés au supplice, mais un voile impénétrable enveloppa la part qu'y avait prise Jeanne. Elle n'en épousa pas moins son cousin, Louis de Tarente, autre petit-fils de Charles II le Boiteux; elle écrivit en même temps à son beau-frère, Louis de Hongrie, pour protester de son innocence. Ce prince lui répondit en la menaçant de sa vengeance. Dès qu'il parut, Jeanne prit la fuite, laissant le roi de Hongrie s'emparer, sans coup férir, de tout le royaume de Naples. Revenue du premier effroi, Jeanne leva une armée et reprit le dessus, au moment où Louis venait d'être obligé de retourner dans ses États. Les Napolitains abandonnèrent ce prince, que l'ambition avait conduit plutôt que l'amour de la justice, et ils rappelèrent Jeanne. Veuve une seconde fois par la mort de Louis de Tarente (1372), elle épousa Jacques d'Aragon, roi titulaire de Majorque, mais elle ne lui laissa aucune autorité.

La guerre n'avait presque pas cessé entre Naples et la

Sicile; Jeanne la termina en reconnaissant Frédéric d'Aragon comme vassal de la couronne de Naples (1372).

Jacques d'Aragon étant mort, Jeanne, qui n'avait pas d'enfants, adopta Charles de Duras ou Durazzo, arrière-petit-fils de Charles II, puis elle épousa en quatrièmes noces Othon de Brunswick. Charles de Duras, seul héritier du royaume de Naples, se plaignit de ce mariage qui pouvait remettre en question la succession au trône, et le pape Urbain VI le soutint.

Jeanne, pour se venger, contribua à l'élection de Clément VII, qui commença le grand schisme, et elle reconnut pour son héritier Louis d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, à qui elle transmit ainsi ses droits sur la Provence, sur Naples et la suzeraineté sur la Sicile. Ce fut le signal de la guerre. Charles de Duras triompha; le pape le couronna roi de Naples sous le nom de Charles III. Jeanne, faite prisonnière par le peuple qu'elle avait mécontenté en appelant un prince français, fut, dit-on, étranglée dans sa prison. Triste fin pour une reine qui, après une jeunesse condamnable, avait montré de l'habileté dans le gouvernement, un caractère généreux, de la franchise et de la bonté (1382). La famille de Duras se trouva ainsi aux prises avec la seconde maison d'Anjou.

Louis d'Anjou vint en Italie avec une nombreuse armée, pour faire valoir les droits que son adoption lui donnait à la couronne de Naples; mais le climat triompha de ses soldats, qui périrent presque sans combattre sous ce ciel brûlant. Lui-même mourut misérablement en 1284.

Charles III se brouilla avec le pape Urbain VI, auquel il refusait tout ce qu'il avait promis lors de son couronnement; il en vint contre lui aux hostilités déclarées et s'attira les foudres de l'Église. Sur ces entrefaites, il fut appelé en Hongrie par une faction mécontente du gouvernement de

Marie, fille de Louis Ier ; accueilli par cette princesse et sa mère Élisabeth, Charles fut assassiné dans une fête.

Son fils Ladislas, âgé de douze ans, fut proclamé roi ; mais, comme son père était mort excommunié, Urbain VI, usant de ses droits de suzerain, couronna Louis, fils du duc d'Anjou. Au milieu de ce conflit, la plupart refusèrent l'obéissance aux deux prétendants, et le royaume tomba dans l'anarchie. Boniface IX, successeur d'Urbain, aida au rétablissement de la paix en reconnaissant Ladislas, qui chassa Louis d'Anjou de toutes les villes dont il s'était emparé (1399).

Sicile.

(1296.) D'après le traité d'Agnani (1295), conclu entre Naples et la Sicile, cette île devait revenir au roi de Naples si Jayme II devenait roi d'Aragon ; mais les Siciliens refusèrent, et proclamèrent rois de Sicile Frédéric, frère de Jayme, et ses descendants. Jayme d'Aragon déclara la guerre à son frère Frédéric, pour faire exécuter le traité d'Agnani : une épidémie fit suspendre les hostilités. Robert, roi de Naples, tenta une nouvelle expédition qui ne réussit pas mieux. Aux malheurs de la guerre étrangère se joignirent les discordes civiles, excitées par la noblesse, dont l'arrogance s'était extrêmement accrue depuis les Vêpres siciliennes. Chaque maison noble était le centre d'un parti ayant ses chefs, sa bannière, ses partisans.

Ces luttes continuèrent sous Pierre III, fils et successeur de Frédéric II, et sous Louis Ier et Frédéric III, fils de Pierre. En 1372, Jeanne Ire de Naples traita avec Frédéric III, qui se reconnut son vassal et s'engagea à lui payer un tribut.

A ce prince succéda sa fille Marie (1378) ; elle épousa Martin le Jeune d'Aragon, qui régna seul après la mort de Marie, arrivée en 1402. Il fut remplacé par son père

Martin le Vieux déjà roi d'Aragon, en qui s'éteignit la maison de Barcelone (1410).

Espagne. — Castille.

(1395). Pendant la minorité de Ferdinand IV, fils de Sanche IV le Brave, le royaume de Castille fut préservé d'une ruine complète par la reine-mère Marie de Molina, qui le gouverna avec énergie et prudence au nom de son fils, dont elle défendit les droits contre les rois de Portugal, d'Aragon et de Grenade. Ferdinand, devenu majeur, entreprit contre les Musulmans une guerre pendant laquelle il mourut (1312). Son fils Alphonse XI n'avait que deux ans; mais les ambitions et les rivalités qui s'étaient ranimées, furent comprimées par la fermeté de son aïeule Marie de Molina, et la tranquillité du royaume ne fut pas troublée.

Alphonse XI prit les rênes du gouvernement à l'âge de quinze ans : la plus grande partie de son règne se passa à guerroyer contre les princes musulmans de Maroc et de Grenade. Il les battit à Salado, leur enleva la ville d'Algésiras, et mourut de la peste devant Gibraltar qu'il venait d'assiéger (1350).

Son fils Pierre ou Pedro devint roi de Castille; le surnom de *Cruel* qui lui a été donné résume sa vie. Il signala son avénement au trône par la mort d'Éléonore de Gusman, seconde femme de son père Alphonse XI. Henri de Transtamare, l'un des fils d'Éléonore, s'enfuit en Aragon où il réunit les bannis et les mécontents, dont la conduite de Pierre accroissait chaque jour le nombre. Ayant découvert un complot formé contre lui, Pierre se montra féroce dans le châtiment; il voulait faire périr un enfant de trois ans, le fils du seigneur Nugnez de Lara, chef des conjurés, parce que son père était mort avant le

supplice qui lui était réservé; l'enfant ayant été dérobé au poignard des assassins, la vengeance du roi de Castille tomba sur un ami de Nugnez.

Pierre épousa Blanche de Bourbon; quelques jours après il la répudia pour Marie de Padilla. Blanche languit sept ans dans une sévère réclusion, puis elle fut empoisonnée. Une nouvelle favorite, Jeanne de Castro, remplaça un moment Marie de Padilla; comme elle ne parvint pas à captiver le cœur du roi de Castille, Marie de Padilla fut rappelée. Pierre ne respectait ni ses parents ni les grands du royaume, et ceux sur lesquels il pouvait mettre la main étaient massacrés. Ses violences excitèrent des soulèvements qui devinrent un prétexte à de nouvelles cruautés. Le pape excommunia Pierre; mais celui-ci n'en tint aucun compte. Le meurtre était devenu la passion du cruel Castillan. Abu-Saïd, usurpateur du trône de Grenade, repoussé par le souverain légitime Mohammed V, vint implorer le secours de Pierre qui lui promit son appui. Au milieu d'un festin, le prince maure fut chargé de fer, trente-sept de ses serviteurs furent massacrés sous ses yeux, et lui-même reçut le coup mortel de la main du roi.

Henri de Transtamare, auquel parvenaient tous les jours les plaintes des Castillans, ayant obtenu de la France des secours conduits par Duguesclin, battit Pierre le Cruel, malgré son alliance avec Charles le Mauvais de Navarre, et le força d'aller demander un asile au Prince Noir qui commandait la Guyenne. Pendant que le roi détrôné sollicitait l'appui des Anglais, Henri de Transtamare entra à Burgos et s'y fit couronner. Tout à coup Pierre reparaît à la tête de cent mille hommes. Les deux rivaux en vinrent aux mains à Navarette près de Ségovie; cette fois Pierre et les Anglais l'emportèrent, et Duguesclin fut fait prisonnier.

La cruauté du roi de Castille souleva de nouveau ses

sujets, en même temps que son avarice lui faisait perdre ses alliés. Cependant Henri de Transtamare avait réuni une armée, et Duguesclin était libre. La bataille de Montiel (1369) fit tomber Pierre aux mains de Duguesclin qui le livra à Henri. Aussitôt s'engagea dans la tente de Duguesclin une lutte furieuse entre les deux frères, et Pierre expia de son sang tout celui qu'il avait versé.

Henri II de Transtamare se vit disputer la couronne par tous les princes de l'Espagne, qui prétendaient y avoir des droits, entre autres Ferdinand de Portugal avec lequel il eut une longue guerre : cette guerre épuisa son rival et agrandit la Castille de la Biscaye. Les peuples, heureux sous le gouvernement d'Henri II, le surnommèrent le Magnifique. Il mourut en 1379. Son fils Jean Ier eut de longs démêlés avec le duc de Lancastre, beau-frère de Pierre le Cruel; mais il le força de renoncer à ses prétentions au trône. Henri III, fils de Jean Ier, qui épousa Catherine de Lancastre et reçut des Cortès le titre de prince des Asturies, n'avait que onze ans à la mort de son père. Les grands troublèrent sa minorité et, profitèrent de sa faiblesse pour s'enrichir à ses dépens.

Tout à coup le jeune roi déclare qu'il veut régner seul et signale sa prise de possession du pouvoir par un acte audacieux. Un jour, comme il revenait de la chasse, il ne trouve pas à diner, et son majordome lui déclare qu'il n'y a plus d'argent en caisse. Il donne son manteau pour avoir de la chair de bélier, puis il se rend dans le palais où les grands rivalisaient de magnificence; là il les écoute faire étalage de leurs richesses. Le lendemain Henri les fait appeler, et paraît au milieu d'eux l'épée au poing : *Vous êtes,* leur dit-il, *autant de rois pour le malheur du pays et à ma honte; mais de ce moment vous avez cessé de régner.* Et il appelle les bourreaux, qui entrent fortement escortés.

Les grands, épouvantés, tombent à genoux et prodiguent les promesses. Henri leur pardonne, convoque les cortès, fait révoquer les donations de ses tuteurs, et rétablit l'ordre dans l'administration et les finances. Craint et respecté au dedans, Henri l'était aussi au dehors : les Grenadins lui rendirent hommage, et Tamerlan rechercha son alliance. La mort l'arrêta au milieu de ses projets contre les infidèles (1406).

Aragon.

Jayme II, qui avait renoncé à la Sicile pour succéder en Aragon à son frère Alphonse III, conquit la Sardaigne sur les Pisans (1), et réunit à la couronne Valence, la Catalogne et Majorque. En acquérant le nom de Juste, il sut unir la prospérité intérieure à l'éclat dont il entoura son règne.

Son successeur, Alphonse IV, maintint la paix par son équité. Après lui, Pierre IV persécuta sa belle-mère, sœur d'Alphonse XI de Castille, qui prit les armes pour la défendre : la médiation du pape rétablit la paix. Pierre mourut en 1343. Juan ou Jean Iᵉʳ, son fils, établit à Barcelone une académie poétique. Martin, frère de Jean Iᵉʳ, lui succéda. Son fils, aussi appelé Martin, avait épousé Marie, reine de Sicile, et il légua ce trône à son père. Comme ils moururent tous deux sans postérité, Ferdinand le Juste, infant de Castille, petit-fils par sa mère de Pierre IV, fut appelé par les Aragonais (1410).

Navarre.

La Navarre demeura dans la maison de France depuis le mariage de Jeanne avec Philippe le Bel, jusqu'à la

(1) Il en fit hommage au Saint-Siége.

mort de Charles IV le Bel, en 1328. Jeanne, fille de Louis X le Hutin, et son mari Philippe d'Evreux, gardèrent la Navarre, qui n'avait pas adopté la loi salique. Philippe combattit vaillamment les Anglais en France, et mérita d'être surnommé *le Bon;* mais, en son fils Charles II, dit le Mauvais, la perversité se trouva unie aux dons de l'esprit et aux agréments du corps. Après avoir opprimé ses sujets et porté le trouble en France, ce prince, affaibli par ses excès, s'étant fait envelopper dans un drap imbibé d'eau-de-vie pour ranimer ses forces, le feu y prit par accident, et termina ses jours dans d'atroces souffrances (1386). Son fils, Charles III le Noble, rendit la Navarre heureuse pendant un règne de quarante ans. Il mourut en 1425.

Portugal.

Alphonse, fils de Denis, monta sur le trône à la mort de son père (1325), sous le nom d'Alphonse IV. Ses exploits contre les Maures lui ont mérité le surnom de Hardi. Son fils Pierre, veuf d'un premier mariage, épousa secrètement sa cousine Inès de Castro; et lorsque son père le pressa de questions à ce sujet, Pierre n'osa l'avouer. Trompé par les calomnies des courtisans, Alphonse ordonna de faire mourir Inès; et trois envoyés du roi la tuèrent à coups de poignard dans le couvent de Sainte-Claire, où elle s'était réfugiée (1355). Pierre, outré de douleur, se révolta contre son père, comme Alphonse s'était révolté; il triompha et promit de pardonner aux meurtriers; mais, devenu roi en 1357, il les fit périr dans d'horribles supplices et réhabilita la mémoire d'Inès. Cet acte lui a fait donner par quelques-uns le surnom de Cruel : il mérita plutôt et reçut en effet celui de Justicier. Pierre se fit aimer de son peuple et redouter des grands par sa sévérité.

Son fils Ferdinand Iᵉʳ voulut faire valoir, à la couronne de Castille, les droits qu'il tenait de sa mère Constance, princesse castillane; Henri de Transtamare le repoussa avec des forces supérieures et brûla plusieurs quartiers de Lisbonne, ainsi que la flotte du Tage (1373). La paix fut signée à Santarem par l'intervention du pape.

A la mort de Ferdinand, le trône devait appartenir à sa fille Béatrix, mariée à Jean Iᵉʳ de Castille; mais les frères de Ferdinand, les fils de la malheureuse Inès, essayèrent de s'en emparer (1383). Se confiant dans la haine qu'avait excitée la régente Éléonore Tellez, veuve de Ferdinand, l'un d'eux, Jean, grand maître de l'ordre d'Avis, soulève le peuple de Lisbonne, s'empare de la régente et se fait nommer protecteur. Jean Iᵉʳ de Castille arriva bientôt à la tête d'une armée; Éléonore effrayée lui céda la régence; puis, ayant été accusée d'avoir voulu le faire assassiner, elle fut enfermée dans un couvent.

Le grand maître rassembla des troupes, marcha contre le roi de Castille et le battit. Les Cortès, réunis à Coïmbre, proclamèrent roi le vainqueur sous le nom de Jean d'Avis Iᵉʳ. Ayant obtenu dispense de ses vœux de grand maître, il se maria et eut cinq fils. La Castille ne renonça pas facilement à ses droits sur le Portugal : il fallut acheter la paix par plusieurs années de guerre.

Musulmans d'Espagne.—Royaume de Grenade.

Le royaume de Grenade était le seul qui survécut des anciens États maures. Après Mohammed II qui avait appelé d'Afrique les Mérinides, le trône fut occupé par Mohammed III. Il eut de la peine à maintenir les Grenadins dans le devoir, et devint tributaire de Ferdinand IV de Castille.

Fatigué des révoltes continuelles de ses sujets, Mohammed abdiqua en faveur de son frère Nasar, qui ne tarda

pas à être déposé. Ismaël de Malaga monta alors sur le trône de Grenade. Il travaillait à ramener les Maures à leurs anciennes vertus, lorsqu'il fut assassiné.

Le rôle des Musulmans d'Espagne était bien changé; réduits à quelques provinces, vassaux en quelque sorte des chrétiens, leurs efforts pour se relever n'amenaient que de nouvelles défaites. En 1335, Mohammed IV, fils d'Ismaël, fit alliance avec les Mérinides d'Afrique contre les chrétiens; mais il fut assassiné par ses alliés Youssouf, son frère et son successeur, accepta cependant leur secours, ce qui ne l'empêcha pas d'essuyer une sanglante défaite près d'Arcos. Le roi de Maroc y perdit son fils. Pour le venger, il reparut bientôt conduisant deux cent mille Africains. Les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal réunirent leurs forces; la célèbre journée de Salado laissa aux chrétiens, avec le champ de bataille, un riche butin et un nombre immense de prisonniers (1340). Quatre ans après, Alphonse XI de Castille s'empara d'Algésiras.

(1353.) Mohammed V qui avait succédé à son père Youssouf, fut détrôné par son frère Ismaël; celui-ci fut renversé à son tour par son gendre Abu-Saïd. Abu-Saïd, chassé par Mohammed V, que le roi de Maroc avait ramené, alla chercher un refuge à la cour de Pierre le Cruel de Castille, qui le fit assassiner après lui avoir promis sa protection. Mohammed V donna quelques années de paix et de bonheur à ses sujets; les règnes d'Youssouf II, de Mohammed VI et de Youssouf III furent au contraire très-agités.

(1425.) Les princes maures commençaient à comprendre qu'ils ne vivaient en Espagne que par grâce.

Pologne.

(1300.) Wenceslas, que les Bohémiens avaient imposé aux Polonais, fut renversé par Wladislas IV le Bref pré-

céd ɔmment élu. Pendant son long règne, Wladislas fut continuellement occupé contre les Lithuaniens, contre la Bohême et contre les chevaliers Teutoniques, qui, après avoir conquis la Prusse, menaçaient la Pologne.

Il était parvenu à rétablir l'unité politique du pays, déchiré par les guerres civiles, lorsqu'il mourut avec la réputation d'un grand roi (1333). Son fils Casimir III le Grand, prince guerrier et organisateur, apaisa les troubles au dedans et, au dehors, rétablit la paix avec la Bohême et l'ordre Teutonique. Il soutint de longues guerres contre les Lithuaniens, auxquels il enleva quelques provinces, puis avec les Russes, qui perdirent la Russie rouge. Ses conquêtes lui firent décerner le surnom de Grand; il le mérite peut-être plus encore par la législation écrite qu'il donna aux Polonais (1347). Casimir III favorisa l'industrie et l'agriculture; et la protection qu'il accorda aux cultivateurs le fit appeler par les nobles le Roi des paysans. Il ne voulut pas que les arts et métiers se formassent en *maîtrises* ou corporations, ni que la noblesse pût les exercer. Sous son règne, une foule de Juifs s'établirent en Pologne, où ils accaparèrent le commerce au détriment des classes moyennes. Avec ce prince s'éteignit l'ancienne dynastie de Piast, qui régnait sur la Pologne depuis 840. On lui doit la fondation de l'Université de Cracovie (1370).

Casimir, au faîte de la puissance, s'était abandonné à ses passions avec une telle fureur, qu'il mérita d'être excommunié par l'évêque de Cracovie; mais avant de mourir, il répara les désordres de ses mœurs par une sincère pénitence.

Casimir le Grand ne laissant que des filles, Anne et Hedwige, avait désigné pour son successeur son neveu Louis Ier, roi de Hongrie. Occupé en Hongrie, Louis ne parut que deux fois en Pologne; il avait confié le gouvernement de ce royaume à sa mère Élisabeth, qui fut obligée de faire de

grande concessions à la noblesse. A la mort de Louis Ier, les Polonais refusèrent d'obéir à sa fille Marie, épouse de Sigismond de Hongrie. Des troubles éclatèrent jusqu'à ce qu'une partie de la noblesse fit couronner *roi* Hedwige, sœur de Marie; cette princesse épousa et convertit le grand duc de Lithuanie Jagellon, qui monta sur le trône de Pologne sous le nom de Wladislas V (1386), et fonda la dynastie des Jagellons. La conversion des Lithuaniens au christianisme, et la réunion de la Lithuanie à la Pologne, furent des événements d'une grande importance pour ce dernier royaume. La plus grande partie du règne de Wladislas V Jagellon, appartient au XVe siècle.

Prusse.

(1309.) Au commencement du XIVe siècle, les grands maitres de l'ordre Teutonique fixèrent leur résidence à Marienbourg. Une période de prospérité s'ouvrit alors pour la Prusse sous le gouvernement énergique des grands-maitres qui, tout en reconnaissant la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, exerçaient une véritable souveraineté. Ils soutinrent de longues guerres contre la Pologne et la Lithuanie; mais l'avénement au trône de Pologne de Wladislas V fut le signal de la décadence de l'ordre, décadence provoquée par l'opposition de la noblesse et des riches villes de la Prusse contre les grands maitres.

Hongrie.

La dynastie des Arpades s'étant éteinte avec André III, les Hongrois donnèrent la couronne à Carobert (Charles-Robert), petit-fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples (1309); mais il ne sut pas se concilier le cœur de ses sujets, qui troublèrent son règne par de fréquentes révoltes.

Les Vénitiens lui enlevèrent la Dalmatie, et la Valachie se rendit indépendante.

(1341.) Son fils Louis Ier mérita le nom de Grand par quarante années d'expéditions guerrières, dont la plus mémorable fut la conquête de Naples, entreprise pour venger son frère André, époux de Jeanne Ire. Louis fut élu roi de Pologne; mais il continua de résider en Hongrie, ainsi que nous l'avons vu. Il reprit la Dalmatie à Venise, réunit sous son sceptre la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie et la Valachie : ses possessions s'étendaient de l'Adriatique à la mer Noire et à l'embouchure de la Vistule.

Après lui (1382). sa fille Marie fut couronnée; elle était fiancée à Sigismond de Luxembourg, fils de l'empereur Charles IV ; mais les mécontents appelèrent Charles III de Duras, roi de Naples, qui fut assassiné à l'instigation de la reine-mère Élisabeth (1386). Les Hongrois indignés se révoltèrent, s'emparèrent de Marie et d'Élisabeth, firent mourir celle-ci, et enfermèrent la jeune princesse dans un château. Son mari Sigismond, étant parvenu à la délivrer, partagea le pouvoir avec elle. A la mort de Marie, il resta roi de Hongrie (1392). Sigismond se mit à la tête des chevaliers qui firent un dernier effort contre les Turcs, et furent battus à Nicopolis en 1396. L'humeur turbulente des Hongrois fut pour ce prince une cause fréquente d'ennuis. Nous verrons dans l'histoire du XVe siècle la fin de son règne.

Danemark.

(1286). Pendant tout son règne, Éric VIII eut à lutter contre la noblesse, ainsi que contre les princes de la famille royale, gouverneurs presque indépendants des principales provinces. Il mourut sans postérité (1319), et son frère Christophe II fut élevé au trône par les États, qui lui

arrachèrent de nouvelles concessions, puis le déposèrent pour mettre à sa place le duc Waldemar III de Sleswig. La guerre civile recommença ; et la tranquillité ne fut rétablie qu'au moment où Waldemar IV, fils de Christophe II, fut salué roi. Habile au combat et en politique, ce prince recouvra les provinces précédemment perdues et dissipa les ligues formées contre lui. Presque toujours les armes à la main, Waldemar cependant s'occupa du commerce, qu'il encouragea, et des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. Il ne laissa qu'une fille, Marguerite, épouse d'Haquin VIII, fils de Magnus II, roi de Suède (1375). Elle fit élever sur le trône son fils Olav IV, âgé de cinq ans, au nom duquel elle prit la régence. A la mort de ce prince (1387), Marguerite fut reconnue par les États comme tutrice du royaume de Danemark.

Norvége.

Haquin VII, mort en 1319, n'avait laissé que des filles dont l'aînée, Ingerburge, avait épousé Éric, fils de Magnus Ier, roi de Suède. Leur fils Magnus, qui était déjà roi de Suède, fut appelé au trône de Norvége (1319). Sa mauvaise administration entretint des guerres civiles ; et ses sujets, qui lui attribuaient leurs malheurs et la peste de 1348, le forcèrent d'abdiquer en faveur de son second fils Haquin VIII. Haquin épousa Marguerite, fille de Waldemar IV, roi de Danemark, et mourut en 1380. Dans l'espérance de réunir les deux couronnes, Olav, fils d'Haquin et de Marguerite, fut proclamé roi de Norvége. La mort prématurée d'Olav (1387) ne troubla pas la réunion : les États de Danemark avaient proclamé Marguerite *princesse et tutrice du royaume ;* la Norvége lui laissa également toute l'autorité, en désignant, pour la remplacer, son neveu Éric de Poméranie. Peu de temps après, les

Suédois révoltés contre Albert II qu'ils avaient appelé au trône, offrirent la couronne de Suède à Marguerite.

Suède.

(1302). Birger, fils et successeur de Magnus Ier, passa son règne à combattre ses frères Waldemar et Éric, auxquels il sacrifia son ministre Torkel, et qui le forcèrent de partager le royaume avec eux (1310). Plus tard, le roi s'étant emparé de leurs personnes, les fit mourir en prison.

Cet acte cruel provoqua une révolte générale dans laquelle Birger perdit le trône. La diète reconnut Magnus II, neveu de Birger, et fils d'Éric et d'Ingerburge de Norvége.

Il n'avait que trois ans; on lui donna donc un régent assisté d'un conseil. La Suède fut tranquille pendant sa minorité; mais quand Magnus sortit de tutelle, il se rendit odieux aux Suédois, ainsi qu'aux Norvégiens qui l'avaient appelé à succéder à Haquin VII, comme fils d'Ingerburge, unique héritière de ce prince. Le mécontentement arriva à tel point, que ceux qui l'avaient fait roi mirent à sa place ses deux fils, Éric, l'aîné, en Suède; et Haquin VIII, le second, en Norvége. Magnus II chercha d'abord à renverser son fils Éric, puis à ressaisir le sceptre à la mort de ce prince.

Les Suédois, fatigués de la guerre civile, repoussèrent également Magnus II et son fils Haquin VIII, roi de Norvége, pour donner la couronne à Albert Ier, duc de Mecklembourg, neveu de Magnus II (13[illegible]). Ce prince allemand déplut bientôt à ses nouveaux sujets; ils l'accusèrent de dilapider les finances; et en 1386, lorsque Marguerite, épouse d'Haquin VIII, gouvernait déjà la Norvége et le Danemark, ils offrirent la couronne de Suède à cette princesse.

Marguerite accepta. Elle vainquit Albert et le fit prisonnier à Falkioping (1389). Sans perdre de temps, l'habile princesse fit reconnaître dans les trois royaumes son neveu Éric de Poméranie. Les principaux seigneurs suédois, danois et norvégiens signèrent alors l'*Union de Calmar*, par laquelle la Suède, le Danemark et la Norvége furent réunis sous un même sceptre, tout en gardant chacun une administration particulière.

Malgré cette réunion nominale, l'opposition subsistait entre les trois royaumes, ce qui pouvait faire prévoir le peu de durée de l'union de Calmar ; cependant la paix ne fut pas troublée pendant la vie de Marguerite. Elle mourut en 1412, avec le nom de *Sémiramis du Nord*. Pourquoi faut-il ajouter que cette princesse a terni ses grandes qualités par des vices et des actes d'une politique astucieuse.

Russie.

Les princes russes n'avaient que l'autorité que leur laissaient les Mongols, établis en Russie sous le nom de *Horde d'Or;* ce qui ne les empêchait pas d'être toujours en guerre les uns avec les autres, pour se disputer le titre de *grand prince,* accordé par les Mongols au souverain de Wladimir, au prix de bien des humiliations. *Le prince de Russie* ou grand prince devait apporter en personne son tribut au chef de la Horde d'Or; là, se prosternant en sa présence, il lui offrait une coupe remplie de lait; et s'il en tombait quelques gouttes sur le cou du cheval, il devait les lécher.

Alexandre II fut le premier qui essaya de secouer le joug; il refusa le tribut et fit massacrer les envoyés chargés de le recevoir. Il en fut puni par la perte du titre de grand prince qui passa à Yvan Ier, souverain de Moscou. Yvan et ses successeurs achetèrent la faveur des Mongols à

force de présents; et jusqu'à la fin du XIVe siècle, la Russie subit le joug de ces barbares.

Cependant Dmitry IV, qui régna à Moscou de 1362 à 1389, remporta sur la Horde d'Or une grande victoire près du Don, d'où il a été surnommé *Donski* ou vainqueur du Don. Alors parut Toktamisch, l'ami de Tamerlan, le terrible chef mongol; il battit Dmitry, ruina Moscou, à l'exception du Kremlin (citadelle et palais), que Dmitry avait fait construire, et il força ce prince de lui livrer son fils Wassileï en otage.

(1389.) Wassileï II eut un règne rempli de guerres avec les Lithuaniens et avec les Mongols; ses victoires préparèrent la grandeur de la monarchie russe.

Bas-Empire.

(1300.) Andronic II, qui régnait depuis 1282, venait d'associer à l'empire son fils Michel IX, lorsqu'il lui confia le soin de repousser les Turcs Ottomans, dont l'apparition en Europe annonçait de nouveaux malheurs à Constantinople. Michel prit à sa solde des troupes mercenaires de Catalans; ceux-ci, après avoir combattu les Maures dans leur patrie et aidé le roi d'Aragon à conquérir la Sicile sur les princes angevins, prêtaient l'appui de leurs armes au plus offrant. Les Catalans avaient pour chef Roger de Flor, que la piraterie avait rendu l'amiral le plus puissant de la Méditerranée.

Avec son secours, Michel remporta deux grandes victoires sur les Turcs; mais de pareils alliés sont plus à redouter que des ennemis. Roger parlait en maître et se faisait donner le titre de César, tandis que les siens se montraient chaque jour plus exigeants. Andronic se servit contre ce terrible chef de l'arme des lâches; il l'attira à un festin et l'y fit poignarder. Ce meurtre souleva les Cata-

lans; ils prirent pour chef Bérenger d'Étença et se vengèrent par des massacres; s'étant emparés de Gallipoli, ils ravagèrent les côtes de l'Asie et de l'Europe, puis ils se jetèrent sur la Macédoine et sur la Grèce. Les divisions les perdirent; et la perfidie grecque les ayant de nouveau privés de leurs chefs, les Catalans disparurent de l'histoire; mais il resta en Orient un long souvenir de leurs violences.

Andronic II aimait d'une affection toute particulière son petit-fils, aussi appelé Andronic, auquel il destinait l'empire. Ce jeune prince, violent et débauché, ayant fait assassiner son propre frère Manuel, lorsqu'il croyait faire périr un rival étranger, son père Michel en mourut de chagrin, et son aïeul voulut le déshériter (1320). Le jeune Andronic se révolta, se fit céder une partie de la Thrace, et força son grand-père à le reconnaître pour son collègue dans l'empire. Non content de cette cession, il reprit les armes, s'empara de Constantinople, et confina le vieil Andronic dans un cloître (1328).

Profitant de ces discordes, les Turcs étaient devenus menaçants. Andronic III envoya contre eux son ami Jean Cantacuzène, allié à la famille régnante des Paléologues; en peu de temps il défit les Turcs tant sur terre que sur mer. L'empereur mourant (1341) lui confia la régence et le nomma tuteur de son fils Jean IV, âgé de neuf ans. Cantacuzène administra l'empire avec autant de loyauté que de modération. La jalousie arma cependant contre lui l'impératrice-mère, le patriarche et le grand amiral; leurs intrigues décidèrent le ministre à accepter le titre d'empereur que lui décerna l'armée, en déclarant toutefois Jean IV son collègue sur le trône. L'impératrice n'ayant pas voulu accepter les propositions que faisait offrir Cantacuzène, celui-ci en vint à une guerre ouverte, et il fit alliance avec les Turcs, dont une armée lui ouvrit les

portes de Constantinople (1346). Cantacuzène donna alors sa fille Hélène à Jean IV Paléologue, et il fut décidé que les deux compétiteurs régneraient ensemble.

Cette paix ne dura pas. Jean IV, poussé par ses courtisans, déclara la guerre à Jean V Cantacuzène, mais il fut vaincu ; pendant qu'il fuyait, Cantacuzène fit couronner son propre fils Mathieu. Le peuple, mécontent, favorisa le retour de Jean IV.

Soit religion, soit impuissance, Cantacuzène abdiqua enfin et se retira dans un cloître. Son allié le Turc Orkan, auquel il avait fait épouser une de ses filles, envoya son fils Soliman pour le venger; la ville de Gallipoli ne put lui résister : ce fut la première conquête des Ottomans en Europe (1356) : Cantacuzène leur en avait ouvert l'entrée par son imprudente alliance.

(1369.) Jean IV Paléologue, menacé par Amurat, fils et successeur de Soliman, alla chercher du secours en Occident, promettant au pape Urbain V de soumettre son Église à celle de Rome. Quelques chevaliers, conduits par Amédée VI de Savoie, partirent pour Constantinople et reprirent Gallipoli aux Turcs. Quant à Jean IV, arrêté pour dettes à Venise, il fallut, pour le délivrer, que son fils vendit le peu qui pouvait rester à l'empereur de ses magnificences passées. Amurat était le véritable souverain de l'empire grec, aussi parlait-il en maître à Jean Paléologue, et il alla jusqu'à le forcer de l'accompagner avec ses troupes dans une expédition en Romanie. Pendant l'absence des deux princes (1273), Andronic, fils de Jean, ourdit avec Coutouze, fils d'Amurat, une conspiration dont le but était de renverser leurs pères. Leur projet fut découvert : Andronic, condamné à perdre les yeux, conserva pourtant un œil ; quant à Coutouze, il fut mis à mort.

Andronic fut rendu à la liberté après une courte captivité; il en profita pour se révolter de nouveau contre son

père, avec lequel il partagea les lambeaux qui restaient de l'empire. Bajazet, surnommé la Foudre, venait de succéder à son père Amurat; il exigea de Jean IV son fils Manuel en otage et un tribut. Le vieil empereur ne put supporter cette dernière honte; il mourut en 1391.

A la nouvelle de la mort de son père, Manuel s'enfuit de la *Porte* ou cour de Bajazet, afin de recueillir son triste héritage. Pour apaiser le fier sultan, il dut laisser établir une mosquée à Constantinople. Manuel, sentant sa faiblesse, implora le secours de l'Occident. On prêcha une croisade; mais quelques chevaliers seulement répondirent à cet appel. Parmi eux on distinguait Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne, Philippe d'Artois, Enguerrand de Coucy, le maréchal de Boucicaut; ils se réunirent aux troupes de Sigismond de Hongrie. Le succès ne répondit pas à la valeur : attaqués par les Turcs, les croisés furent taillés en pièces près de Nicopolis (Mœsie-Inférieure).

Cette terrible défaite fit trembler Constantinople. Bajazet, encouragé par sa victoire, exigea de Manuel qu'il cédât le trône à Jean, fils d'Andronic, qui venait de mourir. Manuel obéit et partagea l'empire avec son cousin; puis il se rendit en France, d'où il ramena une armée sous les ordres de Boucicaut, échappé au désastre de Nicopolis. L'empire put espérer des jours meilleurs en voyant les Turcs, vaincus en plusieurs rencontres, se replier sur l'Asie, où apparaissait un nouveau conquérant (1400).

Turcs Ottomans.

Selon l'historien Mœller, « une tribu turque, sous la conduite de son chef Soliman, avait quitté le pays de Corassan lors des grands conquêtes des Mongols sous Témoudgin (1224), pour se fixer dans l'Arménie. Après la mort de Soliman, deux de ses fils, Dundar et Ertoghrul,

suivis de quatre cents familles, se retirèrent dans l'Asie Mineure et s'établirent près d'Erzeroum dans le royaume d'Iconium. Mais lorsque ce royaume eut été renversé par les Mongols (1299), Osman, fils d'Ertoghrul, se déclara indépendant et fonda dans l'Asie-Mineure un nouvel État turc qui reçut de lui le nom d'Empire Ottoman. » C'est contre lui qu'Andronic II appela les Catalans. Osman fit de Pruse ou Burza la capitale de son empire.

Son fils Orkan s'empara de plusieurs provinces de l'Asie-Mineure et de Nicée, la dernière ville grecque en Bithynie. Il organisa son empire, lui donna des lois; imposa à ses sujets des usages et un costume particulier, et créa la milice des *janissaires* (troupe nouvelle), recrutée parmi les jeunes garçons enlevés aux chrétiens et élevés dans l'islamisme. Les janissaires arboraient un étendard rouge, avec le croissant d'argent et l'épée à deux tranchants. Au nombre de mille d'abord, ils furent portés à quarante mille sous Mahomet IV.

Orkan soutint Cantacuzène dont il avait épousé la fille, contre Jean IV Paléologue (1357). Une fois que les Turcs eurent pénétré dans l'empire à la suite de Cantacuzène, ni l'or, ni les menaces ne purent leur faire abandonner les villes dont ils s'étaient emparés sous la conduite de Soliman, fils d'Orkan.

Orkan, ayant survécu à Soliman, fut remplacé en 1360 par Amurat, son second fils, qui a fait, dit un historien contemporain, plus de carnages que tous ses prédécesseurs. Il s'empara de la ville d'Andrinople, battit les Hongrois commandés par leur roi Louis le Grand, soumit la Bulgarie, une partie de la Servie, et imposa un tribut aux Grecs. Pendant qu'il faisait la guerre aux Musulmans de l'Asie-Mineure, et les forçait de reconnaître son autorité, les Serviens et les Bosniens révoltés taillaient en pièces un corps d'armée turc. Amurat revint précipitamment, vainquit

les chrétiens près de Kassova, et mourut de la blessure qu'il avait reçue dans cette bataille (1389).

Le fils d'Amurat, Bajazet, surnommé la Foudre et l'Éclair, répandit dans la chrétienté encore plus de terreur que son père. Il se plaisait à humilier Constantinople et les empereurs (1396). C'est alors qu'arrivèrent les chevaliers français qui avaient entendu le dernier appel aux croisades; ils étaient conduits par le fils du duc de Bourgogne, connu plus tard sous le nom de Jean-Sans-Peur, et ils rejoignirent l'armée de Sigismond, roi de Hongrie. L'imprudente bravoure des chrétiens leur fit éprouver une déroute complète, mais soixante mille Turcs avaient péri; pour les venger, Bajazet fit massacrer dix mille prisonniers, ne réservant que quelques chevaliers dont il espérait une forte rançon. A ce prix seulement Jean-Sans-Peur, le maréchal de Boucicaut et quelques autres revirent leur patrie.

Bajazet, poursuivant ses conquêtes, envoya une armée dans le Péloponèse, tandis qu'il imposait à l'empereur Manuel de partager son trône ébranlé avec son neveu. De nouveaux secours de l'Occident aidèrent pourtant Manuel à repousser le fier sultan, qui ne songeait qu'à jouir de sa puissance, lorsque parut Tamerlan.

Mongols.

Les Mongols, qui pendant le XIIe siècle avaient fait la conquête de l'Asie, bouleversèrent une seconde fois l'Orient vers la fin du XIVe. Timour, surnommé Lenk (boiteux), dont on a fait Tamerlan, né en 1336, avait été dépouillé dans son enfance de la principauté de Kesch près de Samarcande. Dissimulant son ressentiment, il attendit d'être assez fort pour se venger.

L'ascendant qu'il exerçait autour de lui et son courage

lui formèrent une armée, avec laquelle il entreprit de dominer sur toute l'Asie. Ayant fait de Samarcande sa capitale, Tamerlan se fit proclamer maître de l'Orient et de l'Occident. Il étendit ses conquêtes depuis le Gange et les frontières de la Chine jusqu'au Bosphore; et depuis la mer des Indes jusqu'à la Sibérie, marquant partout son passage par la destruction des villes les plus florissantes, et ne laissant derrière lui que des ruines.

Le conquérant mongol porta ses armes victorieuses en Europe; il pénétra en Russie, où il se contenta de ravager les villes d'Azor, d'Astracan et de Séraï; il y massacra tous les chrétiens qui ne purent fuir, après quoi il ramena son armée à Samarcande. Il enrichit cette ville des dépouilles des nations vaincues et y fonda une académie des sciences et des beaux-arts. Tamerlan reparut bientôt à la tête de son armée, promenant dans toute l'Asie le fer et le feu; Delhi et Bagdad furent détruites et tous les habitants passés au fil de l'épée; à la place de cette ancienne capitale de l'islamisme, le cruel vainqueur éleva une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes humaines. Lorsque Tamerlan n'eut plus rien à détruire à l'Orient, il menaça Bajazet contre lequel l'appelaient des émirs révoltés. Le sultan méprisa les menaces du khan des Mongols; mais l'histoire du XVe siècle nous montrera qu'il eut lieu de s'en repentir (1400).

BELLES-LETTRES.

Le XIVe siècle, siècle de désastres politiques, ne fut pas favorable à la littérature. En France, le règne de Charles V fit trêve à ces malheurs; mais ce repos fut trop court pour donner aux lettres le temps de se développer, comme elles auraient dû le faire après l'élan que leur avait imprimé le siècle précédent. On continua pourtant à fonder des

Universités : il serait trop long et d'ailleurs inutile de les nommer toutes; il nous suffira de dire qu'en France seulement, on en compta quinze nouvelles du XIVe au XVe siècle. La plus célèbre de celles qui furent créées pendant le siècle dont nous nous occupons, est celle de Prague, due à l'empereur Charles IV.

L'Université de Paris conserva toujours le premier rang, tant à cause du mérite de ses professeurs, que des priviléges nombreux dont l'avaient enrichie les papes et les rois de France. Fondée et développée sous la protection de l'Église, elle chercha bientôt à se soustraire à son autorité; et dans les tristes débats de Boniface VIII et de Philippe le Bel, elle prit le parti de Philippe. Consultée dans l'affaire ténébreuse des Templiers, elle donna, dit Crévier, son avis conforme au désir du roi : c'est toute la part que l'Université prit à cette malheureuse affaire, et c'en était trop.

Pendant le schisme d'Avignon, l'Université, d'abord pour Urbain VI, céda aux instances du roi et reconnut Clément VII. Elle travailla activement dans la suite à mettre fin à cette funeste division.

Dès le XIIIe siècle, on commençait à voir des colléges où se réunissaient les écoliers qui venaient étudier à Paris; pendant le XIVe, ils se multiplièrent considérablement, soit dans les couvents, soit au dehors. Ces colléges avaient des professeurs célèbres, affiliés à l'Université. Le roi favorisa l'établissement des colléges; car cette multitude d'écoliers errants étaient un sujet continuel d'ennuis, d'inquiétudes pour la tranquillité publique.

Le XIVe siècle vit en France les débuts de l'art dramatique qui revêtit d'abord le caractère religieux. Des bandes de ménétriers représentaient dans les rues les mystères de la religion, les miracles, les scènes de la vie de Notre-Seigneur; et il n'y avait pas de solennité, de mariage royal,

d'arrivée de prince, sans quelques représentations de ce genre. Charles VI autorisa la première confrérie dramatique sous le nom de *Confrérie de la Passion*, et il lui donna le droit exclusif de jouer des scènes religieuses appelées *Mystères*. Une autre association, *la Bazoche*, mit sur le théâtre les travers de l'humanité : ces pièces prenaient le nom de *moralités*, quelquefois celui de *farces*. A côté des clercs de la Bazoche, se forma l'association des *Enfants sans-souci*, qui personnifiaient l'humanité tout entière sous le nom de *sottise*. Le chef de cette association s'intitulait *Prince des sots;* la seconde dignité était celle de la *Mère sotte:* les pièces qu'ils représentaient s'appelaient des *sotties*.

Ces drames religieux ou autres n'étaient soumis à aucune règle pour la composition et la représentation; le nombre des personnages y variait à l'infini, et des semaines entières suffisaient à peine quelquefois à l'accomplissement d'une seule représentation.

Les annales de la littérature ne comptent en France que trois noms célèbres pendant le XIVe siècle : *Froissart*, qui se fit historien et courut le monde pour raconter ce qu'il avait vu; il composa ainsi une *grande chronique*, histoire presque universelle de l'Europe, de 1322 à la fin du XIVe siècle. Froissart excelle surtout dans la peinture des hommes.

Alain Chartier, secrétaire de la maison du roi sous Charles VI et Charles VII, a laissé plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers. Il fit l'admiration de son époque, et comme il était fort laid, on avait coutume de dire que sa laideur seule était aussi rare que son génie. Alain a été surnommé le *père de l'éloquence française*. *Christine de Pisan* vint avec son père Thomas de Pisan à la cour de Charles V, qui l'avait appelé en qualité d'astronome. Veuve et sans soutien à vingt-cinq ans, Christine se livra tout

entière à la culture des lettres, qui ne purent la sauver de la misère. La douceur de son âme se peint dans ses compositions, et donne à ses nombreux ouvrages un charme inexprimable. Le plus remarquable est l'*Histoire de Charles V le Sage*. Elle a laissé beaucoup de poésies.

En Allemagne, la situation politique arrêta le développement de la poésie; cette période n'offre aucune œuvre poétique digne d'éloges. La prose fit quelques progrès, ainsi que l'attestent les romans, les nouvelles et quelques fragments historiques qui ont été conservés.

L'Angleterre n'a qu'un poëte dont on puisse faire mention pendant ce siècle, *Godefroy Chaucer*. Dans ses poésies il ne respecte ni la religion, ni la vérité, ni la morale.

En Italie, trois hommes ont donné à la langue italienne une perfection qu'elle n'avait point encore : *Dante*, au commencement du XIVe siècle, composa le premier grand poëme que l'Europe ait eu depuis la restauration des lettres; *Pétrarque* créa la poésie lyrique; *Boccace* donna à la prose cette forme harmonieuse, souple, légère, propre aux sujets les plus élevés, comme aux plus badins.

Dante ou *le Dante* naquit à Florence en 1265, au milieu de toutes les passions qui divisaient les Guelfes et les Gibelins. Il appartenait à la famille guelfe des Alighieri; mais proscrit injustement par les Guelfes, il se fit gibelin; après avoir vainement tenté de rentrer dans sa patrie, les armes à la main, Dante erra en Italie jusqu'en 1321, qu'il mourut à Ravenne. Ce qui a rendu son nom immortel, c'est sa *Divine Comédie*, dans laquelle il chante tout le monde invisible. On peut dire que le livre de Dante est la plus admirable épopée que l'on connaisse; c'est le poëme le plus logique qui soit sorti d'un cerveau humain.

François Pétrarque, né d'un Florentin exilé, a été pendant le XIVe siècle, le régulateur et le modèle de toute la littérature italienne. Il donna à son époque l'enthousiasme

de la beauté antique et la vénération pour l'étude. Ainsi que le Dante, il fut l'hôte des petits seigneurs d'Italie; mais tandis que l'auteur de la *Divine Comédie* conserva près d'eux son humeur altière, Pétrarque, doué d'un esprit brillant, mais indolent et licencieux, leur dispensa lâchement des éloges. Ses œuvres les plus remarquables sont des Canzoni, des Églogues et des Épîtres en vers.

Jean Boccace, fils d'un marchand florentin, s'est rendu célèbre par sa prose. Son œuvre principale est le *Décaméron*, recueil de nouvelles, la plupart licencieuses, supposées racontées par une société élégante qui s'est retirée à la campagne, pour fuir le triste spectacle de la peste à Florence, pendant l'année 1348. Boccace, pour réparer le scandale du *Décaméron*, écrivit des vers sacrés qui sont oubliés aujourd'hui, tandis que ses nouvelles restent; ce qui prouve le danger des compositions mauvaises, qu'il est presque impossible de détruire.

Jean Villani, riche marchand de Florence, a écrit l'histoire de sa patrie, tout en continuant ses opérations de commerce. Il eut pour continuateurs son frère et son neveu : ses continuateurs ont moins de talent, sans avoir plus d'exactitude.

Sainte Catherine de Sienne, dans une pieuse et courte carrière, et sans s'être jamais occupée de l'étude des lettres, composa de nombreux ouvrages réputés classiques pour l'élégance et la pureté du style.

En Espagne, la littérature s'enrichit de poésies appelées *Romances*, et d'ouvrages en prose connus sous le nom de *Romans:* le plus célèbre de cette époque est l'*Amadis des Gaules*, par *Vasco Lobeira*. Parmi les romances, celles du Cid ont le plus de réputation; elles paraissent être l'œuvre collective et populaire d'un siècle. Il est à remarquer qu'en Espagne les lettres étaient surtout cultivées par les princes et les grands.

Nous avons dit ailleurs un mot des écrivains ecclésiastiques, et nous avons nommé *Raymond Lulle*, *Albert de Mantoue*, *Taulère* et *Henri Suzo* : ces deux derniers étaient Dominicains.

Pendant le XIVe siècle, les sciences enregistrèrent, outre la découverte du papier-linge celle des armes à feu, application de la poudre à canon, nouvellement inventée. C'est aussi pendant ce siècle qu'on imagina les cartes à jouer, pour amuser le malheureux roi de France Charles VI.

Pendant le XIIe et le XIIIe siècle, l'architecture et la sculpture avaient été cultivées avec plus de succès en France qu'en Italie; mais dès le XIVe, la décadence commença en France, et se manifesta par le soin exagéré du détail, la profusion des ornements, qui l'emportèrent sur l'ensemble et l'unité de l'œuvre : en un mot, l'art du XIVe siècle prouve plus l'habileté de la main de l'ouvrier que la grandeur et la force de la pensée de l'artiste.

L'Italie, au contraire, par l'étude de l'antiquité, fit un pas dans la voie du progrès, et cette époque est pour la sculpture et la peinture une époque de véritable renaissance. Nous citerons, à l'appui de cela, le nom de *Cimabué*, bien supérieur aux artistes grecs par la noblesse de ses figures et la majesté de ses compositions; et celui de son élève *Giotto*, dont la réputation est telle, qu'elle a nui à la gloire de maître.

RÉCAPITULATION DU XIVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — L'autorité pontificale s'affaiblit dans la lutte de Boniface VIII et de Philippe le Bel, roi de Fance. Le procès des Templiers et, plus tard, le grand schisme

accoutument les souverains à s'immiscer dans les affaires de l'Église. Les papes viennent se fixer à Avignon pour fuir les troubles de Rome et de l'Italie. Après Benoît XI et Clément V, Jean XXII emploie son influence à rétablir la paix en Europe. Benoît VII a de longs démêlés avec Louis de Bavière, qui entraîne un moment l'Allemagne dans le schisme. Clément VI achète Avignon de Jeanne Iʳᵉ, reine de Naples, tandis qu'à Rome, Rienzi est un moment tribun tout-puissant : il est massacré par le peuple sous le pontificat d'Innocent VI. Urbain V revient à Rome, puis retourne mourir à Avignon. Grégoire XI, cédant aux sollicitations des Romains et de sainte Catherine de Sienne, ramène la cour pontificale en Italie. A sa mort Urbain VI est élu. Mais bientôt éclate le grand schisme par l'élection de Clément VII qui va s'établir à Avignon. Chacun des deux papes a des successeurs, ce qui perpétue la division, au grand scandale du monde chrétien partagé entre ces deux obédiences. Le respect pour l'autorité de l'Église en est altéré, et les princes en profitent pour séparer complètement le pouvoir temporel du pouvoir spirituel.

Malgré ces scandales, l'Église poursuit son œuvre sainte: les hérésies sont condamnées par le concile général de Vienne et un grand nombre de conciles provinciaux ; les congrégations religieuses se multiplient; les noms de sainte Élisabeth de Portugal, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Sienne, de saint Jean Népomucène, ainsi que l'institution du jubilé et de plusieurs pratiques pieuses, prouvent que les épreuves de l'Église n'altèrent en rien l'esprit de sainteté qu'elle seule possède.

France. — Philippe IV le Bel, soutenu par les légistes, résiste avec violence à Boniface VIII; prince avide, il s'empare des biens des Templiers qu'il a fait condamner. C'est le premier roi qui réunit les États-Généraux du royaume. La main de Dieu s'appesantit sur sa famille: ses trois fils,

Louis X le Hutin, Philippe V le Long, Charles IV le Bel, ne font que passer sur le trône et meurent sans postérité mâle. Philippe VI de Valois, petit-fils de Philippe III le Hardi, est proclamé roi. Édouard d'Angleterre commence la guerre de *cent ans*, en réclamant la couronne de France, du chef de sa mère Isabelle. Les Français sont battus à l'Écluse. La querelle se complique de celle des deux maisons de Blois et de Montfort pour la succession de Bretagne. La guerre n'est interrompue que par de courtes trêves. Le désastre de Crécy décime la noblesse, et Philippe VI perd Calais au moment où la peste noire va dépeupler la France. L'acquisition du Dauphiné ne peut compenser tant de malheurs. Jean II, dit le Bon, succède à son père Philippe de Valois; il est fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Poitiers, qui jette le royaume dans l'anarchie. En même temps, Charles le Mauvais, roi de Navarre, excite le peuple à la révolte. Le dauphin Charles rétablit l'ordre et la paix par son énergie. Le traité de Brétigny rend la liberté à Jean II, mais démembre la France. Charles V le Sage, appuyé sur la vaillante épée de Duguesclin, sauve la monarchie et humilie l'Angleterre, qui perd ses conquêtes. Le triste règne de Charles VI replonge le royaume dans un abîme de maux.

Angleterre. — Le faible Edouard II, dominé par ses favoris qu'il ne sait pas défendre, ne peut soutenir les prétentions de son père sur l'Écosse. Il meurt victime de sa faiblesse et des désordres de sa femme Isabelle. Édouard III, sous prétexte de revendiquer ses droits à la couronne de France, entreprend cette longue et sanglante guerre de cent ans, où se distingue son fils le Prince Noir, guerre où l'Angleterre recueillit plus de profit que d'honneur. Le règne de son petit-fils Richard II est une période de révolte contre l'autorité royale. Richard est détrôné par son cousin Henri II de Lancastre. Cette usurpation met

aux prises les maisons d'York et de Lancastre, et commence la sanglante guerre des Deux-Roses.

Écosse. — L'Écosse repousse la domination anglaise sous la conduite de Robert Bruce. Son fils David Bruce II lui succède, malgré John Baliol, qui s'empare un moment de la couronne. Robert II Stuart, petit-fils par sa mère de Robert Bruce, est reconnu roi d'Écosse après David II, et il laisse le trône à son fils Robert III. Pendant tout ce siècle, les Écossais restent les fidèles alliés des Francais contre les Anglais.

Irlande. — L'Irlande, vaincue mais non soumise, essaie de reconquérir son indépendance sous la conduite d'Édouard Bruce, mais elle ne fait que rendre plus lourd le joug anglais; l'édit de Kilkenny commence cette persécution légale qui, depuis lors, pèse sur ce malheureux royaume.

Allemagne. — L'Allemagne perd sa suprématie sur l'Europe et l'autorité impériale son prestige. Chaque prince vassal de l'empire vise à l'indépendance. Henri VII de Luxembourg fait de vaines tentatives pour faire reconnaître son autorité en Italie. A sa mort, deux empereurs sont élus, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche. Celui-ci est vaincu par son rival qui renouvelle contre le Saint-Siége les vieilles querelles de l'empire, et ravive en Italie les factions des Guelfes et des Gibelins. Charles IV de Luxembourg enrichit sa famille; par la *bulle d'or,* il assure de nouveaux priviléges aux électeurs et pose les bases de la constitution de l'Allemagne. La conduite méprisable de son fils Wenceslas excite des révoltes; il est déposé et remplacé par Robert III, électeur palatin.

Suisse. — Les trois cantons d'Uri, de Schwitz, d'Unterwalden, secouent le joug des princes d'Autriche et assurent leur indépendance par les victoires de Morgaten, de Sempach et de Nafels. La Suisse commence à compter

comme nation; et, vers la fin du XIVe siècle, Lucerne, Zurich, Glaris et Berne se joignent aux trois cantons indépendants.

Italie. — Partout des principautés remplacent les républiques. Chaque ville de l'Italie est dominée par une famille puissante : tous ces petits souverains s'entre-déchirent sous le nom de Guelfes et de Gibelins; et, pour faire la guerre, ils prennent à leur solde des soldats mercenaires appelés *condottieri*.

Toscane. — La querelle des *blancs* et des *noirs* rallume la discorde à Florence, ravagée par la guerre civile, la peste et les grandes compagnies. Les Florentins appellent Charles de Valois, puis le duc d'Athènes : le désordre ne fait que croître.

La démocratie triomphe cependant; vers la fin de ce siècle, la famille des Médicis est toute-puissante à Florence.

Milan. — Les Visconti dominent à Milan, où les Toriani leur disputent le pouvoir; les premiers l'emportent et triomphent de toutes les ligues formées contre eux. Galéas Visconti obtient de l'empereur Wenceslas la cession de Milan, érigé en duché, et de presque toutes les villes de la ligue lombarde. Robert III, successeur de Wenceslas, ne peut reconquérir le Milanais, qui s'agrandit chaque jour par des conquêtes ou des usurpations.

Savoie. — La Savoie s'élève peu à peu au rang de nation. Les anciens comtes de Maurienne deviennent, dans e XIIIe siècle, ducs de Chablais, puis comtes de Savoie, et prennent part à toutes les guerres. L'un d'eux, Amédée V, aide les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à conquérir l'île de Rhodes. Amédée VI et Amédée VII sont les alliés des rois de France, Jean II et Charles V.

Venise. — Les Vénitiens se rendent maîtres de Ferrare, sur laquelle le Saint-Siége a des droits, et ils sont excommuniés. Plusieurs révoltes sont excitées par la démocratie

turbulente, ce qui fait instituer le *conseil des dix* pour soutenir le doge. Venise s'empare de Vérone et reprend la guerre contre Gênes dans les mers d'Orient : Gênes est vaincue. Le doge Faliéro est condamné à mort pour avoir conspiré avec le peuple. La Hongrie enlève la Dalmatie à Venise, qui la recouvre vers la fin de ce siècle.

Gênes, Pise et Sienne. — Gênes et Pise s'érigent en républiques après la chute de la famille impériale des Hohenstauffen. Elles se font la guerre ; et Pise succombe. Gênes s'épuise dans ses luttes contre Venise ; plus tard elle accepte la domination des Sforce qui règnent à Milan.

Sienne, lasse des factions qui la déchirent, se donne à l'empereur d'Allemagne.

Naples. — Après le pacifique Robert le Bon, fils et successeur de Charles II le Boiteux, Naples est troublée par les crimes imputés à sa fille Jeanne Ire : le meurtre de son mari André de Hongrie allume une guerre de vengeance. Louis Ier de Hongrie est un moment maître de Naples, mais Jeanne le chasse. La double adoption qu'elle fait de son cousin Charles de Duras et de Louis d'Anjou, frère de Charles V de France, fait éclater la guerre entre ces deux familles puissantes.

Le vainqueur, Charles III, est couronné ; bientôt il se brouille avec le pape et prend les armes contre lui. Il est assassiné en Hongrie, où il a été appelé par une faction.

Sicile. — La Sicile conserve son indépendance malgré le traité d'Agnani. Frédéric d'Aragon et ses successeurs résistent aux rois de Naples ; ils en obtiennent enfin la libre possession de la Sicile, moyennant un tribut.

Espagne.— Castille. — Marie de Molina administre le royaume avec sagesse et fermeté pendant la minorité de son fils Ferdinand IV et de son petit-fils Alphonse XI. Alphonse XI bat les Maures à Salado et leur enlève Algésiras. Son fils Pierre III le Cruel se fait haïr de ses

sujets; il est renversé et tué par son frère de père Henri II de Transtamare, qui rend la Castille heureuse. Jean Ier, puis Henri III, fils et petit-fils de Henri de Transtamare, lui succèdent; Henri III se fait craindre des Maures et respecter des Castillans.

Aragon. — Jayme II règne sur l'Aragon, Valence, la Catalogne et Majorque: il est surnommé le Juste. Ses successeurs Alphonse IV, Pierre IV, Jean Ier, et Martin, ne font rien de remarquable. Martin le Vieux va succéder en Sicile à son propre fils, aussi nommé Martin. Avec lui finit la maison de Barcelone.

Navarre. — La Navarre se sépare de la France pour rester à Jeanne, fille de Louis X, exclue du trône par la loi salique. L'époux de Jeanne, Philippe d'Évreux, est surnommé le Bon. Son fils Charles le Mauvais porte le trouble dans la France, dont il ravage les provinces du nord. Charles III le Noble fait oublier par ses vertus et son sage gouvernement la tyrannie de son père.

Portugal. — Alphonse IV succède à son père Denis et combat avec succès les infidèles. Il ordonne la mort d'Inès de Castro l'épouse de son fils Pierre. Celui-ci se révolte, et après la mort de son père se montre terrible dans sa sévérité. Son fils Ferdinand Ier veut s'emparer de la Castille, mais il est vaincu. Il ne laisse que des filles; Jean d'Avis, l'un de ses frères, s'empare alors du trône à main armée.

Musulmans d'Espagne. — Royaume de Grenade. — Le royaume de Grenade reste seul aux Musulmans; ses rois appellent les Mérinides d'Afrique, mais ils sont battus à Arcos et à Salado. Des dissensions intestines achèvent de ruiner la puissance des Maures dans la Péninsule.

Pologne. — Wenceslas, imposé par les Bohémiens, est renversé. Wladislas IV, rappelé, est toujours en guerre

avec la Prusse et la Lithuanie. Casimir III le Grand, en qui finit la dynastie de Piast, agrandit la Pologne par ses conquêtes sur la Lithuanie et la Russie; il donne une législation écrite aux Polonais. Son neveu Louis Ier de Hongrie lui succède. A sa mort, la guerre civile désole la Pologne, jusqu'à ce que la noblesse proclame roi Hedwige, fille de Louis Ier. Elle épouse le grand duc de Lithuanie Jagellon, qui se convertit et prend le nom de Wladislas V. La Lithuanie est ainsi réunie à la Pologne.

Prusse. — Les chevaliers Teutoniques, sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, jouissent d'une grande prospérité pendant le XIVe siècle, malgré leurs guerres continuelles avec la Pologne et la Lithuanie. L'opposition des villes et de la noblesse liguées contre eux amène leur décadence.

Hongrie. — Carobert, petit-fils de Charles II le Boiteux, est appelé par les Hongrois; son fils Louis Ier est surnommé le Grand, à cause de ses expéditions guerrières. Il s'empare un moment du royaume de Naples pour venger son frère André, l'époux de Jeanne Ire. Sa fille Marie lui succède; mais une faction appelle Charles III de Duras, roi de Naples : la reine le fait assassiner. Les Hongrois se révoltent; Marie, prisonnière de ses sujets, est délivrée par son mari, Sigismond de Luxembourg, qui règne seul après elle. A la tête des chevaliers français, il est battu à Nicopolis.

Danemark. — Éric VIII étant mort sans postérité, les États donnent la couronne à son frère Christophe II, puis le déposent pour Waldemar III. La guerre civile désole le Danemark jusqu'au règne de Waldemar IV, qui saisit le sceptre d'une main ferme et habile. Sa fille Marguerite, épouse d'Haquin VIII, prince de Suède, fait reconnaître son fils Olav IV. A la mort d'Olav, elle est proclamée tutrice du royaume.

Norvége. — Magnus II, fils d'Éric de Suède et d'Ingerburge de Norvége, règne à la fois sur ces deux royaumes. Il est forcé d'abdiquer en faveur de son second fils Haquin, époux de Marguerite de Danemark. Olav, fils d'Haquin, est reconnu roi, et à sa mort, sa mère Marguerite est nommée princesse et tutrice, comme en Danemark.

Suède. — Le règne de Birger est troublé par l'ambition de ses frères. Il les fait mourir. Ses sujets se révoltent et le chassent pour donner la couronne à son neveu Magnus II, encore enfant, bientôt appelé au trône de Norvége. Les Suédois se lassent de son mauvais gouvernement et le remplacent par son fils aîné Éric. A la mort d'Éric, les Suédois appellent au trône Albert Ier de Mecklembourg, puis ils le déposent et offrent la couronne à Marguerite, déjà reine de Norvége et de Danemark. L'édit de Calmar sanctionne la réunion des trois royaumes, et Marguerite fait reconnaître son neveu Éric le Poméranien pour son successeur.

Russie. — Les souverains de Wladimir règnent avec le titre de grands princes, sous la dépendance de la Horde d'Or. Ce titre passe à Yvan Ier de Moscou. L'un de ses successeurs, Dmitry IV, acquiert une certaine puissance. La Russie subit une nouvelle invasion des Mongols. Wassileï Ier prélude au règne glorieux d'Ivan III.

Bas-Empire. — Andronic II s'associe à l'empire son fils Michel IX. Il appelle les Catalans contre les Turcs, et les combat ensuite comme des ennemis. Les discordes qui éclatent dans la famille impériale arment Andronic III contre son aïeul Andronic II.

Cantacuzène, régent et tuteur du jeune Jean IV, victime des intrigues de l'impératrice-mère, se révolte; il prend la pourpre, et partage le trône avec son ancien pupille, puis il abdique et va mourir dans un cloître. L'empire s'affaiblit chaque jour; il paie un tribut aux sultans,

donne en otage les fils de ses empereurs, et ne croit pas s'abaisser trop pour obtenir des Turcs quelques années de vie.

L'Occident envoie des secours à Jean IV, qui promet de rattacher son empire à l'unité catholique; mais tout est inutile. Son fils Manuel obéit à Bajazet, vainqueur à Nicopolis des derniers croisés.

Turcs Ottomans. — Soliman, chef d'une tribu turque, fonde une souveraineté qui devient importante sous son petit-fils Orkan. Ce prince étend ses possessions sur l'Asie-Mineure aux dépens des Grecs, et crée la milice des janissaires. Amurat, fils d'Orkan, est la terreur de l'empire, auquel il enlève chaque jour quelques provinces. Son fils Bajazet se rend plus redoutable encore.

Mongols. — Tamerlan, à la tête des Mongols, couvre l'Asie de sang et de ruines depuis le Gange et les frontières de la Chine jusqu'au Bosphore, et de la mer des Indes à la Sibérie. Il fait de Samarcande la capitale de son vaste empire, et y fonde une académie des sciences et des beaux-arts.

BELLES-LETTRES. — Les guerres et les troubles du XIVᵉ siècle nuisent au développement des lettres; cependant les Universités se multiplient. Celle de Paris est toujours la plus célèbre; elle soutient les rois contre les papes, se déclare pour les papes d'Avignon, puis travaille à détruire le schisme.

L'art dramatique commence en France par les représentations grossières appelées *mystères*, *moralités*, *farces*, *sotties*.

En France, *Froissart*, historien voyageur, compose une grande chronique où les hommes sont peints avec talent; *Alain Chartier*, surnommé le *Père de l'éloquence française*, charme la cour de Charles VI et de Charles VII par sa prose et ses vers; *Christine de Pisan*, aussi malheureuse que spirituelle, écrit la vie de Charles V le Sage, et meurt dans la misère.

Pendant ce siècle, la littérature ne s'enrichit en Allemagne que de quelques romans et nouvelles.

L'Angleterre admire encore les poésies de *Godefroy Chaucer*, homme sans principe ni conviction.

En Italie, brillent trois hommes à jamais célèbres : *Dante*, qui a laissé une œuvre immortelle dans sa *Divine Comédie*; *Pétrarque*, régulateur de la langue italienne; *Boccace*, qui a écrit le *Décaméron*, dont il a plus tard regretté la licence. La littérature italienne s'enrichit encore des ouvrages de *sainte Catherine de Sienne*, remarquables par le fonds et par la forme, et des travaux historiques des trois *Villani*.

Les princes cultivent les lettres en Espagne. *Vasco de Lobeira* donne le roman de l'*Amadis des Gaules*.

Les lettres chrétiennes enregistrent une foule de noms parmi lesquels il suffit de citer *Raymond de Lulle*, *Albert de Mantoue*, *Taulère*, *Henri Suzo* et *Catherine de Sienne*, dont nous venons de parler.

Pendant le XIVe siècle on invente le papier-linge, les armes à feu et les cartes à jouer.

La décadence de l'architecture et de la sculpture commence en France par l'amour du détail; en Italie, au contraire, la première se retrempe dans l'étude de l'antiquité. La peinture s'enrichit des œuvres de *Cimabué* et de *Giotto*.

CHRONOLOGIE DU XIVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Époque de transition. — Troubles et guerres dans tous les États de l'Europe.

1300. — Premier jubilé.

1302. — En France, première convocation des États-Généraux.

1308. — Fondation de la ligue Helvétique, ou indépendance de la Suisse.

1309. — Les papes s'établissent à Avignon.

1310. — Prise de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

1312. — Quinzième concile œcuménique à Vienne, abolition de l'ordre militaire des Templiers.

1328. — Institution des Janissaires, chez les Turcs Ottomans.

1337. — Révolte des Flamands sous le brasseur Jacques Arteveld. Commencement de la guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre.

1338. — Humbert II cède le Dauphiné à la France.

1340. — Bataille de l'Écluse, perdue par les Français contre les Anglais.

Les Maures d'Espagne sont battus à Salado par les chrétiens.

Guerre de succession en Bretagne entre la maison de Blois et celle de Montfort.

1346. — Bataille de Crécy, perdue par Philippe VI de Valois contre Édouard III.

1347. — Prise de Calais par Édouard III.

1348. — La peste noire en Europe.

Troubles à Rome. Rienzy s'y fait nommer tribun et rétablit l'ordre un moment.

1356. — La *Bulle d'Or*, donnée par l'empereur d'Allemagne Charles IV.

Bataille de Poitiers. Captivité de Jean II, roi de France. Les grandes compagnies désolent ce royaume. Étienne Marcel, prévôt de Paris, poussé par Charles le Mauvais de Navarre, excite une sédition; il est tué par Jean Maillard.

1360. — Traité de Brétigny entre la France et l'Angleterre.

Fondation de la bibliothèque impériale de Paris.

1363. — Seconde maison de Bourgogne, commencée par Philippe le Hardi, fils de Jean II, roi de France.

1370. — Construction de la Bastille à Paris.

1373. — Duguesclin bat plusieurs fois les Anglais, qui ne conservent que quelques villes en France. Charles V le fait connétable.

1377. — Hérésie de Wiclef en Angleterre.

1378. — Grand schisme d'Occident par la double élection d'Urbain VI et de Clément VII.

1396. — Sigismond, roi de Hongrie, et les chevaliers français sont battus à Nicopolis par Bajazet Ier, sultan des Turcs.

1397. — Édit de Calmar, qui réunit les trois couronnes de Danemark, de Suède et de Norvége sur la tête de Marguerite.

1399. — La maison de Lancastre monte sur le trône d'Angleterre.

Dans ce siècle on invente les armes à feu, les cartes à jouer et la manière de faire le papier avec de la toile.

XVᵉ SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

(PREMIÈRE PARTIE.)

SOMMAIRE.

La grande épreuve du schisme continue pour l'Église et altère le respect des peuples pour la papauté. Le concile de Pise, puis celui de Constance travaillent à rétablir l'union. Martin V rend la paix à l'Église, scandalisée par les pères du concile de Bâle. L'esprit de révolte contre son autorité fait surgir de nouvelles hérésies qui bouleversent l'Angleterre et l'Allemagne, mais plusieurs nations de l'Orient reviennent à la vérité.

La France, livrée à l'Angleterre, est sauvée par l'épée de Jeanne d'Arc, dont la miraculeuse mission se termine par le martyre; tandis que l'Allemagne, qui a perdu la suprématie dont elle jouissait, voit ses empereurs et ses princes absorbés par leurs intérêts particuliers. Les conquêtes des Turcs sont cependant arrêtées par la Pologne et la Hongrie, et les sultans se rejettent sur Constantinople, dont s'empare Mahomet II.

L'Espagne chrétienne grandit toujours aux dépens des Maures, réfugiés à Grenade. Les petits États de l'Italie s'organisent au milieu de guerres sans importance, mais la couronne de Naples passe aux princes d'Aragon. Les royaumes du nord brisent l'union de Calmar.

Un grand essor va être donné aux lettres par l'invention de l'imprimerie.

Église.

(1400.) Le XVᵉ siècle s'ouvrit pour l'Église sous de tristes auspices. Deux papes se partageaient l'obéissance des fidèles, Boniface IX à Rome, et Benoît XIII à Avignon, où il était retenu prisonnier, après avoir soutenu un siége en règle contre le maréchal de Boucicaut. Benoît XIII, étant parvenu

à s'échapper, se rendit en Espagne, ce qui compliqua les difficultés en augmentant ses moyens de résistance. Sur ces entrefaites, Boniface IX mourut à Rome; on élut pour son successeur Innocent VII (1404), qui n'eut pas le temps de s'occuper, comme il le désirait, des maux de l'Église. A sa mort (1406) on donna la tiare pontificale à Grégoire XII; celui-ci oublia bientôt les promesses qu'il avait faites aux cardinaux de rétablir à tout prix la paix et l'unité. Grégoire XII et surtout Benoît XIII montrèrent, dans cette circonstance si grave, une opiniâtreté et une mauvaise foi insignes. Le roi de France Charles VI, las de leurs interminables querelles, et indigné de leurs frauduleuses promesses de cession et d'arrangement, prit, en 1408, la résolution de n'obéir ni à l'un ni à l'autre, afin de hâter par ce refus le moment d'une perpétuelle et unanime obéissance à un seul vicaire de Jésus-Christ. Plusieurs cours de l'Europe suivirent l'exemple de la France, et embrassèrent la neutralité.

(1409.) Après une infinité de négociations inutiles, les cardinaux des deux obédiences convoquèrent enfin un concile à Pise. On y compta plusieurs patriarches, un grand nombre de prélats, d'abbés et de docteurs, tous animés du désir de mettre fin au schisme. Les deux papes furent cités, et, sur leur refus obstiné de se présenter au concile, ils furent solennellement déposés. Les cardinaux élurent alors d'une voix unanime Alexandre V, irréprochable dans sa conduite, profond théologien, mais généreux avec excès et peu versé dans les lois et les usages.

Les pontifes déposés, refusant de reconnaître le droit des Pères de Pise, assemblèrent chacun un concile, Grégoire à Austria, dans le Frioul, Benoît à Perpignan. Alexandre V présida les dernières sessions du concile, et mourut l'année suivante (1410). Le concile de Pise avait certainement porté un coup moral au schisme; mais pour

le moment il paraissait n'avoir eu qu'un résultat, celui d'augmenter le mal, en présentant au monde le triste spectacle de trois papes à la fois.

Jean XXIII fut élu pour remplacer Alexandre V. La secte des Hussites, qui s'élevait alors en Bohême, attira aussitôt son attention. Nous avons vu à la fin du siècle précédent, le docteur Wiclef troubler toute l'Angleterre par ses principes subversifs qui menaçaient autant les gouvernements que l'Église. Ses doctrines, condamnées par plusieurs conciles particuliers, n'en firent pas moins de nombreux partisans, et la secte devint si menaçante, que le Parlement, dans un statut sévère, livra les sectaires au bras séculier. Cet arrêt les dispersa et en jeta plusieurs sur le continent. L'un d'eux porta les erreurs de Wiclef en Bohême, où elles furent accueillies par Jean Hus, membre de l'Université de Prague. Cet esprit orgueilleux et hypocrite se servit de son influence pour les répandre parmi le peuple, en les confondant avec celles des Vaudois. Parmi ses disciples, se firent bientôt remarquer Jérôme de Prague et le curé Jacobel, qui séduisit le peuple en prêchant la communion sous les deux espèces. La nouvelle secte, soutenue par le roi de Bohême Wenceslas, méprisa les condamnations de Jean XXIII et l'interdit qu'il jeta sur la ville de Prague.

La grande affaire qui occupait alors l'Église était le concile que Jean XXIII venait de convoquer à Constance pour remédier au schisme. Il fut plus nombreux encore que celui de Pise, et Sigismond, empereur d'Allemagne, y assista. Ce prince réunissait de grandes vertus à de grands défauts; mais on ne peut lui refuser un zèle infatigable pour la Foi et l'union de l'Église.

Benoît XIII et Grégoire XII, par leur refus obstiné de se soumettre à la sentence des Pères du concile de Pise, prolongeaient le schisme, en conservant chacun des partisans.

Les Pères de Constance, dans un but de conciliation et pour satisfaire toutes les exigences, demandèrent l'abdication de Jean XXIII, aussi bien que celle des deux papes déposés à Pise. Cette demande n'infirmait en rien la légitimité de l'élection de Jean XXIII, « car, dit le baron Henrion, ce ne fut point dans le doute de savoir si Jean XXIII était le vrai pape qu'on voulut à Constance qu'il se démît du pontificat; mais dans la persuasion où l'on était que le vrai pasteur doit se sacrifier lui-même pour ses ouailles : sublimité de principes conforme à celle de la plus pure antiquité, parce que l'Église, dans les siècles les plus dissemblables, s'est toujours ressemblée à elle-même. »

Jean XXIII promit solennellement de se conformer au désir du concile; mais quand le moment fut venu, ayant appris qu'il était question de le faire prisonnier, il prit la fuite sous la protection de Frédéric, duc d'Autriche. Cet événement mit le trouble parmi les membres du concile, dont la plupart disaient que l'assemblée était dissoute par le fait même du départ du pape. L'empereur, vivement contrarié, ne négligea rien pour empêcher les Pères de se rallier au malheureux pontife; et il fut secondé par le chancelier de l'Université de Paris, Gerson, qui employa ses rares talents à prouver que le concile œcuménique est au-dessus du pape; question qui n'a jamais été définie par l'Église, mais à laquelle répond ainsi M. de Maistre. *Il ne s'agit point de savoir si le concile universel est au-dessus du pape, mais s'il peut y avoir un concile universel sans le pape.*

Le concile n'en continua pas moins ses séances, tandis que Jean XXIII, par sa conduite indécise et changeante, éloignait ses partisans et ses amis. Encouragés par l'empereur Sigismond, les Pères de Constance firent enfin le procès du pape Jean, alors retiré à Fribourg. On lui communiqua les accusations portées contre lui; il reçut ce

coup accablant avec une humilité si profonde, qu'elle suffisait seule pour les faire oublier, et il déclara s'abandonner sans réserve au concile. Lorsqu'on lui signifia sa sentence de déposition, Jean XXIII acquiesça humblement à cette déposition, fit serment de ne jamais y contrevenir, et déclara que dès ce moment il ne se regardait plus comme pape; c'est en effet le moment où il cessa de l'être. Il ajouta librement à la sentence de déposition un acte authentique de cession. Malgré cette noble conduite, il fut enfermé au château de Gothleben près de Constance, où pendant trois ans il subit une dure captivité.

Le pape Jean fut bientôt imité dans sa soumission par Grégoire XII, qui mourut avec le titre de premier des cardinaux. Quant à Benoit XIII, son opiniâtreté lui fit perdre ses derniers amis, et il fut déposé et excommunié. Alors les cardinaux élurent Martin V.

Pour expliquer la conduite du concile de Constance dans l'acte de déposition de Jean XIII, il faut observer que, par le fait du schisme, l'autorité de ce pontife n'avait pas été reconnue dans les royaumes restés soumis à Benoît XIII et à Grégoire XII; sa légitimité était donc *douteuse* dans une partie du monde chrétien. En conséquence, les Pères du concile crurent que, dans les graves circonstances où se trouvait l'Église, il fallait déposer les trois papes qui se partageaient la chrétienté, pour réunir ensuite toute l'autorité entre les mains d'un seul. Nous n'avons pas à juger la conduite des prélats et des docteurs de Constance; «ils savaient, dit le baron Henrion, que ce qui est sage et légal dans un cas extrême où il s'agit du salut public de l'Église ou de l'État, ne peut nullement se généraliser. » Deux célèbres docteurs français, le chancelier Gerson et Pierre d'Ailli, archevêque de Cambrai, en voulant expliquer les actes du concile de Constance, dépassèrent le but; ils se jetèrent dans l'exagération et même

dans plusieurs erreurs manifestes et très-dangereuses.

Tout en s'occupant de l'extinction du schisme, le concile condamna les erreurs de Wiclef, et procéda à l'examen de la doctrine de Jean Hus. Le novateur, muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, se rendit à Constance, protestant hautement de son innocence et consentant à subir toutes les peines portées contre les hérétiques, si l'on pouvait le convaincre d'erreur; mais quand Jean Hus vit qu'il ne pouvait éviter une condamnation, il s'enfuit caché dans un chariot de paille. Il fut poursuivi et arrêté, ayant par ce manque de foi annulé lui-même le sauf-conduit qui garantissait sa liberté.

Son disciple Jérôme vint à Constance pour le défendre, puis, à l'exemple de son maître, il essaya de s'enfuir et fut arrêté. On n'épargna rien pour inspirer le repentir aux deux prisonniers; l'obstination de Jean Hus le fit condamner comme hérésiarque par le concile, après quoi l'empereur le livra au bras séculier. Il mourut avec courage. Jérôme se rétracta, revint à ses erreurs et subit aussi le supplice du feu (1416).

Le concile, outre les erreurs de Wiclef et de Jean Hus, condamna d'autres articles qui attaquaient la Foi, et cette proposition de Jean Petit, docteur de Paris : qu'il est permis à tout particulier de tuer un tyran par une voie quelconque, nonobstant tout serment qu'on aurait fait.

En 1418, le pape Martin V, qui, depuis son élection, avait présidé le concile de Constance, le déclara terminé, et indiqua la ville de Pavie pour la tenue d'un nouveau concile destiné à la réformation des mœurs.

Après tant de soins donnés au rétablissement de la paix de l'Église, Martin V s'appliqua aussi à rétablir sa puissance temporelle dans l'État ecclésiastique. Pendant le séjour des papes à Avignon et les troubles du grand schisme, la plupart des villes d'Italie étaient devenues indé-

pendantes. Rome était dans un tel état de désolation, qu'elle n'avait presque plus le caractère d'une ville; les lois la police, le commerce, l'humanité avaient disparu; les monuments publics tombaient en ruines, et les habitants se soulevaient en toute rencontre. Les bienfaits de Martin V lui firent donner par les Romains le nom de Père et de Réparateur.

Le pape était à Florence lorsque Balthazar Cossa, autrefois Jean XXIII, délivré de sa prison par l'ordre du concile de Constance, vint se jeter aux pieds du pontife et le reconnut hautement pour le vicaire de Jésus-Christ. Martin le reçut avec tendresse et l'entoura d'honneurs; Balthazar Cossa mourut six mois après (1419).

L'Allemagne était en feu : le supplice de Jean Hus avait excité la fureur de ses disciples qui en faisaient un martyr. Sous la conduite de Zisca, ils coururent aux armes et couvrirent tout le pays de sang et de ruines. Zisca s'était retranché sur une montagne qu'il appelait le Thabor, d'où ses partisans furent nommés Thaborites. Une autre partie des sectaires prirent le nom de Callixtains, parce qu'ils réclamaient l'usage du calice ou de la communion sous les deux espèces.

Pendant que plusieurs contrées de l'Allemagne étaient désolées par ces guerres religieuses, la France, tombée au pouvoir des Anglais, était sauvée par l'épée de Jeanne d'Arc, dont la mission surnaturelle témoigne de l'amour avec lequel Dieu veille sur le royaume des Francs.

Le concile, convoqué à Pavie pour l'année 1423, fut, à cause de la peste, transféré à Sienne, puis prorogé; enfin Bâle fut fixé pour le lieu de la réunion. Sur ces entrefaites mourut Martin V. Eugène IV lui succéda dans sa dignité et dans ses bonnes intentions pour le bien de l'Église.

Le concile de Bâle s'ouvrit en 1431 ; dès le début, il se

montra hostile au nouveau pontife, et renouvela le décret de Constance qui met le concile œcuménique au-dessus du pape. Les Grecs, ayant demandé une ville d'Italie pour y traiter la grande affaire de la réunion des deux Églises, Eugène ordonna la translation du concile à Ferrare (1438). Cette circonstance fit éclater les mauvaises dispositions de quelques prélats, la plupart français; ils refusèrent de quitter Bâle, prétendirent y continuer légitimement le concile, et poussèrent l'audace jusqu'à condamner et à déposer Eugène IV, auquel ils substituèrent Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. De son côté, Eugène IV cassa l'élection de l'antipape et excommunia ceux qui y avaient pris part.

Ce nouveau schisme affligea toute l'Église. Le roi de France Charles VII, sous prétexte d'obvier aux suites funestes de cette mésintelligence, réunit à Bourges les princes du sang et les plus hauts dignitaires de l'Église, dans une assemblée rendue célèbre par la *Pragmatique-Sanction* qui y fut dressée. Entre autres choses, on y proclama l'autorité des conciles œcuméniques supérieure à celle des papes. Plus tard, le roi Louis XI abolit la Pragmatique-Sanction, et, en 1512, le cinquième concile général de Latran la condamna.

En Allemagne, il y eut aussi des réunions qui augmentèrent les divisions au lieu de les diminuer. Cependant le concile de Bâle poursuivait ses sessions; et en 1443, les quelques évêques qui le composaient encore se retirèrent à Lausanne. Quant au concile de Ferrare, ouvert en 1438, la peste le fit transférer à Florence.

Après de longs débats, l'union fut conclue entre les Latins et les Grecs; mais dès que ceux-ci furent de retour à Constantinople, elle fut de nouveau rompue par la mauvaise foi de Marc, évêque d'Éphèse. En 1451, le schisme grec fut consommé, et trois ans après Constantinople,

aux cris de : *Plutôt le croissant que la tiare*, tombait sous les coups des Turcs.

Les dernières sessions du concile de Florence furent marquées par le retour des Arméniens et des Syriens à la vraie Foi ; les Maronites, retombés dans l'erreur, y revinrent aussi à la vérité.

Avant de mourir, Eugène IV eut la consolation de voir l'Allemagne revenir à lui. Ce fut un des plus grands papes et pourtant un des moins heureux. Nicolas V le remplaça sur le trône pontifical (1447); il avait les vertus et les talents nécessaires dans les circonstances difficiles où il était appelé à gouverner l'Église.

Tout était préparé à la conciliation. L'empereur d'Allemagne Frédéric reconnut hautement le nouveau pontife et interdit toute communication avec le prétendu pape Félix. Celui-ci consentit enfin à déposer les insignes du souverain pontificat pour rentrer dans la vie privée. Il y vécut encore dix-huit mois d'une manière vraiment édifiante. Les Pères de Bâle, réduits à un petit nombre, firent eux-mêmes leur soumission au pape, qui les traita avec la plus grande douceur.

Le jubilé de 1450 mit le comble à la joie universelle. La Bohême seule était encore agitée; mais le bruit de la chute de Constantinople absorba bientôt l'attention générale (1454).

Pendant cette première moitié du xve siècle, plusieurs grands hommes s'élevèrent : nous avons déjà eu occasion de parler de Pierre d'Ailli, archevêque de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris, et de son disciple Jean Charlier, surnommé Gerson, du lieu de sa naissance; tous deux travaillèrent à l'extinction du schisme; mais Gerson surtout alla un peu trop loin en défendant les droits du concile de Constance. Ce dernier, retiré à Lyon, passa les dernières années de sa vie à instruire les enfants et à édifier par sa piété et son humilité.

Parmi les saints que cette période a donnés à l'Église, il faut citer saint Vincent Ferrier, dominicain, né en Espagne, et l'apôtre de son temps.

Après avoir été l'ami de Benoît XIII et avoir fait tous ses efforts pour vaincre son obstination, il abandonna son obédience, ce qui entraîna les derniers partisans de ce pontife. Saint Bernardin de Sienne, aussi célèbre par sa sainteté que par son éloquence, fit revivre la ferveur primitive dans l'ordre de Saint-François, tandis que le B. Colette Boilet de Corbie en Picardie réformait les Clarisses.

France.

(1400.) L'infortuné Charles VI régnait de nom sur la France; mais le pouvoir était aux mains de ses oncles, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et Jean, duc de Berry. A la mort de Jean IV de Monfort, duc de Bretagne, une opposition marquée se manifesta entre le duc de Bourgogne et Louis, duc d'Orléans, frère du roi; chacun prétendant dominer le jeune héritier de Jean IV, pour l'arracher à l'influence du roi d'Angleterre Henri IV, qui s'était hâté d'épouser la veuve du duc de Bretagne.

Le duc de Berry s'étant retiré dans le Languedoc dont il était gouverneur, Philippe le Hardi devint tout-puissant. Louis d'Orléans s'indignait de ses usurpations, mais beaucoup plus dans son intérêt que dans celui du pays. Prince sans talent et sans vertu, il ne fit rien pour relever le pouvoir royal dont il était le représentant naturel comme premier prince du sang; bien loin de travailler à soutenir l'État, ainsi que sa position lui en faisait un devoir, il le poussa vers sa ruine pour satisfaire ses folles passions et son ardente jalousie contre ses oncles.

Avec lui, la reine Isabeau s'abandonnait aux plus extra-

vagantes prodigalités, laissant à la triste Valentine le soin d'adoucir les douleurs du roi, livré à des mains mercenaires.

(1404.) La mort du duc de Bourgogne ayant donné le pouvoir au duc d'Orléans, il devint plus despote, la reine plus dissipée; et, pour comble de malheur, le nouveau duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, apportait dans la lutte, avec son ambition, toutes les finesses de la plus sombre hypocrisie et l'ardeur des plus violentes passions.

Le duc d'Orléans irrita le peuple en l'écrasant d'impôts, et dans plusieurs villes il y eut des soulèvements. Jean-Sans-Peur, protecteur de toutes les résistances, se faisait acclamer par la populace qui le proclamait son libérateur. La guerre civile était imminente, lorsqu'on ménagea un rapprochement entre les deux princes (1405). Peu après, les divisions, les haines, les colères mutuelles éclatèrent de nouveau. En vain le duc de Berry réunit Jean-Sans-Peur et Louis d'Orléans à la même table; en vain communièrent-ils à la même messe; trois jours après, le duc d'Orléans, sortant de chez la reine, fut assassiné au coin de la vieille rue du Temple (23 novembre 1407), et le duc de Bourgogne, après avoir assisté tranquillement aux obsèques du prince, dit au duc de Berry : *C'est moi qui ai tué le duc d'Orléans : le diable m'a tenté.*

Jean-Sans-Peur s'enfuit en Artois, rassembla des forces et reparut bientôt à Paris, où il fit prononcer en chaire l'apologie de son crime par Jean Petit, docteur de l'Université. La duchesse d'Orléans, Valentine Visconti, à la nouvelle de la mort de son époux, avait été se jeter aux pieds du roi pour demander justice; mais que pouvait-elle attendre d'un prince insensé, dans une ville toute dévouée à ses ennemis? Elle alla donc se réfugier à Blois, où elle mourut de chagrin, sans avoir pu obtenir le juste châtiment du meurtrier de Louis d'Orléans. Son fils

Charles, qui venait d'épouser la fille du comte d'Armagnac, se chargea de venger son père.

Jean-Sans-Peur étant allé châtier les Liégeois révoltés, la reine et les princes d'Orléans rentrèrent dans la capitale; mais à son retour, ils prirent de nouveau la fuite. Tout faisait prévoir la guerre civile; cependant chacun des deux partis ne se croyant pas assez fort, ils entendirent des paroles de paix, et une réconciliation eut lieu.

Elle n'était qu'apparente : de part et d'autre on ne songeait qu'à gagner du temps pour se fortifier par des alliances. Le duc de Bourgogne s'assura la populace de Paris, plus puissante que le Parlement, l'Université et la bourgeoisie. De leur côté, les princes d'Orléans s'unirent avec les ducs de Bourbon et de Bretagne; et l'appui du comte d'Armagnac, beau-père de Charles d'Orléans, leur garantit celui des provinces du midi de la France. Ce qui fut plus triste encore que ces divisions, c'est que les deux partis achetèrent la protection de l'Angleterre. Un roi fou, des enfants sur les marches du trône, les finances dilapidées, la justice opprimée par le despotisme du palais et tremblant devant celui des rues; les campagnes incultes, les villes ruinées, les places fortes sans défense : telle était la situation de la France en 1409. Ces événements se passaient dans le même temps que le concile de Pise déposait Benoît XIII et Grégoire XII, et donnait la tiare à Jean XXIII, sans pourtant mettre fin au schisme.

Charles d'Orléans et son frère Jean d'Angoulême, ayant défié au combat le duc de Bourgogne, comme traître et meurtrier, la guerre civile commença.

La France entière se partagea entre les deux factions devenues tristement célèbres sous les noms d'*Armagnacs* et de *Bourguignons*. Ceux-ci avaient pour insignes la croix de saint André et le chaperon bleu; les Armagnacs, pour se distinguer, portaient l'écharpe blanche.

Une milice formidable s'organisa alors à Paris; c'était celle des bouchers qui, de leur chef, l'écorcheur Simon Caboche, furent appelés *Cabochiens*. Jean-Sans-Peur osa se mettre à leur tête, et ils se livrèrent aux plus grandes violences contre les Armagnacs; ceux-ci, par représailles, exercèrent d'affreuses cruautés dans l'Artois, d'où ils s'avancèrent jusqu'auprès de la capitale. Le duc de Bourgogne effrayé appela les Anglais, qui lui aidèrent à vaincre les Armagnacs, dont le sang fut versé à flots (1411).

Dans cette extrémité, le parti d'Orléans rechercha aussi l'alliance de l'Angleterre. A la guerre civile allait se joindre la guerre étrangère, lorsque les deux partis signèrent à Bourges un traité de paix (1412). La même année, mourut Henri IV, roi d'Angleterre; son fils Henri V fit avec la France une trêve de deux ans.

La concorde n'était pas possible entre les princes. Le duc de Bourgogne était maître de Paris; et le Dauphin, duc de Guyenne, dont on faisait le chef du conseil, était un jeune homme sans portée, uniquement occupé de ses plaisirs, et incapable de remédier aux maux du royaume. La guerre civile recommença par une émeute populaire qui ensanglanta la capitale, et força les princes d'Orléans de s'enfuir.

Tant d'excès soulevèrent enfin une réaction en faveur des Armagnacs. Charles VI, mis à la tête de l'armée, alla prendre l'oriflamme contre Jean-Sans-Peur. Compiègne, Noyon, Soissons furent prises, et l'on y massacra les Bourguignons. Jean-Sans-Peur, partout vaincu, consentit encore une fois à poser les armes: on lui rendit ses places fortes, et le roi fut ramené dans sa capitale.

Cependant Henri V d'Angleterre, voulant profiter de ces sanglantes divisions, après avoir inutilement demandé la main de Catherine, fille de Charles VI, déclara qu'il ferait

valoir ses droits sur la couronne de France. Pour appuyer ses prétentions, il débarqua en Normandie (1415) et s'empara d'Harfleur.

Il se dirigeait vers Calais, à travers la Picardie, lorsqu'il rencontra l'armée française qui lui coupa le chemin. Le connétable d'Albret, chargé d'arrêter les Anglais (1415), avait pris position près d'Azincourt, sur un terrain argileux, détrempé par les pluies, où toute manœuvre était impossible. Malgré les plus nobles faits d'armes des Français, la déroute fut immense, comme à Crécy et à Poitiers. Sept princes du sang et plus de huit mille gentilshommes restèrent sur le champ de bataille. Charles d'Orléans était parmi les prisonniers.

Le roi d'Angleterre ne tira aucun parti de sa victoire. Il retourna à Calais, et les princes français, au lieu de s'unir pour conjurer de nouveaux malheurs faciles à prévoir, revinrent à leurs anciennes divisions. Le dauphin mourut deux mois après le désastre d'Azincourt, son frère Jean ne porta qu'un an le titre de dauphin qui, à sa mort, passa à Charles, troisième fils du roi.

Le comte d'Armagnac s'empara du gouvernement et se fit nommer connétable; il traita alors Paris comme une ville vaincue, se vengea des Bourguignons et relégua la coupable reine à Tours, où elle fut soumise à une surveillance sévère. Il ne voyait pas qu'agir ainsi, c'était pousser le peuple au désespoir, multiplier et aigrir ses ennemis.

Tandis que le connétable triomphait imprudemment dans la capitale, la reine humiliée invoquait le secours de Jean-San-Peur, qui, répondant à son appel, accourait à la tête des milices de Flandre, l'enlevait de Tours et la conduisait à Chartres. En même temps, un hardi coup de main des Bourguignons et la trahison de Perrinet Leclerc, qui déroba à son père les clefs de la porte Saint-Germain pour les leur livrer, rouvrit Paris à Jean-Sans-Peur (1418).

Tous ceux qu'on soupçonnait d'être Armagnacs furent saisis, jetés pêle-mêle dans les cachots ou précipités dans la Seine; le connétable fut mis en pièces par la populace.

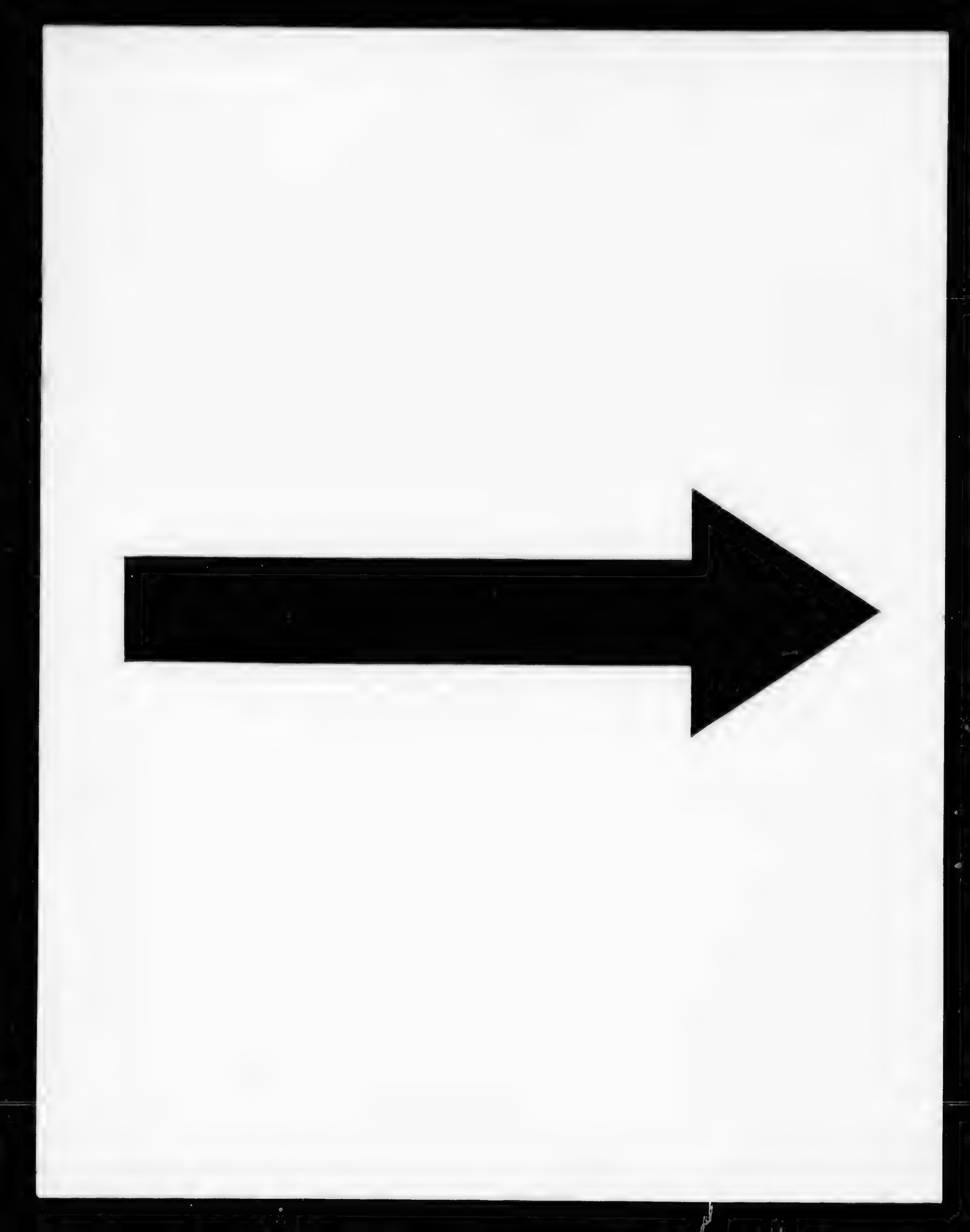
Le jeune Dauphin ne fut sauvé que par le dévouement de Tanneguy du Chatel, prévôt de Paris, qui l'enleva de son lit au milieu de la nuit et le mit en sûreté à la Bastille; mais les vainqueurs s'emparèrent du roi, dont la raison était de plus en plus égarée. Les massacres recommencèrent plusieurs fois, et ne cessèrent enfin que par la lassitude du crime.

Pendant que ces scènes sanglantes se passaient à Paris, Henri V d'Angleterre entreprenait la conquête de la Normandie et s'emparait de Rouen. Des deux côtés pourtant on désirait la fin de la guerre : la paix était devenue un besoin général. On ouvrit à Meulan des conférences entre Henri V et le duc de Bourgogne; mais les orgueilleuses prétentions du roi d'Angleterre les ayant rompues, Jean-Sans-Peur se rapprocha du Dauphin. Cette réconciliation fut sans résultat; et des soupçons se portèrent sur ce prince, lorsqu'on le vit emmener à Troyes le roi et la reine, au lieu de combattre les Anglais, qui s'avançaient sur Paris.

Le Dauphin fit demander à Jean-Sans-Peur une nouvelle entrevue; le duc résista d'abord, puis il fut décidé qu'elle aurait lieu sur le pont de Montereau, au confluent de l'Yonne et de la Seine. Le jour fixé était le 10 septembre 1419.

Les princes furent fidèles au rendez-vous; mais à peine le duc de Bourgogne avait-il atteint le pavillon dressé au milieu du pont, qu'il fut frappé mortellement.

Les circonstances de cette mort sont restées inconnues. Les uns en ont accusé le Dauphin, d'autres ont soutenu que les serviteurs de ce jeune prince n'avaient fait que le



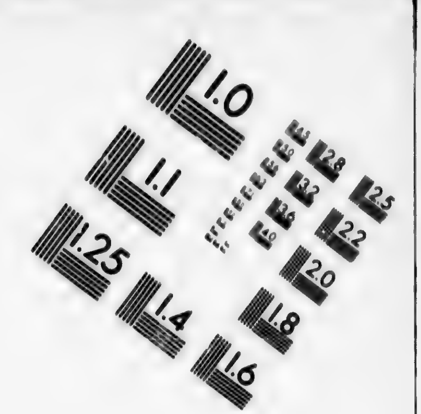
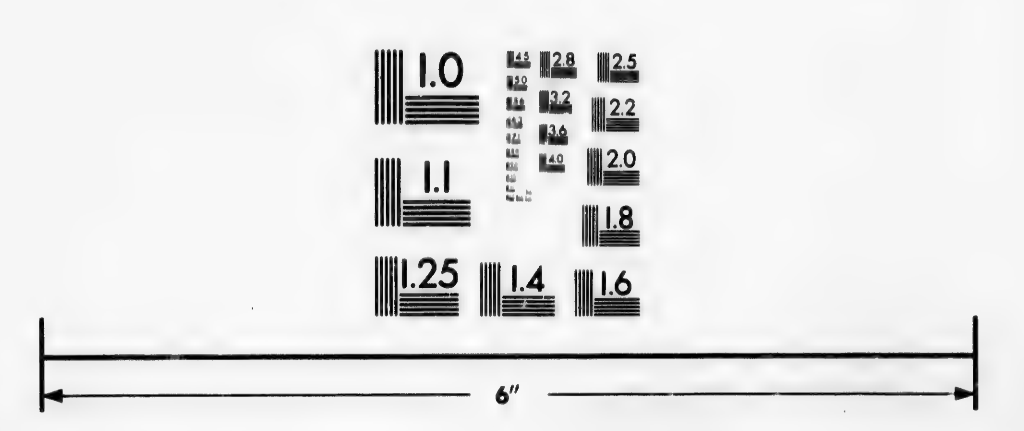


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





défendre. Quoi qu'il en soit, le duc de Bourgogne expia par cette fin tragique l'assassinat du duc d'Orléans : la justice de Dieu semble quelquefois se faire attendre, mais elle frappe toujours sûrement.

A cette nouvelle, Philippe, fils de Jean Sans-Peur, âgé de vingt-trois ans, prit possession du duché de Bourgogne, et devant les États de Flandre, qu'il avait convoqués, jura de venger son père. Dans la violence de son ressentiment, oubliant qu'il était Français, il offrit à Henri V d'Angleterre de le reconnaître pour roi de France.

Philippe se rendit ensuite à Troyes, où, de concert avec la reine Isabeau et les plénipotentiaires de Henri V, il arrêta les bases du honteux traité qui allait livrer la France à l'Angleterre. Henri devait épouser Catherine, porter jusqu'à la mort de Charles VI le titre de régent; puis, à l'exclusion du dauphin Charles, succéder à la couronne.

Le 20 mai 1420, Henri arriva à Troyes, épousa Catherine, et dès le lendemain signa le traité avec Charles VI. Ce qui paraît plus odieux encore que l'infâme conduite de ces princes, c'est que le Parlement, l'Université, la ville de Paris, acquiescèrent à ces conditions, et que les États-Généraux, convoqués et présidés le 6 décembre par le roi lui-même, sanctionnèrent le traité comme loi de la monarchie. Une seule voix s'éleva contre tant de lâcheté, ce fut celle du jeune Charles, qui en appela à Dieu et à son épée.

Tout ce qui méritait encore le nom de Français accourut sous le vrai drapeau de la France, que venait de lever le Dauphin. Cela n'empêcha pas Henri d'Angleterre de remporter quelques succès; mais ils furent compensés par la mort de son frère le duc de Clarence, battu et tué à Baugé par les troupes royales. Le roi d'Angleterre se préparait à poursuivre le Dauphin au-delà de la Loire, lorsqu'il mourut, à peine âgé de trente-trois ans (1422),

laissant à ses deux frères, les ducs de Bedfort et de Glocester, au premier, la régence de France; au second, celle d'Angleterre.

. Deux mois après, Charles VI expirait à l'âge de cinquante-quatre ans. Le peuple le pleura, car les douleurs de la France avaient toujours ému son âme dans les intervalles de sa longue démence. Henri VI, enfant de huit mois, fut proclamé roi de France et d'Angleterre, et le duc de Bedfort reçut en son nom le serment de tous les corps de l'État.

Tandis que ces événements se passaient à Paris, au fond des montagnes de l'Auvergne, dans le petit château d'Espally, quelques serviteurs arborant la bannière aux fleurs de lis, saluaient le jeune Charles VII du cri de : *Vive le roi!*

Une grande époque allait commencer pour la France, l'heure de la honte et de l'humiliation était passée. Son jeune roi, à peine âgé de dix-neuf ans, léger et insouciant en apparence, avait un cœur trop noble pour connaître le découragement, trop généreux pour douter de la vaillance et de la fidélité de ses amis. Il pouvait bien compter parmi ses ennemis les plus grands capitaines de son temps, Salisbury, Arundel, Talbot; le plus habile politique de l'époque, Bedfort; mais il savait qu'il avait pour lui le dévouement de ses chevaliers, l'amour de son peuple et la justice de sa cause. Dans l'œuvre merveilleuse que nous allons voir s'accomplir, la part de la Providence fut grande; visible dans les événements, elle conduisit comme par la main le fils de Charles VI, qui ne pouvait comprendre encore à quelle hauteur Dieu l'avait placé. Voulant en faire un grand roi, elle commença par le former à l'école de l'adversité. Aussi dirons-nous avec un historien de nos jours (Ozaneaux) : « Gardons-nous de chercher, sur la foi de quelques historiens, une époque précise de la vie

de Charles VII où il devient tout à coup un homme supérieur; gardons-nous d'accepter la romanesque tradition qui ferait sortir ce miracle d'une parole d'Agnès Sorel. C'est de plus loin que viennent les leçons qui instruisent les chefs des nations; c'est de plus haut que descendent les voix qui les inspirent. »

La France était alors bien déchue de la puissance qu'elle avait reconquise sous Charles V : la guerre avait diminué son territoire, et le jeune roi était réduit à la possession de la Touraine, de l'Orléanais méridional, du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et du Quercy; le Bourbonnais, l'Auvergne, la Marche, le Beaujolais et le Forez, avec le comté de Castres, appartenaient à la maison de Bourbon; celle d'Orléans possédait l'Angoumois et le Périgord; celle de Penthièvre, le Limousin; celle d'Armagnac, le comté de Rhodez. Le Languedoc était gouverné par le comte de Foix et le duc de Bourbon, qui possédaient dans cette province une autorité tout à fait indépendante, quoique le Languedoc ne fût ni un fief ni un apanage.

De l'autre côté de la Garonne, le roi n'avait que des vassaux qui s'intitulaient *comtes* et *barons* par la grâce de Dieu, tels que ceux de Foix, d'Armagnac, de Comminges, d'Albret. Le roi possédait le Dauphiné, mais désolé par la guerre civile.

Le duc de Bedfort, pour se fortifier en France, avait fait alliance avec le puissant duc de Bourgogne Philippe, et avec le duc de Bretagne; toutefois ces deux princes ne tardèrent pas à se plaindre des hauteurs de l'Anglais; et bientôt les intérêts particuliers, les ambitions personnelles, les intrigues de palais, détachèrent de son parti quelques seigneurs, entre autres Arthur de Richemont, frère du duc de Bretagne. Charles VII, pour s'assurer les services de Richemont, lui donna l'épée de connétable, qu'il demandait.

Le premier soin du nouveau connétable fut d'éloigner du roi les Armagnacs, dont les conseils étaient dangereux. Prince dur et orgueilleux, il hâta la délivrance du pays, mais il affecta de tenir le roi dans une dépendance absolue, au lieu de montrer à ce jeune prince le chemin de l'honneur par ses leçons et ses exemples. La Trémouille, ministre et favori de Charles VII, profitant d'un échec que Richemond avait essuyé contre les Anglais, parvint à le perdre dans l'esprit du roi, et le connétable fut éloigné de la cour.

Pour enlever les provinces du midi de la Loire à celui qu'il appelait par dérision le *roi de Bourges*, Bedfort confia une armée à Salisbury. L'habile général s'empara d'abord des petites places au nord de ce fleuve, puis il alla investir Orléans (1428).

Cependant Charles VII, qui perdait *joyeusement* son royaume, comme le lui disait Lahire, fit appel aux princes et aux grands feudataires, et convoqua les États-Généraux à Chinon pour en obtenir des subsides. Le brave Dunois, bâtard d'Orléans, Lahire, Xaintrailles, Gaucour, se jetèrent dans la place assiégée, car on sentait que de la prise d'Orléans dépendait le salut de la France.

Salisbury, tué dès le commencement du siége, avait été remplacé par le comte de Suffolk, qui pressait vivement la ville. Un échec, essuyé par Dunois, découragea les Orléanais; ils allaient se rendre, quand Dieu sauva la France.

Une jeune fille du village de Domremy, dans les Vosges, Jeanne d'Arc, se rend à Vaucouleurs, chez Robert de Baudricourt, gouverneur de la ville et capitaine dévoué à Charles VII. Elle lui déclare que, depuis sept ans (c'était l'époque de la mort de Charles VI), des visions l'appellent à la délivrance de sa patrie; que sainte Catherine et sainte Marguerite lui apparaissent souvent pour la préparer à cette mission divine; que des voix lui parlent dans le silence

des forêts, dans l'ombre des nuits, au pied des autels, et lui ordonnent d'aller faire lever le siége d'Orléans, et de conduire le roi à Reims, où il doit recevoir l'onction sacrée. Ces voix, ajoute-t-elle, deviennent de plus en plus pressantes, il faut qu'elle obéisse et se dévoue; elle ne demande qu'une chose, qu'on la mène au roi. La candeur, la Foi vive de cette jeune fille, sa parole irrésistible, étonnent et subjuguent Baudricourt, qui lui donne une escorte.

A travers mille dangers dont elle n'est pas émue, Jeanne arrive à Chinon. Elle obtient, non sans peine, une audience du jeune monarque : *Gentil dauphin,* lui dit-elle, *Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple. Si vous me baillez gens, je lèverai le siége d'Orléans et je vous mènerai sacrer à Reims; car tel est le plaisir de Dieu, que les Anglais s'en aillent en leur pays et que le royaume vous demeure.*

Après ces paroles, Jeanne eut avec Charles un entretien particulier qui le convainquit de la vérité de sa mission. Elle en convainquit de même la cour frivole et les plus habiles docteurs chargés de l'interroger; mais ce fut après trois mois d'informations, d'examens, d'hésitations. Jeanne résista à toutes les épreuves qu'on lui fit subir, et déjoua quelquefois avec une rude naïveté les ruses des esprits malveillants qui cherchaient à la surprendre.

Le roi fit armer la Pucelle d'*une belle armure à sa taille;* et l'on vit avec étonnement qu'elle savait s'en servir et monter à cheval avec autant de grâce et d'adresse qu'un chevalier. Jeanne demanda une épée marquée de cinq croix qu'on devait trouver dans la chapelle de Sainte-Catherine-de-Fierbois : l'épée indiquée fut en effet découverte. Pour obéir à ses voix, elle fit confectionner un étendard de couleur blanche, semé de fleurs de lis, sur lequel était figuré le Sauveur dans sa gloire, avec ces

mots en gros caractères : *Jhésus, Maria*. Jeanne d'Arc n'était point une amazone aimant le bruit et les batailles, cherchant la gloire et la renommée ; c'était une simple et douce jeune fille qui obéissait à ses voix, parce que ses voix lui parlaient au nom de Dieu ; que lui importait d'ailleurs le but où elles la conduisaient, des luttes dont elle n'avait pas d'idée, et la mort cruelle qui l'attendait ?

En la voyant à la tête de l'armée, l'enthousiasme remplaça bientôt le doute et la défiance, et chacun fut assuré du succès. On marche vers Orléans : Jeanne y introduit des secours malgré les Anglais, et, sur leur refus de capituler, elle ordonne l'attaque. Blessée deux fois, l'héroïque jeune fille reste en vue des combattants que sa présence anime. Partout les ennemis, frappés d'une sorte de terreur, reculent devant elle, et le 8 mai 1429, c'est-à-dire après huit mois de siége, Orléans était délivrée.

Jeanne fit rendre grâce à Dieu de cette victoire par l'armée elle-même, après quoi elle se mit à la poursuite des ennemis. Les villes de Jargeau et de Beaugency capitulèrent et Suffolk fut fait prisonnier. La victoire de Patay et la prise du sire de Talbot achevèrent de décourager les Anglais, qui se retirèrent précipitamment jusqu'à Corbeil.

Jeanne pressait Charles VII d'aller se faire sacrer à Reims : *Je ne durerai qu'un an, ou guère plus,* disait-elle, *il me faut donc bien l'employer*. Cette entreprise paraissait humainement impossible, et tous ceux qui entouraient le roi l'en détournaient : la vierge de Domremy l'emporta. Le pays qu'il fallait traverser était aux Anglais ; mais Jeanne était sûre de sa mission. Auxerre ouvrit ses portes, Troyes se rendit après une faible résistance, ainsi que l'avait annoncé la Pucelle ; Châlons acclama l'armée royale, et le 16 juillet Charles entra à Reims aux cris de *Noël ! Noël !* A ses côtés chevauchait Jeanne que cherchaient tous les regards.

Le roi fut sacré dans la cathédrale sans grande pompe, mais Jeanne d'Arc était près de lui, son étendard à la main : *Il avait été à la peine,* disait-elle, *c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.*

La mission de Jeanne était accomplie, et ses voix se taisaient. Que pouvait-elle faire dans les conseils de l'État, à la tête des armées ?

« L'impulsion était donnée, dit un historien moderne (Ozaneaux); les défenseurs du trône, relevés dans leurs espérances, soutenus dans leur enthousiasme, les ennemis frappés d'une terreur surnaturelle, le monarque réveillé de son assoupissement, les peuples saisis d'un saint respect pour une royauté qui venait de conquérir si merveilleusement sa consécration religieuse, tous pouvaient regarder la question comme résolue dans les conseils de la Providence, tous étaient convaincus par un signe éclatant que la protection divine n'avait pas abandonné les fils de saint Louis; c'était maintenant aux sages à diriger, aux braves à combattre; demander à Dieu de nouveaux miracles, c'était le tenter; demander à Jeanne de nouvelles inspirations, c'était mettre le feu à son bûcher.

« *J'ai accompli,* disait-elle, *ce que Messire m'a commandé, je voudrais que le gentil roi me fît reconduire auprès de mes père et mère, à garder leurs brebis et bétail; et faire ce que je voudrai faire.*

« Le roi fut sourd à cette prière; la sagesse humaine décida que Jeanne devait rester; la pauvre jeune fille eut la faiblesse d'y consentir; elle accepta son arrêt de mort. »

La victoire continua pendant quelque temps à favoriser la vierge de Domremy; Laon, Soissons, Beauvais, Compiégne se soumirent, et l'on marcha sur Paris, mais on ne put y entrer. Jeanne suivait l'armée avec la même bonté de cœur, la même vaillance indomptable, mais non plus avec la même joie. Philippe de Bourgogne ayant assiégé

Compiègne, elle se jeta dans la place pour la défendre. Le 24 juin 1430, dans une sortie, pendant qu'elle protégeait la retraite des siens, on fit fermer derrière elle les portes de la ville. Abandonnée au milieu des troupes étrangères, Jeanne, renversée de cheval, fut conduite au comte de Luxembourg, qui commandait pour le duc de Bourgogne, et qui la vendit aux Anglais pour la somme de dix mille francs. Quelques auteurs accusent le gouverneur de Compiègne de l'avoir trahie par jalousie.

Les Anglais firent éclater leur joie à la vue de leur prisonnière. Ils la transportèrent à Rouen dans une cage de fer et l'enfermèrent dans la grosse tour du château, où elle fut enchaînée avec la dernière cruauté. On lui fit son procès comme hérétique et sorcière.

Cette exécrable procédure restera à jamais la honte de celui qui l'a dirigée, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, vendu aux Anglais. On ne peut lire sans émotion les odieux interrogatoires que subit l'héroïque jeune fille, et les réponses toujours admirables, quelquefois sublimes de naïveté, par lesquelles Jeanne confondait ses juges. A la fin, accablée par la science des docteurs, elle reconnut, malgré l'ordre de ses saintes, qu'elle pouvait s'être trompée : *Je veux,* dit-elle, *tout ce que l'Église voudra; et puisque des gens d'Église disent que mes visions ne sont croyables, je ne les soutiendrai pas.* On la força de signer cette déclaration.

La conscience de Jeanne reprit bientôt le dessus; elle se reprocha comme un crime la faiblesse de cet aveu, et dit que ses deux saintes étaient venues le lui reprocher pendant la nuit. De nouveau, elle répéta que sa mission venait de Dieu et qu'elle préférait la mort au mensonge. C'était le lundi 28 mai 1431; le lendemain, elle s'entendit condamner à être brûlée vive comme sorcière. Le mercredi 30, elle fut amenée sur la petite place du Vieux-

Marché : *Rouen! Rouen!* s'écria Jeanne, *mourrai-je ici?* On lui lut sa sentence, et le bailli anglais de Rouen la fit aussitôt monter sur le bûcher aux acclamations d'une ignoble soldatesque, devant une population qui semblait oublier qu'elle était française malgré la conquête.

La sainte victime fut, en ce moment solennel, ce qu'elle était sur les champs de bataille, émue, mais inaccessible à la crainte; calme, résignée, pleine de l'esprit de Dieu. Ses yeux, fixés sur la Croix que son confesseur lui présentait, se levèrent vers le ciel, et du milieu des flammes, ce seul mot parvint à la foule : Jésus!

Il est difficile de croire que Charles VII n'ait rien fait pour sauver la libératrice de la France; plutôt que de l'accuser d'une aussi noire ingratitude, ne vaut-il pas mieux supposer que les documents sont perdus. Ce qui est certain, c'est qu'en 1455 il fit réviser le procès de Jeanne d'Arc et réhabiliter sa mémoire.

Dieu avait promis à Jeanne, par la bouche de ses saintes, que la France serait délivrée; son martyre mit au front des Anglais une tache ineffaçable, mais ne les sauva pas.

La guerre avait continué pendant la captivité de Jeanne d'Arc; après sa mort, elle se poursuivit avec vigueur. Xaintrailles, près de Beauvais; Barbasan, près de Châlons; Dunois, à Chartres, vengèrent par des victoires le crime qu'ils avaient laissé commettre. Bedfort comprit que la cause qu'il défendait était perdue; il n'en fit pas moins couronner à Paris son neveu Henri VI (1431).

Cependant l'infâme traité de Troyes et le supplice de Jeanne d'Arc, pesaient comme un remords sur l'âme du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, dont l'orgueil des Anglais réveillait le patriotisme. Il se rapprocha de Charles VII; et, par la médiation du pape Eugène IV,

il conclut avec ce prince le traité d'Arras, qui en fit un sujet fidèle : ce traité augmenta ses États des comtés de Mâcon, d'Auxerre, de Ponthieu, et des villes de la vallée de la Somme (1435). En même temps Philippe se réconcilia avec le duc d'Orléans, dont il promit de payer la rançon.

Bedfort était mort quelques jours avant la signature du traité d'Arras. Isabeau de Bavière mourut trois jours après; mauvaise reine, mauvaise épouse, mauvaise mère, elle était oubliée des Parisiens et méprisée des Anglais.

Le connétable de Richemont, qui était rentré dans les bonnes grâces du roi, et le bâtard d'Orléans furent introduits dans Paris par les bourgeois, tandis que l'armée royale cernait la ville; les Anglais, ne pouvant résister, capitulèrent (1346). Les Parisiens reçurent alors Charles VII avec transports. D'utiles règlements signalèrent le séjour de ce prince dans la capitale. Le Parlement, transféré à Poitiers pendant que les Anglais occupaient Paris, y fut rappelé, et la justice reprit son cours régulier (1438). C'est à la même époque que Charles VII, croyant prévenir les maux qui menaçaient l'Église par la scission survenue entre les Pères du concile de Bâle, rédigea, dans l'assemblée de Bourges, la *Pragmatique-Sanction*, dont nous avons parlé, et qui fut condamnée en 1512 par le cinquième concile général de Latran.

Un des faits les plus importants du règne de Charles VII fut la convocation des États-Généraux des provinces du centre et du midi, pour aviser aux moyens de mettre un terme aux pillages et aux cruautés des gens de guerre. D'après leur demande, un édit célèbre (1439) accorda au roi seul le droit de nommer les capitaines et de fixer le nombre de leurs soldats. Ces capitaines devaient choisir les soldats et restaient responsables des délits commis par ceux qui étaient sous leurs ordres. Pour entretenir ces soldats et fournir à leur subsistance, on établit un nouvel

impôt appelé *la taille* (1), qui pesait sur tous les citoyens en proportion de leurs biens, excepté sur le clergé, la noblesse, les officiers royaux, les étudiants et les pauvres.

Cette ordonnance créait ainsi les armées permanentes, donnait aux ressources militaires cette unité qui en double la force, et augmentait beaucoup l'autorité du roi en mettant l'armée sous sa dépendance directe. En donnant à la royauté le droit de lever des impôts sans le consentement des États, elle portait, il est vrai, un rude coup à la féodalité, mais en même temps elle ouvrait la porte à une foule d'abus. Comines, l'historien de Louis XI, les pressentait quand il écrivait quelques années plus tard : « Charles VII, qui gagna ce point d'imposer la taille à son bon plaisir, sans le consentement des États, chargea fort son âme et celle de ses successeurs, et fit à son royaume une plaie qui longtemps saignera. »

Ces mesures déplurent à la noblesse, qui voyait avec peine le pouvoir concentré dans les mains du roi. Les mécontents, au nombre desquels se trouvaient Dunois, le duc de Bourbon et le duc d'Alençon, prirent les armes et entraînèrent dans leur révolte le dauphin Louis, esprit inquiet, récalcitrant, jaloux de la gloire de son père. Charles marcha contre les rebelles; la rapidité avec laquelle il leur reprit les places où ils s'étaient fortifiés, hâta leur soumission. Dunois rentra le premier dans le devoir : les autres seigneurs et le dauphin l'imitèrent (1440). Cette révolte est connue dans l'histoire sous le nom de *Praguerie*, en mémoire des révoltes de Prague, dans la guerre des Hussites.

Quelques capitaines de bandes continuaient de ravager les provinces, où leurs excès leur avaient fait donner le

(1) Ce mot est venu de la coche que le percepteur et le vérificateur faisaient, pour indiquer les paiements opérés, sur un morceau de bois, qui se séparait en deux en laissant la somme indiquée sur chaque moitié. (CANTU.)

surnom d'*écorcheurs;* Charles les poursuivit à outrance, et la sévérité avec laquelle il les fit punir contribua plus que la force à pacifier le pays.

La guerre n'avait pas cessé avec l'Angleterre, et la victoire était fidèle au drapeau de la France. Charles VII, maître de Creil et de Pontoise, triompha encore dans la Gascogne et le Languedoc, pendant que Talbot était forcé de lever le siége de Dieppe. Alors une trêve de deux ans fut conclue, à l'occasion du mariage de Henri VI d'Angleterre avec Marguerite d'Anjou, fille de René, comte de Provence, et roi titulaire de Naples depuis la mort de son frère Louis III, arrivée en 1434.

Charles profita de cette trêve pour travailler à faire oublier les malheurs de la domination étrangère par le développement de l'industrie et du commerce. Jacques Cœur, riche marchand de Bourges, appelé aux conseils du roi, apporta dans l'administration des finances l'ordre et l'économie. La France semblait renaître.

Dans le même temps, l'empereur d'Allemagne Frédéric III demanda à Charles VII des secours contre les Suisses, avec lesquels il était en guerre, et le roi René implora son aide pour recouvrer la Lorraine révoltée, qu'il tenait du chef de sa femme. Le roi confia à son fils Louis l'armée destinée à combattre les Suisses, se réservant de commander lui-même les troupes qui devaient marcher contre les Lorrains. Les Suisses, après une sanglante défaite, conclurent un traité d'alliance avec la France. La ville de Metz, assiégée par Charles VII, capitula et paya les frais de la guerre. Comme on le voit, tout tournait à l'honneur de la France.

Trois ans après, la guerre recommença; les Anglais en donnèrent le signal par la surprise de Fougères (1448); Pont-de-l'Arche et Verneuil furent aussitôt soumis par les Français. Dunois reconquit rapidement la Normandie

aidé par les sommes qu'avait avancées le financier Jacques Cœur (1450). La Guyenne fut reprise en quelques mois. Bordeaux et Bayonne capitulèrent; Talbot fut tué à la bataille de Castillon (1453), et bientôt l'Angleterre n'eut plus sur le continent que la ville de Calais.

Ainsi se termina la guerre de *cent ans*, commencée vers 1337 par le roi d'Angleterre Édouard III, qui prétendait à la couronne de France. Cette douloureuse période renferme les batailles les plus désastreuses pour la monarchie; il ne fallut rien moins que le secours miraculeux de Jeanne d'Arc pour chasser les Anglais et sauver le royaume de saint Louis.

Charles VII consacra les dernières années de son règne à des réformes utiles dans toutes les branches de l'administration. Cependant les grands murmuraient, et plusieurs fois il fut obligé de prendre les armes pour les soumettre ou les punir. Mais l'opposition sourde et haineuse du Dauphin fut le plus grand obstacle qu'il rencontra à ses desseins.

Ce prince s'était retiré dans sa province de Dauphiné, et avait épousé en secondes noces, sans le consentement de son père, Charlotte, fille de Louis, duc de Savoie. Charles lui ordonna de revenir; au lieu de se rendre à cet appel, le Dauphin s'enfuit sur les terres du duc de Bourgogne. Pour le punir, le roi réunit le Dauphiné à la couronne.

Les chagrins que causait à Charles VII la conduite de son fils ainé troublèrent la fin de sa vie. Étant tombé malade, il se laissa mourir de faim de peur d'être empoisonné par lui (1461). Il avait 58 ans.

Le règne de Charles VII est un des règnes les plus brillants de notre histoire. Il commence au milieu des plus grands malheurs qui puissent accabler une nation, l'invasion étrangère, l'avilissement de tous les pouvoirs, la discorde des citoyens, la désorganisation des forces nationales, la misère du peuple. Quand il s'achève, une

organisation vigoureuse répare les maux passés et répand la vie dans toutes les administrations. « Charles VII, dit Ozaneaux, laissa un beau territoire à la France, une grande monarchie à l'Europe, l'autorité sur le trône, l'obéissance dans l'armée, le respect des lois dans la nation, la gloire partout. »

Il est juste d'attribuer à ce prince une partie de ces merveilles, tout en reconnaissant qu'il fut l'instrument de la Providence, qui se montra visiblement dans les moyens qu'elle prit pour sauver le vieux royaume franc.

Charles VII, léger dans ses mœurs, mais d'un caractère chevaleresque, et dans le danger, intrépide jusqu'à l'indifférence, sut s'entourer des guerriers les plus experts, des hommes d'État les plus capables, des financiers les plus habiles. Son courage et sa gaîté dans la mauvaise fortune, sa constance à poursuivre la bonne, lui gagnèrent le cœur de la nation; tandis que la mission miraculeuse de Jeanne d'Arc et les victoires des troupes françaises, réveillaient l'esprit national, et lui donnaient un élan prodigieux, dont il sut profiter pour le bonheur et la gloire de la France.

Ce prince eut des faiblesses, « et il est fâcheux, dit avec raison un historien que nous avons déjà cité (Ozaneaux), que les traditions populaires aient associé à sa mémoire le nom d'Agnès Sorel, *la dame de Beauté* (1). Mais si les actes de son règne s'en ressentirent, ce fut plutôt un bien qu'un mal, si l'on en croit ces mêmes traditions. La gravité de l'histoire ne doit pas descendre dans ces détails domestiques, qui n'ont de couleur nationale que celle dont la vieille galanterie de nos pères environnait le caractère des femmes. »

Charles VII a été surnommé le Victorieux et le Bien-

(1) On l'appelait ainsi parce que Charles VII lui avait donné le château de *Beauté*, dans le bois de Vincennes.

Servi; ces deux mots suffisent à peindre son règne. Sans parler de l'héroïque vierge de Domremy, il fut, en effet, entouré de vaillants capitaines qui lui aidèrent à réconquérir son royaume : c'est Dunois, dont la bravoure ne faillit pas un instant; Xaintrailles, ce fidèle compagnon de Jeanne d'Arc, laquelle, ne pouvant réformer la conduite de l'homme de guerre, voulait au moins le corriger de l'habitude de jurer; Lahire, dont la Foi naïve se trahit dans cette prière qu'il faisait en joignant les mains avant le combat : *Dieu, je te prie que tu fasses pour Lahire ce que tu voudrais que Lahire fît pour toi s'il était Dieu, et que tu fusses Lahire;* enfin, c'est Arthur de Richemont, le sévère connétable, qui imposait ses volontés au roi, et dans les accès de son zèle, lui enlevait par la force et même par le meurtre les favoris dont l'influence le détournait des rudes devoirs de la royauté.

En parlant des fidèles serviteurs de Charles VII, nous ne devons pas omettre Jacques Cœur, qu'il avait nommé son argentier ou trésorier de son épargne. Malgré son dévouement, Jacques Cœur fut accusé auprès du roi par des courtisans envieux, et mourut disgrâcié du souverain au service duquel il avait mis son immense fortune.

Angleterre.

(1399.) Pour sanctionner son autorité aux yeux des peuples et faire oublier son usurpation, Henri de Lancastre se fit couronner avec beaucoup de solennité, et obtint du parlement pour son fils Henri le titre de prince de Galles. Dès les premiers mois de son règne, une conspiration se trama en faveur de Richard II, le roi dépossédé; les conjurés, au nombre desquels se trouvaient les deux frères du prince captif, furent mis à mort (1400). Pour ôter tout prétexte aux rebelles, Henri IV se débarrassa de Richard, enfermé

au château de Pontefract. Les uns disent qu'il mourut de faim, les autres qu'il fut tué.

Un Gallois, Owen Glendowr, qui descendait d'un ancien chef du pays, de la famille de Tudowr, ayant arboré le vieil étendard national, vit accourir ses compatriotes autour de lui, et bientôt il fut inauguré comme prince de tout le pays de Galles. Quelques seigneurs anglais mécontents vinrent grossir son parti; mais à Shrewsburg il essuya une sanglante défaite qui coûta la vie aux principaux chefs, sans pourtant mettre fin à la révolte. Les Gallois opposèrent une vigoureuse et longue résistance à Henri IV: ce ne fut qu'après dix années de lutte qu'ils posèrent les armes.

Henri de Montmouth, le fils aîné du roi, se faisait remarquer autant par la légèreté de sa conduite que par sa bravoure; son père s'effrayait de ses vices, et il lui en fit de tendres reproches que le jeune prince reçut avec respect.

Henri IV, quoiqu'il n'eût que quarante-six ans, présentait tous les symptômes de la décrépitude; aux douleurs physiques se joignaient les remords de son usurpation. Au moment de mourir, il dit à son fils, en lui montrant la couronne qu'il voulait toujours avoir à son chevet : *Hélas! beau fils, quel droit avez-vous à la couronne, quand vous savez que votre père n'en avait point? — Monseigneur lige,* répondit le jeune Henri, *vous la conquîtes avec l'épée, et par l'épée je la conserverai.— Faites ce que vous jugerez le mieux,* répliqua le roi, *j'en laisse l'évènement à Dieu, et j'espère qu'il fera miséricorde à mon âme.* Il mourut dans la quatorzième année de son règne (1413), laissant quatre fils: Henri V, qui lui succéda; Thomas, duc de Clarence; Jean; et Onfroi.

Les disciples de Wiclef, sous le nom de *Lollards,* avaient continué de troubler l'Église d'Angleterre; une ordonnance de Henri IV supprima la nouvelle secte, pro-

nonça l'emprisonnement et l'amende contre un premier délit, et statua pour les relaps le supplice du feu. William Sawtre fut le premier qui subit ce supplice (1401).

Henri de Montmouth, en quittant le titre de prince de Galles pour celui de roi, comprit tout ce que demandait de lui sa nouvelle dignité; il réforma sa conduite, s'entoura d'hommes sages, et rendit la liberté au fils de Richard II, Edmond, comte de March.

Après avoir, par des mesures sévères mais justes, réprimé les excès des Lollards, qui reparaissaient plus nombreux que jamais et menaçaient de compromettre la paix du royaume, Henri V tourna ses regards vers la France, dont le trône était occupé par un prince insensé, Charles VI. Profitant des troubles excités par les factions qui divisaient ce royaume, le roi d'Angleterre réclama l'exécution rigoureuse de certaines conditions du traité de Brétigny, et sur le refus fait par la cour de France, il déclara la guerre. Quelques semaines après, Henri V débarquait à l'improviste en Normandie, prenait Harfleur; puis, lorsqu'il se retirait devant une armée plus forte que la sienne, l'impétuosité et l'imprudence des Français lui faisaient gagner la bataille d'Azincourt (1415).

Le vainqueur, manquant d'argent, ne profita pas de sa victoire et conclut une trêve; mais en secret il s'allia avec l'empereur Sigismond et le duc de Bourgogne pour opérer plus sûrement le démembrement de la France, en proie à tous les malheurs de la guerre civile. L'infâme Isabeau de Bavière, épouse de l'infortuné Charles VI, méconnaissant les droits de son fils, appela le roi d'Angleterre; Henri V se jeta aussitôt sur la Normandie sans défense, et assiégea Rouen. La prise de cette ville, après une vigoureuse résistance, fit croire un moment que les princes français se réuniraient sous une même bannière pour repousser l'ennemi commun, lorsque l'assassinat du

duc de Bourgogne Jean-Sans-Peur, sur le pont de Montereau, aggrava le mal et assura au roi d'Angleterre un nouvel allié dans Philippe, duc de Bourgogne. Isabeau conclut alors avec le prince anglais le honteux traité de Troyes (1420), qui déshéritait le dauphin Charles, et donnait à Henri V, avec la main de Catherine de France, fille de Charles VI, la régence du royaume et l'héritage présomptif de la couronne.

Le Dauphin, ne se confiant plus qu'en Dieu et en droit, fit appel à sa noblesse; il vit aussitôt accourir sous ses étendards les Français désireux d'arracher leur patrie à l'ennemi. Henri V fit son entrée triomphale à Paris, où il épousa Catherine, qu'il conduisit ensuite à Londres; mais les nouvelles qu'il reçut du continent l'y rappelèrent bientôt. Ses troupes avaient été battues par les Français, et son frère le duc de Clarence, défait et tué à Baugé (département de Maine-et-Loire). Sa présence rappela la victoire sous ses drapeaux; les succès des Anglais furent rapides; c'en était fait de la monarchie française, si la mort n'eût arrêté le roi d'Angleterre.

Il confia sa femme et son enfant encore au berceau à son frère Jean, duc de Bedfort, qu'il nomma régent de France; son autre frère, Onfroi, duc de Glocester, reçut la régence d'Angleterre; et le comte de Warwick fut chargé de la tutelle de son fils Henri VI. Le roi d'Angleterre Henri V expira sans exprimer un regret de perdre si vite cette couronne de France, objet de son ambition. Deux mois après, Charles VI terminait sa triste existence (1422).

Henri VI, âgé de dix mois, fut proclamé roi de France et d'Angleterre, tandis que le dauphin Charles, couronné au fond de l'Auvergne sous le nom de Charles VII, était appelé par les Anglais *roi de Bourges*.

Le régent anglais s'assura l'alliance du duc de Bretagne et du duc de Bourgogne, mais il ne put détacher les Écos-

sais de celle de la France. Cependant l'armée anglaise poursuivait ses succès, et le duc de Bedfort battit Charles VII près de Verneuil. La mésintelligence qui éclata entre Philippe de Bourgogne et le duc de Glocester, au sujet du projet de mariage de ce prince avec Jacqueline de Bavière, héritière du Hainaut, de la Hollande, de la Frise, détourna un instant de la France l'attention du régent anglais. Charles en profita pour gagner à sa cause Jean, duc de Bretagne. Bedfort reparut bientôt sur le continent, et, pour rejeter les Français de l'autre côté de la Loire, il alla assiéger Orléans.

L'heure du salut de la France était arrivée (1429); Jeanne d'Arc, obéissant à des voix célestes, sauve cette place importante, fait prisonnier à Jargeau le duc de Suffolk, général en chef de l'armée anglaise, prend lord Talbot à Patay, et va faire sacrer Charles VII à Reims, malgré les Anglais et les Bourguignons.

La mission de Jeanne était finie, elle le disait elle-même, aussi ne demandait-elle plus que la liberté de se retirer; cependant Charles VII ne put consentir à la retraite de sa libératrice. Bedfort, déconcerté un moment par les succès de la Pucelle, résolut de tenter un dernier effort et il assiégea Compiègne. Jeanne se jeta dans la place pour la défendre; mais dans une sortie, elle tomba au pouvoir des Anglais (1430). Bedfort, fier de sa captive, la conduisit à Rouen, où, à la honte de l'Angleterre et de la France, la vertueuse guerrière fut condamnée au supplice du feu, après avoir subi un long et inique procès.

Cette lâche vengeance ne rétablit pas les affaires du duc de Bedfort et de son neveu Henri VI. La réconciliation du duc de Bourgogne Philippe le Bon avec Charles VII, par le traité d'Arras, amena la ruine du parti anglais (1435). L'année suivante, le duc de Bedfort mourut; son cousin Richard, duc d'York, arrière-petit-fils d'Édouard III, lui

succéda dans la charge de régent; mais avant qu'il fût arrivé en France, Paris avait ouvert ses portes à Charles VII.

Le duc d'York, puis le comte de Warwick et le duc de Somerset, successivement chargés de la guerre contre la France, la conduisirent avec lenteur, ce qui favorisa les succès de Charles VII. Le siége de Dieppe par Talbot amena une trêve qui se continua jusqu'en 1448, et qui laissa respirer les deux partis.

Vers cette époque se conclurent trois mariages dont les conséquences furent importantes : un Gallois, de la famille des Tudowr ou Tudor, épousa Catherine de France, veuve d'Henri V : de ce mariage naquit Edmond, père de Henri VII Tudor; le second fut celui de Jacqueline de Luxembourg, veuve du duc de Bedfort, avec Richard Woodville, simple gentilhomme : Élisabeth leur fille épousa plus tard Édouard IV; enfin le troisième mariage fut celui de Henri VI avec Marguerite d'Anjou.

La nation commençait à murmurer de la paix avec la France, et le peuple se passionnait pour le duc de Glocester, qui voulait la guerre. La reine Marguerite, dont il avait cherché à empêcher le mariage, conservait contre le duc un vif ressentiment ; s'étant entendue avec le ministre Suffolk, elle le fit arrêter sous prétexte de trahison (1447), et quelques jours après, Glocester fut trouvé mort dans sa prison. La maison de Lancastre ne comptait plus qu'un roi faible, presque imbécile, une reine étrangère soutenue par un ministre haï du peuple. La maison d'York crut le moment favorable pour faire revivre ses droits au trône; elle était représentée par Richard, arrière-petit-fils d'Édouard III. Richard d'York portait dans ses armes une *rose blanche,* tandis que Henri VI portait dans les siennes une *rose rouge*; de là le nom de *guerre des Deux-Roses* donné à cette lutte sanglante qui a duré trente ans et fait

périr quatre-vingts princes du sang, presque toute la noblesse d'Angleterre et un million d'hommes.

Commencée en 1452 et finie en 1485, elle appartient à la seconde moitié du xve siècle, c'est-à-dire aux premières années de la période qu'on est convenu d'appeler *Histoire moderne*.

Écosse.

(1406.) A la mort de Robert III, son frère, le duc d'Albany s'empara de la régence pour le prince Jacques, retenu prisonnier par Henri IV d'Angleterre; méchant par naturel, il parut juste et ami du peuple par politique. Albany mourut en 1419, et fut remplacé par son fils Murdac, homme sans énergie, sans talents, et d'une extrême indolence. Son gouvernement se ressentit de ces défauts : c'était plutôt l'anarchie qu'une régence. Ne se sentant pas assez fort pour rétablir l'ordre, le régent négocia avec l'Angleterre le retour de Jacques Ier, fils de Robert III; et ce prince, moyennant une forte rançon, reprit le chemin de ses États (1422) après dix-huit ans de captivité. Les Anglais avaient accordé la liberté au roi d'Écosse dans l'espérance de détacher ses sujets de leur alliance avec la France, mais ils n'y réussirent pas.

Jacques Ier apportait sur le trône des qualités éminentes qu'avait développées une éducation très-soignée. Il travailla à réparer les maux occasionnés par une longue régence et l'absence de toute autorité, s'appliquant surtout à pacifier les rudes Highlanders, qui étaient dans un état permanent de guerre et de révolte. Le supplice des chefs les plus turbulents répandit la terreur et ramena les rebelles à l'obéissance.

La juste sévérité du roi fit murmurer; les grands seigneurs dont il voulait diminuer le pouvoir, conspirèrent contre lui et s'unirent au peuple, mécontent des impôts.

Jacques avait fixé le jour de Noël pour une fête qui devait avoir lieu dans la ville de Perth; c'est là que les conspirateurs vinrent l'attaquer pendant la nuit. Le couvent où il logeait fut tout à coup envahi par trois cents conjurés; le malheureux roi, ne pouvant fuir, se réfugia dans un caveau où il fut découvert et assassiné (1437). Sa veuve Jeanne suivit avec tant de constance et de succès la trace des assassins, que presque tous furent arrêtés et punis.

Jacques Ier laissait un fils âgé de six ans, ce qui replongea l'Écosse dans les discordes et la confusion d'une régence. Pendant la minorité du jeune Jacques II, les affaires furent conduites par Alexandre Livingston et William Crichton. Pour abaisser la famille des Douglas, rivale de la famille royale, ils firent lâchement assassiner deux enfants, seuls représentants de la branche aînée. Quelques années après, Jacques II secoua toute tutelle et prit en main les rênes de l'État. Son premier acte d'autorité fut de nommer lieutenant-général du royaume, le comte Archibald Douglas, chef de la branche cadette de cette puissante famille.

Plus tard, effrayé de l'ambition d'Archibald, le roi lui retira son emploi, et s'en fit ainsi un ennemi redoutable. Le comte se mit en pleine révolte. Jacques eut alors recours aux négociations, et manifesta le désir d'avoir avec Douglas une conférence au château de Stirling. Le comte, muni d'un sauf-conduit, pénétra seul dans la sombre forteresse où il reçut du roi un accueil en apparence amical; mais Douglas ayant refusé de céder à ses demandes, Jacques le poignarda de sa propre main (1452).

La nouvelle de cette perfidie excita un soulèvement général, à la tête duquel se mit la famille du comte; bientôt tout fut en armes. Pour résister aux rebelles, le roi leva une nombreuse armée. Plusieurs engagements partiels avaient eu lieu sans terminer la guerre, lorsque les

Douglas furent vaincus à la bataille d'Arkinholine; des trois frères de ce nom, le troisième seul survécut au combat et se retira en Angleterre.

Délivré de la rivalité de cette famille ambitieuse, Jacques II gouverna l'Écosse avec fermeté. Ayant voulu reprendre aux Anglais le château de Roxburgh, qu'ils occupaient sur les frontières de l'Écosse, il fut tué par un canon qui éclata comme on essayait une batterie (1460). Ce prince laissait un fils de huit ans, Jacques III.

Irlande.

L'histoire de l'Irlande ne sera plus désormais séparée de celle de l'Angleterre.

Allemagne.

(1400.) Robert de Bavière, qui avait été élu en opposition avec Wenceslas, « ne fut guère reconnu, dit Mœller, que par les princes électeurs du Rhin, les villes libres impériales et un petit nombre de seigneurs laïques; Wenceslas conserva le titre d'empereur, et les princes des maisons de Luxembourg, d'Autriche et de Bavière, refusèrent de prêter hommage au nouvel empereur. Tous les efforts de Robert pour rétablir son autorité en Italie, et pour augmenter ses possessions de famille, en y joignant les duchés de Brabant et de Limbourg, restèrent sans résultat : ces deux grands fiefs de l'empire furent réunis aux vastes États des ducs de Bourgogne et ainsi presque entièrement soustraits à l'autorité impériale. »

A la mort de Robert (1410), les électeurs se divisèrent, et l'Allemagne compta un moment trois empereurs : Wenceslas, qui cherchait à reprendre l'autorité; Sigismond, roi de Hougrie, et son cousin Josse, comte de Moravie. La mort de ce dernier empêcha la guerre civile, et

Sigismond décida son frère Wenceslas à abdiquer (1412) pour ne s'occuper dorénavant que de son royaume de Bohême. Wenceslas mourut quelques années après; Sigismond hérita de ses États.

Ce prince, apprécié bien différemment par les historiens, a été jugé ainsi par le baron Henrion, dans son histoire de l'Église. « Agé d'environ quarante-six ans, dit-il, et l'un des plus beaux hommes de son siècle, par les qualités du corps et de l'esprit, par son aisance et ses grâces à s'énoncer en latin même, par sa capacité dans les lettres, par sa politique, son application aux affaires, sa libéralité, son humanité, sa douceur, par un zèle infatigable pour la Foi et l'union de l'Église; ce prince dut passer pour un prodige, en comparaison de son frère Wenceslas. Mais, quoi qu'en aient dit bien des historiens éblouis par les traits si tranchants de ce contraste, Sigismond, outre sa conduite dépravée qui enhardit celle de sa seconde femme, la Messaline de son siècle, eut bien des défauts qui font douter s'il fut un grand homme, et qui constatent d'une manière irréfragable qu'il ne fut pas un héros. Battu honteusement dans la plupart des combats qu'il livra, il se montra aussi enclin à maîtriser les prêtres et les docteurs qu'inhabile à réprimer les ennemis de l'État. »

Sigismond trouva la Bohême dans un état déplorable; les Hussites, rendus furieux par le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, couvraient tout le pays de sang et de ruines, et ils refusèrent de reconnaître Sigismond. Leurs violences envers les catholiques amenèrent de cruelles représailles qui excitèrent de plus en plus les vengeances. L'empereur, arrivé en Bohême, déploya contre les rebelles une grande rigueur; sous la conduite du fanatique Ziska, ceux-ci, se retirèrent sur une montagne voisine de Prague, qu'ils avaient appelée Thabor, et dont ils firent leur place d'armes. Sigismond vint assiéger Prague,

qui était au pouvoir des sectaires, mais il fut contraint de se retirer.

Ce succès encouragea les rebelles; ils déposèrent Sigismond et se mirent à renverser les églises et à massacrer les catholiques. Enhardis par une nouvelle victoire (1422), ils portèrent leurs ravages dans tout l'empire; la Misnie, la Saxe, le Brandebourg, l'Autriche, la Bavière, la Franconie, essuyèrent toute la rage du plus affreux fanatisme. On prêcha une croisade contre eux. Frédéric, électeur de Brandebourg, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, les ayant attaqués, fut vaincu, et laissa plus de neuf mille soldats sur le champ de bataille.

Cette terrible guerre se prolongea presque jusqu'à la fin du règne de Sigismond. Elle se termina à la suite de la division qui se mit parmi les Hussites, dont les plus modérés se réconcilièrent avec l'Église, après avoir obtenu du concile de Bâle la permission de communier sous les deux espèces (1434).

Les plus fanatiques furent enfin réduits par les armes. Sigismond reçut alors à Prague la couronne de Bohème; puis il profita d'un intervalle de paix pour aller se faire couronner à Milan et à Rome; mais ce couronnement n'était plus qu'une vaine cérémonie sans conséquence.

En cédant pour une somme d'argent le Brandebourg à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, Sigismond fonda la maison qui règne encore aujourd'hui sur la Prusse.

Comme Sigismond était le dernier descendant mâle de la maison de Luxembourg, il destinait sa succession à son gendre Albert, duc d'Autriche, chef de la maison de Habsbourg, qui avait épousé sa fille unique Élisabeth, et qui descendait de l'empereur Albert Ier.

(1437.) Albert recueillit sans opposition le vaste héritage de son beau-père; duc d'Autriche, roi de Hongrie et de

Bohême, il fut élu empereur par les princes d'Allemagne sous le nom d'Albert II. Il travailla à rétablir la paix, et à instituer un gouvernement fort et régulier; mais les princes avaient trop d'intérêt à perpétuer le désordre. Il ne réussit qu'à tranquilliser l'Autriche, où il termina bientôt ses jours (1439). Quatre mois après sa mort, sa veuve Élisabeth mit au monde un fils, Ladislas, surnommé le Posthume.

Les princes électeurs donnèrent la couronne à Frédéric III, de la branche autrichienne de Styrie; il fut en même temps nommé tuteur de Ladislas et régent d'Autriche. Le nouvel empereur n'épargna ni fatigues ni dépenses pour mettre fin au schisme; après avoir pris parti pour l'antipape Félix, il l'abandonna et reconnut Eugène IV.

Dans l'intérêt de sa famille, Frédéric III fit la guerre avec la Suisse, et appela contre cette confédération le dauphin Louis, fils de Charles VII. Les Autrichiens eurent quelques succès, mais ils ne conservèrent pas leurs conquêtes. En 1452, il renonça solennellement aux prétentions des empereurs d'Allemagne sur Rome et l'Italie.

Frédéric avait compris que l'agrandissement de sa maison augmenterait sa prépondérance en Allemagne; il mit donc tous ses soins à l'élever et à l'illustrer. Tous les princes autrichiens reçurent le droit de créer des comtes et des nobles, d'établir des péages et des tailles, et se virent confirmer les priviléges qu'ils avaient pu obtenir des autres empereurs. Frédéric créa pour eux le titre d'*archiduc*, qui n'avait au-dessus de lui que le nom d'électeur. Ce prince fit de sages règlements pour réformer les abus, les monnaies altérées et mettre fin aux guerres privées; ces lois portent encore le nom de *réformations* de l'empereur Frédéric III.

Il occupait le trône impérial lorsque Constantinople fut prise par le sultan des Turcs Mahomet II.

Hongrie.

(1400.) Sigismond de Luxembourg était roi de Hongrie par sa femme Marie, fille de Louis Ier le Grand, lorsqu'il fut élu empereur. Depuis lors il négligea son royaume particulier pour l'empire. Ses États furent troublés par les Hussites, qui de la Bohême étendirent leurs ravages en Hongrie, en même temps que les frontières étaient menacées par les Turcs. Son gendre Albert lui succéda avec peine en Hongrie. Les Allemands qui le suivirent excitèrent une rivalité sanglante avec ses nouveaux sujets, et ils furent massacrés. Il fallait pardonner pour rester roi; Albert le comprit et pardonna, car les Turcs devenaient chaque jour plus menaçants. A la mort de Sigismond, ils avaient envahi la Servie, et le sultan Amurat marchait contre les Hongrois, lorsque Albert mourut subitement (1439). Comme il ne laissait pas d'enfants, les uns appelaient au trône Wladislas, roi de Pologne; d'autres voulaient qu'on ne fît rien avant les couches d'Élisabeth, veuve d'Albert. Lorsque la reine eut mis au monde Ladislas le Posthume, elle s'enfuit avec son fils en Autriche, parce qu'elle désespérait de résister au parti de Wladislas. Alors commença la guerre civile, et elle dura plus de deux ans. Amurat en profita pour attaquer Belgrade, mais il fut repoussé. A ce moment paraissait, pour la défense de l'Europe, le Waïvode de Transylvanie, Jean Hunyade Corvin, connu sous le titre modeste de *chevalier blanc de Valachie*, à qui les Hongrois, dans leur admiration, appliquaient ces paroles de l'Évangile : *Il fut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.* Il inspirait aux Turcs une si grande terreur, qu'ils l'appelaient *le diable*, et le nommaient à leurs enfants pour les effrayer.

Ce vaillant chevalier délivra la Hongrie de la guerre civile et mit fin à la guerre étrangère : dix fois il combattit les Turcs en bataille rangée; quatorze fois il les prit au dépourvu et les dispersa. Dans deux circonstances seulement il leur abandonna une victoire chèrement achetée. Son épée sauva non-seulement la Hongrie, mais la Bavière, la Germanie, toute la république chrétienne. Il fut le rempart des nations orthodoxes, et le roi Wladislas VI Polonais lui rendait ce témoignage qu'il attirait sur lui tous les regards sans exciter l'envie.

Amurat, attaqué sans relâche et fatigué d'être vaincu, demanda la paix; elle fut conclue à Segedin. L'empereur de Constantinople Jean II Paléologue, craignant que la paix de Segedin n'encourageât le sultan Amurat à reprendre la guerre contre les Grecs, parvint à convaincre les princes chrétiens que l'intérêt général demandait de rompre le traité qu'on venait de conclure. Wladislas VI, qui portait les deux couronnes de Pologne et de Hongrie, oubliant la foi jurée, se mit donc à la tête d'une nombreuse armée de Hongrois, de Polonais, de Bohémiens, de Valaques; mais, ayant été atteint près de Varna par Amurat, il fut tué dans le combat, et ses troupes furent taillées en pièces.

Huniade, qui avait assisté au désastre de Varna, fut choisi par les Hongrois pour les gouverner jusqu'au retour de Ladislas le Posthume, retenu prisonnier par Frédéric III, auprès de qui sa mère avait été chercher un refuge, ainsi que nous l'avons vu. Ce ne fut qu'en 1452 que Ladislas put recueillir l'héritage paternel et ceindre la couronne de Hongrie et de Bohême.

Pologne.

(1400.) Wladislas V Jagellon, qui régnait sur la Pologne depuis 1386, étendit sa domination sur la Moldavie et la

Valachie, et vainquit l'ordre Teutonique à la bataille de Tannenberg, laquelle fut suivie de la paix de Thorn (1411). Les priviléges qu'il accorda à la noblesse, dans le but d'assurer le trône à son fils, affaiblirent le pouvoir royal et préparèrent les dissensions qui désolèrent souvent la Pologne.

Son fils Wladislas VI n'avait que dix ans quand il lui succéda en 1434. On lui donna un conseil de régence qui ne sut pas garantir le royaume des troubles ordinaires pendant les minorités. A peine Wladislas fut-il en possession du trône, que les Hongrois l'appelèrent pour régner sur eux, à la mort de leur roi Albert (1439); son arrivée en Hongrie fut le signal de la guerre civile. Wladislas remporta plusieurs victoires sur les Turcs et signa le traité de Segedin, dont la violation amena la triste journée de Varna, où périt Wladislas VI (1444).

Les Polonais appelèrent au trône son frère Casimir, grand-duc de Lithuanie. Ce prince refusa pendant trois ans une couronne dont il connaissait tout le poids, et il ne céda qu'aux pressantes sollicitations de la noblesse (1447).

Prusse.

Vers la fin du XIV[e] siècle, la prospérité de la Prusse, due au gouvernement énergique des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, commença à décliner. Cependant à cette époque les chevaliers possédaient cinquante villes fortifiées, un grand nombre de châteaux entourés de murailles crénelées, dix-neuf mille villages et des revenus considérables. Wladislas V, roi de Pologne, jaloux de leur puissance, leur déclara la guerre; et après la sanglante bataille de Tannenberg, où périrent, avec le grand-maître, six cents chevaliers et quarante mille soldats (1411), il

leur imposa la honteuse paix de Thorn, par laquelle l'ordre fut obligé de céder la Samogitie à la Pologne (1411).

Les villes et la noblesse de la Prusse, devenues riches et puissantes, forcèrent les chevaliers de leur abandonner une part dans l'administration, et formèrent ainsi des États provinciaux, qui intervenaient dans la législation et votaient les impôts. Les grands-maîtres ayant voulu retirer ces concessions, les villes et la noblesse conclurent une ligue, appelée la Confédération prussienne, et choisirent le roi de Pologne pour protecteur (1440).

Une des causes de la décadence de l'ordre était le relâchement de la discipline; mais ce fut inutilement que le grand-maître Conrad d'Erlichsausen essaya de réformer les mœurs des chevaliers.

La guerre ayant éclaté entre la Confédération prussienne et l'ordre, les rois de Pologne intervinrent à titre de protecteurs. En 1466, ils forcèrent les chevaliers de signer la seconde paix de Thorn et de se reconnaître dorénavant dépendants de la Pologne.

Suisse.

La Suisse avait conquis son indépendance par les victoires de Sempach et de Nafels. Les cantons, profitant du repos que leur laissèrent les ducs d'Autriche, guerroyèrent les uns contre les autres. Le canton d'Appenzell ne faisait pas encore partie de la Confédération; il dépendait du seigneur de Saint-Gall. Sa tyrannie poussa les Appenzellois à la révolte; ils prirent les armes et battirent l'armée du duc d'Autriche venue au secours du seigneur de Saint-Gall (1412). On conclut une trêve de cinquante ans, mais l'excommunication prononcée par le concile de Constance contre Frédéric, duc d'Autriche, qui avait favorisé la fuite du pape Jean XXII, et les instigations de l'empereur

Sigismond vinrent mettre de nouveau tout en feu dans la Suisse. Les cantons confédérés restèrent victorieux du duc d'Autriche, et l'empereur leur confirma leurs conquêtes (1419).

Les Valaisans furent moins heureux que les habitants du canton d'Appenzell, quand ils essayèrent de secouer le joug du seigneur Wichard de Raron; malgré des prodiges de valeur ils furent vaincus (1420). Cette guerre était à peine terminée, que les Suisses en eurent une autre à soutenir contre le duc de Milan, qui prétendait avoir des droits sur la belle vallée d'Ossola. Ne pouvant vaincre les confédérés par la force, le duc de Milan eut recours à la ruse. Son envoyé Zoppo parvint à les diviser et obtint la paix de quelques cantons; les autres, n'étant pas assez forts pour continuer la guerre, furent contraints de se contenter des faibles dédommagements qu'on leur offrait pour la cession de la vallée d'Ossola (1426).

Toutes les provinces qui forment aujourd'hui la Suisse n'étaient pas encore libres, mais toutes aspiraient à le devenir. Les Grisons, à l'exemple de leurs voisins, se rendirent indépendants de leur seigneur, et s'unirent à la Haute-Rhétie sous le nom de *Ligue Grise*.

Vers 1430, la mort du comte de Tokembourg, qui laissait sans héritiers directs d'immenses terres enclavées dans les cantons confédérés, amena de nouvelles guerres. Zurich et Schwitz se disputèrent cet héritage les armes à la main. Les Zurichois vaincus firent alliance avec l'empereur Frédéric III, ce qui rendit la guerre générale. Ce fut une guerre de rage et d'extermination; chaque victoire était suivie de massacres, et le vaincu n'était jamais épargné. L'empereur demanda alors l'assistance de la France, et obtint de Charles VII une armée de trente mille hommes commandée par le dauphin Louis. Après plusieurs petits combats sans importance, les confédérés se firent extermi-

ner dans la sanglante bataille de Saint-Jacques, près Bâle (1444). Le dauphin, plein d'admiration pour le courage des Suisses, fit la paix avec eux; l'empereur suivit bientôt son exemple (1449). L'héritage du comte de Tokembourg, pour lequel tant de sang avait été versé, fut donné au seigneur de Raron, parent du comte. En 1469, il le vendit à l'abbé de Saint-Gall.

Suède, Danemark, Norwége.

(1412.) Éric le Poméranien succéda sans difficulté à Marguerite en Suède, en Danemark, en Norvége; sa vie déréglée et des guerres malheureuses, entreprises pour étendre sa domination aux dépens des ducs des Schleswig et de la ligue hanséatique, ruinèrent l'œuvre de l'union conclue à Calmar. La Suède se révolta la première; mais le chef des rebelles ayant été assassiné, on crut un moment que la paix serait rétablie. Le Danemark, à son tour, secoua le joug d'Éric (1438), qui fut déposé et remplacé par son neveu Christophe de Bavière, comte palatin du Rhin. Les Suédois suivirent cet exemple et reconnurent Christophe. En 1442, la Norvége, restée jusque-là fidèle au neveu de Marguerite, proclama également le Bavarois, qui se vit ainsi roi des trois royaumes.

Christophe II de Bavière tourna tous ses efforts contre la ligue hanséatique qui nuisait au commerce de ses sujets, et il s'entendit pour cela avec les princes voisins; mais ils se rendit odieux par le luxe qu'il introduisit à la cour, tandis qu'une famine désolait ses États. A sa mort (1448), la rivalité des trois royaumes éclata de nouveau. La Suède appela au trône Charles Canutson, qui descendait d'Éric IX, le Saint; les Danois et les Norvégiens offrirent la couronne à Christian Ier, duc d'Oldenbourg. L'Union de Calmar fut ainsi détruite.

Russie.

(1425.) Wassiléï II succéda à son père Wassiléï Ier; son règne fut troublé par l'ambition de ses oncles; ces guerres retardèrent l'affranchissement complet de la Russie, qui payait encore un tribut annuel aux Mongols. C'est sous le règne de Wassiléï II que l'Église russe se sépara de celle de Constantinople, parce que celle-ci venait de se réunir à celle de Rome au concile de Florence (1439).

La guerre avec les Mongols, puis la guerre civile excitée par Chemyaska, cousin de Wassiléï II, remplirent les dernières années du règne de ce prince. Il mourut en 1462, et eut pour successeur Ivan III, le Grand.

Après la prise de Constantinople par les Turcs, le primat de Moscou devint le chef suprême de toute la Russie. Bientôt les grands-princes russes s'arrogèrent le droit de nommer les primats, et l'Église russe perdit toute indépendance.

Italie. — Toscane.

(1400.) Au milieu des guerres intestines qui avaient désolé les villes de la Toscane, et dans lesquelles les Florentins avaient toujours pris le parti du pape contre Ladislas, roi de Naples, la riche famille des Médicis était devenue toute-puisssante à Florence.

Dès 1400, Jean de Médicis figurait parmi les chefs de l'État; en 1414, il siégeait dans le conseil de guerre; la même année, son fils Cosme était nommé au rang des princes. Après la mort de Jean de Médicis, ses fils Cosme et Laurent le remplacèrent à la tête du parti gibelin. Cosme, ayant échoué dans une attaque contre la ville de Lucques, fut exilé pour dix ans. Son exil fut un triomphe, et son influence s'en augmenta; aussi une année à peine

s'était écoulée, qu'il fut rappelé. La modération qu'il fit paraître en cette occasion lui gagna tous les cœurs, et on lui confia l'administration de la république (1434).

Pour prévenir les troubles, il concentra l'autorité dans les mains d'un petit nombre, confiant à cinq citoyens seulement le droit de nommer la *seigneurie*, (chef du gouvernement). Cosme gouverna Florence pendant trente ans, et il s'illustra par la libéralité avec laquelle il protégea les sciences et les beaux-arts. Le peuple lui donna le nom de Père de la patrie; l'histoire l'a surnommé le Grand. Il mourut en 1464.

Milan.

(1402.) Galéas Visconti en mourant avait laissé deux fils en bas âge sous la tutelle de leur mère Catherine; à l'aîné, Jean-Marie, il avait donné le duché de Milan proprement dit; et au second, Philippe-Marie, le comté de Pavie.

Des révoltes troublèrent la minorité de ces deux jeunes princes. Jean-Marie, parvenu à sa majorité, prit en main les rênes du gouvernement, mais ce fut pour effrayer ses sujets par la corruption de ses mœurs et sa cruauté, qui surpassaient tout ce qu'on en peut dire. On l'accuse d'avoir empoisonné sa mère. Il avait dressé des chiens à dévorer les coupables qu'on leur jetait, et c'était là son spectacle favori. Une conspiration mit fin aux jours de ce monstre, en 1412.

Son frère Philippe-Marie lui succéda à Milan. Il rétablit la tranquillité intérieure et enleva aux Vénitiens plusieurs villes dont ils s'étaient emparés. La république de Gênes, affaiblie par une longue guerre contre Venise, se soumit à Philippe-Marie, qui rêvait la création d'un royaume d'Italie. Ses projets ambitieux provoquèrent une ligue

générale dans laquelle entrèrent Venise, Florence et le duc de Savoie (1426) : la guerre dura quinze ans. Philippe-Marie prit à son service le condottiere Carmagnole et ses troupes mercenaires, puis il le disgrâcia et le remplaça par François Sforze, autre condottiere aussi obscur.

Pour se l'attacher plus sûrement, il lui fit épouser sa fille Blanche-Marie. Philippe-Marie mourut en 1447, après avoir passé toute sa vie à guerroyer.

Son gendre Sforze et son beau-frère le duc de Savoie se disputèrent son héritage; Sforze l'emporta. Maître de Milan, il fit reconnaître son fils comte de Pavie.

Venise.

Venise continuait à s'agrandir et à acquérir des terres et de l'or par ses armes et son commerce. Dans la guerre qu'elle soutint avec Florence et la Savoie contre l'ambitieux duc de Milan Philippe-Marie, la république fut puissamment secondée par le condottiere Carmagnole, qui avait passé du service des Visconti à celui de Venise. Carmagnole, ayant été vaincu (1431) près de Crémone, fut traîtreusement attiré à Venise, jeté en prison, puis jugé et condamné à mort. Les Vénitiens seuls gagnèrent à la paix, qui fut signée avec Milan en 1441.

Venise conservait à tort le titre de république, quoique le doge ne fût réellement qu'un commis du grand conseil, car l'aristocratie retenait pour elle toute l'autorité : un petit nombre de familles seulement, inscrites au livre d'or (annales de la noblesse), participaient à la souveraineté. Au conseil des Dix, institué le siècle précèdent, on ajouta, en 1454, l'Inquisition d'état, exercée par trois membres du conseil des Dix. Cette institution mystérieuse et redoutée mettait aux mains des inquisiteurs la vie de tous les citoyens. Une parole imprudente ne pouvait échapper

aux nombreux espions qu'ils entretenaient, et elle était punie de mort sans jugement. Leur pouvoir s'étendait même sur les membres du conseil des Dix, et ils disposaient du trésor public sans être tenus à en rendre compte.

Savoie.

Amédée VIII, à peine âgé de huit ans, succéda à son père Amédée VII sous la tutelle de son aïeule Bonne de Bourbon (1391). En 1398 il prit en main les rênes du pouvoir; peu de temps après l'empereur Wenceslas lui confirma le titre de vicaire-général de l'empire qu'avaient porté ses prédécesseurs. Amédée agrandit ses États par l'acquisition du comté de Genève, d'une partie de la Bresse et du Bugey. L'empereur Sigismond, en allant au concile de Constance, s'arrêta en Savoie, où le comte Amédée VIII le reçut avec de très-grands honneurs; en retour, l'empereur érigea le comté de Savoie en duché (1416).

En 1416, Amédée VIII hérita du Piémont. Quelques années après, en s'alliant à Florence et à la Suisse contre le duc de Milan, il le força de renoncer à ses projets ambitieux. Tant de prospérités furent troublées par la peste, qui ravagea la Savoie et enleva Marie de Bourgogne, épouse du duc Amédée VIII, et par une tentative d'assassinat sur ce prince. Ces événements l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans l'ermitage de Ripaille, auprès des moines de Saint-Augustin, après avoir nommé son fils aîné Louis prince du Piémont et lieutenant-général du gouvernement. C'est dans cette solitude que les envoyés du concile de Bâle vinrent le chercher pour lui donner la tiare pontificale. Amédée prit le nom de Félix V; mais Eugène IV qu'il remplaçait ayant été illégitimement déposé, Félix V n'était qu'un antipape, dont l'élection renouvelait le schisme qu'il avait travaillé à éteindre (1439) comme duc de Savoie.

(1449.) Amédée VIII ou Félix V céda enfin aux sollicitations des princes et des évêques, et se démit volontairement de la papauté pour rendre la paix à l'Église. Il retourna alors dans sa délicieuse retraite de Ripaille, où il mena jusqu'à la fin une vie très-édifiante. Amédée VIII mourut en 1451.

Son fils Louis avait administré la Savoie comme lieutenant-général jusqu'au moment où son père avait été élevé à la papauté; alors Amédée abdiqua en sa faveur, et Louis prit le titre de duc de Savoie. A la mort de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, Louis disputa son héritage à François Sforze, gendre de ce prince, mais il fut vaincu en 1449.

Le dauphin Louis, fils de Charles VII, épousa en secondes noces la fille du duc de Savoie; cependant ce prince refusa de le soutenir lorsqu'il se révolta contre son père, et resta jusqu'à la mort le fidèle allié du roi de France (1495).

Naples.

(1399.) Ladislas, roi de Naples, fils de Charles III, après avoir triomphé de son rival Louis d'Anjou, essaya de régner sur la Hongrie, où son père avait été appelé et massacré, mais il ne put résister à Sigismond, époux de la princesse Marie.

Obligé de renoncer à ses prétentions sur la Hongrie, il osa faire une tentative sur Rome, et, sous le faux prétexte de calmer une sédition, il s'empara du château Saint-Ange. Le pape Innocent VII, reconnaissant l'ambition de Ladislas, le déclara déchu du trône; le roi de Naples retira aussitôt ses troupes du château, où il avait mis garnison, et s'éloigna. En 1408 il reprit les armes, s'empara d'Ostie et fit occuper par ses soldats plusieurs villes des États de l'Église. Les Florentins s'opposèrent les

premiers à Ladislas, puis Sienne s'unit à eux. Les événements étaient compliqués par le schisme d'Occident, qui, en divisant les intérêts de l'Église, mêlait la rivalité des papes et de leurs partisans aux guerres particulières des villes et des provinces.

Louis d'Anjou n'avait pas renoncé au royaume de Naples; après avoir fait de nouveaux préparatifs, il reparut en Italie (1410). Vaincu sur mer par les Génois, alliés de Ladislas, il battit ce prince à Rocca-Secca; mais il ne sut pas profiter de sa victoire, et bientôt il fut contraint de regagner la Provence, qu'il ne quitta plus.

Ladislas convoitait toujours une partie des États de l'Église; pour assurer ses perfides projets, il feignit de se rapprocher du pape Jean XXIII et de vouloir le soutenir contre ses ennemis (1413), puis il se jeta tout à coup sur Rome, surprit plusieurs villes de l'État ecclésiastique où, par ses exactions, il ramassa des sommes considérables. La mort l'arrêta au milieu de ses violences et rendit la paix aux Florentins, qui n'avaient pas cessé de défendre Rome et le pape.

(1414.) Jeanne II succéda à son frère Ladislas. Son règne fut agité par les intrigues de ses favoris, et ensuite par son mariage avec Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui la méprisa à cause de sa vie scandaleuse. Il voulut lui ôter la couronne; aussitôt les Napolitains s'armèrent pour leur reine, et contraignirent Jacques de Bourbon de fuir en France. Jeanne put alors se livrer à ses passions en toute liberté. Pour s'assurer un protecteur contre Louis III d'Anjou, le fils du rival de son frère Ladislas, qui voulait faire valoir les droits de son père sur le trône de Naples, elle adopta et fit couronner Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile (1420). Mais pendant une absence de ce prince, elle se réconcilia avec Louis III d'Anjou.

Pendant quinze ans, l'inconstance de Jeanne, flottant

sans cesse entre Alphonse et Louis, entretint l'agitation dans son royaume. En 1433 elle fit annuler l'adoption d'Alphonse, auquel elle substitua Louis d'Anjou, puis elle revint à l'Aragonais; enfin, en 1435, avant de mourir, elle adopta pour son héritier universel René d'Anjou, frère de Louis III, mort peu auparavant.

Ce prince, qui est connu sous le nom de *bon René* ou de *bon roi René*, préférait au gouvernement l'étude des mathématiques, de l'astronomie et de l'astrologie judiciaire. Il était passionné pour la peinture. On raconte qu'il était occupé à peindre une perdrix grise lorsqu'on lui apprit la perte de son royaume, et que cette nouvelle n'interrompit pas son travail. Son goût pour la vie pastorale est aussi célèbre. Il s'habillait en berger, sa femme en bergère, et tous deux menaient paître leurs troupeaux.

René d'Anjou fut d'abord reconnu par les Napolitains; mais Alphonse d'Aragon, appelé par ses partisans comme l'héritier de Jeanne, assiégea Gaëte; prince généreux, il reçut dans son camp les bouches inutiles que les assiégés faisaient sortir pour pouvoir prolonger la résistance. Philippe-Marie, duc de Milan, qui soutenait René, envoya une flotte au secours de la place; Gaëte fut délivrée et Alphonse fait prisonnier. Le duc de Milan lui ayant rendu la liberté, la guerre recommença plus acharnée que jamais. Cette fois Alphonse triompha de son rival qui s'enfuit en Provence (1443). Le pape Eugène IV consacra les victoires de ce prince en lui donnant l'investiture du royaume de Naples. Alphonse mourut en 1458.

Sicile.

(1410.) A la mort de Martin le Vieux, les Siciliens offrirent le trône à Ferdinand le Juste, régent de Castille,

appelé au trône d'Aragon. En 1416, il eut pour héritier, de ces deux couronnes son fils Alphonse le Magnanime. Ce prince, adopté par Jeanne de Naples et, par une adoption simultanée, mis aux prises avec Louis III d'Anjou, puis avec son frère René, également adopté par Jeanne à la mort de Louis III, prit quelquefois part aux troubles de la Castille; il passa pourtant la plus grande partie de son règne à conquérir le royaume de Naples. Dans cette guerre on put admirer son courage et son noble caractère. Pendant qu'il assiégeait Gaëte, il fit donner des vivres aux femmes et aux enfants que les assiégés avaient chassés de la place comme des bouches inutiles. Une flotte génoise ayant été envoyée par le duc de Milan au secours de Gaëte, Alphonse courut à sa rencontre. Le combat s'engagea, et ce prince se défendit comme un lion; mais s'apercevant que son navire faisait eau, il se rendit à l'amiral génois. Lorsqu'il recouvra la liberté, il reprit les armes et força son rival de lui abandonner le trône de Naples. Alphonse réunit ainsi sur sa tête les trois couronnes d'Aragon, de Naples et de Sicile (1440), qu'il conserva jusqu'à sa mort (1458).

Espagne. — Castille.

(1406.) Henri III, roi de Castille, laissa en mourant le trône à son fils Jean II, âgé de vingt-deux mois. Les Cortès, redoutant les troubles d'une minorité, offrirent la couronne à Ferdinand, oncle du jeune roi, mais il n'accepta que la régence. Pour occuper les Castillans, Ferdinand reprit la guerre contre les Maures, et leur enleva plusieurs places importantes. Malheureusement pour son pupille, il fut appelé au trône d'Aragon (1412), et Jean II resta sous la tutelle de sa mère Catherine de Lancastre, qui le corrompit par les plaisirs. Elle mourut en 1418. Jean II fut alors gouverné par l'archevêque de Tolède. A

sa majorité, il conserva l'archevêque dans son conseil, ce qui mécontenta les grands.

Le jeune roi épousa sa cousine Marie, fille de Ferdinand, appelé au trône d'Aragon en 1412. Les frères de la reine troublèrent la Castille, où ils se formèrent un parti puissant. Soutenus par Jean, roi de Navarre, ils prirent les armes, et la guerre civile désola le royaume. Les princes rebelles ayant été faits prisonniers, la paix fut rétablie. On put alors recommencer la guerre contre les Maures, qui perdirent, en 1431, la bataille connue sous le nom de *Journée aux figues,* du lieu où elle fut livrée.

La jalousie des grands croissait chaque jour contre l'archevêque de Tolède, et surtout contre Alvarez de Luna, le favori du roi. Les choses s'envenimèrent au point que la guerre civile éclata. Jean II soutenait son favori; et si, cédant à la force, il consentait à l'éloigner pour quelque temps, bientôt de nouvelles faveurs venaient faire oublier à Alvarez une disgrâce passagère.

Le roi de Navarre se mêla encore aux troubles de la Castille, et l'incendie de la guerre civile gagna tout le royaume. Le roi fut assiégé et fait prisonnier dans Médina del Campo (1441), tandis que le favori et l'archevêque prenaient la fuite. La conduite arrogante du roi de Navarre envers son royal captif irrita les grands, et ils favorisèrent l'évasion de Jean II.

Rétabli sur le trône, l'imprudent monarque rappela son favori, qui excita de nouveau le mécontentement des seigneurs castillans. Cette fois, Jean ne fut pas assez fort pour résister à une révolte suscitée par les ennemis d'Alvarez, et il leur livra son favori qui fut aussitôt conduit au supplice. Sa résignation et son noble courage touchèrent même les auteurs de sa mort. La charité publique dut fournir aux frais des funérailles de celui qui avait disposé

des trésors de l'État. Jean II mourut de chagrin l'année suivante (1454).

Aragon.

(1410.) A la mort de Martin le Vieux, qui avait reçu de son fils la couronne de Sicile, et qui mourut sans héritier, Ferdinand le Juste, régent de Castille, fut appelé au trône d'Aragon (1410). Il ne régna que six ans (1416). Son fils Alphonse V le Magnanime lui succéda. Jeanne II de Naples implora son secours contre Louis III d'Anjou, le fils du rival de son frère Ladislas, et, pour s'assurer sa protection, elle l'adopta; bientôt après elle adopta également Louis III et révoqua l'adoption d'Alphonse. Ce prince prit les armes pour soutenir ses droits; la guerre se poursuivit pendant quinze ans avec des chances diverses; enfin Alphonse triompha et réunit sur sa tête la couronne de Naples à celle de Sicile et d'Aragon (1443). Jeanne II était morte en 1435. Alphonse mourut en 1458.

Ces guerres extérieures n'empêchèrent pas la puissance royale de faire de remarquables progrès malgré la résistance des grands; ceux-ci perdirent plusieurs priviléges qu'ils avaient précédemment arrachés au roi, entre autres celui de révolte armée, accordé en 1287 par Alphonse III.

Navarre.

(1425.) Charles III le Noble n'ayant pas laissé d'enfant mâle, la couronne de Navarre passa à son gendre Jean, second fils de Ferdinand le Juste, roi d'Aragon. A la mort de sa femme (1441), Jean refusa de céder le trône à son fils don Carlos, prince de Viane, et il se remaria. Don Carlos, après avoir inutilement réclamé la couronne qui lui revenait par sa mère, prit les armes à la sollicitation

des Navarrais, mais il fut vaincu et fait prisonnier (1452). Ayant recouvré la liberté, il tomba dans de nouveaux malheurs par la haine de sa belle-mère, et se laissa entraîner à reprendre les armes contre son père. Vaincu à Estella (1456), don Carlos implora le secours des rois étrangers. Alphonse V le Magnanime, son protecteur, étant mort sur ces entrefaites, don Carlos crut pouvoir se confier au roi; père dénaturé, Jean II le fit charger de fers. Les Catalans se déclarèrent en sa faveur et obtinrent sa liberté. Bientôt après le malheureux prince mourut empoisonné. Sa sœur Blanche périt de la même manière (1461).

Portugal.

La nouvelle dynastie portugaise, fondée par Jean Ier d'Avis, s'affermit par le long règne de ce prince, qui fut une période de gloire et de prospérité pour le Portugal.

Voulant entretenir l'humeur belliqueuse de ses fils, il les conduisit contre les Maures d'Afrique, auxquels il enleva Ceuta. L'infant don Henri, ne rêvant que navigation et découvertes lointaines, employait sa fortune à encourager et à récompenser les plus hardis navigateurs. Il contribua ainsi à la découverte des îles Canaries, puis, en 1420, à celle de Madère, qui était couverte de forêts. On mit le feu à une partie de ces bois pour faire des plantations; l'incendie gagna de proche en proche et ne s'éteignit qu'au bout de sept ans, lorsque la forêt fut consumée. La cendre qui en provint fertilisa l'île d'une manière extraordinaire. On doit encore aux encouragements de don Henri la découverte des îles Açores en 1432.

Le roi Jean étant mort (1433), son fils Édouard lui succéda. Il annonça aussitôt une nouvelle guerre contre les Maures d'Afrique; mais cette expédition ne fut pas heureuse. Édouard mourut de la peste en 1438. La mino-

rité de son fils Alphonse V fut troublée par la rivalité des oncles du jeune prince.

Don Henri continua à favoriser les voyages lointains, et il eut la consolation, avant de mourir, d'apprendre que des vaisseaux portugais avaient vu la Guinée. Alphonse V venait d'annoncer une croisade en Afrique, lorsque Constantinople tomba au pouvoir des Turcs (1453).

Musulmans d'Espagne.—Royaume de Grenade.

(1425.) Mohammed VII, successeur de Youssouf III, déplut aux Grenadins par son orgueil, et plus encore pour leur avoir retranché les tournois, les joûtes, les courses à cheval. Bientôt des factions troublèrent le faible royaume maure. Un ambitieux, Youssouf Ben Alhamar, voulut enlever la couronne à Mohammed et fut soutenu par Jean II, roi de Castille. Un instant renversé du trône après la sanglante *journée aux figues,* Mohammed y remonta bientôt; mais il ne tarda pas à en être précipité par son neveu Mohammed VIII, et finit ses jours en prison (1444). L'usurpateur fut à son tour chassé par son cousin Mohammed IX, qui régna jusqu'en 1470.

Bas-Empire.

Manuel Paléologue régnait à Constantinople lorsque commença le XVe siècle, qui devait voir cette capitale de l'Orient tomber au pouvoir des Ottomans. Bajazet, sultan des Turcs, après avoir fait trembler les Grecs, tremblait lui-même devant le terrible Tamerlan.

Ayant à défendre son empire, il laissa respirer Manuel, et Constantinople jouit d'une paix inconnue depuis longtemps. Mahomet Ier succéda à son père Bajazet et vécut en bonne intelligence avec les Grecs; il mourut en 1421,

laissant son empire à son fils Amurat II. Le nouveau sultan déclara aussitôt la guerre à Manuel; cependant il se contenta de foudroyer les remparts de Constantinople, puis il se retira.

Manuel mourut pendant qu'il s'occupait de la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine (1425). Il laissait six fils; Jean, l'aîné, ne put lui succéder que par la cession qu'il fit au sultan de plusieurs provinces. Amurat menaçait alors l'Europe avec des forces considérables, et les petits souverains des provinces voisines de son empire se préparaient à le combattre ou à l'éloigner à prix d'or.

Jean Paléologue ne pouvait s'abuser sur le danger de sa position; il crut que la meilleure protection qu'il pût rechercher dans ce moment était celle de la cour de Rome. Il se rendit donc en Italie avec le patriarche de Constantinople, suivi de plusieurs évêques; et le concile, qui était alors réuni à Florence, reçut leurs serments de fidélité; mais à peine étaient-ils de retour à Constantinople, que la plupart se rétractèrent devant la fureur du peuple.

Le bruit des armes retentissait autour de l'empire grec presque réduit à sa seule capitale, qu'Amurat semblait pourtant oublier, lorsque le sultan se jeta sur le Péloponèse; plus de cinquante mille Grecs furent massacrés ou emmenés en esclavage. Sur ces entrefaites Jean Paléologue mourut, en prévoyant les malheurs que l'avenir réservait à ses successeurs (1449).

Son frère Constantin XII le remplaça sur son trône chancelant; puis le sultan exigea qu'il abandonnât le Péloponèse à ses autres frères, Démétrius et Thomas.

En 1451 Amurat, laissa son vaste empire au cruel et farouche Mahomet II, son fils. Il n'avait que vingt-deux ans, et déjà l'on citait de lui des traits d'une férocité inouïe. Le jeune sultan, décidé à détruire l'empire grec, fit de grands préparatifs et envoya menacer l'empereur.

Celui-ci, effrayé, tourna encore une fois les yeux vers l'Occident, qui promit des secours au prix d'une nouvelle réconciliation avec l'Église latine. L'empereur et le sénat parurent y consentir, mais le peuple éclata en murmures : des scènes scandaleuses eurent lieu dans la ville, où retentissaient ces cris : ***Plutôt les Turcs que les Latins! Plutôt le turban que la tiare!***

Constantin, qui prévoyait une prochaine attaque, s'occupa de mettre la ville en état de résister au sultan et demanda l'appui des Génois : Justiniani amena deux mille hommes. Le 6 avril 1453, Mahomet parut sous les murs de Constantinople; il cerna la ville par ses machines de guerre, tandis que ses vaisseaux fermaient le port. Une résistance inattendue excita sa colère; l'ancienne énergie des Grecs semblait se réveiller aux derniers jours de leur indépendance, et l'exemple des Occidentaux ranimait l'ardeur de cette nation amollie, énervée. L'intrépidité de Justiniani excitait tous les autres; sous ses ordres les assiégés tentaient des sorties, rompaient à coups de canon les lignes ennemies et réparaient les brèches faites à leurs murailles.

Mahomet, comprenant qu'avant tout il fallait se rendre maître du port, eut recours à un expédient que l'on serait tenté de prendre pour une fable, s'il n'était aussi bien attesté par l'histoire; il résolut de faire descendre sa flotte dans le port de Constantinople par-dessus un promontoire couvert de broussailles, qui le protégeait contre les Turcs. On creusa donc un chemin à travers ces hauteurs; puis sur des planches enduites de graisse on fit glisser pendant la nuit quatre-vingts galères, depuis le Bosphore jusque dans le port de Constantinople. A leur réveil, les Grecs furent saisis d'effroi et s'abandonnèrent un instant au désespoir. Justiniani forma aussitôt le projet d'incendier cette flottille; mais un Génois le trahit, et

le canon des Turcs coula le vaisseau chargé de cette périlleuse entreprise.

Plusieurs brèches étaient ouvertes, les munitions étaient épuisées; il n'y avait plus d'espoir de secours, et le découragement gagnait tous les cœurs. Constantin, voyant qu'il ne pouvait se sauver, voulait au moins mourir glorieusement en défendant ses sujets. Mahomet avait annoncé l'assaut général pour le 29 mai. La veille, l'empereur assigna à chacun son poste pour l'heure du péril. Avant de se séparer de ce qui lui restait de braves, Constantin, sans se faire illusion sur l'issue de la lutte, les anima à combattre jusqu'à la fin. Ils versèrent des larmes, s'embrassèrent mutuellement, reçurent le viatique dans l'église Sainte-Sophie, et, ainsi fortifiés, ils promirent de tomber avec la patrie; courage d'autant plus admirable, qu'il était sans espoir.

L'attaque fut terrible. Un premier assaut ne réussit pas; le second ne servit qu'à combler les fossés de cadavres. Justiniani se comportait vaillamment; mais ayant été blessé, il s'éloigna pour se faire panser; à cette vue, on croit qu'il fuit, et la déroute commence. Constantin rappelle les fuyards, s'élance au-devant des ennemis; tout est inutile. On annonce que les Turcs ont forcé les portes; à cette nouvelle, la terreur glace tous les courages, il n'y a plus ni chefs ni soldats; on court, on se précipite, on s'écrase. Constantin, en voyant périr la patrie, s'écrie : *N'y aura-t-il donc pas un chrétien pour me trancher la tête?* et, s'élançant au milieu de la mêlée, il y tombe percé de coups. Quelques heures après, Constantinople était au pouvoir des Turcs. Le carnage fut horrible dans l'église Sainte-Sophie. Une population entière, où les rangs étaient confondus dans un commun esclavage, remplissait l'air de ses cris : riches, pauvres, vierges, matrones, religieuses, prêtres, au nombre de plus de soixante mille,

furent traînés sur les vaisseaux turcs, vendus et abandonnés à la brutalité des barbares. Les objets d'art furent brûlés et foulés aux pieds, de même que les bibliothèques, qui conservaient intact le dépôt du savoir antique.

La tête de l'héroïque empereur fut suspendue à la colonne de porphyre, élevée par le premier Constantin à sa mère Hélène. Trois jours après, Mahomet entra dans Constantinople, fit abattre l'autel de Sainte-Sophie, et ce magnifique temple fut changé en mosquée. Pour rappeler la population qui avait fui, le sultan permit aux Grecs le libre exercice de la religion chrétienne; mais pour assurer l'obéissance de ses nouveaux sujets, il construisit les châteaux des Dardanelles et releva les murailles de Constantinople, qui devint la capitale de l'empire turc.

Ainsi périt l'empire grec, obstiné dans le schisme, après avoir été pendant plusieurs siècles le foyer de l'erreur.

Turcs Ottomans.

(1400.) L'approche de Tamerlan, appelé par des émirs mécontents, réveilla Bajazet, endormi au sein des plaisirs. Tout en affectant de le mépriser, le sultan avait réuni une nombreuse armée, qui rencontra celle du chef mongol près d'Angora (Ancyre) : Tamerlan conduisait huit cent mille hommes. Le choc des deux armées fut terrible; le combat dura trois jours et deux nuits, et deux cent quarante mille cadavres restèrent sur le champ de bataille.

(1502.) Bajazet, vaincu et fait prisonnier, fut conduit à Tamerlan; le Mongol ne daigna pas se déranger d'une partie d'échecs pour recevoir son noble captif. Les fières réponses du vaincu plurent à l'orgueilleux vainqueur, qui le traita avec une sorte de générosité. Bajazet mourut en 1403. Tamerlan, qui avait laissé une partie des États du sultan à trois de ses fils, permit à Musa, retenu prisonnier avec

son père, d'aller réclamer de ses frères une part de son héritage. La guerre civile éclata alors entre les quatre fils de Bajazet, et ce fut Mahomet Ier, l'un d'eux, qui triompha. Fidèle à son alliance avec les Grecs, il laissa Constantinople en paix. Son fils Amurat II lui succéda en 1421 et reprit la guerre contre les Grecs. Le nouveau sultan vint assiéger Constantinople; mais il fut obligé de se retirer précipitamment pour aller étouffer une révolte.

Amurat reparut bientôt et se dirigea sur la Grèce centrale. Jean Castriot, seigneur d'Albanie, se soumit à ses armes, et, comme garant de sa fidélité, lui livra ses quatre fils. Le sultan alla ensuite cerner la ville de Thessalonique; pour exciter l'ardeur de ses soldats au moment de l'assaut, il leur promit le pillage, et il tint sa parole.

Amurat soumit l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie; la Bulgarie avait disparu sous Bajazet, la Servie était tributaire. Le sultan réclama cette province; George Brandowich, qui en était alors despote ou souverain (1435), essaya de satisfaire Amurat par de nouvelles concessions, puis de lui opposer la force des armes, mais il ne put résister, et la Servie fut conquise. Le vainqueur marcha ensuite contre les Hongrois, déchirés par la guerre civile, et assiégea Belgrade. Alors parut le vaïvode de la Transylvanie, Jean Hunyade Corvin, qui devint la terreur des Turcs. Il replaça George Brandowich sur le trône de Servie, vainquit les troupes d'Amurat en trois batailles rangées, et força l'orgueilleux sultan à la paix de Segedin. Cette paix ne dura paix. Elle froissait les intérêts de Jean Paléologue, empereur de Constantinople, et il décida les princes d'Occident à reprendre les armes.

De part et d'autre on se prépara à soutenir la guerre avec vigueur; et bientôt une armée de Hongrois, de Polonais, d'Allemands, de Bohémiens et de Valasques se dirigea sur le Pont-Euxin, sous la conduite de Wladislas VI,

roi de Pologne. Elle rencontra celle d'Amurat près de Varna, en Bulgarie (1444). Le combat fut long et meurtrier. Wladislas resta parmi les morts, et les chrétiens furent vaincus.

Après cette victoire, Amurat alla ravager le Péloponèse, puis il revint harceler la Hongrie, toujours défendue par Hunyade. Un événement qui semblait peu important troublait alors le bonheur d'Amurat : c'était la fuite de Georges Castriot, donné en otage par son père Jean Castriot, lorsque celui-ci, seigneur d'Albanie, s'était soumis aux Ottomans.

Ce jeune homme, d'un courage et d'une force remarquables, avait été élevé dans l'islamisme. Sa valeur l'avait fait surnommer à la cour du sultan *Scanderbeg* ou le *prince Alexandre*. Amurat, ayant recueilli, en 1435, la succession de Jean Castriot, tardait à la remettre à Scanderbeg, malgré ses promesses réitérées. Celui-ci, las de ces délais, arracha au secrétaire du sultan un acte par lequel la ville de Croïa en Albanie lui était cédée, poignarda le secrétaire pour cacher sa fraude et s'enfuit. Entré dans Croïa, il fit main basse sur la garnison turque, et, libre enfin de suivre la Foi de ses pères, il se déclara soldat de Jésus-Christ. L'Albanie se souleva pour le jeune héros, qui fit alliance avec la Hongrie. Deux fois Amurat vint assiéger Croïa ; deux fois, Scanderbeg, soutenu par Hunyade, le força de s'éloigner.

Mahomet II, successeur d'Amurat en 1451, fit une paix de trois ans avec Hunyade pour exécuter ses projets sur Constantinople, où régnait Constantin XII. Les Grecs tremblèrent en apprenant les préparatifs du sultan, dont la volonté ne connaissait pas de résistance. En effet, Constantinople succomba après un siége de deux mois. Mahomet en fit la capitale de ses États, qui s'accrurent encore par de nouvelles conquêtes (1453).

Mongols.

(1400.) Tamerlan, après avoir ravagé l'Asie, écouta avec joie les plaintes des émirs contre le sultan Bajazet, car elles lui fournissaient l'occasion de déclarer la guerre aux Turcs. Il s'avança donc à la tête de forces considérables jusqu'à Angora (Ancyre, dans l'Anatolie), où il rencontra l'armée du sultan et la tailla en pièces (1402). Bajazet fut fait prisonnier avec son second fils Musa. Tamerlan laissa les trois autres fils de son captif partager les possessions de leur père; et lorsque celui-ci mourut, il rendit la liberté à Musa. En 1403, le chef mongol retourna vers la Chine qu'il voulait conquérir; il mourut deux ans après (1405).

A partir de cette époque, l'histoire des Mongols est incertaine. Ils se fixèrent dans l'Asie centrale, et rendirent tributaires les petits souverains qui les entouraient. Les Mongols possédaient l'Indoustan septentrional, le Khoraçan, une partie de l'Inde et de la Perse.

BELLES-LETTRES.—BEAUX-ARTS.

Les malheurs de la France, déchirée par les factions, puis courbée sous le joug anglais, arrêtèrent le développement des lettres pendant la première moitié du XVe siècle. On continua pourtant à fonder des Universités et des colléges pour faciliter les études. L'Université de Paris s'étant immiscée dans les affaires de l'État, les rois lui enlevèrent une partie de ses priviléges, et son crédit baissa rapidement.

Parmi les noms de ceux qui ont cultivé les lettres à cette époque, deux seulement méritent d'être rappelés, celui de *Charles d'Orléans* et celui d'*Olivier Basselin.* Charles d'Orléans, fils du duc d'Orléans tué par Jean-

Sans-Peur, était doué d'un heureux génie qui se développa aux leçons de sa mère Valentine de Milan. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), il passa vingt-cinq ans en Angleterre, et charma les ennuis de sa captivité en cultivant la poésie. Il a laissé le premier ouvrage où la diction soit correcte, sans cesser d'être naïve.

Olivier Basselin, dans un genre différent, mais avec autant de talent, passe pour l'inventeur de la chanson, telle que nous l'entendons aujourd'hui.

Avant de quitter la France, il est à propos de dire un mot de l'éloquence. Les annales judiciaires ne nous ont conservé aucun vestige des plaidoyers du XIVᵉ siècle. Du XVᵉ, nous avons une harangue de *Gerson* à Charles VI, au nom de l'Université, contenant des remontrances touchant le gouvernement du roi; une de *Jean Petit* pour justifier le duc de Bourgogne Jean-Sans-Peur du meurtre du duc d'Orléans; puis celle de l'abbé *de Cerisi* contre le même duc de Bourgogne. La première est un réquisitoire incorrect, mais sage et très-hardi, contre les abus qui régnaient à cette époque; la seconde, aussi peu correcte dans la forme, est pernicieuse dans le fond; la troisième a des beautés réelles à côté des défauts inhérents au mauvais goût de l'époque.

L'éloquence sacrée fut longtemps entravée par la nécessité où étaient les orateurs, pour se faire entendre de la multitude, d'adopter les mauvais dialectes que parlaient leurs auditeurs. Cependant, quoi qu'en ait dit Voltaire, on trouve dans les sermonnaires du XVᵉ siècle des beautés du premier ordre; mais pour les apprécier, il faut se placer au point de vue des contemporains, car certaines expressions, qui nous choquent aujourd'hui et nous font accuser de cynisme ceux qui s'en servaient, étaient alors reçues dans les conversations les plus délicates.

La décadence de la poésie continua en Allemagne pen-

dant le xve siècle; mais la prose y fit des progrès remarquables. On écrivit des romans, des chroniques, des traités philosophiques et moraux qui ont du mérite.

En Angleterre, les belles-lettres n'ont rien laissé qui mérite d'être mentionné pendant cette période.

Le xve siècle fut consacré par les Italiens à l'étude de l'antiquité. A l'exemple de Dante, de Pétrarque, de Boccace, ils se passionnèrent pour les écrivains d'Athènes et de Rome, ce qui arrêta le perfectionnement de la langue italienne. Ce genre d'étude eut pourtant une heureuse influence; en réunissant une plus grande masse de connaissances, l'érudition fournit des matériaux aux génies qui devaient bientôt illustrer l'Italie.

Il est à remarquer que l'Italie a toujours pris les devants sur les autres nations dans la carrière des lettres; ce qui fait dire à un auteur moderne (E. Lefranc): « Lorsque nous sommes encore barbares et ignorants, l'Italie a son premier âge d'inspiration et de poésie; au temps où notre vieille langue commence à s'animer d'un instinct poétique, l'Italie a déjà son siècle d'érudition, son xve siècle; à l'époque où, à notre tour, nous étudions laborieusement, l'Italie a son siècle de goût et de génie perfectionné, son immortel xvie siècle. Les rapports de cette comparaison se retrouvent toujours, et notre xviie siècle arrive, comme le xvie siècle de l'Italie, pour réunir également le goût et l'imagination, la science des formes et l'originalité. »

On trouve l'explication de ce phénomène dans l'influence de la papauté qui, dans son admirable instinct de civilisation, s'était successivement appropriée à l'état des peuples. Toujours plus savante, plus civilisée qu'eux, elle les précédait dans toutes les sciences, appliquant sa primauté à tous les travaux de l'esprit humain.

Les autres souverains de l'Italie secondaient également

ce mouvement des esprits à la poursuite du beau; les Sforze, les Médicis encourageaient les savants, multipliaient les écoles, fondaient des bibliothèques.

Pendant le xve siècle, les Italiens, passionnés pour l'antiquité, ne se contentèrent pas d'étudier les chefs-d'œuvre des auteurs anciens, ils y joignirent la recherche et la découverte des médailles, des monuments antiques; on expliquait les inscriptions, on s'en servait pour l'intelligence des auteurs, et les auteurs servaient à leur tour à l'explication des monuments.

Aucun des nombreux littérateurs que l'Italie compte pendant cette période de cinquante ans, ne peut être comparé aux génies du siècle précédent.

En Espagne, les lettres continuèrent à être cultivées par les princes et les grands. Le règne de Jean II, si triste au point de vue de l'autorité royale, est une des époques les plus brillantes de la poésie castillane. Les Espagnols s'essayèrent dans presque toutes les branches de la littérature: poésie épique, poésie lyrique, allégorie, histoire, philosophie et érudition. Leurs œuvres ont un caractère original, et l'on n'y reconnait aucune influence étrangère.

La poésie dramatique naquit chez les Espagnols avant leur mélange avec les autres nations; elle y perdit peut-être du côté de la science, mais elle y gagna en originalité. Nous ne trouvons cependant, ni parmi les poëtes, ni parmi les prosateurs aucun nom qui mérite d'être mentionné ici.

Les écrivains ecclésiastiques de la première moitié du xve siècle sont, outre *P*[illegible] *d'Ailly* et *Gerson*, dont nous avons parlé et qui se sont fait remarquer au concile de Constance, *Nicolas Clémengis*, docteur de Paris; *Thierry de Niem*, archevêque de Cambrai; *Alphonse de Tostat*, docteur de Salamanque; *Nicolas de Cusa*, qui fut fait cardinal et se distingua, non-seulement dans la philosophie et

la théologie, mais aussi dans l'astronomie; *Jean de Turrecremata*, de Valladolid; enfin, *Bessarion*, archevêque de Nicée, qui s'attacha à l'Église latine, après s'être fait admirer au concile de Florence.

En Italie, la peinture continua à marcher dans la voie que lui avaient ouverte Cimabué et Giotto; elle s'enrichit des chefs-d'œuvre de *fra Angelico*, le peintre dominicain, qui semble avoir pris dans le ciel les ravissantes et pures figures qu'il a laissées sur la terre.

La première moitié du XVe siècle est à jamais célèbre par l'invention de l'imprimerie, due à *Jean Gutenberg*, de la ville de Mayence. Ses premiers essais datent de 1436. Cette merveilleuse découverte donna un grand essor aux lettres, en multipliant les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

RÉCAPITULATION DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — Le schisme se perpétue malgré les efforts de l'Église et des souverains pour le terminer. Le concile de Pise semble augmenter la confusion, tout en préparant les voies à la réunion, par l'élection de Jean XXIII. Le concile de Constance le dépose cependant, ainsi que les deux autres pontifes qui ont refusé de reconnaître le concile de Pise, et le remplace par Martin V, reconnu enfin de toute l'Église. Le même concile de Constance condamne les erreurs de Wiclef et de Jean Hus. Martin V travaille à rétablir son autorité à Rome, à pacifier l'Allemagne et à réparer les maux que le schisme a faits à l'Église.

Eugène VI voit s'ouvrir le concile de Bâle, qui se

montre hostile à la papauté et renouvelle le schisme, en donnant la tiare à Félix V, prince de Savoie. Eugène transfère le concile à Ferrare, puis à Florence, où il reçoit les serments d'union des Grecs, et voit les Arméniens, les Syriens et les Maronites revenir à la vérité et à l'obéissance. Les Pères schismatiques de Bâle se soumettent enfin, et Félix V rentre dans la vie privée, sous le pontificat de Nicolas V.

De dangereuses doctrines commencent à se répandre, et l'esprit d'indépendance se manifeste de toutes parts.

Les saints sont moins nombreux; cependant l'Église se réjouit des vertus de saint Vincent Ferrier, de saint Bernardin de Sienne et de sainte Colette.

France. — Le triste règne de Charles VI plonge la France dans un abîme de maux; les factions des Bourguignons et des Armagnacs livrent le royaume aux Anglais. Henri V d'Angleterre, vainqueur à Azincourt, signe le honteux traité de Troyes, par lequel l'infâme Isabeau, épouse de Charles VI, déshérite son fils Charles en faveur du prince anglais. Dieu suscite Jeanne d'Arc pour sauver la France; fidèle à sa mission, l'héroïque vierge de Domremy repousse les Anglais d'Orléans et fait sacrer Charles VII à Reims. Le supplice de Jeanne venge les Anglais, mais ne les sauve pas. De tous côtés vaincus, ils perdent leurs conquêtes et ne conservent que quelques villes en France. Ainsi se termine la guerre de Cent-Ans.

Charles VII, justement surnommé le Victorieux et le Bien-Servi, se montre grand dans l'infortune et grand dans la prospérité.

La fin de son glorieux règne est attristé par la révolte de son fils, le dauphin Louis.

Angleterre. — Henri IV de Lancastre affermit son autorité, et transmet à son fils Henri V le trône qu'il a usurpé. Henri V reprend la guerre contre la France, que

les armes et le traité de Troyes lui livrent un moment. Son fils Henri VI est trop faible pour porter deux couronnes : Jeanne d'Arc lui enlève celle de France pour la poser sur la tête de Charles VII, et la guerre des Deux-Roses ne tardera pas à lui faire perdre celle d'Angleterre.

Écosse. — Pendant que Jacques Ier est prisonnier d'Henri IV, l'anarchie désole l'Écosse; devenu libre, il s'applique avec énergie à rétablir partout l'ordre et la paix. Une conspiration met fin à ses jours. La minorité de son fils Jacques II est une époque de trouble et de désordre. L'assassinat d'Archibald Douglas fait éclater la guerre civile, dont le résultat est l'éloignement de cette famille puissante, redoutée du roi lui-même. Jacques II laisse le trône à son fils Jacques III encore enfant.

Allemagne. — Robert de Bavière et Wenceslas de Bohême se disputent le titre impérial. A la mort de Robert, Sigismond, roi de Hongrie, écarte les concurrents et obtient l'abdication de son frère Wenceslas, dont il hérite bientôt. Malheureux dans toutes ses guerres, il s'occupe avec zèle des moyens de terminer le schisme et de pacifier la Bohême, troublée par les Hussites. Son gendre Albert, duc d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, lui succède aussi comme empereur, et laisse bientôt ce riche héritage à son fils posthume Ladislas. Frédéric, de la branche autrichienne de Styrie, est élu empereur. Ce prince s'occupe surtout de l'agrandissement de sa famille; il accorde aux princes autrichiens de nombreux priviléges et le titre d'archiducs. L'Allemagne lui doit de sages règlements.

Hongrie. — Sigismond, devenu empereur, néglige la Hongrie; son gendre Albert a de la peine à s'y maintenir. A la mort d'Albert, un parti appelle Wladislas VI, roi de Pologne, ce qui allume la guerre civile et encourage les attaques des Turcs. Alors paraît Hunyade Corvin ou le Chevalier blanc de Valachie. Il repousse le sultan Amu-

rat, sauve la Hongrie et signe la paix de Segedin, dont la violation amène le désastre de Varna, où périt Wladislas VI. Hunyade gouverne la Hongrie jusqu'au retour de Ladislas le Posthume, fils d'Albert, réfugié en Autriche.

Pologne. — Wladislas V agrandit la Pologne par ses conquêtes, et force les chevaliers Teutoniques à la paix de Thorn. La minorité de son fils Wladislas VI est orageuse; plus tard les Hongrois lui offrent le trône; il est tué à Varna, en combattant les Turcs. Son frère Casimir, grand-duc de Lithuanie, refuse pendant trois ans de lui succéder.

Prusse. — La prospérité de la Prusse décline avec la puissance de l'ordre Teutonique, vaincu et forcé à la paix de Thorn par Wladislas V de Pologne. Les villes et la noblesse se liguent pour acquérir une certaine indépendance et forment des États provinciaux; la guerre civile éclate, et le roi de Pologne, qui intervient, force les chevaliers à la seconde paix de Thorn.

Suisse. — Une partie de la Suisse a conquis son indépendance; les autres cantons continuent à guerroyer, tantôt contre les ducs d'Autriche, dont ils veulent secouer le joug; tantôt contre le duc de Milan, qui leur enlève la Valteline; tantôt enfin les uns contre les autres pour un héritage. C'est à cette époque que les Suisses font alliance avec la France.

Suède, Danemark, Norvége. — Le traité de Calmar, qui semblait assurer la paix aux turbulents États du Nord, est détruit sous Éric le Poméranien, successeur de Marguerite. La Suède, puis le Danemark et la Norvége se révoltent contre ce prince qui s'est fait mépriser. Christophe de Bavière règne un moment sur les trois royaumes; mais à sa mort, les Suédois donnent la couronne à Charles Canutson, descendant de saint Éric, tandis

que les Danois et les Norvégiens appellent au trône Christian Ier, duc d'Oldenbourg.

Russie. — Le règne de Wassileï II est troublé par la guerre civile qui retarde la liberté de la Russie, toujours tributaire des Mongols. L'Église russe se sépare de celle de Constantinople lorsque les Grecs s'unissent aux Latins à Florence; dès lors elle devient nationale et se place sous la dépendance des souverains.

Ivan III le Grand succède à Wassileï II.

Italie. — Toscane. — Les Médicis ont toute l'autorité à Florence; ils en usent noblement, et consacrent leur fortune à la gloire de leur patrie où ils font fleurir les arts et les lettres. Cosme de Médicis, gouverneur de Florence pendant trente ans, reçoit le surnom glorieux de Père de la patrie.

Milan. — Les Visconti règnent en tyrans. Leur autorité s'appuie sur les troupes mercenaires des condottieri, avec lesquels ils font la guerre à Venise, à Florence et à la Savoie. Le condottiere François Sforze, gendre de Philippe-Marie Visconti, lui succède.

Venise. — Venise fait la guerre à l'aide des condottieri, et cherche toujours à étendre son commerce. Pour fortifier le grand conseil, dont le doge n'est réellement que le commis, on établit l'Inquisition d'État, exercée par trois membres tout-puissants.

Savoie. — Amédée VIII succède à son père Amédée VII; il obtient de l'empereur Wenceslas le titre de vicaire-général de l'empire, et agrandit ses États par ses conquêtes. Dégoûté du trône, il le laisse à son fils aîné Louis, puis il accepte la tiare pontificale comme antipape, sous le nom de Félix V, et la dépose dix ans après.

Naples. — Ladislas, fils de Charles III, fait plusieurs tentatives pour s'emparer des États de l'Église. Sa sœur Jeanne II lui succède; aimée de ses sujets et méprisée de

son mari Jacques de Bourbon, elle adopte Alphonse V, roi d'Aragon, puis Louis III d'Anjou et René, frère de Louis III. Ces adoptions simultanées allument une longue guerre. Alphonse V le Magnanime reste enfin maître du trône de Naples.

Sicile. — Ferdinand le Juste de Castille succède à Martin le Vieux; il laisse le trône à Alphonse V son fils, que Jeanne de Naples adopte et oppose ensuite à Louis d'Anjou. Alphonse triomphe de son rival.

Espagne. — Castille. — Jean II succède à Henri III, sous la tutelle de son oncle Ferdinand, puis de Catherine de Lancastre, sa mère. Prince faible, il ne sait pas défendre ses favoris contre les grands que la jalousie a armés, et il meurt de chagrin.

Aragon. — Ferdinand le Juste, régent de Castille, est appelé au trône d'Aragon après Martin le Vieux, qui régnait aussi en Sicile. Son fils, Alphonse V le Magnanime, réunit à ces deux couronnes celle de Naples. La puissance royale s'accroît en Aragon aux dépens des priviléges des grands.

Navarre. — Jean, second fils de Ferdinand le Juste, roi d'Aragon, succède à son beau-père Charles III le Noble; il refuse à son fils don Carlos la couronne qu'il tient de sa femme et le fait prisonnier. Don Carlos meurt empoisonné; les Catalans se révoltent pour le venger.

Portugal. — Le règne de Jean Ier d'Avis est une période de bonheur pour le Portugal. Son fils don Henri favorise et encourage la navigation. Les Portugais découvrent les îles Canaries, l'île de Madère et les Açores. Édouard succède à Jean Ier; il meurt dans une expédition contre les Maures. Son fils Alphonse V, après une minorité orageuse, prend les armes contre les infidèles.

Musulmans d'Espagne. — Royaume de Grenade. — Le royaume de Grenade chancelle sous les

coups des factions que soutiennent les princes chrétiens. Les usurpateurs se succèdent sans qu'aucun puisse s'affermir sur le trône.

Bas-Empire. — Sous Manuel Paléologue l'empire jouit de quelques années de paix; son fils Jean cherche, dans la réunion de l'Église grecque à l'Église latine, un appui contre les Turcs qui ravagent les provinces voisines. Cette union ne dure pas plus que les précédentes. Son frère Constantin XII lui succède, et tombe avec Constantinople sous les coups du terrible sultan Mahomet II.

Turcs Ottomans. — Bajazet, vaincu et fait prisonnier à Ancyre par Tamerlan, meurt en captivité. Ses fils se battent pour son héritage qui reste à Mahomet Ier. Amurat II reprend la guerre, soumet l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie et porte la désolation dans la Grèce. Jean Hunyade Corvin le force à la paix de Segedin, bientôt rompue et suivie de la désastreuse bataille de Varna. Jean Castriot rentre en possession de l'Albanie et résiste au sultan. Mahomet II succède à Amurat II. En s'emparant de Constantinople, il met fin à l'empire grec.

Mongols. — Tamerlan, appelé par des émirs, vient attaquer le sultan Bajazet, qu'il bat et fait prisonnier à Ancyre, puis il retourne vers la Chine et meurt avant d'avoir réalisé ses projets ambitieux. Les Mongols s'emparent de l'Indoustan, du Khoraçan, d'une partie de l'Inde et de la Perse.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS. — Le développement des lettres en France est arrêté par les malheurs de cette époque. La poésie est cependant cultivée avec succès par *Charles d'Orléans* et par *Olivier Basselin.*

La prose seule fait des progrès en Allemagne, tandis que les Italiens, tout à l'étude de l'antiquité dans les arts et dans les lettres, ne produisent aucune œuvre remarquable, mais amassent de riches matériaux pour l'avenir.

En Espagne, la poésie dramatique commence et se distingue par son originalité.

Parmi les écrivains ecclésiastiques, il faut citer surtout *Pierre d'Ailli, Gerson, Jean de Turrecremata* et *Bessarion.*

La peinture enregistre avec orgueil le nom de *fra Angelico,* religieux dominicain.

L'invention de l'imprimerie illustre le commencement de XVe siècle.

CHRONOLOGIE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Esprit d'indépendance. — Fin de l'Empire grec.

1402. — Tamerlan, chef mongol, fait prisonnier le sultan Bajazet à la bataille d'Ancyre.

1407. — Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France, est assassiné par Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne.

1415. — Les factions des Bourguignons et des Armagnacs ensanglantent Paris.

Bataille d'Azincourt, gagnée par Henri V, roi d'Angleterre, sur les Français.

1416. — Le concile de Constance, seizième général, condamne les erreurs de Jean Hus, de Jérôme de Prague, son disciple, et de Wiclef.

1417. — Fin du grand schisme d'Occident par l'élection du pape Martin V.

1419. — Jean-Sans-Peur est assassiné sur le pont de Montereau.

1420. — Traité de Troyes entre Henri V, roi d'Angleterre, et Isabeau, épouse de Charles VI, roi de France, pour déshériter son fils le dauphin Charles.

1429. — Jeanne d'Arc fait lever le siége d'Orléans et sacrer Charles VII à Reims.

1430. — Jeanne d'Arc, prise par les Anglais à Compiègne, est brûlée vive à Rouen comme sorcière en 1431, après un infâme procès.

1437. — Charles VII, vainqueur, rentre à Paris.

1440. — Jean Gutenberg de Mayence invente l'imprimerie.

La Praguerie; révolte du dauphin Louis contre son père Charles VII.

1444. — Bataille de Varna, gagnée par le sultan Amurat sur les chrétiens coalisés sous le commandement de Wladislas VI, roi de Pologne et de Hongrie.

1453. — Prise de Constantinople par Mahomet II, sultan des Turcs.

ÉPILOGUE

Après avoir parcouru rapidement cette longue période, qui s'étend de la chute de l'empire romain d'Occident à la chute de l'empire d'Orient ou Bas-Empire, période qu'on est convenu de désigner sous le nom de moyen âge, il est nécessaire de faire une halte, pour jeter un coup-d'œil d'ensemble sur ces siècles ; car, il ne faut pas l'oublier, l'histoire, pour être bien comprise, exige deux études : la recherche des faits et leur juste appréciation.

Rien n'est plus triste que le spectacle que présente le monde, l'Europe surtout, au début de cette période ; l'empire romain a entraîné dans sa chute les lois, les institutions, la civilisation et les lettres. Plus rien de ce qui fait la gloire du vieux monde n'est debout. On dirait un cataclysme qui a creusé les entrailles de la terre et mis le chaos où l'on voyait de riches moissons et des cités populeuses. Qui nous racontera la douleur des vaincus, les angoisses des populations passant brusquement de la liberté à l'esclavage ? Tout a été emporté par la tourmente, les plaintes des victimes, aussi bien que la joie féroce des vainqueurs. Une seule chose a résisté aux barbares, c'est la Croix, et, avec la Croix, l'Église dont elle est le symbole.

Planant sur les ruines du monde ancien qui vient de disparaître, elle répand son souffle vivifiant sur le chaos qui l'entoure : le moyen âge va commencer.

Mais quelle confusion au milieu de tant de peuples séparés par les mœurs, la langue, la religion, les usages ! Comment le calme, sans lequel rien ne se fonde, pourra-t-

il s'établir entre tous ces éléments de désordres? Comment réconcilier les anciennes populations et les races nouvelles? Où trouver une autorité capable de dominer ces chefs barbares qui ne connaissent que le droit de l'épée? Quelle voix sera entendue en parlant aux uns de miséricorde, aux autres de résignation? L'Église, l'Église seule va répondre à tous les besoins de cette société nouvelle; avec sa Foi elle lui donnera l'unité et la paix, tandis que ses espérances éternelles apaiseront les plaintes des vaincus, et que sa charité fera connaître aux vainqueurs un sentiment nouveau, la miséricorde.

Si l'on ne comprend pas la mission de l'Église pendant le moyen âge, il est impossible de saisir l'ensemble de cette époque. L'Église est le point culminant qui domine ces âges de trouble et de discorde, le phare qui éclaire ces ténèbres; c'est vers elle qu'il faut sans cesse porter ses regards, si l'on ne veut pas se perdre dans ce dédale de dix siècles. L'histoire du moyen âge est réellement l'histoire de l'Église, et celle-ci prend à cette époque la place occupée par l'histoire romaine dans les siècles précédents; elle est le lien qui unit tous ces éléments épars, la lumière qui permet de les étudier.

Quand le vieux monde eut disparu, et que les barbares se furent partagé leurs conquêtes, ils s'entre-choquèrent longtemps au milieu d'une confusion immense, puis ils comprirent que l'épée et la lance ne suffisent pas pour fonder des empires. Le découragement s'était emparé des âmes, et les laïques ou avaient abandonné le soin des affaires publiques ou en avaient été exclus par le dédain du vainqueur; mais l'évêque et le prêtre s'étaient chargés à leur place de ce fardeau. Toute l'activité intellectuelle, toute la force morale s'étant concentrées dans le clergé, ce fut au clergé que les nouveaux maîtres de l'Europe s'adressèrent. L'Église remplit dès lors à leur égard le rôle d'une mère;

elle leur enseigna la vérité, la morale; elle les initia aux principes de la législation, elle leur apprit à bégayer les premiers éléments des lettres; plus tard, lorsqu'ils furent devenus chrétiens, lorsqu'ils eurent fléchi le genou devant la Croix, elle les reprit sans trembler des crimes qu'ils commettaient encore; sa voix n'était pas toujours entendue; plusieurs fois même ses ministres payèrent de leur sang leur sainte hardiesse, car, il faut se rappeler, pour comprendre les violences que l'histoire du moyen âge nous raconte, que les barbares, en courbant la tête sous l'eau régénératrice du baptême, n'avaient pu dépouiller subitement leur sauvage nature : il fallait des siècles pour opérer cette transformation. L'Église le savait; aussi ne se lassa-t-elle pas dans cette œuvre difficile de les élever à la dignité d'hommes et de chrétiens.

Tandis qu'elle prêchait aux grands la fraternité évangélique qui abaissait leur rude fierté, elle retirait le peuple de l'abjection où l'avait jeté la conquête, le faisant passer de l'esclavage au servage et du servage au vasselage, pour arriver doucement à la liberté.

Dans les conciles, la religion se faisait la tutrice des droits de l'homme; elle y promulguait des lois toujours en rapport avec les progrès de ces peuples enfants; et ne serait-ce pas à son influence qu'il faut attribuer l'uniformité de celles qui régissaient alors les différents peuples de l'Europe!

Quand ils furent arrivés à la jeunesse, à cette âge où la vie déborde, où l'action et le dévouement sont un besoin de la nature, elle les jeta sur l'Orient, pour dépenser leur activité turbulente dans des guerres généreuses, qui laissèrent à l'œuvre organisatrice de l'intérieur le temps de se consolider.

Si les princes et les seigneurs versaient des torrents de sang pour s'arracher quelques pouces d'une terre qui

devait les recouvrir le lendemain, l'Église, parlant au nom de Dieu, leur intimait la trêve et amenait la paix. Partout et toujours elle répandait l'amour du bien et de la vérité; aux affligés elle ouvrait des retraites, aux proscrits des asiles, aux ignorants des écoles; au guerrier dur et orgueilleux, elle opposait le religieux, et bâtissait le monastère en face de son donjon fortifié.

C'est ainsi que la religion adoucit la féodalité, et lui fit produire la chevalerie, fidèle expression de la Foi et de la turbulence de cet âge, aux convictions puissantes, aux actions magnanimes, inspirées par un élan généreux et spontané.

Mais tout était à faire dans cette société née d'hier, ignorante du passé dont la séparait l'abîme que le flot sanglant de l'invasion avait creusé. Là encore l'Église se présente. Elle accomplit par amour et sans écraser les peuples d'impôts, ce que plus tard la civilisation réalisera à grands frais. Ses religieux veillent à la sûreté des routes; ils jettent des ponts sur les fleuves et les torrents; le voyageur trouve un abri dans ses hospices et ses ermitages; l'indigence, d'abondantes aumônes dans ses couvents. Chaque nouvelle douleur inspire un nouveau dévouement; le lépreux est assisté, l'enfant abandonné recueilli, l'innocence en péril protégée; enfin les missionnaires mettent en communication avec Rome les terres les plus reculées, auxquelles ils portent, souvent au prix de leur sang, la civilisation avec la Foi.

Longtemps on a accusé le moyen âge d'avoir été une époque de *stérile barbarie, de ténèbres sans nom:* on n'avait pas d'expression assez injurieuse à jeter à ces siècles où l'Église était à la tête de l'humanité; l'injustice allait jusqu'à obscurcir la gloire de Charlemagne, à refuser le génie à un saint Bernard, à un saint Thomas d'Aquin; à traiter d'ambitieux un saint Grégoire VII, un Innocent III,

tant la passion mène loin dans l'erreur! Notre siècle a révisé ces jugements, et chaque jour il relève une des statues que l'impiété avait renversées. Mais pour réhabiliter ces âges de Foi vive et en même temps de passions ardentes, il faut se placer à leur point de vue, sinon nous imiterions le vieillard chancelant qui prend en pitié l'enfant alerte et folâtre, parce qu'il ne peut comprendre son besoin d'action et de mouvement pour employer la surabondance de ses forces. Non, l'ordre, le souverain bien n'est pas ce qui ne trouble ni le vice ni la vertu, ni l'oppresseur ni l'opprimé, mais c'est ce qui du milieu des luttes fait sortir la vertu et la liberté du bien; non, l'agitation n'est pas du malheur; le mouvement, c'est la vie, et l'inertie, c'est la mort. Le moyen âge fut, en effet, une époque dure et laborieuse; il s'ouvre par des catastrophes, et se continue dans des luttes et des douleurs, à travers lesquelles la société chrétienne se forme péniblement, mais sur des bases inébranlables.

Sous tous les rapports matériels, l'homme, surtout celui des classes inférieures, était alors, il faut en convenir, moins fortuné que de nos jours; les sciences naturelles et positives avaient peu d'éclat, toutefois l'histoire atteste que le XIIIe siècle fut un temps de véritable civilisation, où la science théologique, c'est-à-dire celle de Dieu, celle qui développe toutes les grandes idées, était cultivée au-dessus de toutes les autres; un temps où la Foi religieuse gouvernait le monde; un temps qui fut fécond en saints; un temps enfin où la résignation et l'espérance chrétiennes apaisaient toutes les plaintes, et faisaient plus pour aider aux petits à supporter leur condition, que tous les systèmes et toutes les institutions modernes.

Sans énumérer toutes les œuvres qui se sont accomplies dans le moyen âge, contentons-nous de rappeler que l'Europe, au commencement de cette période, n'était qu'un

vaste champ de bataille où les barbares, las de leurs courses et de leurs combats, venaient de planter leurs tentes. Dans cette lutte suprême du monde ancien et de la barbarie, tout avait péri; la civilisation était presque éteinte, l'ordre public détruit, les rapports des hommes entre eux difficiles; car il ne restait que deux races mêlées en apparence, mais séparées par la haine profonde de l'une et par le mépris de l'autre. Laissons passer ces dix siècles de laborieux enfantement, où l'œil inattentif n'aperçoit que chaos, oppression, ignorance et ténèbres; que voyons-nous? Des nationalités distinctes, des peuples avec des institutions et des lois appropriées à leur caractère; là, des armées permanentes et soldées mettent le pays à l'abri des ravages des grandes Compagnies; ici, la féodalité a laissé naître les communes, et le tiers-état ou la bourgeoisie a pris rang dans les parlements, qui ont remplacé les assemblées tumultueuses des guerriers. Partout des villes populeuses que le commerce enrichit, des artisans organisés, sous la protection de l'Église, en associations ou corps de métiers, appelés *maîtrises* (1); des milliers de villages communiquant entre eux par de bons chemins, des châteaux, des paroisses, des métairies à chaque pas; des couvents d'où la charité se répand sur tout ce qui souffre.

Les arts, unis à la Foi, ont créé cette architecture à laquelle nous devons ces admirables églises dont les mille flèches s'élancent vers le ciel comme une prière, et qui diront aux âges à venir les croyances et l'amour des âges qui les ont vues élever; c'est encore aux arts, inspirés

(1) « On charge à tort le moyen âge de tous les maux qu'ont pu produire les corporations industrielles. Tout annonce qu'à l'origine les maîtrises et les jurandes ne furent que des moyens de lier entre eux les membres d'une même profession, et d'établir, au sein de chaque industrie, un petit gouvernement libre dont la mission était tout à la fois d'assister les ouvriers et les contenir. Il ne paraît pas que saint Louis ait voulu davantage. » (DE TOCQUEVILLE, *L'ancien Régime et la Révolution.*)

par la religion, que nous devons les vitraux aux riches couleurs, aux dessins chastes et naïfs, destinés à orner les temples de Dieu.

Les lettres et les sciences, en faveur desquelles de nombreuses Universités ont été fondées, ont déjà produit des chefs-d'œuvre; et des colléges, plus nombreux encore, donnent à la jeunesse studieuse la facilité de venir s'instruire dans les grands centres de lumière. La boussole est connue, la poudre à canon et l'imprimerie sont inventées.

Le moyen âge peut finir, sans envier aux siècles qui vont le suivre la gloire qu'il leur a préparée. Il a trouvé le sol en friche, et il le laisse couvert de riches moissons: le monde est prêt pour l'accomplissement des merveilles de l'âge moderne.

Pendant que l'Occident travaille péniblement pour atteindre ces résultats, l'Orient, bouleversé par des invasions successives et surexcité par le fanatisme musulman, laisse entrevoir, à de longs intervalles, quelques lueurs d'une vie plus factice que réelle, puis retombe dans l'inertie et la mort. Constantinople, qui se prétend l'héritière de Rome, n'a plus qu'une gloire éphémère, ternie par les crimes et les intrigues de la cour impériale où la ruse a remplacé la force; l'orgueil, la grandeur. Après d'interminables questions religieuses, auxquelles se mêlent toujours des ambitions particulières, l'Église grecque rompt enfin avec l'Église latine; dès lors, en devenant nationale, c'est-à-dire politique, elle perd toute vie propre : Constantinople n'est plus qu'un membre qui se détache du corps et que la séve abandonne.

Ce coup d'œil rapide sur l'ensemble du moyen âge peut suffire pour en apprécier le travail organisateur sous l'influence de l'Église. Mais si l'on veut étudier le bien dans sa marche successive, suivre ses progrès, assister à ses combats, s'identifier à ses luttes, à ses souffrances, admi-

rer ses triomphes et compatir à ses défaites, il faut pénétrer plus avant dans l'histoire. Pour cela il est nécessaire de la diviser en époques, déterminées par des événements importants, sortes de jalons qui aident à se reconnaître à travers ces dix siècles écoulés. La division généralement adoptée partage le moyen âge en six époques, ainsi qu'il suit :

PREMIÈRE ÉPOQUE. — Depuis la chute de l'empire romain d'Occident, l'an de Jésus-Christ 476, jusqu'à l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an 622 : elle renferme 146 ans.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — De l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an de Jésus-Christ 622, au couronnement de Charlemagne, l'an 800 : elle renferme 178 ans.

TROISIÈME ÉPOQUE. — Du couronnement de Charlemagne, l'an de Jésus-Christ 800, jusqu'à la première croisade, l'an 1095 : elle renferme 295 ans.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — De la première croisade, l'an de Jésus-Christ, 1095, à la huitième et dernière croisade, l'an 1270 : elle renferme 175 ans.

CINQUIÈME ÉPOQUE. — De la huitième et dernière croisade, l'an de Jésus-Christ, 1270, au grand schisme d'Occident, l'an 1378 : elle renferme 108 ans.

SIXIÈME ÉPOQUE. — Du grand schisme d'Occident, l'an de Jésus-Christ 1378, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, l'an 1453 : elle renferme 75 ans.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis la destruction de l'empire romain d'Occident, l'an de Jésus-Christ 476, jusqu'à l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an de Jésus-Christ 622. Elle renferme 146 ans.

Les barbares que Dieu, dans sa colère, a jetés sur l'Occident, en ont achevé la conquête; l'empire romain n'existe plus : l'œuvre de la vengeance divine est accomplie. Les

vainqueurs s'établissent dans les contrées qu'ils ont ravagées, et se partagent, à des conditions différentes, les vaincus et leurs richesses.

Les Francs, qui se sont arrêtés dans les Gaules, se montrent les plus humains, puis les Burgondes et les Goths; mais en Espagne, en Afrique et dans la Grande-Bretagne, les Vandales et les Saxons sont impitoyables. Bientôt les Lombards traiteront avec la même cruauté les malheureux habitants de l'Italie, qui ont respiré un moment sous la domination des Goths. Quant à l'Allemagne, elle continue à être le grand chemin des barbares : l'heure de la civilisation n'est pas encore venue pour elle.

Qui pourra dire ce qu'était « cet effroyable mélange de Goths, de Burgondes, de Vandales, d'Allemands, de Francs, de Saxons, de Lombards, de Romains dégénérés, de barbares jadis asservis aux Romains et corrompus plutôt que civilisés par eux, cette cohue de peuples divers d'origine, de mœurs, de langage, les uns conquérants, les autres conquis, et n'ayant à mettre en commun pour fonder une société nouvelle que des ruines et des vices? » (L. VEUILLOT.)

Longtemps les pays conquis furent le théâtre de guerres et de révolutions : le calme ne pouvait reparaître subitement après une aussi violente tourmente. Peu à peu ces peuples nouveaux fixent les limites de leur territoire, et se donnent des lois; mais il est à remarquer que toutes sanctionnent l'oppression du plus fort sur le plus faible, et que partout le meurtre, taxé selon le rang de la victime peut se racheter à prix d'or : l'Évangile ne leur a pas encore appris la valeur de la vie de l'homme.

Cependant l'ignorance et la barbarie des nouveaux venus se heurtent contre une puissance inconnue et invisible qu'ils rencontrent partout. Cette puissance, c'est le christianisme. Domptés par lui, ils tombent à genoux

devant la Croix et reçoivent le baptême. Les Francs sont les premiers à entendre l'appel de ce Dieu que leur chef Clovis a invoqué sur le champ de bataille de Tolbiac, et ils méritent le titre de fils aînés de l'Église. A eux dorénavant la mission de défendre la chrétienté.

Dans cette œuvre de régénération des barbares par la Foi, la femme est presque partout l'auxiliaire de Dieu : Clotilde chez les Francs, Berthe chez les Saxons, Théodelinde chez les Lombards, Ingunde chez les Visigoths, en gagnant le cœur de leurs maris à la vérité, hâtent le changement des peuples.

Deux cependant ont repoussé la vérité religieuse, les Vandales en Afrique, les Goths en Italie; Dieu les rejette. Les Lombards, dociles à la voix de saint Grégoire le Grand et de leur reine Théodelinde, remplaceront les Goths. Quant à l'Afrique, elle n'a pas épuisé la coupe de la colère divine; si elle échappe un moment aux Vandales ariens, c'est pour tomber bientôt sous un joug plus terrible, celui des Arabes Musulmans.

L'Europe est chrétienne, mais la barbarie subsiste encore dans les cœurs de ses nouveaux maîtres. Le paganisme, dont leurs mœurs sont comme imprégnées, entrave à chaque instant l'action bienfaisante de l'Église, qui le combat avec un zèle infatigable. Quoiqu'elle n'ait rien de ce qui impose à ces chefs ignorants et grossiers, elle les domine cependant par sa force morale; ils s'inclinent devant elle, ils invoquent ses conseils, et, tout en frémissant, ils posent les armes à sa voix.

Tandis que l'Occident présente le spectacle de la lutte qui précède toute organisation entre des éléments divers ou opposés, l'empire grec est sans activité et sans force. Constantinople a échappé à l'invasion; les Goths, les Huns, se sont détournés; les Perses et les Slaves la pressent en vain; et pourtant elle n'a en soi aucune puis-

sance : toute sa force vient de la grande autorité d'opinion qu'elle garde encore au dehors. Mais ni l'éclat que jettent quelques empereurs ni même leurs victoires, ne peuvent relever un empire où les eunuques et les courtisans gouvernent.

L'Asie assiste à la décadence des Perses. Persécuteurs des chrétiens, ils ont excité la colère de Dieu, qui se prépare à les châtier.

L'Église domine toute cette période. Placée entre le monde ancien et le monde moderne, en elle se consomme l'union des deux races. Après avoir adouci les douleurs des générations passées et béni leurs tombes, elle protège le berceau des peuples nés de la conquête. Toujours entre le faible et le fort, elle a pour tous une parole d'instruction, de paix et d'amour; dépositaire de toute lumière, elle la répand avec intelligence, proportionnant ses dons aux besoins de ses enfants, car elle se rappelle cette parole de la Vérité incarnée : *Il y a des choses que vous ne pourriez porter maintenant.* A la tête des peuples dans les voies de la civilisation, elle les y fait marher sûrement, mais avec prudence, luttant corps à corps contre le mal, transformant les idées et les vertus incomplètes de l'antiquité, et travaillant à l'établissement définitif des idées et des principes catholiques.

DEUXIÈME ÉPOQUE

Depuis l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an 622 de Jésus-Christ, jusqu'au couronnement de Charlemagne. Elle renferme 178 ans.

Quand on jette un regard sur le VIIe et le VIIIe siècle, on se sent pris d'une douleur immense, et, dans un accès de profond découragement, on voudrait se voiler la face pour ne pas voir l'Europe retourner à la barbarie.

Dans les Gaules, l'affaiblissement de la puissance royale livre les peuples à la merci des maires du palais, dont les guerres cruelles rappellent celles des barbares : les Mérovingiens succombent, et les Carlovingiens montent sur le trône de Clovis; en Espagne, l'intrigue élève et renverse les rois électifs; en Orient, les Grecs enfantent de nouvelles erreurs, que leurs empereurs soutiennent à l'aide des bourreaux; tandis qu'en Asie, s'amoncellent des nuages précurseurs de l'une des plus terribles tempêtes qui aient fait trembler le monde.

Du fond de l'Arabie, qui n'a jamais subi le joug, une nouvelle religion, appuyée sur le glaive, s'élance à la conquête de la terre. Le cimeterre lui tient lieu de preuves, le fanatisme de courage. Mahomet, avant de mourir, a désigné à ses farouches sectateurs la Perse et Constantinople; aussitôt ils se jettent sur leur proie. Jérusalem, la ville sainte, est souillée du culte impie du prophète; l'Afrique est conquise; la Perse disparaît sous les coups des Arabes, instruments de la vengeance céleste; Constantinople résiste; l'Espagne, déjà corrompue, succombe aux champs de Xérès, et va cacher sa Foi avec sa liberté dans les cavernes des Asturies. Bientôt nous l'en verrons sortir, terrible comme le lion, pour reconquérir son territoire, et commencer cette croisade de sept siècles, qui a confondu en un même amour dans le cœur de ses habitants, la religion et la patrie. La France, fidèle à sa mission, sauve la chrétienté par l'épée de Charles-Martel. La bataille de Poitiers refoule pour toujours le flot menaçant de l'invasion arabe, invasion tout autrement brutale et dévastatrice que celle des peuples du Nord; ceux-ci, en effet, courbèrent leur front superbe sous la religion des vaincus et acceptèrent les bienfaits de leur civilisation; l'Arabe, au contraire, renversa tout sur son chemin; sa farouche intolérance ne savait proposer que deux partis : mourir ou renier le

Christ. L'islamisme repoussait la société vers le passé, implantait partout le despotisme, remplaçait le progrès par l'immobilité, le développement raisonné par le fanatisme.

Vers le milieu du VIIIe siècle l'horizon se rembrunit; l'ignorance devient de plus en plus intense, les anciennes institutions se dissolvent, les nouvelles n'ont point encore de stabilité; gouvernements, magistratures, propriétés, tout se ressent de l'inexpérience de ces peuples enfants, qui font beaucoup, mais sans réflexion et sans but. Les lettres subissent le contre-coup de ce temps d'arrêt dans la marche de la civilisation: la vieille littérature est déchue et la nouvelle ne peut se dégager des langes des idiomes barbares.

En face de tant de maux, l'Église, qui a les promesses de l'avenir, loin de perdre l'espérance, démêlait, à travers la barbarie, un besoin d'organisation; elle voyait poindre la conscience dans le remords qui suivait le crime et dans le désir de l'apaiser par des œuvres pies.

Ce besoin de réparation fonda, pendant cette période, une multitude de couvents. Pour obtenir son pardon de Dieu et des hommes, le roi barbare qui avait acquis des richesses par le meurtre et le pillage, consacrait une partie de ses biens à fonder des monastères, des églises, des hospices. Quand on pense d'ailleurs que chaque monastère était un refuge assuré; qu'autour de la maison cénobitique la lande inculte se défrichait; que l'opprimé trouvait protection sous le toit de Jésus-Christ, le faible et le pauvre, soulagement et secours; l'accusé, un asile en attendant la justice; que la croix placée sur la porte du couvent était plus redoutée que la framée d'un leude; que le seuil du monastère était plus inviolable à la puissance armée que le donjon le mieux fortifié; quand on pense que le pèlerin et le voyageur, livrés sans défense aux dangers de la route, recevaient la plus fraternelle hospi-

talité derrière les murailles vénérées du moustier ; quand enfin on songe que, dans ces temps si voisins de l'esclavage, l'affranchissement, la liberté était accordée à l'homme qui se consacrait à Dieu par le travail et la prière dans ces couvents, d'où la charité et toutes les vertus rayonnaient sur les populations environnantes, on admire et l'on bénit les auteurs de ces pieuses fondations. *Au* VIIIe *siècle,* dit un auteur moderne (Michelet), *tout le monde veut être donné à l'Église.* C'est qu'on ne trouvait que là une protection efficace dans le temps, et que l'Église seule offrait, aux âmes découragées par les malheurs présents, les espérances certaines de l'éternité.

Malgré toutes ces douleurs, quelle différence avec les temps anciens; les princes détrônés, au lieu d'être immolés, sont enfermés dans des monastères, et l'évêque ou l'abbé intercède pour eux au nom du Dieu dont il est le ministre ; le vaincu n'est plus massacré ni réduit en esclavage; le coupable trouve un asile dans le temple de Dieu et peut-être le pardon avec le repentir.

Tandis que l'Église était présente à tout, que, dans les Gaules surtout, elle gouvernait les chefs, se mêlait aux grands, adoucissait les instincts cruels de tous, et que les évêques, selon l'expression de Gibbon, *faisaient le royaume de France comme les abeilles font leurs ruches,* les empereurs grecs, oubliant le danger qui les menaçait, faisaient couler le sang des orthodoxes et délaissaient l'Italie opprimée par les Lombards. L'autorité impériale n'était plus qu'un vain mot à Rome ; « les papes seuls maintenaient la domination de Constantinople en Italie, et contre les invasions des barbares et contre les révoltes des peuples mécontents et indignés.... Ils étaient devenus par la seule force des choses, par le besoin impérieux qu'on avait d'eux et de leur autorité, le centre de tout le gouvernement et de toutes les affaires publiques en Italie. C'était comme

une souveraineté involontaire mais réelle et nécessaire. » (Mgr Dupanloup.)

« Plus les Romains se voyaient négligés par les empereurs, dit Sismondi, plus ils s'attachaient aux papes qui, pendant cette période, étaient eux-mêmes presque tous Romains de naissance, et que leurs vertus ont fait admettre pour la plupart dans le catalogue des Saints..... Le pouvoir croissant des papes sur la ville de Rome était fondé sur les titres les plus respectables, des vertus et des bienfaits. »

Il n'y avait pas besoin en effet de l'idée religieuse pour donner ce pouvoir aux papes : la nécessité des temps le mettait entre leurs mains; saint Grégoire le Grand avait seul défendu Rome contre les Lombards, et l'empereur Maurice avait confié aux évêques, c'est-à-dire à l'Église, l'autorité civile dans le midi de l'Italie. Les papes avaient donc une véritable souveraineté, « en fait et en droit : elle avait l'investiture du temps, de l'usage public et de la gratitude des peuples; nul ne la contestait, et l'Orient lui-même lui rendait d'involontaires et éclatants hommages. Rome et l'Italie n'attendaient plus que l'heure de la Providence » (Mgr Dupanloup). Cette heure arriva avec la fin du VIIIe siècle si rempli de troubles, de guerres et de crimes.

A côté de la tige flétrie des Mérovingiens, s'élevait un rameau plein de sève et de vie qui avait déjà produit Charles Martel et Pépin, premier défenseur de l'Église contre les avides Lombards, premier fondateur de la puissance temporelle du Saint-Siége et père de Charles le Grand.

Charlemagne parait; tout change de face : la papauté sauvée compte comme une puissance au milieu des nations; le conquérant religieux passe et repasse du nord au midi, de l'Italie en Germanie, de la Germanie en Espagne; le Lombard n'a plus de roi; le Saxon indomp-

table est soumis et chrétien; l'Arabe prononce avec respect le nom de Charlemagne, connu de l'Orient, et qu'Irène, impératrice de Constantinople, veut unir au sien. Les lettres oubliées, proscrites, à sa voix sortent de leurs retraites pour s'asseoir avec lui sur le trône autour duquel se presse le génie reconnu et honoré. La religion triomphante sous les pas de Charlemagne resplendit d'un nouvel éclat, et, par la main de son pontife Léon III, elle place sur le front du roi franc le diadème impérial, tandis que sous son sceptre se réunissent avec les Francs, le Germain, le Saxon, le Lombard, l'Aquitain et les peuples voisins des Pyrénées.

TROISIÈME EPOQUE.

Depuis le couronnement de Charlemagne, l'an de Jésus-Christ 800, jusqu'à la première croisade, l'an de Jésus-Christ 1095. Elle renferme 295 ans.

L'astre brillant qui éclairait la fin du VIIIe siècle et l'aurore du IXe, est à peine caché sous l'horizon, qu'une nuit profonde s'étend sur l'Occident. Les années qui suivent le glorieux règne de Charlemagne sont une époque d'anéantissement. Pressentait-il ces maux lorsqu'il pleurait à la vue de quelques barques de pirates, arrêtées dans un port de l'Océan? Que de désolations couvrent l'Europe, à partir de ce moment, jusqu'au jour où les nobles déclarent indigne de l'empire le petit-fils du grand empereur de l'Occident! Tout semble en effet conspirer contre l'œuvre de Charlemagne : discordes et divisions dans la famille impériale, partages imprudents et impolitiques, guerres plus impolitiques encore, révoltes des races diverses courbées sous l'impérieuse volonté du conquérant, invasions étrangères, sans plan ni suite, mais multipliées, actives, continuelles.

Charlemagne ne s'était pas contenté de ceindre le bandeau impérial, il avait cherché à ramener l'Occident à l'unité, au moyen d'une administration uniforme, d'une politique commune, et en substituant une législation générale à des coutumes locales. La restauration de l'empire fut la réalisation de ce dessein. En l'appuyant sur l'autorité de l'Église, seule reconnue alors, il donna à son œuvre une force et une vie morale qui triomphèrent de sa ruine apparente et ouvrirent la route à l'avenir. Mais sa vie fut trop courte; il n'eut pas le temps de fondre en un seul corps les éléments opposés dont il avait formé son empire, et personne ne put continuer son œuvre : on eût dit que Charlemagne avait épuisé la sève et le génie de toute sa race à venir. Dès qu'il est descendu dans la tombe, l'empire d'Occident s'affaisse, se brise : la France, l'Italie, l'Allemagne vont avoir désormais des intérêts séparés. Les partages se multiplient, et l'unité chrétienne seule empêche l'Europe de disparaître dans le morcellement des fiefs, danger qui la menace en même temps que les Normands la cernent de tous côtés. Sur leurs légères embarcations, ces terribles pirates remontent les fleuves, puis s'élancent partout où il y a quelque chose à piller ou à détruire. Tout fuit à leur approche; les populations éperdues se pressent autour du donjon crénelé ou du monastère aux fortes et hautes murailles pour y chercher appui, protection ou refuge. La désolation est au comble, et personne ne se présente pour repousser ces nouveaux ennemis : on dirait d'un sauve-qui-peut général.

Dans cette défaillance de l'autorité, chacun est réduit à pourvoir à sa sûreté personnelle et à défendre sa propriété contre ces sauvages enfants du Nord. Alors commence la féodalité. Les grands feudataires, abandonnés à leurs propres ressources, changent leurs demeures en forteresses, et deviennent autant de petits souverains qui bien-

tôt défieront le pouvoir royal. Dans leurs rangs on compte des héros, et parmi eux la France cherche des successeurs à la race de Charlemagne.

C'est ici le cas de faire une observation qui n'est pas sans intérêt : les Mérovingiens ont été renversés par les maires du palais, sur lesquels ils s'appuyaient; les Carlovingiens, à leur tour, le sont par les Capétiens sortis de la féodalité, qu'ils avaient créée pour s'en faire un secours contre les Normands. Nous verrons un jour les Capétiens succomber sous les coups des Communes qui leur devront l'existence; tant il est vrai que, comme dit Bossuet, *il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens.*

Pendant que la féodalité monte sur le trône de France avec Hugues Capet, autour duquel se heurtent les ambitions rivales, l'Allemagne, née au souffle fécond de Charlemagne, s'organise rapidement pour résister aux barbares qui menacent ses frontières; et la maison de Saxe lui assure la suprématie sur toutes les nations de l'Europe.

L'Italie, à la possession de laquelle est attaché le titre impérial, devient le but de toutes les ambitions; des armées la sillonnent dans tous les sens, jusqu'à ce que les empereurs d'Allemagne courbent sous leur sceptre les provinces qui ne sont pas envahies par les Sarrasins ou conquises par les Normands. L'Espagne, après avoir recouvré au prix de son sang une partie de son territoire, est refoulée dans les Pyrénées, où elle emporte toujours pures et vives sa Foi et ses espérances. Le Portugal s'érige en royaume sur un champ de bataille. L'Angleterre, dont toutes les côtes sont ouvertes aux Danois, défend pied à pied son sol envahi plutôt que conquis, et ne goûte la paix que pendant le glorieux règne d'Alfred le Grand.

L'empire grec, toujours menacé par les Sarrasins, semble retrouver son ancienne vigueur en face du danger; ce n'est

qu'un éclair qui s'éteint dans les ténèbres du schisme, présage de mort pour Constantinople obstinée dans son orgueil. L'Orient brille d'un vif éclat sous les califes successeurs de Mahomet; mais on dirait le califat soumis à la même loi que l'empire de Charlemagne; comme lui, il se divise, se fractionne; la dynastie des Ommyades va régner avec splendeur en Espagne; celle des Abassides garde l'Asie et s'y affaiblit rapidement dans des divisions multipliées; les Fatimites s'emparent de l'Afrique, où ils ont un siècle de puissance.

Au milieu de cet ébranlement général, que faisait l'Église? Avait-elle déserté sa mission civilisatrice? En face de tant de maux, s'était-elle laissée aller au découragement? Avait-elle désespéré de consoler, de relever le monde? Non; mais elle aussi avait eu son invasion, ses maux, ses blessures, ses guerres à soutenir, ses ennemis à combattre. La féodalité l'avait envahie avec les richesses; les princes l'avaient asservie; la corruption et la simonie avaient pénétré dans le sanctuaire pendant le sommeil de quelques-uns de ses pontifes. Le côté divin de l'Église est un instant comme voilé; on dirait que Dieu s'est retiré, et que le monde, abandonné à la seule impulsion de ses passions, va retourner à la barbarie. Aux guerres, aux divisions, aux discordes intérieures, aux scandales, se joignent les Normands au nord et à l'ouest, les Hongrois à l'est, les Sarrasins au sud, puis des fléaux de toutes sortes, inondations, famines, tremblements de terre; l'humanité, saisie de terreur, croyant entendre la trompette du dernier jugement, pousse un cri de détresse; et, sentant le sol frémir sous ses pieds, elle lève enfin les yeux en haut d'où elle attend le secours.

L'an mil est passé; et le monde, étonné de vivre encore, ressaisit l'espérance sans abandonner la Foi qu'il a retrouvée à l'heure du danger. La religion, au-dessus des fautes

personnelles de quelques-uns de ses ministres, recouvre son influence; l'humanité, qui l'a méconnue un moment, revient à elle comme l'enfant à sa mère, et, dans son amour et son repentir, multiplie les pèlerinages, les monastères, les temples de Dieu. L'épreuve de l'Église est finie; de grands et saints pontifes ont purifié ses vêtements et parfumé sa face auguste. La querelle des investitures, véritable lutte de l'esprit contre la matière, de la vraie liberté contre l'oppression, met aux prises les papes avec les empereurs d'Allemagne: ici paraît la grande figure de Grégoire VII, qui resplendit à la fin de cette douloureuse période. Il succombe sous les coups de Henri IV; mais sa mort, comme celle de son divin Maître, est le signal du triomphe de la vérité qu'il défend. Il peut expirer sur la terre d'exil, son œuvre ne périra plus; l'Église, renouvelée, a secoué les chaînes dont la féodalité avait chargé ses mains divines; débarrassée des étreintes d'un pouvoir usurpé, elle imprime à l'Europe une nouvelle impulsion dans la voie du bien.

Pour juger sans préventions une époque si remplie de désastres, de fléaux, de scandales, que le monde a cru toucher à sa fin, et que la postérité l'a désignée sous le nom de siècle de fer, il faut l'étudier dans ses résultats. La France, délivrée des invasions des Normands, relève ses ruines, et bientôt elle se trouvera assez forte pour créer une nouvelle puissance, les Communes, qu'elle opposera à la féodalité devenue dangereuse; l'Angleterre, conquise par les Normands, est arrachée aux guerres intérieures; tout en gémissant sous leur sceptre de fer, elle marche à l'unité territoriale, et prend parmi les nations une place qu'elle n'avait pas encore occupée; la Germanie, convertie et constituée, est à la tête de l'Europe; la religion a porté dans la Suède, la Norvége, le Danemark, la Pologne, les principes de la civilisation et de l'organisation sociale;

l'héroïque et chrétienne Espagne, ainsi que le lutteur qui ne recule que pour s'élancer avec plus de force sur son adversaire, brise, sous les coups de Ferdinand I[er] le Saint et du Cid, le califat de Cordoue ruiné par les révoltes; le Portugal est constitué en royaume; le midi de l'Italie, confié par l'Église aux Normands, sert de barrière aux Sarrasins; le nord, protégé par les papes contre l'ambition des empereurs, donne le premier exemple des Communes sous l'autorité ecclésiastique, pour échapper à la féodalité oppressive et au joug allemand. L'empire grec commence dans le schisme cette longue agonie mêlée de quelques lueurs incertaines, qui ne présente à l'observation que le spectacle de la lente et inévitable dissolution d'un corps que la vie abandonne; en Orient, ce ne sont que divisions, guerres et massacres.

Au-dessus de tout plane l'Église; où elle domine est la vie, le progrès; où elle n'est plus, c'est l'inertie et les dernières convulsions qui précèdent la mort. Conduite par elle, l'humanité avance au milieu des épreuves, semblable au vaisseau que la brise ou la tempête pousse également vers les régions qu'il veut atteindre, lorsqu'une main habile tient le gouvernail. S'emparant avec intelligence des idées, des passions généreuses de cette société jeune et turbulente, l'Église les transforme en leur donnant un but grand et noble; c'est ainsi qu'elle consacre de ses bénédictions la chevalerie, qu'on peut regarder comme la personnification du moyen âge, en même temps qu'elle tempère par la trêve de Dieu cette ardeur belliqueuse qui menace la société.

Tout n'avait donc pas péri, et cette désorganisation du corps social que nous présentent le X[e] et le XI[e] siècle, était donc plus apparente que réelle? Les principes de vérité, d'autorité et de sage liberté, qui viennent de Dieu et sont la base de toute société, subsistaient sous la garde de

l'Église; mais ils se développaient en quelque sorte sous terre, comme les racines qui doivent soutenir l'arbre et le rendre capable de résister à l'orage.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis la première croisade, l'an de Jésus-Christ 1095, jusqu'à la mort de saint Louis pendant la huitième et dernière croisade, l'an de Jésus-Christ 1270. Elle renferme 175 ans.

L'Occident politique s'agitait en sens divers cherchant à réparer, à établir, à consolider; mais la féodalité retardait la marche de l'humanité par sa jalouse ambition toujours opposée à l'autorité royale, et les peuples écrasés portaient le poids des malheurs de la guerre, lorsque des gémissements se firent entendre de Jérusalem. Non-seulement la Ville sainte voyait flotter sur ses murs l'étendard du prophète, mais les chrétiens ne pouvaient plus vénérer les saints lieux profanés qu'au prix de mille outrages.

Les pèlerins échappés aux périls de leurs lointains voyages, racontent les souffrances de leurs frères de Jérusalem, et les populations écoutent avec émotion ces douloureuses histoires. Le récit des malheurs des chrétiens d'Orient a brisé le cœur de Grégoire VII; à Urbain II sera donné de réaliser sa grande pensée. L'Europe est tourmentée par un excédant de force et de vigueur, qui se traduit en rivalités, en guerres, en batailles; eh bien! ce qui est un danger va devenir entre les mains de l'Église le salut de l'Asie et même de l'Europe. Au concile de Clermont, Urbain II fait entendre les plaintes de Jérusalem captive : Dieu le veut! Dieu le veut! s'écrie la foule émue, et tous tombent à genoux sous la main du pontife, qui les absout et reçoit leurs serments : les croi s sont résolues; l'Occident va

se précipiter sur l'Orient pour arracher aux infidèles le tombeau de Jésus-Christ.

A la tête de ces généreuses expéditions se place la chevalerie, née d'hier : jamais elle n'eut plus noble, plus sainte cause à défendre. Quel étonnant et touchant spectacle présente l'Europe, lorsque la voix d'Urbain a cessé de se faire entendre! les querelles sont apaisées, les ambitions, les haines se sont tues, la paix règne partout : une seule pensée absorbe toutes les pensées, Jérusalem : Jérusalem semble être devenue la patrie de tous, à voir l'ardeur qui pousse les populations vers la ville sainte et multiplie les armées pour sa défense. Si plus tard les revers abattent le courage des guerriers, des enfants, prenant la croix, iront périr sous le glaive musulman. L'Orient infidèle est saisi d'effroi à ce bruit d'armes; mais la perfidie grecque lui viendra en aide pour décimer les soldats du Christ, et faire échouer de si généreux efforts.

Malgré tant d'ennemis, Jérusalem est sauvée ; le cri de Dieu le veut ! a retenti du Liban aux rives du Jourdain; il a fait trembler les infidèles et conduit les croisés à la victoire.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler en détail ces expéditions guerrières, rendues si souvent malheureuses par les vices des Croisés. Le but était juste, saint et noble, les moyens hardis et généreux ; si les résultats ont trompé les prévisions humaines, si l'Église a eu à déplorer bien des scandales parmi ces guerriers enrôlés sous ses drapeaux, si l'ambition, plutôt que la Foi, a fait prendre la Croix à un grand nombre de princes, c'est le cas de rappeler cette parole à laquelle il faut revenir à chaque page de l'histoire : *l'homme s'agite, mais Dieu le mène.*

A nous donc, qui avons profité des résultats inattendus des croisades, de dire ce qu'elles ont été. Ces lointaines expéditions ouvrirent à l'Occident le chemin presque inconnu

de l'Orient et développèrent ainsi la navigation; le commerce, marchant à la suite des croisades, prit une nouvelle extension; l'ardeur guerrière, qui désolait les royaumes chrétiens, trouvant à s'exercer au loin, laissa respirer et grandir le pouvoir royal aux dépens de la féodalité absente; les villes, enrichies par la paix et le commerce, acquirent l'importance qui amena l'érection des Communes. Le champ s'agrandit pour les arts et les sciences de toutes les découvertes de l'Orient; les devises et les emblèmes qui ornaient les écus des chevaliers pour aider à les reconnaître, donnèrent naissance aux armoiries; la poésie s'essaya dans les chants des troubadours, qui allaient, dans les castels et les tournois, dire les beaux faits d'armes des croisés, que l'histoire entreprit de raconter.

Mais comment dire l'influence morale des croisades? L'unité chrétienne se réalise; une sorte de fraternité nouvelle s'établit entre les guerriers de tous rangs qui combattent sous la bannière sacrée; le seigneur et le vassal, partageant les mêmes fatigues, les mêmes dangers, contractent, dans le malheur, des liens que les préjugés de la patrie ne pourront plus rompre.

Tout en reconnaissant l'insuccès des croisades relativement à ce qu'on en attendait, il serait injuste de ne pas leur attribuer le salut de l'Europe. « La continuité de tant d'attaques successives, dit le baron Henrion, amena insensiblement la décadence, puis la ruine entière de la puissance arabe. Il est vrai que celle des Turcs leur a succédé; mais le califat, en sortant de la race de Mahomet, perdit beaucoup de cette autorité à laquelle le fanatisme donnait un caractère divin.... La puissance ottomane, moins inquiète que celle des Sarrasins, beaucoup plus traitable à l'égard des Occidentaux, devint peu à peu un État réglé, reconnut des limites fixes, et les ouvrit même pour le commerce aux ennemis de sa religion. »

Reportons maintenant notre regard sur l'Europe, pendant ces deux siècles qui se sont écoulés de la première à la huitième et dernière croisade.

Le XIIe siècle, dominé par le génie puissant de saint Bernard, touchait à sa fin; l'enthousiasme religieux, réveillé par l'humble moine, commençait à s'affaiblir; le désastre de Tibériade avait jeté la consternation dans l'Occident; la force brutale l'emportait en Angleterre, où Thomas Becket tombait sous le poignard de Henri II Plantagenet; en France, elle triomphait par l'hérésie des Albigeois et les scandales de Philippe-Auguste; en Allemagne et en Sicile, par les violences d'Henri VI et sa guerre contre les papes. Mais une glorieuse réaction se prépare; et les croisades, en entraînant au loin la noblesse turbulente, laissent l'Europe en recueillir paisiblement les fruits.

Déjà elle s'est manifestée en Italie, grâce aux efforts de la papauté pour défendre la liberté lombarde, menacée par les empereurs d'Allemagne. De cette lutte, naissent les Guelfes et les Gibelins, qui diviseront les cités italiennes pendant plusieurs siècles.

Innocent III, digne successeur de Grégoire VII, monte sur la chaire de Saint-Pierre; son vaste génie a compris sa mission : tandis qu'il envoie des secours à l'Orient vaincu, et prépare en Occident la victoire de Tolosa, qui frappe mortellement la puissance des Maures en Espagne, il veille à tous les intérêts des peuples, à l'accomplissement de tous les devoirs. Passionné pour la justice, il l'exerce sans acception des personnes; aussi voyons-nous à cette époque tous les trônes se placer sous la protection l'Église, noble témoignage rendu à son impartiale justice.

Innocent III meurt après avoir donné à son siècle une sainte et haute direction, et son œuvre est glorieusement continuée par ses successeurs. L'influence du christianisme

est alors plus manifeste qu'en aucun autre temps; mais aussi quels sont les noms qui planent sur cette époque? l'Église les revendique tous : c'est un saint Bernard, un Suger, un saint Dominique; c'est un saint François d'Assise, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bonaventure, un Albert le Grand; et, au-dessus d'eux, des papes illustres: Alexandre III, le défenseur de la liberté lombarde; Innocent III, le protecteur des opprimés; Grégoire IX et Innocent IV; sur presque tous les trônes de l'Europe on rencontre des saints : Louis IX en France, Ferdinand III en Espagne, Élisabeth en Thuringe, Agnès en Bohême, Hedwige en Pologne, Éric en Norvége. Partout la civilisation et la Foi triomphent de l'erreur et du despotisme, dernier reste du paganisme expirant; c'est Frédéric I[er] qui s'agenouille vaincu devant Alexandre III, après avoir signé la liberté des villes lombardes; c'est le croissant qui recule devant la Croix à Tolosa; Frédéric II, qui meurt excommunié au milieu de sa garde sarrasine; ce sont les Albigeois, aux passions grossières et violentes, qui tombent sous les coups du vaillant Simon de Montfort, si injustement calomnié par les ennemis de l'Église.

La haine des Plantagenets n'ensanglante que l'Angleterre, et les luttes de l'Allemagne contre le Saint-Siége ne font que le rehausser aux yeux de la chrétienté, et qu'affermir son autorité en affranchissant l'Italie. Aussi personne ne s'étonne en voyant les papes intimer aux princes lointains de régner avec justice ou de descendre du trône, si forte était alors l'opinion qui plaçait l'Église au-dessus de toutes les puissances de ce monde pour conserver la vérité et la morale. C'est que le clergé et surtout les papes avaient seuls la supériorité morale, qui impose le respect et provoque l'obéissance en parlant au nom de Dieu.

Rome, centre de l'autorité spirituelle, est un foyer de lumière et de civilisation qui rayonne au loin; aussi l'I-

talie, la première à en ressentir l'influence, précède-t-elle les autres nations dans la voie du progrès : les Communes commencent en Italie; c'est en Italie qu'est enseigné le droit romain, appelé à régir l'Europe; les arts et les lettres y multiplient les chefs-d'œuvre, lorsque ailleurs ils sont encore dans l'enfance. Comment, à ce spectacle, ne pas reconnaître que tout véritable développement vient du rapport des peuples ou des individus avec la vérité, selon cette parole du Sauveur, éternellement applicable aux nations comme aux hommes isolés : *Je suis la voie, la vérité et la vie.*

Pendant qu'en Europe la civilisation se développe au souffle fécond du catholicisme; que les lois, les institutions perdent peu à peu l'empreinte de la barbarie; que les peuples s'instruisent de leurs droits en accomplissant leurs devoirs; que les Communes, les corporations, l'enseignement, tout est libre, Constantinople, rendue aux princes grecs par la trahison après avoir été un instant au pouvoir des Latins, s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres mortelles du schisme. L'Orient, toujours infidèle, est couvert de sang et de ruines par les Mongols sortis de la Tartarie, où Dieu semble tenir en réserve les traits de sa vengeance.

Que dire des arts et des lettres pendant cette période où l'Église est à la tête de l'humanité ! Les Universités se multiplient, les colléges s'ouvrent à la jeunesse studieuse; les plus nobles représentants de l'esprit humain, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure et Dante, expriment dans leurs écrits le sentiment religieux qui est au fond de toutes les âmes, en même temps que ces églises qui s'élèvent de tous côtés sous la main pieuse des générations, le disent dans leur langage aux siècles à venir.

Si l'architecture prête une langue à la Foi de ces âges religieux, la sculpture l'embellit de ses milliers de statues

naïves et la peinture de ses vitraux. L'épanouissement de la sève catholique se manifeste encore dans la fondation d'une foule d'ordres religieux et d'institutions qui répondent aux besoins de l'humanité. Tout s'établit par l'Église ou se place sous son patronage, l'Université comme les corporations des artisans; elle se mêle à tout, soutient tout, vivifie tout. Mais par-dessus tout elle veille à la conservation de la doctrine dont le dépôt lui a été confié par Jésus-Christ même; et, pour le préserver de toute erreur, elle établit le tribunal ecclésiastique de l'Inquisition contre lequel le philosophisme s'est acharné, et dont cependant un ambassadeur du Directoire français en Espagne, écrivait vers la fin du siècle dernier : *J'avouerai, pour rendre hommage à la vérité, que l'inquisition pourrait être citée comme un modèle d'équité.* (M. BOURGOING). »

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis la mort de saint Louis, l'an de Jésus-Christ 1270, jusqu'au grand schisme d'Occident, l'an de Jésus-Christ 1378. Elle renferme 108 ans.

L'éclat de la brillante période que nous venons de parcourir disparaît avec saint Louis; le sentiment religieux qui animait les nations expire avec ce saint roi. Le XIVe siècle est une époque de mort et de désolation : il semble que toute sève cesse de circuler; que les arts, les sciences, l'industrie, l'agriculture reculent à la barbarie, que la pensée humaine s'arrête et que les plus brutales passions gouvernent seules le monde. L'histoire de ces cent années est écrite avec le sang et les larmes des peuples. Cependant, une étude plus approfondie de l'histoire nous découvrira, au milieu de cette société, à l'agonie de laquelle on croit assister, le progrès d'un monde que Dieu

conduit à ses fins, les ressources infinies que la divine Sagesse tient en réserve pour les nations qu'elle ne veut pas détruire.

Le plus grand malheur du XVe siècle, celui peut-être qui amena tous les autres, fut l'avilissement de l'autorité pontificale. « Philippe le Bel, dit un auteur que nous avons cité souvent (Ozaneaux), en apprenant aux peuples à ne plus respecter les papes, leur enseigna à ne plus respecter les rois. La morale sociale, ne voyant plus son surveillant dans le vicaire de Jésus-Christ, l'éloigna du conseil des souverains et des assemblées nationales, pour faire place à la politique et aux passions. Il n'y eut plus de tribunal européen où les grandes causes de la famille chrétienne pussent être portées; on cessa d'entendre cette voix puissante qui prêchait aux ennemis les plus acharnés les uns contre les autres la concorde et la charité, et les questions ne furent plus tranchées que par le glaive. »

En soutenant Philippe le Bel dans ses scandaleux débats avec la papauté, la France méconnaît son titre de fille aînée de l'Église, et Dieu la punit par de longues guerres. Quant à Philippe, il est frappé dans sa postérité: ses trois fils ne font qu'essayer la couronne, puis descendent dans la tombe pour céder le trône à d'autres héritiers de saint Louis.

L'Angleterre, déchirée par les factions, non contente de faire peser un joug de fer sur la malheureuse Irlande, jette un regard de convoitise sur la France, la saisit corps à corps et l'étreint avec tant de violence, que Dieu seul pourra la lui arracher; l'Espagne, malgré ses dissensions intérieures, continue avec succès sa croisade contre les Maures qu'elle resserre dans d'étroites limites; les royaumes du nord de l'Europe, épuisés par la guerre, cherchent la paix dans l'union sous le sceptre de Margue-

rite; l'Allemagne veut encore lutter contre la papauté; mais elle se brise contre ce roc, et, malgré la richesse et la force de ses principales villes, elle perd sa suprématie sur les nations de l'Europe; l'Italie échappe au joug allemand; et, après de longues guerres où se mêlent encore les noms de Guelfes et de Gibelins, elle se divise en sept ou huit États qui subsistent pendant plusieurs siècles; Naples devient la proie des princes étrangers, appelés par la reine Jeanne; La Pologne et la Prusse se disputent leurs frontières; La Hongrie ne cesse de guerroyer; et la Russie gémit sous le joug des Mongols.

Depuis que les vaisseaux de Venise et de Gênes n'amènent plus que des marchands sur les côtes de l'Asie, les Turcs relèvent la tête et étendent leur domination, grâce à la faiblesse de l'empire grec qui ne sait plus rien refuser à ces redoutables voisins. Mais Tamerlan s'élance de la Tartarie avec ses hordes mongoles, et tout tremble au bruit de son approche.

L'œil, attristé à la vue de tant de maux, cherche vainement où se reposer, car la papauté elle-même semble avoir oublié ses vieilles traditions de constance et de force: disons plutôt que Dieu veut punir les Romains ingrats envers elle. Les papes, fatigués de leur humeur turbulente, quittent Rome pour Avignon, où ils se laissent quelquefois absorber par les affaires temporelles. Quelques saints pontifes veulent cependant retourner dans la ville éternelle; la cour pontificale les retient à Avignon ou les y ramène. Catherine de Sienne « en qui se résume toute la vitalité surnaturelle de son temps (Don Guéranger), » joignant sa voix aux sollicitations de la chrétienté, décide Grégoire XI à revenir à Rome; mais le mal subsiste au fond des cœurs et fait éclater le funeste schisme qui désole l'Occident.

Les saints sont rares pendant ce siècle; le monde a

détourné ses regards d'en haut, où il puisait de fortes et saintes inspirations, pour les reporter sur la terre; tout à ses intérêts matériels, il s'arrête dans sa marche; les arts ont reployé leurs ailes; les lettres ne brillent qu'en Italie : tout s'affaisse, parce que la Foi, principe de la vie, a diminué parmi les peuples.

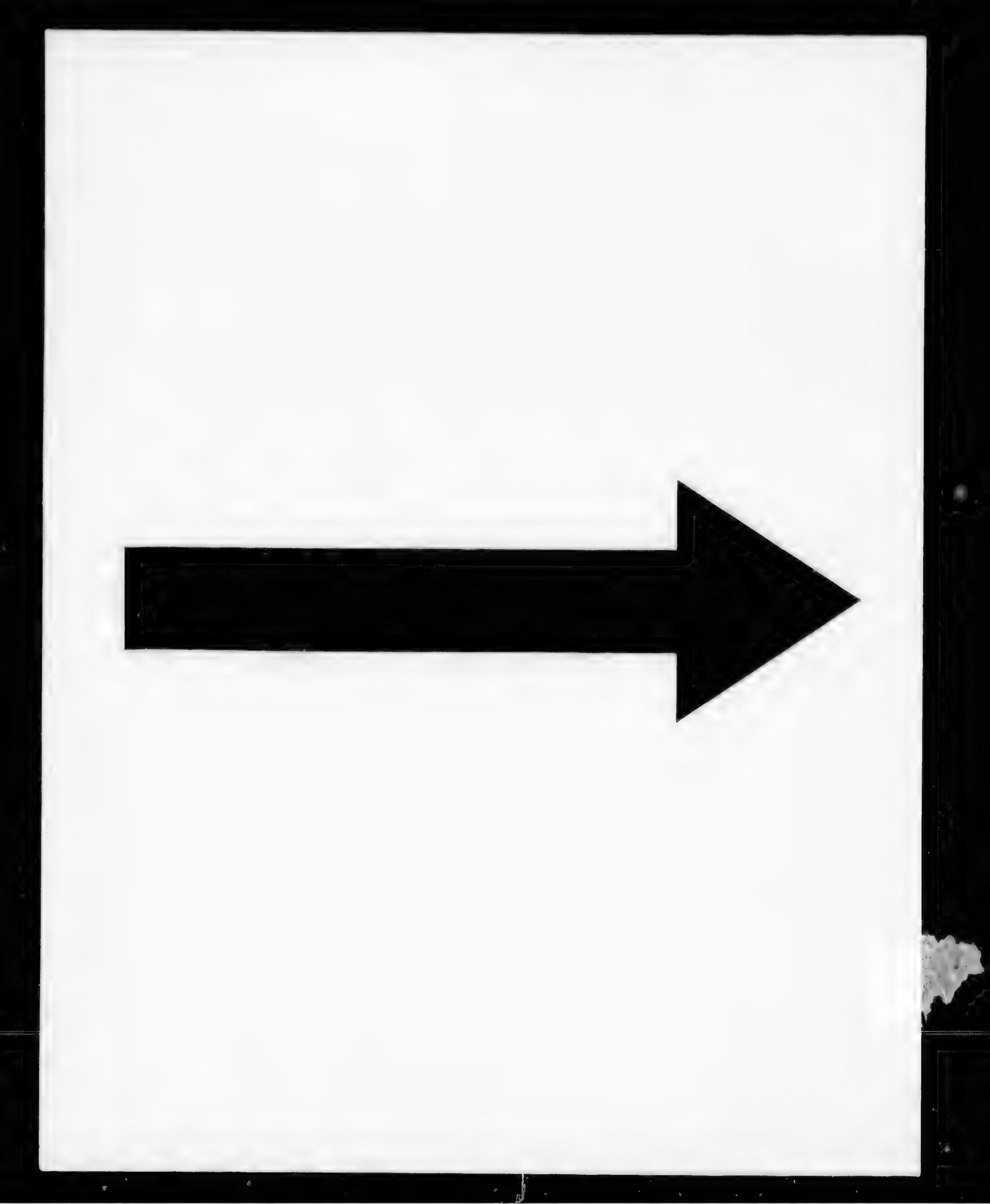
SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis le grand schisme d'Occident, l'an de Jésus-Christ 1378, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs l'an 1453 : elle renferme 75 ans.

Le XIVe siècle lègue au monde le grand schisme d'Occident; à la France et à l'Angleterre, l'humiliation et les révoltes; à l'Allemagne, des discordes; aux États du nord de l'Europe, des prétextes de guerre; à l'Italie, des rivalités jalouses; à Naples, une guerre d'héritage; à Constantinople, des menaces; à l'Orient, une nouvelle invasion des Mongols.

Le moyen âge finit, le monde moderne va commencer. Les nations sont casées, composées, l'individualité de chacune est complète; les anciennes institutions ont fait place aux communes, aux parlements; le régime des fiefs, adopté dans toute l'Europe, s'est modifié suivant l'esprit national de chaque peuple; en France, le sol et le pouvoir se sont concentrés dans les mains du roi; en Allemagne, ils se sont divisés entre plusieurs souverains; tandis qu'en Angleterre le sol ne reconnaît qu'un monarque, et que le pouvoir se partage entre le roi et ses sujets.

Au milieu des bouleversements du moyen âge, une grande révolution s'est peu à peu opérée dans l'adminis-



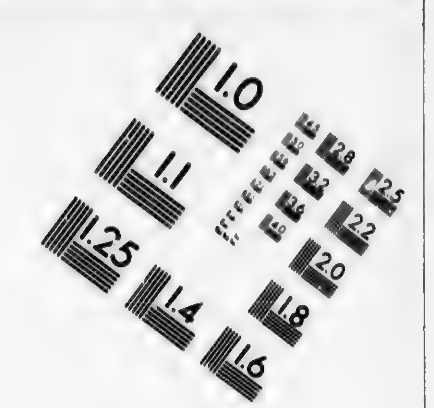
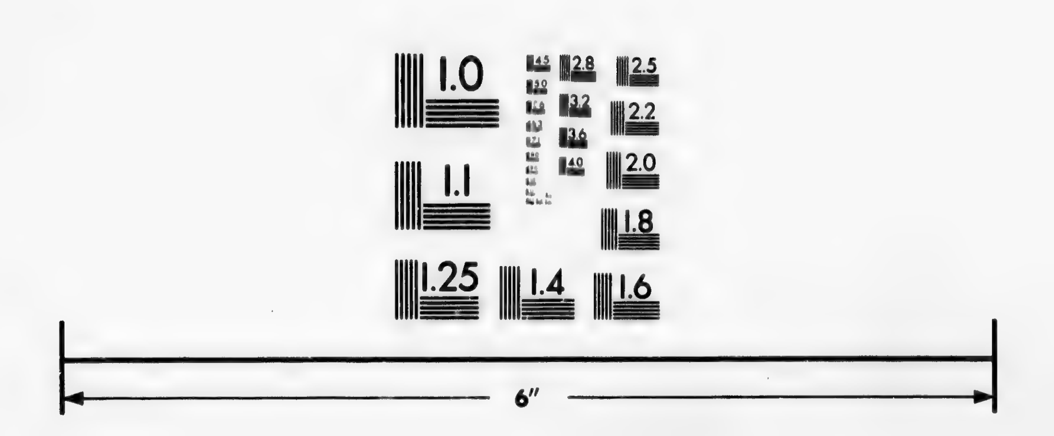


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.6
1.1
1.0

tration de la justice. Après la conquête des barbares, elle a été confiée à des cours seigneuriales formées des vassaux et du suzerain; sous la féodalité, le jugement par les pairs, c'est-à-dire par un tribunal composé d'hommes égaux à l'accusé et de son suzerain, l'a emporté. Le grand nombre de ces juridictions féodales de tous les degrés, et l'ignorance des barons appelés à présider ces tribunaux, en compliquant indéfiniment l'administration de la justice, ne laissait souvent à l'accusateur et à l'accusé d'autre ressource que la guerre privée. Il se forma insensiblement, dans le sein même de la féodalité et par le fait de la nécessité, une classe d'hommes spéciaux, voués à l'étude des lois, auxquels ou confia l'examen des causes sur lesquelles les juges devaient prononcer; on comprend qu'ils ne tardèrent pas à l'emporter sur les hommes d'épée, et qu'ils finirent par rester seuls chargés de l'administration de la justice. Ainsi naquirent la jurisprudence, puis la magistrature qui prit rang à côté de la noblesse.

La jurisprudence, créée par la féodalité et le catholicisme, réagit bientôt contre ces deux puissances. L'étude du droit romain, pour lequel on se passionna pendant le XIII[e] et le XIV[e] siècle, mit au service des souverains une armée de juristes, prêts à combattre l'autorité spirituelle de l'Église au profit de leur autorité temporelle. Il faut l'avouer, le moment était bien choisi : la lutte de la France et de l'Allemagne contre la papauté, l'éloignement de celle-ci de la ville éternelle, le grand schisme et ses fatales suites, ainsi que la licence de la littérature, avaient affaibli le respect envers le Saint-Siége. On dirait que les nations protégées par des lois, des tribunaux, des constitutions, veulent se soustraire à la tutelle des principes et des hommes sous lesquels elles ont grandi et se sont développées. Le peuple ne sent plus le besoin d'abriter sa

liberté sous le manteau pontifical, et les rois semblent croire que, pour assurer leur indépendance, il importe de relâcher le lien religieux.

L'Église, avec la tendresse et l'intelligence d'une mère, avait favorisé, dès le commencement, le développement politique et moral des peuples modernes; à elle ils devaient, avec l'Évangile, les premiers éléments de la civilisation. Plus tard, elle leur a prodigué ses lumières et distribué un enseignement libre et gratuit; elle a corrigé leurs écarts, les frappant au besoin de ses foudres pour sauver la morale et la justice opprimées par la barbarie; partout elle a encouragé le progrès, la liberté, les institutions utiles, modéré les excès, tempéré la violence, réprimé le désordre : à son ombre, la société moderne s'est formée. Maintenant fière de sa force, orgueilleuse de son intelligence et de sa raison, enivrée de sa puissance, de ses richesses et de sa liberté, cette société oublie à qui elle doit ces biens; et, comme un fils dénaturé, elle se révolte contre celle qui les lui a prodigués. L'organisation politique une fois affermie, le désordre intellectuel se manifeste, l'humanité se montre impatiente de toute autorité. Vers le même temps, les relations des souverains prennent un nouveau caractère, et donnent naissance à la diplomatie, science inconnue au moyen âge : une politique exclusive et égoïste glace dès lors tout élan généreux, et étouffe toute pensée de bien et d'intérêt général.

Jetons en finissant un coup d'œil rapide sur cette période. Le grand schisme, ainsi que nous l'avons déjà dit, affaiblit le respect pour l'Église, et la chrétienté semble s'affaisser, fatiguée par les déchirements de cette terrible épreuve; la France défend son territoire contre l'Anglais vainqueur; l'Italie voit naître une politique jalouse et égoïste, qui suscite des guerres conduites par l'intrigue,

tandis que la décadence des anciennes mœurs prépare ou affermit le despotisme des petits souverains.

L'Allemagne n'a plus qu'une unité fictive : les petits États qui la composent, vigoureusement constitués, ne s'occupent que d'accroître leur force et d'étendre leurs limites; les royaumes du nord sont déchirés par la guerre civile, ceux de l'est, envahis ou menacés par les Turcs; l'Espagne, tranquille du côté des infidèles, tourne son ardeur contre elle-même; pendant que le Portugal va guerroyer les Maures sur les côtes africaines ou envoie ses vaisseaux chercher de nouvelles terres. L'Asie est inondée de sang par Tamerlan et ses farouches Mongols; Constantinople se débat dans les angoisses d'une mort prochaine, et demande une dernière fois à l'Église latine de lui conserver la vie qu'elle sent lui échapper.

Cependant Dieu, touché des maux de l'Église, met fin à son épreuve et lui rend l'unité; mais les rois et les peuples se sont accoutumés à se passer d'elle; désormais ils ne l'appelleront plus comme arbitre dans leurs querelles : un esprit nouveau et dangereux se répand sur l'Europe.

La France échappe au joug anglais, et l'épée de Jeanne d'Arc la sauve peut-être de l'erreur où l'eût entraînée l'Angleterre protestante; « des cendres du bûcher de la sainte et noble vierge est sortie cette inimitié salutaire qui divise les deux peuples, et qui ne cessera qu'au jour où, pour parler avec Joseph de Maistre, le catholicisme parlera anglais et français. » (DON GUÉRANGER.)

Le roi d'Angleterre, repoussé pour toujours de la France, va retrouver ses indociles sujets et son impérieux parlement. Après avoir servi à châtier la France, l'Angleterre va être châtiée à son tour; la cruelle guerre des Deux-Roses, en décimant la famille royale et la noblesse, couvrira le pays de ruines sanglantes.

L'heure de la justice et de la vengeance est arrivée pour Constantinople : quatre siècles d'infidélités ont comblé la mesure des crimes de la nation schismatique. Dans son délire, elle brise de nouveau l'unité qui pouvait encore la sauver, et tombe sous le cimeterre du terrible Mahomet II : la cité de Constantin devient la capitale de l'islamisme.

FIN DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE

Églis
Franc
Angle
Écoss
Allem
Italie
Venis
Royau
Polog
Hongr
Pruss
Russi
Daner
Norvé
Suède
Espag

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

XII[e] SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire. . . . 1

Église. 2
France. 19
Angleterre. 35
Écosse. 45
Allemagne. 47
Italie. 55
Venise. 60
Royaume des Deux-Siciles. 61
Pologne. 64
Hongrie. 65
Prusse. 66
Russie. 67
Danemark. 67
Norvége. 68
Suède. 69
Espagne chrétienne. 70

Portugal. 73
Espagne musulmane. 75
Bas-Empire. 76
Turcs Seldjoucides. 80
Royaume de Jérusalem. — 2e et 3e Croisades. 83
Belles-lettres. — Beaux-arts. 93
Récapitulation du XIIe siècle après Jésus-Christ. 97
Chronologie 106

XIIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire. . . . 108

Église. 108
France 129
Angleterre 156
Écosse. 163
Irlande. 165
Allemagne. 165
Italie. — Villes libres. 175
Venise. 182
Royaume des Deux-Siciles. 184
Espagne chrétienne. 189
Navarre. 195
Portugal. 195
Musulmans d'Espagne et d'Afrique. 196
Bas-Empire et Empire latin. 197
Mongols. 201
Royaume de Jérusalem. — 4e, 5e, 6e et 7e Croisades . . . 203
Musulmans d'Orient. — Turcs Seldjoucides. 209
Pologne. 210
Prusse. 210
Hongrie. 211
Danemark. 213

Norvége. 214
Suède. 214
Russie 215
Belles-lettres. — Beaux-arts. 215
Récapitulation du XIIIe siècle après Jésus-Christ. 222
Chronologie 231

XIVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire. 233

Église. 233
France 252
Angleterre 281
Écosse. 291
Irlande 293
Allemagne. 294
Suisse. 299
Italie. 302
Toscane. 303
Milan. 304
Savoie 307
Venise. 308
Gênes, Pise et Sienne. 310
Royaume de Naples. 310
Sicile. 313
Espagne. — Castille 314
Aragon 317
Navarre. 317
Portugal. 318
Musulmans d'Espagne. — Royaume de Grenade. 319
Pologne. 320
Prusse. 322
Hongrie. 322

Danemark. 323
Norvége. 324
Suède. 325
Russie. 326
Bas-Empire. 327
Turcs Ottomans. 330
Mongols. 332
Belles-lettres. — Beaux-arts. 333
Récapitulation du XIVe siècle après Jésus-Christ. 338
Chronologie 348

XVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. (Ire PARTIE.)— Sommaire. 354

Église 354
France. 360
Angleterre. 380
Écosse. 386
Irlande. 388
Allemagne. 388
Hongrie. 392
Pologne 393
Prusse. 394
Suisse. 395
Suède, Danemark, Norvége 397
Russie. 398
Italie. — Toscane. 398
Milan. 399
Venise. 400
Savoie. 401
Naples. 402
Sicile 404
Espagne. — Castille. 405

Aragon 407
Navarre. 407
Portugal. 408
Musulmans d'Espagne. — Royaume de Grenade. 407
Bas-Empire. 409
Turcs Ottomans. 413
Mongols. 416
Belles-lettres. — Beaux-arts 416
Récapitulation de la première moitié du xve siècle après Jésus-Christ 420
Chronologie. 427

ÉPILOGUE 429
Première époque 437
Deuxième époque. 439
Troisième époque. 444
Quatrième époque. 450
Cinquième époque. 456
Sixième époque 459

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Tours. — Imp. de J. Bouserez.